

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Americana

LES
GRANDS ÉCRIVAINS
DE LA FRANCE

NOUVELLES ÉDITIONS

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION

DE M. AD. REGNIER

Membre de l'Institut

OEUVRES
DE MALHERBE

TOME II

Epreuve non destinée au commerce
et réservée à M. ARMAND TEMPLIER,
associé de la Librairie HACHETTE ET C^{ie}

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

OEUVRES DE MALHERBE

RECUEILLIES ET ANNOTÉES

PAR M. L. LALANNE

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES CHARTES

NOUVELLE ÉDITION

REVUE SUR LES AUTOGRAPHES, LES COPIES LES PLUS AUTHENTIQUES
ET LES PLUS ANCIENNES IMPRESSIONS

ET AUGMENTÉE

de notices, de variantes, de notes, d'un lexique des mots
et locutions remarquables, d'un portrait, d'un fac-simile, etc.

TOME DEUXIÈME

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N^o 77

1862

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

TRADUCTION

DES

ÉPÎTRES DE SÉNÈQUE.

Je n'ai pu découvrir l'époque à laquelle Malherbe composa cette traduction des *Épîtres* de Sénèque¹, traduction qu'il n'eut pas le temps d'achever, car il n'a fait passer en notre langue que les quatre-vingt-onze premières lettres. Elle fut éditée après sa mort par les soins de J. B. de Boyer, neveu de sa femme, et conseiller au parlement de Provence. Jusqu'ici les bibliographes ont indiqué comme étant la première édition celle qui a été publiée à Paris en 1639, in-12, chez Ant. de Sommaville, sous le titre suivant : *Les Epistres de Senèque, traduites par M^{re} François de Malherbe, Gentil-homme ordinaire de la chambre du Roy*. C'est une erreur : en effet, à la suite du privilège, daté du 6 décembre 1636, on lit : « Achevé d'imprimer pour la seconde fois le premier jour de février 1639. » La date de cette première édition, que je n'ai pu rencontrer nulle part, est donnée par une ligne placée à la suite du privilège de l'édition de 1648 : *Achevé d'imprimer pour la première fois le septiesme septembre 1637*². C'est donc en 1637 que parut l'édition princeps, dont nous ignorons le format. ,

La traduction de Malherbe fut imprimée plusieurs fois : en 1637,

1. Le 13 septembre 1631, Peiresc écrit à P. Dupuy : « Je vous envoie copie d'une des épîtres de Sénèque, de la traduction de Malherbe, qui n'a pas nui à ma consolation en notre petite solitude, principalement dans la contemplation des révolutions présentes. » (Biblioth. impér., collect. Dupuy, ms. DCCXVII, f^o 118.)

2. Cette désignation de la date de l'*achevé d'imprimer* avait pour but de fixer l'époque du privilège, qui courait à compter du jour où le livre privilégié « seroit achevé d'imprimer. » Le privilège est indiqué comme étant de neuf ans, dans l'édition de 1639, et de vingt ans dans celle de 1648.

●

en 1639 (Paris, in-12); en 1645 (*ibid.*, in-12)¹; en 1648 (*ibid.*, in-4°); puis dans les diverses éditions in-folio et in-12 de la *Traduction des OEuvres de Sénèque* par P. du Ryer (1659, 1669, etc.)²; et enfin en 1667 (Paris, in-12).

Nous suivrons ici le texte de l'édition de 1639 qui, selon toute vraisemblance, est la reproduction de l'édition de 1637. Elle contient, outre le privilège : 1° une épître (dédicatoire) à Richelieu, par Boyer, dont il a été parlé plus haut; 2° un avis *au Lecteur*, par l'un des premiers membres de l'Académie française, J. Baudoin, qui, comme il le dit lui-même dans cet avis, « apporta quelque soin à mettre au jour cette traduction; » et enfin quelques vers français et latins en l'honneur de Malherbe³. Nous reproduisons les deux premières pièces.

1. Entre les éditions de 1639 et de 1645, il y en eut une troisième, dont nous ignorons la date : on lit à la suite du privilège, dans l'édition de 1645 : « Acheué d'imprimer pour la quatriesme fois, le troisieme iour de Iuillet, mil six cens quarante-cinq. »

2. Dans l'édition de 1648, à la suite de la traduction de Malherbe, se trouve, avec une pagination différente, le reste des Épîtres traduit par P. du Ryer, qui, dans un avis *au Lecteur*, s'excuse de la liberté qu'il a prise : « Il ne m'importe, dit-il, qu'on m'accuse de témérité; je n'ai traduit ce reste de lettres que pour mon instruction, et l'on peut être téméraire quand il s'agit de s'instruire. Si Monsieur de Malherbe paroît plus illustre et plus accompli par l'opposition de mes défauts, au moins je m'en consolerais en ce qu'ils serviront toujours à donner un nouveau lustre à la réputation d'un homme que j'aime et que je révère. »

3. Par Dalibray, Colletet et Isnard.

A MONSIEUR L'ÉMINENTISSIME CARDINAL
DUC DE RICHELIEU.

MONSIEUR,

J'ai souvent ouï dire à feu Monsieur de Malherbe, qu'il ne desiroit qu'autant de vie qu'il en falloit pour célébrer vos immortelles actions, et que tout ce qu'il en avoit écrit, n'étoit que l'ombre de ce qu'il en avoit conçu, pour le donner quelque jour à la postérité. Mais la mort, qui prévient d'ordinaire les grands hommes en leurs plus grandes pensées, le surprit dans celle-ci, et lui envia le contentement d'accomplir un si louable dessein. Si elle l'eût épargné jusques à présent, ses derniers vers font assez juger que le succès n'en pouvoit être que très-heureux ; car ce feu divin dont son esprit étoit enflammé, n'avoit reçu aucune diminution de sa vieillesse. Il l'avoit conservé tout pur et tout entier dans ce dernier âge, avec une extrême passion pour votre service, et pour la gloire de votre nom ; ce qu'il me témoigna particulièrement, un peu avant que mourir, par la prière qu'il me fit de mettre au jour sous l'appui de Votre Éminence ces Épîtres de Sénèque, qu'il a traduites en notre langue. Je vous les présente donc, Monseigneur, et pour ma décharge, et pour l'honneur de ces deux hommes illustres ; car je suis bien assuré qu'elles seront sous votre protection comme dans l'asile le plus saint et le plus inviolable qu'aient aujourd'hui les bonnes lettres. Que si les morts étoient, comme nous, capables de passion et de sentiment, Malherbe et Sénèque auroient sans doute bien du sujet de se réjouir : l'un de voir sa dernière volonté accomplie, et l'autre d'avoir en France pour protecteur un grand héros, qui ne se fait pas moins aimer par ses vertus, que le prince dont il étoit conseiller se fit haïr par ses vices. Aussi se promet-il, Monseigneur, de recevoir de Votre Éminence un accueil autant favorable, que le traitement qu'il reçut d'un si mauvais maître fut inhumain. Ce cruel lui accourcit la vie du corps ; et Vous étendrez par votre autorité celle de son

nom, et de sa mémoire. Cordoue en Espagne fut autrefois son berceau, et Rome le théâtre de ses vertus ; comme aujourd'hui en France Monsieur de Malherbe est l'organe de sa gloire et le plus excellent interprète de ses pensées. Cela étant, Monseigneur, je crois que vous ne dédaignerez pas de protéger après sa mort les écrits d'un homme que vous avez honoré de votre estime durant sa vie. Outre sa prière, la faveur qu'il a faite à mon fils de lui donner son nom¹, et les obligations que ceux de ma maison, et moi en mon particulier, avons à Votre Éminence, m'invitent à lui faire ce présent. Je vous supplie très-humblement de le recevoir, avec le même visage que si l'auteur même vous le faisoit, et de le prendre pour une partie de la reconnoissance qu'est obligé de vous rendre,

Monseigneur,

De Votre Eminence,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

J. B. DE BOYER.

1. Voyez la *Notice biographique* en tête du tome I.

AU LECTEUR.

Vous savez, lecteur, combien est recommandable de soi Monsieur de Malherbe, et quelles preuves il a rendues de son esprit en tous ses rares ouvrages. Mais en celui-ci particulièrement, il paroît bien qu'il n'excelloit pas moins à traduire qu'à inventer; car il y déduit si nettement les pensées de son auteur, que par les délicatesses de notre langue il enchérit sur les grâces de la latine. Vous demeurerez d'accord avec moi, si vous lisez ces épîtres, que j'appellerois un chef-d'œuvre, s'il en avoit achevé la version. Mais la mort qui l'a prévenu, nous a privés des dernières lettres, que j'ai cru ne pouvoir traduire, à moins que d'attirer sur moi l'indignation de toutes les Muses. Aussi est-il vrai qu'un seul Malherbe a pu l'achever comme un seul Apelle pût autrefois donner le dernier trait de pinceau à cette belle Vénus, qu'il voulut à dessein laisser imparfaite; ce qui n'empêche pas toutefois que chaque lettre en particulier ne soit une merveille de l'art, tant on y voit éclater d'agrément et de beauté, comme en tous les autres écrits que nous avons de cet excellent homme. Ayant eu l'honneur d'être connu de lui, j'ai bien voulu rendre à sa mémoire ce petit devoir, que d'apporter quelque soin à mettre au jour cette traduction. Bien que je la vous offre, lecteur, ce n'est pourtant pas à moi que vous la devez, mais à Monsieur Boyer, conseiller du Roi au parlement d'Aix, et neveu de cet illustre auteur, aux vertus et à l'estime duquel il a succédé légitimement. De vous dire au reste ce que vaut ce livre, cela seroit superflu, puisque tout le monde sait bien ce qu'a valu Monsieur de Malherbe. Je vous parlerois de lui plus hautement, et plus au long, si je ne croyois trop basses toutes les louanges que je lui pourrois donner, après celles qu'il a reçues en la préface de la première partie de ses œuvres¹,

1. Baudoin veut parler du *Discours* de Godeau: voyez, au tome I, l'*Appendice* des poésies, p. 365-385.

tellement qu'il me suffit de vous dire que ces louanges sont d'autant plus justes, qu'elles s'adressent à l'homme du monde qui les a le mieux méritées; et d'autant plus illustres aussi, qu'elles lui sont données par un des plus rares et des plus célèbres esprits de notre siècle.

J. BAUDOUIN.

ÉPÎTRE I.

ARGUMENT. — I. Le temps est la seule chose que l'homme possède, et celle qu'il méprise le plus. — II. Le seul remède qu'on peut apporter à la fuite du temps, c'est de le bien employer en tout âge.

I. Voici, Lucilius, mon ami, comme il vous faut faire : désengagez-vous, et rendez-vous à vous-même ; et désormais le temps que par ci-devant on vous a fait perdre par force, ou qui vous est échappé d'autre façon, ramassez-le, et le conservez curieusement à l'avenir. Croyez que ce que je vous écris est véritable. Du temps que nous avons, une partie nous est ôtée, l'autre dérobée, et l'autre s'écoule sans s'en apercevoir ; mais on ne le sauroit perdre plus honteusement, que n'en faisant point de compte. Une grande partie de la vie se perd à mal faire, une très-grande à ne rien faire, et toute à faire des choses à quoi nous ne pensons pas ; car où me trouverez-vous un seul homme qui mette prix au temps, qui taxe la valeur d'un jour, et qui reconnoisse que de moment en moment il s'approche du tombeau ? Nous nous trompons ordinairement en une chose : c'est que voulant considérer la mort, nous regardons devant nous, et la plus grande part en est déjà passée. Tout ce que nous avons consumé de notre âge est entre les mains de la mort. Faites donc, je vous prie, comme vous m'écrivez : ne laissez pas échapper une heure seulement ; et de cette façon employant le jour où vous êtes, au moins aurez-vous gagné ce point, que vous n'aurez pas tant affaire du lendemain. Nous perdons la vie cependant que nous la différons ; et tout ce de quoi nous jouissons au monde n'est

à nous que par emprunt. Le temps est la chose seule de quoi nous nous pouvons dire propriétaires, et tout le bien que la nature a voulu que nous possédions; encore est-il si glissant et si fugitif, qu'il est en la puissance du premier venu de le nous ôter. Toutefois nous sommes tellement aveuglés, que le plus petit bienfait que nous recevons, et duquel il est aisé de nous acquitter, nous nous en estimons infiniment redevables; et si nous avons reçu du temps, nous ne faisons pas compte de rien devoir, combien que ce soit la seule faveur de laquelle l'homme du monde le plus officieux ne sauroit jamais se revancher.

II. Peut-être que vous me demanderez de quelle façon je m'y gouverne, moi qui donne ces avertissements? Je vous en parlerai franchement : je fais tout ainsi que fait un homme qui aime le luxe, et qui toutefois ne laisse pas de prendre garde à ses affaires. Je tiens le bureau de ma dépense, et ne puis pas dire que je ne perds rien; mais au moins puis-je dire combien je perds, pourquoi je perds, et de quelle façon. Je saurai bien rendre compte de ma pauvreté. Ainsi m'advient-il comme à ceux qui sont tombés en nécessité par accident, et non par leur défaut. Tout le monde les plaint, mais personne ne leur aide. Et quoi donc? Je ne saurois estimer pauvre celui qui se contente du peu qui lui reste. Toutefois je vous conseille de garder ce qui est à vous, et de commencer de bonne heure à vous rendre bon ménager; car ainsi que nos pères ont estimé très-sagement, il est bien tard d'épargner le vin quand il est à la lie, pource que non-seulement ce qui reste est peu de chose, mais encore est-ce le pire du vaisseau.

ÉPÎTRE II.

ARGUMENT. — I. La lecture de divers livres nuit plus qu'elle ne profite. — II. Celui n'est pas pauvre qui a peu, mais bien celui qui desire davantage que ce qu'il a.

I. Ce que vous m'écrivez, et ce que journellement on me raconte de vous, m'en fait espérer beaucoup de bien. Vous n'aimez pas à courir, et ne rompez pas votre repos en changeant à toute heure de place; cette agitation ne peut être que d'un esprit où il y a de la maladie. Le premier argument qui nous fait juger que nous avons l'âme tranquille, c'est quand elle demeure ferme, et s'arrête avec soi. Toutefois prenez-vous garde que cette lecture que vous faites de beaucoup d'auteurs et de toute sorte de livres, n'ait quelque chose de changeant et de mal assuré. Il se faut particulièrement attacher à certains esprits, et se nourrir avec eux, si vous en voulez tirer quelque chose qui vous demeure ferme en l'entendement. Être partout c'est n'être en nulle part. Ceux qui passent leur vie à voyager font beaucoup d'hôtes et point d'amis. Il en prend de même¹ à ceux qui ne prennent conversation particulière avec pas un esprit, mais passent en poste par-dessus toutes choses. La viande qu'on rejette aussitôt qu'on l'a prise ne peut faire bien, d'autant qu'elle n'a pas le loisir de se joindre à la substance du corps. Il n'est chose au monde si contraire à la santé, que de changer trop souvent de remèdes; et n'est pas possible qu'une plaie se cicatrise, quand d'une heure à l'autre on y fait essai de divers médicaments. Jamais une plante souvent remuée ne se peut

1. *Il en prend de même, il en arrive de même.*

bien enraciner, et n'est rien de si utile qui puisse faire bien, ne faisant que passer. La pluralité des livres divise l'esprit; pour ce, ne pouvant lire autant de livres que vous en pouvez avoir, c'est assez d'en avoir autant que vous en pouvez lire. Mais vous me direz que tantôt vous prenez plaisir d'en avoir un, tantôt vous en voulez lire un autre. C'est le fait d'un estomac dégoûté, d'entamer plusieurs sortes de viandes, desquelles la diversité fait plus de corruption qu'elle n'apporte de nourriture. Lisez donc toujours les plus approuvés, et si parfois il vous vient en fantaisie de vous divertir à la lecture des autres, vous le pouvez faire, mais que vous reveniez toujours aux premiers. Ne laissez passer jour que vous ne vous soyez fortifié de quelque défense nouvelle contre la pauvreté, la mort et les autres pestes de la vie. Et quand vous aurez jeté les yeux sur plusieurs choses, de cette variété triez-en une, et la mettez en réserve le même jour.

II. Quant à moi, j'en fais ainsi. Je lis beaucoup pour avoir le moyen d'apprendre quelque chose. Voici le profit que j'ai fait aujourd'hui dans Épicure; car il m'advient quelquefois de passer au camp des ennemis, non pour me ranger de leur parti, mais pour épier leurs actions : « C'est, dit-il, une chose honorable que la pauvreté contente. » Mais ce n'est pas pauvreté s'il y a du contentement. Et quiconque se peut accorder avec la pauvreté, ne peut être que riche. Ce n'est pas être pauvre que d'avoir peu, mais bien de désirer davantage que ce qu'on a; car que nous importe combien nous avons de trésors aux coffres, de blé aux greniers, de troupeaux aux champs, d'argent en usure, si nous avons toujours la main sur le bien de notre voisin, et ne considérons pas ce que nous avons acquis, mais ce qui nous reste d'acquérir ¹? Vou-

1. « Ce qui nous reste à acquérir. » (*Édition de 1645.*)

lez-vous savoir quelle est la mesure des richesses? La première est d'avoir ce qui nous est nécessaire; et la seconde, d'avoir ce qui nous suffit.

ÉPÎTRE III.

ARGUMENT. — I. Il faut penser longtemps à faire un ami; mais après l'avoir fait, il ne lui faut tenir rien de caché. — II. On n'est pas moins blâmable de ne se fier à personne, que de se fier à tout le monde. — III. Le sage doit chercher le repos dans un honnête travail.

Vous avez mis les lettres que vous m'écrivez entre les mains d'un que vous me mandez être votre ami; puis tout aussitôt vous m'avertissez que je ne lui communique pas entièrement tout ce qui vous touche, et me dites que vous-même n'avez pas de coutume de le faire; si bien qu'en une même heure vous l'avouez et désavouez pour ami. Mais à mon avis, vous l'avez appelé votre ami d'un nom général, comme nous baillons le titre de monsieur à ceux que nous rencontrons par la rue, quand il ne nous souvient pas assez tôt comme ils s'appellent. Or oublions cela; mais je vous apprends que si vous estimez quelqu'un votre ami, de qui vous ne vous fiez autant que de vous-même, vous vous abusez entièrement, et ne savez pas ce que peut une parfaite amitié.

I. Délibérez de toutes choses avec votre ami; mais délibérez de lui-même premièrement. Après l'amitié contractée, il faut de la confiance¹; avant que de la contracter, il faut du jugement; et ceux font les choses au rebours,

1. *Confidence*, confiance.

qui contre l'avis que donne Théophraste, attendent à juger d'une personne après qu'ils se sont embarqués à l'aimer ; et comme ils l'ont reconnue, c'est assez qu'ils en retirent leur amitié. Quand il sera question de faire un ami, pensez-y longtemps auparavant ; quand vous vous y serez résolu, ne lui tenez rien de caché : parlez aussi confidemment avec lui qu'avec vous-même. Il est vrai que je vous conseille de vivre d'une façon que vous ne fassiez rien de quoi vous craigniez de vous fier, même à votre ennemi. Mais pource qu'il se passe des choses que l'accoutumance a mises au rang de celles qu'on appelle secrètes, faites part à votre ami de tous vos ennuis, et généralement de tout ce que vous avez dans le cœur. Vous le rendrez fidèle, s'il voit que vous l'avez en cette opinion ; car il advient souvent que faisant paroître que nous avons peur d'être trompés, nous avertissons les autres de nous tromper, et donnons un honnête prétexte de faillir à ceux que nous ne tenons pas pour gens de bien. Pourquoi donc retiendrai-je en la présence de mon ami, ce que j'aurai volonté de dire ? Et pourquoi ne me réputerai-je en sa compagnie aussi seul que s'il n'y avoit que moi ?

II. Il y en a qui content indifféremment à toutes personnes ce qui ne se doit dire qu'à leurs amis, et déchargent incontinent ce qui les démange en l'oreille du premier venu ; d'autres au contraire vont retenus à l'endroit de ceux mêmes qu'ils aiment le plus, et rappellent tout ce qu'ils ont de secret au plus intérieur de leur âme, avec tant de soupçon qu'à peine se peuvent-ils assurer de leur propre conscience. L'un et l'autre ne valent rien ; car il ne se faut ni fier, ni défier de tout le monde : il est vrai que de ces deux vices, j'en tiendrois un pour être le plus honnête, et l'autre pour être le plus assuré.

III. Avec même raison pouvons-nous reprendre et ceux qui sont en une perpétuelle inquiétude, et ceux qui ne se

reposent jamais ; car je ne trouve pas que ce soit industrie d'aimer la rumeur et le tumulte, mais plutôt le débattement d'une âme perplexe et travaillée¹ : comme aussi je n'estime pas repos, de ne pouvoir supporter le moindre mouvement du monde, mais bien une dissolution et languissement. Pour ce, vous retiendrez ce que j'ai trouvé dans Pomponius : « Il est des hommes qui se sont tellement retirés aux cachettes de la solitude, qu'ils estiment tout ce qui est au jour être en trouble et confusion. » Ce sont deux points qu'il faut mêler ensemble, travailler en se reposant, et se reposer en travaillant. Demandez-en avis à la nature : elle vous répondra qu'elle a fait le jour et la nuit.

ÉPÎTRE IV.

ARGUMENT. — I. Du contentement de l'âme, après qu'elle a quitté les vices. — II. Du peu de sujet que nous avons de craindre la mort. — III. La pauvreté qui se mesure à la règle de la nature est la plus grande richesse de l'homme.

I. Continuez comme vous avez commencé, et vous hâtez le plus qu'il vous sera possible, afin de goûter plus longtemps le contentement que donne l'âme, quand elle est réformée et réglée. Déjà la peine qu'on prend à la réformation et au règlement est une partie de cette jouissance ; mais le plaisir qu'apporte la contemplation d'une âme, quand elle est déjà pure, luisante, et sans aucune tache, est chose bien plus agréable. Il vous souvient combien vous fûtes aise quand on vous ôta la prétexte, et

1. En latin : *exagitata mentis concursatio*.

qu'on vous bailla la robe d'homme; vous le serez sans comparaison beaucoup davantage, quand après que vous aurez quitté cette âme de jeune garçon, la philosophie vous aura fait prendre place au nombre des hommes; car l'âge de cette enfance se passe bien, mais, ce qui est le plus importun, les conditions d'enfance nous demeurent; et ce que j'y trouve de pis, c'est que nous avons tout ensemble l'autorité des vieillards, et les vices des garçons; non pas des garçons seulement, mais des enfants. Ceux-là craignent les choses de peu d'importance, ceux-ci appréhendent même celles qui ne sont du tout point, et nous avons peur des unes et des autres.

II. Apprenez seulement, et vous trouverez qu'il est de certaines choses qu'il faut d'autant moins redouter, qu'elles semblent apporter plus de frayeur et d'étonnement: le mal qui vient le dernier ne peut jamais être¹. La mort vient à vous: s'il étoit possible qu'elle demeurât avec vous, ce seroit occasion de la craindre; mais il faut par force ou qu'elle n'arrive pas, ou qu'elle passe de long². Vous me direz qu'il est malaisé de conduire l'âme à cette résolution de ne faire point de cas de la mort; mais ne voyez-vous pas combien sont petits les sujets qui souvent ont fait que plusieurs n'en ont tenu compte? Un amoureux s'est pendu devant la porte de sa maîtresse; un esclave importuné des mauvais traitements de son maître s'est précipité du haut de la maison en bas; un autre qui

1. On lit dans l'édition de 1667 : « Ne peut être grand. » Ou le mot *grand* a été omis dans les premières éditions, ou Malherbe a lu : *Nullum malum quod extremum est. Malum* avait été introduit dans le texte par Muret d'après une conjecture d'Érasme; mais la leçon, bien préférable, des manuscrits et des plus anciennes éditions est : *Nullum magnum quod extremum est.*

2. C'est-à-dire : qu'elle passe outre, qu'elle s'éloigne. En latin : *transeat.*

s'en étoit fui, a mieux aimé se mettre une dague dans le sein que de se laisser remener. Et doutez-vous que la vertu n'ait autant de puissance comme la peur ? Il n'est pas possible que celui passe la vie en assurance, qui prend trop de peine à la prolonger ; il met le compte de beaucoup d'années entre les félicités qui lui semblent plus désirables. C'est ce qu'il faut que vous ayez au devant des yeux, afin que quand il sera question de déloger, vous ne le fassiez à regret, et ne l'embrassiez point comme font ceux qui en allant à vau-l'eau, traînés par la violence d'un torrent, empoignent des épines, et s'accrochent à la première chose qui se présente. La plus grande partie des hommes flotte entre la crainte de la mort et les tourments de la vie, pource qu'ils n'ont ni la volonté de vivre, ni la science de mourir. Apprenez à vivre à votre aise, en laissant à part les ennuis que vous peut apporter la sollicitude de la vie. Un bien, pour grand qu'il soit, ne peut réjouir celui qui le possède, s'il ne fait compte de le pouvoir perdre, et ne tient son âme préparée à cet inconvénient. Or il n'est chose de qui la perte nous étonne si peu, que de celle laquelle étant perdue ne se peut regretter. Il faut donc vous imaginer tout ce qui peut arriver même aux plus grands, et vous fortifier à l'encontre. La tête de Pompéius reçut jugement d'un pupille et d'un châtré. Celle de Crassus éprouva l'insolente cruauté d'un Parthe. Caïus César remit celle de Lépidus à la discrétion du tribun Décimus, et lui-même enfin bailla la sienne à Chéréas. Jamais la fortune ne met un homme si haut, qu'elle ne le menace de souffrir en soi-même, ce qu'elle lui permet de faire à l'endroit des autres. Il ne se faut pas fier à la bonace : la mer est irritée en un moment, et bien souvent d'une heure à l'autre les bateaux se perdent à l'endroit même auquel ils s'étoient sauvés auparavant. Souvenez-vous que vous pouvez avoir la gorge coupée

aussi bien d'un voleur que d'un ennemi. Quand bien vous aurez votre vie assurée contre ceux qui ont le plus de puissance, vous n'aurez rien fait, puisque le moindre valet que vous aurez a la puissance de vous l'ôter quand il lui plaira. Je veux dire que quiconque méprise sa vie, est maître de celle d'autrui. Représentez-vous les exemples de ceux qui sont morts de la main de leurs domestiques, ou par une violence découverte, ou par surprise : vous trouverez que la colère des rois n'en a pas fait davantage mourir, que le dépit et l'indignation des propres serviteurs. Que vous importe donc si celui de qui vous avez peur est fort ou foible, puisque le plus foible du monde est assez fort pour faire ce que vous craignez? Mais si d'aventure vous tombez entre les mains de vos ennemis, le vainqueur vous fera mener à la mort? Je veux qu'il le fasse, vous fera-t-il mener en autre part qu'au lieu même où vous allez? Pourquoi êtes-vous si abusé de commencer à cette heure d'avoir sentiment d'une chose que vous endurez il y a déjà longtemps? Je vous dis que depuis l'heure que vous êtes né, on vous mène continuellement à la mort. Ce sont les considérations qu'il nous faut avoir, si nous voulons attendre en repos cette heure dernière, de laquelle la crainte nous rend toutes les autres pleines de travail et d'inquiétude.

III. Mais il est temps de clore ma lettre. Je m'en vais vous faire part de ce que j'ai trouvé de bon aujourd'hui; cette fleur n'est non plus de mon jardin que les précédentes. La pauvreté qui se mesure à la règle de nature, est la plus grande richesse que l'homme sache posséder. Voulez-vous savoir quelle est cette règle, et quelles bornes elle nous a prescrites? de n'avoir point de faim, point de soif, ni point de froid. Pour chasser la faim et la soif, il n'est point question de courtiser les portes des grands, et se rendre sujet à leurs froides mines, qui ne sont qu'au-

tant d'affronts couverts d'une apparence extérieure d'humanité. On n'a que faire de traverser la mer, ni de se consumer à la suite d'une armée. Nature ne desire rien qui ne se trouve partout, et avec peu d'incommodité. C'est aux choses superflues qu'on a de la peine et qu'il faut suer pour les acquérir, qui nous font user nos habits, vieillir sous les tentes, et courir aux rivages étrangers. Ce qui suffit se recouvre sans beaucoup de difficulté.

ÉPÎTRE V.

ARGUMENT. — I. Il faut être philosophe en effet, et non pas en apparence. — II. Une trop grande austérité de vie est ridicule et blâmable. — III. L'espoir et la crainte donnent la gêne à notre âme.

I. J'approuve infiniment votre dessein, et suis bien aise de ce que sans vous soucier d'aucune autre chose, vous employez tout votre labeur à vous réformer, et vous rendre meilleur de jour en jour. Je ne vous conseille pas seulement de continuer, mais je vous en prie. Toutefois gardez-vous de ressembler à quelques-uns, qui n'ayant pas tant de soin de bien faire comme ils affectent, prennent plaisir à vivre ou à s'habiller avec quelque particularité qui les fasse regarder. Fuyez ces façons de faire de ceux qui se laissent croître les cheveux sans les couper, négligent leur barbe, jurent une haine capitale aux richesses, couchent contre terre; et toute telle manière d'artifices, qui n'ont autre but que l'ambition, combien qu'ils la suivent par une voie différente de l'ordinaire. Le nom de la philosophie n'est de soi-même que trop assailli d'envieux et de calomniateurs; que sera-ce si nous commençons à nous séparer de la fréquentation du reste des

hommes? Je veux bien que nous différions d'avec eux intérieurement ; mais si faut-il que notre apparence extérieure soit populaire. Ne soyons pas ni superbes, ni mécaniques en notre habillement¹. N'ayons point de moultures d'or, ni d'enrichissement d'orfèvrerie en notre vaisselle d'argent ; mais aussi n'estimons pas que ce soit une grande marque de frugalité de n'en avoir du tout point. Vivons mieux que le peuple, non pas au contraire du peuple ; autrement nous éloignerons de notre compagnie ceux de qui nous désirons l'instruction, et ferons que de peur d'être sujets à nous imiter en toutes nos actions, ils ne nous voudront imiter en pas une. La première chose que nous promet la philosophie, c'est le sens commun, l'humanité naturelle, et la conversation², de laquelle nous nous bannissons, si nous faisons des professions différentes.

II. Prenons garde que les choses mêmes par lesquelles nous recherchons à nous faire admirer, ne soient celles qui nous rendent odieux et ridicules. Notre intention est de vivre selon nature. C'est chose contraire à la nature de se tourmenter le corps, de mépriser les commodités qui sont de peu de coustange³, de prendre plaisir aux ordures, et se nourrir de viandes sales, grossières et dédaigneuses⁴. C'est autant de folie de fuir les choses qui sont en usage, et qui se recouvrent avec peu de peine, comme c'est de luxe de rechercher les délicates. La philosophie veut bien qu'on soit sobre et content de peu, mais non pas qu'à force de l'être par trop, on réduise le

1. *Mécaniques en notre habillement*, c'est-à-dire vêtus comme de pauvres artisans. Il y a en latin : *Non splendeat toga ; ne sordeat quidem*.

2. *Conversation*, société. Le texte latin porte *congregatio*.

3. *Coustange*, coût, dépense.

4. *Dédaigneuses*, qui méritent, qui excitent le dédain.

corps à n'en pouvoir plus. Il faut qu'en la sobriété tout y soit honnête, et qu'il n'y ait rien de mécanique. Je n'aime que cette sorte de vie. Treuvons un tempérament à la nôtre entre les bonnes mœurs et les mœurs vulgaires. Qu'il n'y ait personne qui ne connoisse notre manière de vivre ; que tout le monde l'admire. Mais quoi ? ne ferons-nous rien que ce que les autres font ? N'y aura-t-il point quelque différence de nous à eux ? Si aura certes, il y en aura beaucoup. Quelqu'un veut-il trouver à redire en nous ? Faisons-lui connoître que nous sommes fort dissemblables du commun des hommes. Que celui qui entre dans notre maison tienne plus de compte de nous que de la richesse de nos meubles. C'est une grande modération à l'homme d'être aussi content d'une vaisselle de terre que d'une d'argent ; mais je ne l'estime pas moins en celui qui se sait servir de la vaisselle d'argent comme de celle de terre. C'est avoir le cœur bien lâche que de ne pouvoir s'accommoder avec les richesses. Mais voici le profit que j'ai fait aujourd'hui, auquel je veux que vous preniez part. J'ai trouvé dans notre Hécaton, que le but de nos desirs fortifie entièrement les remèdes qui nous sont nécessaires contre la peur. Soyez exempt de souhait, et vous le serez de crainte. Ne doutez point que deux choses si contraires ne puissent bien subsister entre elles. Ce que je vous dis est vrai, mon ami Lucilius¹, et quoiqu'elles ne semblent pas être d'accord, elles le sont néanmoins et s'attachent l'une à l'autre ; car comme le prisonnier et le soldat qui lui sert de garde, sont liés à une même chaîne, ainsi ces deux choses, quoique différentes, marchent ensemble, et la peur suit l'espérance.

III. Je ne m'en étonne pas néanmoins, puisque toutes deux mettent à la gêne un esprit irrésolu, et font double-

1. Il y a par erreur *Lucius* dans l'édition de 1639.

ment languir celui qui est en attente. La principale crainte de l'un et de l'autre procède sans doute de ce que nous ne portons point nos pensées aux choses présentes, mais les envoyons bien loin au-devant de celles qui sont à venir. Voilà comme la prévoyance, qui fait la plus haute félicité de la vie, est changée en malheur. Les bêtes sauvages fuient les dangers qu'elles voient devant leurs yeux, et sont en sûreté après en être échappées. Il n'en est pas ainsi de nous. Le passé nous fâche, l'avenir nous met en peine, et beaucoup de biens que nous avons nous acheminent à de grands maux ; car notre mémoire nous ramène la crainte, qui est une fâcheuse maladie, et la prévoyance la fait venir avant le temps. Or il n'est point d'homme qui soit réduit à ce point de misère par le seul objet des choses présentes.

ÉPÎTRE VI.

ARGUMENT. — I. Plus on se connoît éloigné du vice et plus on est proche de la perfection. — II. La science est inutile, si elle ne passe des uns aux autres. — III. On apprend plus par la conversation des doctes que par la lecture de leurs livres.

I. Je commence à connoître, mon ami Lucilius, que non-seulement je deviens meilleur, mais qu'il se fait une nouvelle transformation de moi-même. Je n'ose toutefois ni espérer ni promettre qu'en ma façon de vivre ordinaire il n'y ait encore je ne sais quoi qui a besoin de changement. Est-il incompatible¹ aussi qu'en moi ne se rencontrent beaucoup de choses qu'il faut nécessairement

1. C'est-à-dire répugne-t-il, est-il impossible que... ?

ou corriger, ou ravalier, ou porter plus haut? Cela suffit déjà, ce me semble, pour apprendre à mon esprit qu'il s'est changé en mieux par la connoissance qu'il a de ses vices, que jusques ici il avoit ignorés. Il est des malades avec lesquels on se réjouit, quand ils ont senti leur mal. Je serois donc bien aise de vous pouvoir faire part d'un changement si prompt que le mien; car je commencerois dès lors à mieux espérer de notre amitié : j'entends de cette vraie amitié que ni l'espoir, ni la crainte, ni le soin que nous avons de nos intérêts, ne nous peuvent faire rompre; de cette amitié, dis-je, avec laquelle les hommes meurent, et pour laquelle ils ont du plaisir à mourir. Il ne me seroit pas malaisé de vous en nommer plusieurs, qui n'ont pas manqué d'amis, mais bien d'amitié : ce qui ne peut advenir quand il se rencontre qu'une mutuelle volonté rend aussi mutuels les desirs, dans la conjoncture des choses honnêtes¹. D'où vient donc que cela peut arriver ainsi entre amis? C'est de ce qu'ils savent que toutes choses, voire même leurs plus grandes adversités, leur sont ordinairement communes.

II. Vous ne sauriez croire combien je profite de jour en jour. Montrez-moi donc, me direz-vous, quels sont les moyens que vous avez pour cela, et faites-m'en part, je vous prie, puisqu'ils ont tant de vertu. Je le veux; et il ne tiendra pas à moi que je ne verse tout ce que je sais dans le profond dé votre âme; car je n'ai point de plus grand plaisir que d'apprendre afin d'instruire les autres. Aussi ne pensai-je pas qu'aucune chose, pour si utile et si excellente qu'elle fût, me pût jamais plaire, si je ne la savois que pour moi-même. Si l'on me vouloit donner toute la sagesse du monde, à condition que je la

1. En latin : *Quum animos in societatem honesta cupiendi par voluntas trahit.*

posséderois moi seul, et ne l'enseignerois à personne, je n'en voudrois point. La jouissance du bien ne peut être agréable, si l'on n'y associe quelqu'un. Je vous enverrai donc les mêmes livres, d'où j'ai tiré ces préceptes ; et pour vous garantir de la peine de chercher partout ce qu'il y a de plus utile, je vous marquerai les endroits que j'estime et que j'admire le plus.

III. Sachez néanmoins que vous ne profiterez jamais tant de la lecture des livres que de la vive voix et de la conversation des honnêtes gens. Il faut que vous-même veniez sur les lieux : premièrement, pource que les hommes se fient plus à leurs yeux qu'à leurs oreilles, et qu'avec cela, le chemin est long par les préceptes, mais court et facile par les exemples. Cléanthe n'eût jamais bien ressemblé à Zénon, s'il se fût contenté de l'ouïr. Il a vécu avec lui ; il a vu comme il vivoit ; il a remarqué ses secrets : il a étudié toutes ses actions, et a considéré si les siennes propres y étoient conformes. Platon, Aristote, et tous ces autres philosophes qui ont introduit tant de sectes différentes, ont plus appris des mœurs de Socrate que de ses paroles. Ce n'a pas été l'école, mais la compagnie d'Épicure, qui a fait grands personnages Métrodore, Hermachus et Polyénus. Je ne vous appelle pas seulement pour faire votre profit, mais afin que vous-même puissiez être profitable, et vous et moi nous soulagerons beaucoup l'un l'autre. Cependant pource que je vous dois, selon ma coutume, la rente de ma journée, je veux vous faire part d'une chose qui m'a aujourd'hui grandement plu dans Hécaton. « Vous demandez, dit-il, ce que j'ai appris : à m'aimer moi-même. » Certes le gain qu'il a fait n'est pas petit : il peut bien dire qu'il ne sera jamais seul, et vous pouvez bien vous assurer aussi, que celui qui est ami de soi-même le sera de tous.

ÉPÎTRE VII.

ARGUMENT. — I. Fuir la multitude. — II. La compagnie nous gâte. Il blâme les spectacles des gladiateurs. — III. Les vices s'insinuent par le nombre des exemples. — IV. Il ne faut point chercher l'approbation du peuple.

I. Vous me demandez ce qu'il me semble que vous devez principalement éviter : la multitude ; vous n'y serez pas encore bien sûrement. Pour moi, je confesse ma faiblesse. Quand je vais en compagnie, je n'en reviens jamais comme j'y suis allé : mon équipage n'est plus en l'ordre où je l'avois mis ; il ne rentre chez moi que quelque chose de ce que j'avois fait sortir. Il arrive aux esprits qui se remettent de quelque vieille indisposition , comme aux corps qu'une longue maladie a mis si bas, qu'ils ne peuvent prendre si peu d'air qu'ils ne s'en trouvent mal.

II. La conversation de beaucoup de gens nous est contraire. Il n'y en a pas un qui ne nous loue de quelque vice, ou ne nous l'imprime, ou ne nous en laisse quelque tache, sans que nous nous en apercevions. Tant plus les compagnies sont grandes, et plus nous sommes en danger. Mais il n'y a rien où les bonnes mœurs courent plus de fortune qu'aux théâtres ; car alors les vices coulent par la porte qu'on a ouverte à la volupté. Que pensez-vous que je die ? J'en reviens plus avare, plus ambitieux et plus dissolu ; et qui plus est, je me trouve avec moins de douceur et d'humanité, pour avoir été parmi les hommes. D'aventure je me suis aujourd'hui trouvé au spectacle du midi¹, pensant y voir quelque farce, ou quelque bouf-

1. En latin : *In meridianum spectaculum*.

fonneur, et en somme quelque passe-temps qui m'ôtât le goût des cruautés qui se font aux spectacles des gladiateurs. Au contraire, tout ce que j'avois jamais vu de combats n'étoit que miséricorde. On ne s'amuse plus à des bayes¹; ce sont homicides et non autres choses. Ceux qui combattent n'ont rien que la chemise; tout y est à découvert : aussi ne donnent-ils point de coups qui ne portent. Il y en a beaucoup qui y trouvent plus de plaisir qu'aux ordinaires, ni qu'aux demandés; et certainement ils ont raison, car le fer entre partout. Il ne se parle ni de casque ni de bouclier; aussi de quoi servent-ils, ni toute cette dextérité qu'on apprend à l'escrime, sinon de dilayer² la mort de quelque moment? Au matin on fait combattre les hommes avec des lions et des ours : mais à midi on leur met leurs spectateurs en tête. Aussitôt qu'il y en a un qui a tué son homme, on le met aux mains avec un autre qui le tue; et jamais on ne laisse le victorieux en repos, jusques à ce qu'un autre l'ait dépêché. Enfin le peuple ne s'en va point que tout ne soit mort : tout passe par le fer et par le feu; c'est ce qui se fait tandis que le théâtre n'est point empêché. Si quelqu'un a fait une volerie, on le pend. S'il a tué, on lui fait souffrir ce qu'il a fait. Mais toi, pauvre misérable, qu'as-tu fait qu'on t'ait condamné au spectacle de toutes ces inhumanités? Tue, brûle, frappe. Pourquoi est-il si couard à s'enferrer? que n'est-il plus hardi à tuer? que ne meurt-il plus volontiers? Ils reçoivent des coups s'ils refusent d'aller aux plaies, et faut que tous nus ils cherchent l'épée l'un de l'autre, et tâchent de la rencontrer. Le spectacle est-il cessé, pour faire toujours quelque chose on égorge des hommes; et cependant vous ne vous prenez pas garde que vous baillez un exemple qui peut tourner à votre préjudice. Vous avez

1. En latin : *Omissis nugis*. — 2. *Dilayer*, différer.

de quoi remercier les Dieux de ce que vous enseignez d'être cruel à un qui ne le peut apprendre.

III. Une âme tendre et qui n'est pas bien imprimée du caractère de la vertu n'est pas bien parmi la multitude : on se laisse facilement aller à ce qu'on voit faire à beaucoup de gens. Socrate même, Caton et Lélius courroient fortune que la fréquentation de si grand nombre de personnes dissemblables à leur humeur, ne leur mît l'âme en désordre, tant il est malaisé que ceux mêmes qui se tiennent en meilleure assiette ne succombent à l'effort des vices, qui viennent en si grande troupe les assaillir. Un seul exemple d'avarice ou de luxure¹ est capable de faire beaucoup de mal. Si nous vivons ordinairement avec un homme délicat, sa conversation peu à peu nous énerve et nous amollit. Un voisin riche irrite nos cupidités. Il n'est point de blancheur si nette qui ne se tache, quand on l'approche de quelque chose qui ne l'est point.

IV. Que pensez-vous que puisse devenir un homme qui a tout un peuple sur les bras ? Vous direz qu'il faut qu'il se résolve, ou d'imiter, ou de haïr, et cependant l'un et l'autre est dangereux. Il ne faut ni ressembler au nombre, pource qu'il est grand, ni haïr le grand nombre, pource qu'il ne nous ressemble pas. Réduisez-vous en vous-même tant que vous pourrez. Cherchez la communication de ceux qui vous peuvent apprendre quelque instruction, et recevez en la vôtre ceux à qui vous en pouvez donner ; ce sont offices réciproques : en enseignant on est enseigné. Que l'envie de produire votre bel esprit ne vous fasse point entretenir toute sorte de personnes, ni disputer publiquement. Cela seroit bon si votre marchandise étoit propre pour le peuple ; mais il n'y aura personne qui vous

1. Voyez plus haut, p. 225, note 1.

entende; et si peut-être il s'en trouve un ou deux, il faudra que vous ayez la peine de les former vous-même, et les rendre capables de ce que vous leur direz. A quoi donc vous servira ce que vous avez appris? Ne craignez point d'avoir perdu votre peine : vous avez étudié pour vous.

Mais afin que j'aie étudié pour autre que pour moi, je vous ferai part de trois belles choses que j'ai rencontrées aujourd'hui assez conformes à ce propos. Il y en aura une pour acquitter cette lettre, et les deux autres que je vous baillerai par avance. Voici ce que dit Démocrite : « Un homme seul m'est tout un peuple, et tout un peuple m'est un homme seul. » Un autre aussi, quiconque il soit, car on ne sait qui ce fut, comme on lui demandoit que lui servoit d'employer tant de temps après une chose que la difficulté rendoit si peu communicable, répondit fort pertinemment : « Je me contenterai de fort peu de gens, et quand je n'aurois personne, j'en aurois encore assez. » La troisième a bien de la grâce : Épicure en est l'auteur. Il écrivoit un jour à un de ses compagnons d'étude (ce discours n'est point pour tout le monde, je parle à vous) : « Nous nous sommes un théâtre l'un à l'autre. » Ce sont paroles, mon grand ami, qu'il faut avoir gravées au fond de l'âme, pour ne sentir point ce chatouillement ordinaire que nous donne l'approbation d'un grand nombre de jugements. Vous êtes loué de beaucoup; quelle occasion trouvez-vous de vous glorifier, pour être ce que plusieurs vous estiment? Ramenez ce que vous avez de bon à l'intérieur.

ÉPÎTRE VIII.

ARGUMENT. — I. La vie contemplative n'est pas inutile. — II. Nous avons assez, quand nous avons ce qui nous est nécessaire. — III. Il loue la philosophie. — IV. Les choses casuelles ne sont point nôtres.

I. Vous vous étonnez que je vous conseille de vous séparer de la multitude, et ne chercher autre applaudissement que celui de votre conscience, vu que tout ce que commandent les Stoïques, c'est de mourir en action. Et quoi, pensez-vous que pour être chez moi je demeure en une chaire sans me remuer ? Quand je ne veux voir personne, c'est alors que je cherche le moyen de profiter à beaucoup. Il ne se passe jour que je ne fasse quelque chose, et que je ne donne encore quelque partie de la nuit à étudier. Je ne destine point d'heures au dormir, et ne permets pas à mes yeux de se clore aussitôt que le sommeil les en sollicite. Je les tiens en besogne le plus que je puis, et ne me repose que quand le travail et la veille m'ont fait succomber. J'ai quitté les affaires aussi bien que les hommes, et premièrement les miennes. Je fais celles de ceux qui viendront après nous. J'écris des choses qui leur soient profitables, et tâche de leur laisser des avertissements salutaires, comme de bons médicaments dont j'ai fait la preuve en mon propre mal. Il est vrai que je ne suis pas entièrement guéri ; mais au moins il n'y a plus de chancre en mes ulcères. Je montre aux autres un bon chemin que je n'ai connu que fort tard et bien las. Je leur crie : « Gardez-vous de tout ce qui plaît au vulgaire, craignez ce que la fortune donne. Quand vous la verrez vous tendre quelque chose, défiez-vous d'elle,

et ne passez pas plus avant. Les bêtes et les poissons ne sont trompés que par quelque espérance qui les réjouit. Ce que vous appelez présents de la fortune, ce sont ses embûches. Qui voudra vivre à son aise, qu'il se garde le plus qu'il pourra de s'y laisser engluier. Ce qui fait en cela notre misère plus déplorable, c'est la honte d'avoir pensé prendre, et se trouver pris : cette course nous emmène dans des précipices. Quand la vie est si haut élevée, on n'en peut sortir qu'en tombant ; la prospérité nous ébranle ; il n'est plus en nous de nous arrêter, il faut faire tête, ou s'enfuir. De cette façon la fortune ne nous abattra jamais ; si elle nous donne quelque atteinte, ou nous effleure la peau, c'est tout ce qu'elle nous peut faire.

II. « Tenez cette règle de vivre, que vous treuvez¹ saine et salutaire, de ne traiter votre corps qu'autant qu'il en a besoin pour s'entretenir en santé ; sinon il vous donnera de la peine, quand il sera question de le faire obéir à l'esprit : mangez pour apaiser la faim, buvez pour étancher la soif, habillez-vous pour n'avoir point de froid, et vous contentez d'une maison où le vent et la pluie ne vous puissent offenser : qu'elle soit ou de gazon ou de marbre, que vous importe ? Un homme est aussi bien sous du chaume, que sous de l'or. Ce qu'on ajoute pour l'embellissement n'est que superfluité : faites compte que vous n'avez rien d'admirable que l'esprit. Quand il est grand, tout lui est petit. » Si je me tiens ce langage, si je le tiens à la postérité, ne trouvez-vous pas que je fais plus de service que de comparoître à une assignation pour plaider une cause, ou d'aller mettre mon cachet au bas de quelque testament, ou de me trouver au sénat pour assister un ami de ma parole, ou de ma faveur ? Croyez-moi, ceux qui semblent n'avoir point d'occupations, sont ceux qui

1. *Treuve* dans l'édition de 1648.

en ont de plus dignes : ils négocient au ciel et en la terre.

III. Mais il est temps de finir cette lettre, et l'accompagner, comme j'ai commencé, de quelque présent. Ce ne sera pas à mes dépens, je frippe¹ toujours quelque chose dans Épicure. Voici ce que j'ai pris aujourd'hui : « Servez la philosophie, si vous voulez avoir la liberté². » Vous n'êtes point remis d'un jour à l'autre. Vous êtes expédié tout aussitôt, parce que c'est la liberté même que la servir. Vous me demanderez pourquoi je prends ces sentences plutôt dans Épicure qu'en notre école. Mais, vous, pourquoi ne les prenez-vous plutôt pour paroles sorties de la bouche de tout un peuple, que de les attribuer à Épicure en particulier ? Combien trouvez-vous de choses dans les poètes, que les philosophes ont dites ou doivent dire ! Je ne parle point des tragédies, ni de nos moralités, de qui la matière a quelque chose de sévère. Mais combien trouvez-vous de belles paroles dans les farces mêmes ! Combien de vers dans Publius³, qui pouvoient avoir lieu dans une tragédie ! J'en rapporterai ici un, parce qu'il concerne cette quatrième partie de philosophie que nous venons de traiter. Il dit que les choses casuelles ne doivent pas être comptées pour nôtres.

Un bien n'est point à nous, quand les Cieux nous le donnent.

Il me souvient qu'autrefois vous m'en aviez dit un de votre façon sur le même sujet, qui a bien meilleure grâce, et moins de paroles :

Rien n'est à nous que fortune ait fait nôtre.

1. *Fripper*, piller.

2. « La vraie liberté, » lit-on dans l'édition de 1648. Il y a en effet dans le latin : *Ut tibi contingat vera libertas*.

3. Publius Syrus.

En voici encore un de vous que je ne veux pas laisser derrière :

Ce qu'on nous baille on nous le peut ôter.

Je ne vous mets pas cela en compte ; car il n'y auroit pas d'apparence de vous payer de ce qui est à vous.

ÉPÎTRE IX.

ARGUMENT. — I. Le sage est invincible aux inconvénients, mais non insensible. Il aime d'avoir un ami ; mais n'en ayant point il s'en peut passer. — II. Il faut aimer pour être aimé. Le contentement de faire un ami est plus grand que de l'avoir. — III. Les vrais amis ne visent qu'au bien de ceux qu'ils aiment. Des amis de fortune. — IV. Le sage pour vivre heureusement se peut passer de tout le monde ; mais pour vivre, non. — V. Le sage est content de sa condition, et le fol au contraire.

I. Vous me demandez mon avis de la répréhension que fait Épicure en une épître, de ceux qui disent que le sage est content de soi-même, et par conséquent qu'il n'a que faire d'amis : c'est une reproche que fait Épicure à Sulpicius, et à ceux qui ont comme lui jugé que ce fût le souverain bien d'avoir une âme insusceptible de toute appréhension. Mais nous équivoquerons, si pour exprimer l'*apathe*¹ nous voulons user du mot d'impudence, parce qu'il semblera quelquefois qu'il ait un sens tout contraire à celui que nous lui voudrions donner ; car nous voudrions parler de celui de qui l'âme est si ferme et si vigoureuse²,

1. Dans l'édition de 1639 on lit *apathi* (sans *e*), et dans l'édition de 1645 *apathe*. C'est la transcription du mot grec ἀπάθειαν, employé par Sénèque.

2. Dans l'édition de 1639, il y a *rigoureuse* pour *vigoureuse*.

qu'il n'y a douleur quelconque qui la puisse émouvoir; et il semblera que nous l'entendions d'un homme flouet¹, tendre, et à qui seulement une piqure du doigt fasse perdre le jugement. Voyez donc si nous ferions point mieux² de dire une âme invulnérable, ou une âme mise hors de toute souffrance. Voici la différence qu'il y a d'eux et de nous. Notre sage est invincible aux incommodités, mais non insensible; le leur y est insensible aussi. Nous avons cela de commun, que le sage est content de soi-même, mais qu'il ne laisse pas d'être bien aise d'avoir un ami, un voisin, un qui loge avec lui, combien qu'il ait en soi de quoi se passer de toutes choses. Voyez s'il n'est pas bien content de soi-même : que si par quelque maladie ou en un combat une main lui est coupée, cet accident qui lui diminue le corps, ne lui diminue point son contentement. Si par quelque inconvénient il perd un œil, il se contentera de celui qu'il aura de reste, et sera aussi aise mutilé de ses membres comme s'il étoit entier. Il ne desire point ce qui lui manque, mais il aimeroit mieux qu'il ne lui manquât rien : aussi le contentement qu'il a de soi n'est pas tel qu'il ne veuille point avoir d'ami, mais que n'en ayant point il a moyen de s'en passer. S'il le perd il ne se désespère point, parce que c'est une place vide qu'il peut remplir tout aussitôt qu'il lui plaira. Comme si Phidias perd une statue, il en peut incontinent faire une autre; lui tout de même, qui est grand maître en la science de faire des amitiés, aura bientôt recouvré ce qu'il aura perdu. Vous demandez comment il en aura sitôt fait un autre? Je le vous dirai, pourvu que nous demeurions d'accord que dès à cette heure je vous paye ce que je vous dois, et que pour le

1. *Flouet*, fluet, délicat.

2. Dans l'édition de 1645 : « Si nous ne ferions point mieux. »

regard de cette lettre vous n'avez plus rien à me demander.

II. Hécaton dit : « Je vous apprendrai une recette d'amour, sans drogue, sans herbe et sans charme quelconque. Voulez-vous qu'on vous aime ? aimez. » Les amitiés nouvelles ont leurs voluptés aussi bien que les vieilles. Avoir et faire un ami sont choses où il y a la même différence qu'entre semer et recueillir. Le philosophe Attalus disoit ordinairement que faire les amis étoit plus doux que de les avoir, comme un peintre est plus aise de peindre que d'avoir peint. Cette sollicitude occupée à son ouvrage lui est un contentement extrême en son occupation. Comme il donne le dernier coup de pinceau, cette pensée s'évanouit, pource qu'alors il ne jouit que du fruit de son art, au lieu qu'il jouissoit de son art même quand il peignoit. L'âge de vingt ans est plus capable de service ; mais l'enfance a je ne sais quelle grâce qui donne plus de plaisir. Revenons à cette heure à notre propos.

III. Le sage, encore qu'il se contente de soi-même, ne laisse pas de vouloir avoir un ami, sinon pour autre chose, au moins pour ne laisser point en friche une vertu si belle et si louable comme l'amitié : « Non point, disoit Épicure, pour avoir qui se tienne auprès de lui quand il sera malade, qui, s'il est en prison, lui aide à s'en retirer, et l'assiste de moyens, s'il est en nécessité ; mais au contraire pour avoir quelqu'un qui reçoive ces offices de lui quand il en aura besoin. » L'intention ne peut être bonne de celui qui fait amitié pour y trouver le remède de ses incommodités. Il achèvera comme il a commencé : il a voulu avoir un ami qui lui ôtât la chaîne des pieds, le clou n'en sera pas sitôt rivé qu'il ne prenne congé de lui : ce sont amitiés pour la journée¹. Un ami qu'on a fait

1. Dans l'édition de 1645 : « Ce sont amitiés à la journée. »

pour la commodité plaira si longtemps¹ qu'il en apportera. C'est pourquoi vous ne voyez qu'amis de toutes parts auprès des belles fortunes, et rien que solitude aux maisons de ceux qui sont abattus. Les amis fuient les occasions d'être éprouvés, et de là viennent tant d'abominables exemples de ceux qui par crainte abandonnent lâchement, et des autres qui trahissent infidèlement ceux qu'ils ont fait profession de bien aimer. Il ne faut pas que la fin en soit meilleure que le commencement. Quiconque s'est fait ami pource que c'étoit son profit de l'être, puisqu'en l'amitié il a prisé autre chose que l'amitié même, il n'y a point de doute que si l'argent l'en sollicite il ne prise quelque chose au préjudice de l'amitié. Qu'ai-je donc affaire d'avoir un ami, afin d'avoir quelqu'un de qui j'assiste les nécessités, accompagne le bannissement et défende la vie aux dépens de la mienne quand il en aura besoin? Cette amitié que vous décrivez n'est pas une amitié, mais une négociation, qui n'estime et ne regarde que le moyen qu'il y a de profiter. Il n'y a point de doute que la passion des amants n'ait quelque chose qui ressemble à l'amitié : on peut dire que c'est une amitié insensée. En voyez-vous quelqu'un qui aime sa maîtresse pour le gain, pour l'ambition ou pour l'honneur? L'amour a tant de contentement en soi-même, qu'il néglige toute considération extérieure, et n'allume l'âme d'autre desir que de la chose qui semble belle, et donne apparence de rendre une réciproque affection. Et quoi donc, se peut-il faire qu'une cause qui est honnête fasse naître une volonté qui ne l'est point? Vous me direz que ce n'est pas à cette heure qu'il faut disputer si l'amitié est chose désirable de soi-même, ou pour quelque autre sujet; car si de soi-même elle est désirable, il n'y a point de doute que

1. *Si longtemps*, aussi longtemps.

celui qui a son contentement en soi-même, sans espérance de gain et sans dessein de se fortifier contre la fortune, ne s'en puisse approcher comme d'une chose belle en perfection. Qui en fait provision comme d'un remède aux calamités fortuites, il la fait descendre de son trône et la met au rang du commun. Le sage se contente de soi. C'est une parole, mon grand ami, que beaucoup de gens interprètent mal : ils le séparent¹ de la communauté de toutes choses, et ne veulent point qu'il sorte hors de sa peau. Pour bien faire, il faut distinguer : cette promesse a des bornes, et ne s'étend pas indifféremment à toutes choses.

IV. Le sage pour vivre heureusement se peut passer de tout le monde ; mais pour vivre, non ; car en ce dernier il peut avoir affaire de beaucoup de choses ; mais en l'autre, il n'est question que d'avoir une âme purgée de mauvaises affections, élevée au-dessus des imaginations vulgaires, et résolue à se rire du plus effroyable visage que la fortune lui sauroit montrer. Voici la distinction qu'en fait Chrysippus : il dit que le sage n'a faute de rien, et que toutefois il a besoin de beaucoup de choses ; le fol au contraire n'a besoin d'aucune, parce qu'il n'en sait point user ; mais il a faute de toutes. Le sage a besoin de mains, d'yeux², et d'assez d'autres choses nécessaires au service de la vie ; mais il n'a faute d'aucune chose, parce qu'avoir faute présuppose de la nécessité : or il n'est rien nécessaire au sage. C'est pourquoi, bien qu'il soit content de soi-même, il ne laisse pas d'avoir besoin d'amis, et met

1. Toutes les éditions donnent ici par erreur : « la séparent, » et à la ligne suivante : « qu'elle sorte. »

2. Ici encore il s'est glissé une singulière faute dans le texte. Au lieu de ces mots : « A besoin de mains, d'yeux, » on lit dans toutes les éditions, même dans celle de 1667, où la version de Malherbe a été si librement remaniée : « A besoin de moins (1667 : du moins) d'yeux. »

peine d'en acquérir le plus qu'il peut , non pour vivre heureusement ; car c'est chose que de soi-même il peut faire, quand il n'auroit pas un ami. Le souverain bien trouve en la maison toute la provision qui lui fait besoin pour son service : il ne va rien emprunter dehors ; il ne dépend d'autre que de soi-même ; et s'il en vient là, que de mendier quelque chose, il est à la discrétion de la fortune, et ne faut plus qu'il parle de sa liberté. Oui, mais quelle triste condition sera celle du sage, si prisonnier entre les mains des ennemis, en quelque terre lointaine, ou retenu en quelque long voyage sur mer, ou jeté par la tempête en quelque rivage solitaire, il ne se trouve en toutes ses incommodités secouru de l'assistance ni de la consolation d'un seul ami ? Il fera ce que fit Jupiter, quand après la résolution universelle du monde toutes choses étoient retournées en leur confusion première. Tandis que la nature est quelque temps sans recommencer la génération, il rappelle à soi toutes ses pensées, et se donne lui-même le contentement de s'entretenir. Le sage a moyen d'en faire de même : il se resserre en soi-même, se tient compagnie, et tant que la disposition de ses affaires est en sa puissance, n'a besoin de personne que de soi. Avec ce contentement il se marie ; avec ce contentement il fait des enfants ; et toutefois s'il lui falloit vivre seul, il aimeroit mieux ne vivre pas. L'utilité ne le porte point aux amitiés : c'est l'inclination naturelle qui l'y provoque. L'amitié, comme beaucoup d'autres choses, a je ne sais quelle douceur agréable à notre goût : nous chérissons la société comme nous abhorrons la solitude. La nature, qui s'est proposé de faire vivre les hommes ensemble, a voulu que les amitiés eussent un certain aiguillon, qui nous sollicitât à les rechercher. Néanmoins, quoique le sage aime extrêmement ses amis, qu'il prenne toute la peine qu'il peut d'en acquérir, et

que bien souvent il en fasse plus d'état que de soi-même ; si faut-il qu'il termine en soi tout son contentement, et qu'il die ce que dit même Stilpon ¹ à qui s'attaque Épicure. Comme après sa ville prise, et sa femme, et ses enfants perdus, il se retiroit tout seul, avec un esprit à qui les adversités n'avoient rien ôté, Démétrius, celui qui pour le nombre des villes qu'il avoit forcées étoit appelé Poliorcète, lui demandant s'il avoit rien perdu : « Je porte, dit-il, tout mon bien sur moi ; » parole certainement qui témoigna la force du ressort de son âme, et qui fut victorieuse sur la victoire même. Et de fait, Démétrius l'oyant ainsi parler, fut si confus, que presque il ne savoit s'il avoit vaincu. « Tout mon bien est avec moi : ma justice, ma vertu, ma tempérance, ma prudence, et cette résolution que j'ai toujours eue de n'appeler point bien ce qu'on me peut ôter, ne m'ont point été saccagées ². Les voici qui m'accompagnent aussi entières et aussi miennes qu'auparavant. » Si nous nous étonnons de voir quelques animaux passer au travers du feu sans qu'il leur fasse mal, combien avons-nous plus de sujet d'admirer cet homme, qui par la prise de sa ville enveloppé dans le feu, le fer et les ruines, a treuvé moyen sans blessure ni perte quelconque de s'en dégager ? Vous voyez en cela combien la conquête de tout un peuple est bien plus aisée que celle d'un homme seul. Un Stoïque tient le même langage, et aussi bien que Stilpon parmi le sac et la flamme des villes prises, conserve ses biens et les emporte en toute assurance avec soi. Il est content de soi-même, et dans les bornes limite sa félicité. Ne

1. C'est le texte de toutes les éditions. Il faut évidemment lire : « Ce même Stilpon. » Il y a dans le texte : *et dicet quod Stilpon ille dixit.*

2. L'édition de 1645 donne « emportées, » au lieu de « saccagées. »

pensez pas qu'il n'y ait que nous de qui les paroles soient relevées. Épicure même, qui se mêle de reprendre Stilpon, parle de même; je m'en vais vous dire que c'est, et combien que ce jour ici ne soit plus du compte, vous ne laisserez pas, s'il vous plaît, de le prendre en bonne part. « Quand la terre entière seroit le patrimoine d'un homme seul, il est misérable, s'il ne pense avoir assez; » ou bien si vous l'aimez mieux en autres termes (car il faut prendre plutôt garde au sens qu'aux paroles) : « Quand un homme auroit l'empire du monde, s'il ne s'estime heureux, il ne l'est point. » Et afin que vous connoissiez que tout cela part d'un sens commun, et que ce sont leçons que fait la nature à toutes sortes d'esprits, vous trouverez en un poëte comique¹ :

Il n'est heureux qui ne pense point l'être.

Car que peut-il chaloir comment vous soyez, si vous pensez être mal? Et quoi donc, à votre compte, un qui sera vilainement riche et qui aura force valets, mais encore plus de maîtres, sera bienheureux, pourvu seulement qu'il veuille dire qu'il s'estime tel? Je n'ai que faire de ce qu'il dit. Je regarde ce qu'il peut, et non pour une fois seulement, ou pour un jour, mais ce qu'il peut continuellement. N'ayez pas peur que cette magnanimité si ferme et si résolue se trouve en un homme qui n'ait du mérite. Il n'y a que le sage capable de se plaire; toute folie porte avec elle un dégoût de sa condition.

1. Publius Syrus.

ÉPÎTRE X.

ARGUMENT. — I. Les méchants ne doivent point vivre seuls. — II. Quels doivent être les vœux des gens de bien. — III. Qu'il faut vivre avec les hommes comme vu de Dieu, et parler avec Dieu comme écouté des hommes.

I. Je suis toujours d'un même avis : fuyez les grandes compagnies, fuyez les petites, fuyez même la conversation d'un homme seul. Voyez où va mon jugement : je ne sache personne de qui je vous permette la communication, et toutefois je vous ose bien laisser entre vos mains. On conte que Cratès, écolier de ce même Stilpon, de qui j'ai fait mention en ma précédente, voyant un jeune homme se promener à part, lui demanda ce qu'il faisoit seul. A quoi le jeune homme ayant répondu qu'il s'entretenoit avec soi-même, Cratès lui répliqua : « Donnez-vous bien garde, je vous prie, que vous ne vous entreteniez avec un homme qui ne vaille rien. » Nous tenons ordinairement des gardes auprès de ceux qui pleurent une personne morte, ou qui ont quelque frayeur en l'âme, de peur qu'en la solitude il ne leur vienne quelque trouble qui les induise à se faire mal. Il faut en faire de même aux malavisés ; car comme ils n'ont personne qui divertisse¹ leur dangereuse inclination, ils se proposent des choses pernicieuses, et jamais ne sont sans quelque imagination funeste, ou pour eux ou pour autrui. C'est alors qu'ils repassent en leur esprit tout ce qu'ils ont de mauvaises intentions, qu'ils tirent au jour tout ce que la honte ou la crainte leur faisoit tenir caché, provoquent

1. *Divertisse*, détourne.

leur audace, irritent leur paillardise, et sollicitent leur colère par les moyens qu'ils lui mettent en avant de se venger. Enfin tout ce que la solitude a de commodité, qui est de ne se découvrir à personne, et de ne craindre point d'être accusés, est perdu pour eux; ils se découvrent et se trahissent eux-mêmes. Voyez donc combien j'espère de vous, ou plutôt comme je m'en confie; car l'espérance est un nom qui ne convient qu'aux choses où il y a encore de l'incertitude. Je ne trouve personne à qui je vous aime mieux bailler en garde qu'à vous-même. Je me ressouviens de quelque langage que je vous ai ouï tenir, plein à la vérité d'une grandeur de courage vraiment solide et bien conforme à la vigueur de l'âme qui le produisoit. Je m'en réjouis dès l'heure, et dis en moi-même : Ce ne sont pas là des paroles qui viennent du bout des lèvres, le fondement en est plus avant; voici un homme qui n'est pas fait comme beaucoup d'autres; il n'a pas envie de se perdre; c'est ainsi qu'il faut parler, c'est ainsi qu'il faut vivre.

II. Prenez garde que rien ne vous fasse baisser le cœur; n'importunez point les Dieux de vous accorder ce que vous leur aviez demandé par le passé; quittez-les¹ de vos vœux précédents : faites-en de nouveaux. Demandez-leur une conscience sans fraude, un esprit sans trouble, et un corps sans maladie² : ce sont là des vœux qu'il ne faut point craindre de leur faire. Ils ne font jamais mauvais visage à nos requêtes, quand nous ne leur demandons rien du bien d'autrui.

III. Mais afin que, selon ma coutume, vous ne receviez point ma lettre sans quelque présent, je vous dirai une

1. *Quittez-les*, tenez-les quittes.

2. Dans l'édition de 1645; et même encore dans celle de 1667 :
« Un corps sans malice. »

chose très-véritable que j'ai apprise dans Athénodorus. « Vous pouvez dire que vous êtes hors de toute passion quand vous en êtes venu là que de ne rien demander à Dieu que vous ne lui puissiez demander tout haut et à la vue de tout le monde; » car aujourd'hui quelle folie est celle des hommes ! Ils ne desirent rien de si malhonnête qu'ils n'osent demander à Dieu : tous les vœux sont autant de crimes. Si quelqu'un fait semblant de s'approcher d'eux, ils se taisent tout aussitôt, et content à Dieu des choses qu'ils ont honte qu'un homme sache. Voyez donc si nous ne pourrions point tenir cette maxime pour une règle de vie : Vivez avec les hommes comme vu de Dieu ; parlez avec Dieu comme écouté par les hommes.

ÉPÎTRE XI.

ARGUMENT. — I. Il défend ceux qui rougissent. — II. Les habitudes naturelles ne se peuvent changer. — III. Il se faut toujours imaginer quelque homme d'honneur pour témoin de nos actions, afin de ne faire rien mal à propos.

I. Je me suis entretenu avec un de vos amis du meilleur naturel qu'il est possible et ai reconnu son jugement, son humeur et sa suffisance, aussitôt qu'il a commencé de parler. Je pense qu'il me laissera le goût qu'il m'a donné, car en ce qu'il m'a dit il ne pouvoit y avoir rien de préparé, parce que je l'ai surpris. Il y avoit déjà quelque temps qu'il étoit revenu à soi, que la honte (un des bons signes que puisse avoir un jeune homme) ne lui pouvoit encore sortir du visage, tant la rougeur s'y étoit ramassée de toutes parts. C'est une foiblesse que je n'ai pas opinion qu'il perde jamais, quelque assurance qu'il prenne, quel-

que vertu qu'il acquière, et à quelque perfection qu'il puisse arriver.

II. Il n'est point de sagesse qui puisse rien contre les défauts que naturellement nous avons ou au corps ou en l'esprit. Ce qui naît avec nous se peut adoucir, mais non pas vaincre. Il en est qui ne parlent jamais en grande assemblée qu'ils ne soient tout en eau, comme s'ils avoient fait quelque grand effort; d'autres à qui les genoux tremblent, d'autres à qui les dents s'entre-choquent, la langue bégaye et les lèvres ont un mouvement qu'il ne leur est pas possible d'arrêter. Il n'y a point de préceptes contre ces imperfections : la nature veut demeurer maîtresse, et que les plus forts connoissent qu'ils ne le sont pas assez pour lui résister. Le rougir est du nombre de ces infirmités, et quelque gravité qu'ils aient, il n'y a moyen de s'en parer. Il est bien vrai qu'il paroît davantage aux personnes jeunes, parce que leur sang est plus chaud et leur peau plus déliée; mais les plus expérimentés et les plus vieux ne s'en garantissent point. Il y en a qui ne sont jamais plus dangereux que quand ils rougissent, comme s'ils avoient épandu toute leur honte. C'étoit signe que Sylla entroit en furie quand le sang lui montoit au visage. Il n'y avoit rien de moins effronté que Pompée; jamais il ne parloit devant deux personnes qu'il ne rougît : aux assemblées cela lui étoit infailible. Il me souvient qu'on fit un jour entrer Fabianus au Sénat pour porter quelque témoignage; il devint rouge, et cette honte lui donna merveilleusement bonne grâce. Cela ne vient pas de foiblesse d'âme, mais de la nouveauté des choses, qui bien qu'elles n'étonnent pas, elles troublent toutefois, faute d'accoutumance, pour une facilité naturelle qu'on a de s'émouvoir; car comme il y en a de qui le sang ne bouge jamais de sa place, aussi en est-il qui l'ont si remuant, qu'il ne leur peut rien arriver que tout aus-

sitôt la couleur ne leur vienne au visage. La sagesse, comme j'ai dit, n'y sert de rien; autrement la nature même seroit en sa domination. Quoi que l'homme fasse et quelques règlements qu'il donne à son âme, les habitudes que la température du corps et la condition de sa nativité lui donnent ne se sépareront jamais d'avec lui. On ne les peut ni chasser quand on les a, ni faire venir quand on ne les a point. Les comédiens, qui se mêlent de contrefaire nos passions, nos craintes, nos étonnements et nos tristesses, quand ils veulent représenter la honte, tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de baisser la tête, d'humilier leurs paroles et tenir les yeux fichés en terre; mais de rougir il n'y a moyen. Le commandement et la défense y sont inutiles. Aussi la sagesse, qui connoît bien qu'elle n'y peut de rien servir, ne nous y promet point de remède : c'est chose qui vient sans qu'on l'appelle, et qui s'en reva¹ sans qu'on la chasse, comme ne dépendant d'ailleurs que de sa propre juridiction.

Ma lettre veut que je la finisse par une sentence; en voici une très-utile et très-salutaire que je voudrois qui vous fût gravée au cœur :

III. « Il faut faire élection de quelque homme de bien et nous imaginer que nous en sommes perpétuellement éclairés, afin de ne faire que ce que nous ferions s'il étoit présent. » Ce précepte, mon grand ami, est d'Épicure, qui non sans cause a jugé que nous avons besoin d'un gardien et d'un précepteur. Il ne se feroit pas la moitié des crimes qui se font, s'il ne se pouvoit rien faire qu'en la présence d'un témoin. Il est bon que notre âme se propose quelque personne de mérite à révéler, et de qui l'autorité l'oblige à ne faire ni penser chose qui soit mal à propos. O que bienheureux est l'homme qui a cette puis-

1. *S'en reva*, s'en retourne.

sance, que non à le voir, mais à se le représenter seulement, on se fasse homme de bien ! Et bienheureux celui tout de même qui en peut tellement respecter un autre, qu'il ne faut que la seule souvenance pour le remettre ou le retenir en son devoir ! Quiconque est capable de rendre ce respect, sera bientôt digne de le recevoir. Je vous conseille donc de choisir Caton. S'il vous semble trop roide, prenez Lélius, qui n'est pas si bandé ; ou bien quelque autre de qui le parler, la vie et le visage, où se manifeste l'intérieur, vous seront plus agréables. Montrez-le-vous à toute heure, ou pour être en sa garde, ou pour vous composer à son imitation. Je vous dis encore un coup que nous avons besoin de quelqu'un sur lequel nous prenions les préceptes de notre vie : sans une règle il est impossible de redresser ce qui n'est pas droit.

ÉPÎTRE XII.

ARGUMENT. — I. Toutes choses représentent à l'homme sa vieillesse.

— II. La vieillesse n'est pas sans plaisir. — III. Être préparé à mourir tous les jours. — IV. Il est en nous de finir nos misères quand il nous plaît.

I. De quelque part que je me tourne, je trouve partout des témoignages que je suis vieil. Je m'en étois allé en ma maison aux champs, et me plaignois de ce qu'il me coûtoit à l'entretenir ; la réponse de mon fermier fut que ce n'étoit pas sa faute, mais que le bâtiment étoit vieil, et cependant il n'y avoit rien que je n'eusse fait faire. Que dois-je penser de moi si le temps a usé les pierres qui sont de mon âge ? Cela m'ayant mis en colère, je pris le premier sujet qui se présenta de m'attaquer à lui,

et lui dis : « Il se connoît bien aux platanes qu'ils sont mal entretenus ; ils n'ont point de feuilles ; les branches en sont tortues et pleines de nœuds, comme le pied en est misérable et rude. Si vous aviez été curieux de les déchausser et de leur rafraîchir la racine, ils ne seroient pas comme cela. » Il me jure qu'il y faisoit tout ce qui s'y pouvoit faire, et qu'il n'est pas possible d'en avoir plus de soin qu'il en avoit, mais que les arbres étoient vieux. Ceci demeure entre nous : je les ai plantés et en ai vu les premières feuilles. Comme je me tourne vers la porte, je demande qui est ce bonhomme qu'on a mis là si à propos comme prêt à partir. « Où l'avez-vous pris ? Qui vous a fait apporter céans le mort d'une autre maison ? » Et lui alors : « Ne me reconnoissez-vous point, Monsieur ? Je suis Félicio, à qui vous avez donné tant de pourpres¹ et qui a tant été votre mignon, le fils de Philositus, votre fermier. — Je vous jure, dis-je, qu'il n'est pas en son bon sens. » Mais que vous en semble ? N'est-ce pas là un beau personnage pour avoir été mon mignon ? Pensez comme cela se peut faire : les dents lui tombent.

II. J'ai cette obligation à ma maison, qu'en quelque part que je regarde je vois des marques de mon âge. Embrassons-la² et faisons amitié avec elle. Elle a des plaisirs, pourvu qu'on les sache prendre. Les pommes ne sont jamais meilleures que quand la saison s'en passe. La principale beauté de l'enfance est en la sortie. Le dernier verre de vin semble toujours le meilleur aux ivrognes,

1. En latin *sigillaria*, qui signifie « cadeaux envoyés ou donnés pendant les Sigillaires, » c'est-à-dire pendant la fête qui suivait les Saturnales. — Dans l'édition de 1667 on a sauté ces mots : « qui vous a donné tant de pourpres. »

2. *La*, c'est-à-dire mon âge, ma vieillesse. Plusieurs fois déjà nous avons vu *âge* employé au féminin. Plus loin cependant dans ce chapitre, Malherbe (ou peut-être ses imprimeurs), le fait masculin.

parce que c'est celui qui les noie et qui les met les jambes en haut. Le plus doux de la volupté de l'homme est en la fin. L'âge qui commence à descendre, et qui toutefois n'est point encore au précipice, est celui qui nous contente le plus. Et je crois que celui même qui est au bas de la tuile¹ n'est pas sans plaisir. Quand il n'en auroit point d'autre, ce ne lui est pas peu de volupté que de n'avoir qu'à faire² de voluptés. Qu'un homme a de repos en l'esprit quand ses passions ont pris congé de lui!

III. Vous me dites que c'est chose fâcheuse de se voir à deux doigts de la mort. Premièrement un vieil homme n'a pas plus de sujet d'y penser qu'un jeune; car c'est chose où nous ne sommes pas appelés par le nombre des ans, et puis il n'y a personne si chargée de jours qui avec apparence ne se puisse promettre d'en vivre encore un. Or un jour est un degré de notre vie : tout notre âge est un ouvrage à pièces qui a comme des cercles les uns dans les autres, les moindres enfermés dans les plus grands. Il y en a un qui ceint tous les autres : c'est celui qui comprend depuis la naissance jusqu'à la mort. L'autre enferme les ans de notre adolescence; notre enfance est contenue en l'autre; et puis il y a l'an où sont comprises toutes les saisons qui par leur multiplication accomplissent le cours de notre vie. Le mois n'a pas tant de rondeur, et le jour encore moins. Toutefois aussi bien que les autres il va du commencement à la fin; il marche du levant au couchant. C'est pourquoi Héraclitus, qui pour ses façons de parler mal intelligibles a eu le nom de *Ténébreux*, a dit que tout jour est pareil à l'autre : ce que les uns ont interprété, qu'un jour est pareil à l'autre en nombre d'heures; et ils ne mentent point, parce que si le jour

1. Des deux leçons, *tegula* et *regula*, Malherbe a traduit la première.

2. Dans l'édition de 1645 : « Que de n'avoir que faire. »

est un espace de vingt-quatre heures, il faut nécessairement que tous les jours soient égaux, pource que ce qui se perd au jour se trouve en la nuit. Les autres entendent que tous les jours se ressemblent, d'autant qu'au plus long espace de temps qui puisse être, vous ne pouvez voir autre chose que ce que vous voyez en un jour, la lumière, les ténèbres, et les vicissitudes alternatives du monde. Le soleil fait cette égalité par sa vitesse réglée, qui jamais ne fait du chemin une fois plus que l'autre. Et pour ce il n'y a jour qu'il ne faille employer comme si c'étoit celui de la retraite, et qui fit fourniture entière de la somme. Ce Pacuvius, que le bon usage rendit propriétaire de la Syrie¹, après que tous les soirs il s'étoit enseveli dans le vin et dans ses festins mortuaires, comme s'il eût fait lui-même ses funérailles, étoit porté de sa table en sa chambre, entre les applaudissements de ses bardaches², avec un concert de musique, qui chantoit : *Il a vécu, il a vécu*; et ne se passoit jour que cette cérémonie ne s'observât. Faisons en gens de bien ce qu'il faisoit en méchant : ne nous allons point coucher sans dire avec une façon qui témoigne notre contentement :

Au gré de mes destins, j'ai mon cours achevé³.

Si Dieu permet qu'une autre fois nous voyions le soleil, à la bonne heure. Un homme est très-heureux, et se peut vraiment dire à soi, qui ne se gêne point de sollicitudes en l'attente du lendemain. Quiconque a dit : *J'ai vécu*, ne se lève jamais que son profit ne lui soit assuré.

IV. Mais il est temps de clore ma lettre. Il me semble que j'oi que vous demandez si elle vous doit aller trouver

1. En latin : *Pacuvius, qui Syriam usu suam fecit*.

2. *Bardaches*, mignons.

3. Virgile, *Enéide*, liv. IV, v. 653.

les mains vides. Ne vous souciez : elle portera quelque chose, et non quelque chose, mais beaucoup ; car y a-t-il rien de plus estimable que cette parole que je lui baille pour vous porter ? « C'est une chose très-fâcheuse de vivre en nécessité ; mais il n'y a point de nécessité qui nous oblige d'y vivre. » Pourquoi n'y en a-t-il point ? Pource que de tous côtés nous ne voyons que chemins bien courts et bien aisés qui nous mènent à la liberté. Rendons grâces à Dieu que nul qui s'en veuille aller du monde n'y peut être retenu. Nous en sortirons sitôt que nous en aurons envie et foulerons aux pieds toutes les nécessités qui nous en voudroient empêcher. Oui ; mais, direz-vous, cela vient de la boutique d'Épicure. Pourquoi faites-vous un présent du bien d'autrui ? Ce qui est véritable est mien. Je ne veux cesser de vous alléguer Épicure, afin que ces sectaires qui avec passion s'attachent aux opinions particulières de quelqu'un, et regardent, non ce qui est dit, mais par qui, sachent que quand les choses sont parfaitement bonnes, tout le monde a droit d'en prendre sa part.

ÉPÎTRE XIII.

ARGUMENT. — I. Nul ne peut savoir sa force sans l'avoir éprouvée.

— II. Les appréhensions du mal à venir sont quelquefois fausses, et toujours inutiles. — III. Les vieillards qui ont des espérances et font des desseins sont ridicules.

I. Vous avez du cœur assez ; je le sais bien, puisque devant que la philosophie vous eût fortifié, vous preniez déjà plaisir à contester avec la fortune. Il faut croire qu'à cette heure que vous êtes venu aux mains avec elle, et avez reconnu votre force, vous avez bien plus de réso-

lution. Nous ne sommes jamais assurés de la résistance que nous pouvons faire, que nous n'ayons vu paroître beaucoup de difficultés de toutes parts, et qu'il n'en soit venu quelques-unes jusques à nous. C'est en cette épreuve que se remarque une âme vraiment généreuse et qui n'est point capable de servitude. Il est malaisé qu'un athlète qui n'a jamais eu coup, ni atteinte, puisse aller au combat avec la même assurance que celui qui y a versé du sang; à qui les dents ont sonné de coups de poing; qui porté par terre d'un croc-en-jambe¹, a regagné le dessus de son ennemi; à qui, s'il est tombé, le courage est demeuré debout, et qui autant de fois qu'on l'a jeté bas, autant de fois s'est relevé, toujours opiniâtre à disputer la victoire, et jamais disposé à se confesser vaincu. Pour demeurer donc en ma similitude, vous êtes beaucoup de fois tombé sous la fortune; et cependant vous ne vous êtes jamais rendu, mais toujours revenu sur vos pieds avez recommencé la lutte avec plus de courage qu'auparavant. La vertu n'est jamais si forte qu'après qu'on lui a donné quelque sujet de se piquer.

II. Toutefois, si vous le trouvez bon, voici du secours que je vous amène, pour vous en servir comme vous en aurez besoin. Il y a plus de choses qui nous font peur, qu'il n'y en a qui nous font mal; et bien souvent nous sommes en peine plutôt par opinion que par effet. Je ne parlerai point en Stoïque, mais rabattrai le plus que je pourrai de la rigueur de leur doctrine, pour n'aller pas si bandé avec vous; car ils ne tiennent point que tous ces accidents, qui sont les sujets ordinaires de tant de gémissements, soient choses qui méritent seulement qu'on en fasse cas. Laissons là ces paroles, qui certainement sont véritables, mais que tout le monde n'est pas capable

1. Dans l'édition de 1645 : « D'un croc enjambé. »

de goûter. Tout ce que je veux dire, c'est que vous ne vous fassiez point misérable devant le temps, puisque ce que vous appréhendez qui vous doive accabler, n'arrivera peut-être jamais ; que s'il doit arriver quelque jour, pour le moins il n'est pas encore arrivé. Il est des choses où nous nous affligeons plus qu'il ne faut ; d'autres où nous nous affligeons plus tôt qu'il ne faut, et d'autres où nous nous affligeons sans qu'il y ait du tout point de sujet de nous affliger. Nous nous augmentons la douleur aux unes ; nous la prévenons aux autres ; et aux autres nous nous l'imaginons. Quant aux premières, pource que la chose est en controverse, et qu'il y a contestation de cause, remettons-les à une autre fois : ce qui seroit léger à mon avis, seroit insupportable au vôtre. Il en est qui rient quand on les fouette, et d'autres qui pleurent pour une chiconnaude¹ ; une autre fois nous en mettrons la dispute sur le tapis, et verrons si c'est leur force ou notre foiblesse qui les fait valoir. Faites une chose pour moi : quand vous verrez tous ces cajoleurs qui vous diront qu'il y a bien de la compassion en votre fait, pensez plutôt à ce que vous sentez qu'à ce que vous oyez ; consultez avec votre patience ; et puisque vous savez mieux vos affaires que nul autre, faites-vous ces questions à vous-même : Qu'y a-t-il pourquoi je leur fais tant de pitié ? D'où leur vient cette peur d'approcher de moi, comme s'il y avoit de la contagion en mon malheur ? Ce de quoi ils me plaignent est-il si mauvais, ou peut-être y a-t-il point plus de honte que de mal ? N'est-ce pas sans occasion que je me tourmente, et que je me figure du mal en une chose qui n'en a point ? Voulez-vous connoître s'il y a sujet de vous affliger ou non ? En voici la règle : nous nous affligeons,

1. *Chiconnaude*, chiquenaude. L'édition de 1645 a cette seconde orthographe, la seule que donne le *Dictionnaire* de Nicot.

ou pour le présent, ou pour l'avenir, ou pour tous les deux ensemble. Du présent, le jugement en est bien aisé à faire : si le corps est libre, s'il est en bonne disposition, et que d'ailleurs nous n'ayons pas reçu d'injure qui nous ait apporté quelque douleur, nous verrons comme tout ira demain ; pour aujourd'hui nous n'avons point de besoin. Mais je vois qu'il m'en va venir. Regardez premièrement si vos conjectures ont de l'apparence ; car la plupart du temps nous sommes en peine pour des soupçons qui n'ont point de fondement, et prenons l'alarme en nos affaires, aussi bien qu'à la guerre. C'est chose certaine, mon grand ami, que nous sommes faciles à recevoir des impressions : nous n'essayons point de convaincre ce qui nous veut faire peur, et ne nous donnons pas le loisir de l'éplucher, mais nous nous étonnons tout aussitôt et nous mettons à fuir, comme ceux qui pour une poussière émue par la course de quelque troupe de moutons, ou pour quelque nouvelle qui n'a point d'auteur, prennent l'épouvante, et mettent leur armée en un désordre qu'il n'est pas bien aisé de rétablir. Les choses fausses ont je ne sais quelle vertu de nous troubler plus que les autres. Ce qui est certain a sa mesure, qu'il n'outre-passe point ; l'incertain est remis à la discrétion de l'âme étonnée, pour l'imaginer grand ou petit, comme il lui plaira. De là vient qu'il n'y a point de frayeurs si pernicieuses, et si peu remédiables que celles qui n'ont point de source : aux autres la raison manque ; en celles-ci l'entendement. Examinons donc les choses comme il faut, et ne passons point légèrement par-dessus. Il est vraisemblable qu'il nous arrivera quelque mal, mais au moins il n'est pas encore vrai. Combien avons-nous vu venir de choses non attendues, et combien d'attendues qui n'ont point comparu ? Je veux que sans faillir il nous en arrive : que sert d'aller au-devant de la douleur ? nous

l'aurons assez tôt quand et le mal. Cependant promettez-vous quelque chose de meilleur. Que gagnerez-vous ? le temps : il n'est pas impossible qu'il ne survienne des accidents, qui feront surseoir ou cesser le péril, ou l'envoyeront de quelqu'autre côté. Il y a eu des maisons brûlées, où ceux qui étoient dedans n'y sont pas demeurés : il en est tombé de qui la chute n'a fait mal à personne. L'épée a quelquefois été retenue sur le point que le bras étoit haussé pour frapper, et s'est trouvé des criminels qui ont plus vécu que l'exécuteur qui les avoit menés au supplice. La mauvaise fortune a de la légèreté comme la bonne ; il peut être, et aussi n'être pas : quoi que c'en soit, il n'est point ; proposez-vous quelque chose de meilleur. Il est des fois que sans aucun signe apparent qui présage rien de mal, l'esprit s'imprime de fausses imaginations, ou pour l'ambiguïté de quelque parole, qu'il interprète à son désavantage, ou pource qu'il se persuade que quelqu'un lui veuille plus de mal qu'il ne fait, et ne pense pas combien il est en colère, mais combien, s'il y étoit, il auroit moyen de lui faire déplaisir. Or il ne faut plus parler de vivre, ni d'être jamais autre que misérable, si nous voulons avoir autant de craintes, comme il y a de choses qui nous peuvent faire mal. Le remède des absentes c'est la prévoyance, et des présentes la résolution. Sinon, servez-vous d'un vice contre l'autre : mêlez de l'espoir à votre peur. En toutes les choses que nous appréhendons, la plus apparente n'est point si certaine, comme il est certain que nous ne sommes pas tombés en tous les périls qui nous ont fait craindre, et que nous avons espéré beaucoup de biens qui ne nous sont point arrivés. Mettez donc l'espoir et la crainte en la balance, et de quelque côté qu'elle penche, rassurez-vous, et croyez ce de quoi vous aurez le plus d'envie. Si la pluralité des opinions est pour la

crainte, attachez-vous à son contraire, et cessez de vous affliger. Souvenez-vous que c'est la coutume de la plupart des hommes d'être en une anxiété perpétuelle, encore qu'ils n'aient point de mal et que pour certain il ne leur en doive point arriver. Depuis qu'ils sont ébranlés, il n'y a plus de moyen qu'ils s'arrêtent, et qu'ils veuillent réduire leur crainte à la vérité. Pas un ne dit : « C'est un homme de néant, que celui qui me l'a dit, ou c'est un menteur, ou c'est un niais à qui on a fait croire ce qu'on a voulu. » Nous nous laissons aller à tous les rapports qu'on nous fait. L'incertain nous épouvante, comme le certain ; et pource que nous ne gardons point de mesure, il se forme une peur de ce qui n'étoit que scrupule seulement. J'ai honte de parler avec vous de cette façon, et de vous donner de si foibles remèdes. Quelqu'un vous dira peut-être que cela n'arrivera pas ; et vous, dites-lui : « Quand il arriveroit, qu'en sera-t-il ? Nous verrons ce qu'il en sera ; s'il arrive, ce sera peut-être pour mon bien : ma mort fera de l'honneur à ma vie. » La ciguë a fait la réputation de Socrate. Otez à Caton ce poignard protecteur de la liberté, vous ne lui laisserez pas beaucoup de gloire. Je suis trop long à vous proposer, vous n'en avez pas de besoin. C'est assez de vous avertir. Je vous pousse en une part où votre inclination vous mène ; je ne vous dis rien à quoi vous ne soyez né : ayez d'autant plus de soin d'accroître une chose qui est vôtre, et prenez plus de peine à l'embellir.

III. Je m'en vais finir ma lettre, après y avoir mis sa marque, c'est-à-dire après lui avoir baillé quelque parole magnifique à vous porter. « Entre autres maux qu'a la folie, elle a encore celui-ci, qu'elle commence tous les jours de vivre. » Pensez, mon grand ami, ce que cela veut dire, et vous verrez combien a peu de grâce la légèreté des hommes, qui chaque jour font de nouveaux fonde-

ments de leur vie, et commencent des desseins au monde, sur le point qu'ils sont prêts d'en partir. Regardez-les tous un à un : vous verrez des vieillards courir après les honneurs, se préparer à des voyages, et entreprendre des affaires avec autant de passion et d'espérance que s'ils n'avoient que vingt ans. Or est-il chose au monde plus laide que de commencer à vivre, quand l'âge commande de mourir? Je ne vous dirois pas qui est l'auteur de cette sentence, si ce n'étoit qu'elle est des plus secrètes et des moins publiées de celles d'Épîcure, que je vous ai protesté que je louerois et adopterois, quand elles me sembleroient le mériter.

ÉPÎTRE XIV.

ARGUMENT. — I. Comme il faut aimer le corps. — II. Se tenir loin des grands. — III. La pauvreté nous met à couvert de l'envie et de la haine. — IV. Caton est blâmé de s'être entremis des affaires en la guerre civile. — V. La vie privée est la plus sûre. — VI. Celui a plus de richesses qui s'en sait le mieux passer.

I. L'amitié que nous portons à notre corps est naturelle : je l'avoue, et avoue aussi que puisque nous en avons la garde, il est raisonnable de lui faire quelque caresse. Mais je dis qu'il ne se faut pas abaisser à le servir. Qui le servira, qui sera trop en peine pour sa conservation, et en fera la fin où il rapportera toutes choses, il faudra qu'il se propose d'avoir beaucoup de maîtres. Il nous faut comporter non comme devant vivre pour le corps, mais comme ne pouvant vivre sans le corps. On ne le peut trop aimer, qu'à toute heure on ne soit travaillé de crainte, inquiété de sollicitudes, et rendu le but de toutes

les injures que le malheur nous voudra procurer. Qui l'estime trop n'estime jamais assez la vertu. J'accorde bien qu'on en ait du soin tout ce qu'on en peut avoir, mais je veux que ce soit en sorte que sans regret on le jette au feu, quand la raison ou la foi nous obligeront à le faire, ou que nous y serons conviés par la conservation de notre honneur. Évitions néanmoins non-seulement les périls, mais aussi les incommodités, tant qu'il nous sera possible; et retirés en un lieu de repos, faisons ce que le devoir nous commande, pour le parer des choses qui lui peuvent apporter du déplaisir. Il y en a, ce me semble, de trois sortes : la pauvreté, les maladies, et l'injure d'un grand, qui se proposera de nous offenser. De tous ces maux, le dernier est celui qui nous étonne le plus, parce qu'il vient avec plus de rumeur et de tumulte. Les maux que nous avons nommés naturels, entrent chez nous en silence : ils n'ont ni spectacle qui fasse peur à la vue, ni bruit qu'on ne puisse ouïr sans s'effrayer. L'autre marche avec un plus grand équipage : ce ne sont que fers, que feux, que chaînes, qu'épées à l'entour de lui. Vous ne lui voyez que potences, prisons, tortures, croix, pieux à traverser les corps d'un bout à l'autre, chariots à les démembrer, chemises poissées à les rôtir, et tout ce que l'ingénieuse rage des hommes peut encore inventer pour l'assouvissement d'une insatiable cruauté. Il ne faut donc point s'étonner si nous craignons une chose qui nous montre tant de funestes visages, et nous menace avec un si formidable appareil; car comme un bourreau fait la douleur du patient d'autant plus grande qu'il lui en montre plus d'instruments, et qu'il y a des hommes qui succombent à la vue des choses dont ils eussent peut-être supporté le sentiment, ainsi, de ces maux qui domptent nos âmes et leur font porter le joug, il n'y a point de doute que les plus fâcheux ne soient ceux qui nous repré-

sentent la diversité du pouvoir qu'ils ont de nous tourmenter. Nous en avons d'autres qui ne sont pas moins rigoureux, comme la faim, la soif, les ulcères des intestins, les fièvres qui nous brûlent dans le corps ; mais on ne les voit point : ils n'ont rien de quoi faire montre, ni qu'ils puissent faire porter devant eux pour nous effrayer. A ces premiers, comme aux grandes armées, pour vaincre, il suffit de se montrer, et pour ce le moyen de s'en défendre, c'est de ne les combattre point.

II. Quand le gouvernement est populaire, il faut craindre le peuple ; quand il se manie par un conseil, ceux qui y ont du crédit, et parfois quelques particuliers sur qui le peuple s'est démis de sa puissance pour être gouverné par eux. Il y auroit fort à faire à gagner l'amitié de tant de personnes : c'est assez de n'en avoir point l'inimitié. Ainsi le sage ne provoquera jamais le mauvais gré de ceux qui sont en autorité, mais l'évitera, comme il feroit un coup de vague, s'il étoit sur la mer. En allant en Sicile vous traversez le détroit ; un pilote malavisé ne se soucie pas des menaces du vent de midi, qui est celui de tous ces quartiers que les mariniers craignent le plus, mais au lieu de tenir la main gauche, s'en va droit donner dans Charybde, et investir¹ les endroits où est le péril. Un autre qui pense mieux à ses affaires, s'informe à ceux du pays, de la marée, et du jugement qu'il faut faire des nuages, et se garde bien d'approcher de ces tournolements si décriés par les naufrages qui s'y font. Un homme sage en fait de même. Il évite le plus qu'il peut une puissance qui lui peut nuire, mais il le fait si dextrement qu'on ne s'en aperçoit point ; car en cela consiste une bonne partie de son assurance, parce que quand un homme fuit une chose, il fait juger qu'il ne l'approuve pas.

1. *Investir*, ancien terme de mer, « échouer, donner contre. »

III. Pour aviser donc à nous garantir du peuple, premièrement ne lui demandons rien : il y a de la noise où il y a des compétiteurs ; et secondement prenons garde de n'avoir rien qu'il y ait beaucoup de profit à nous ôter. N'ayons à dépouiller sur nous que le moins que nous pourrions. Ce n'est point le sang qui fait épandre le sang : si quelques-uns le font , cela n'arrive pas bien souvent. Il y en a plus qui demandent la bourse que la vie. Un voleur ne met jamais la main sur un homme nu ; les chemins les plus guettés sont libres à ceux qui n'ont rien. Après cela nous avons une vieille leçon de nos pères , qui nous enseigne de nous garder de trois choses : de la haine, de l'envie et du mépris. Le moyen de le faire , la sagesse nous l'apprendra ; le tempérament en est bien chatouilleux , parce qu'il est à craindre que la fuite de l'envie ne nous mène au mépris , et que cependant que nous ferons difficulté de nous mettre au-dessus des autres, nous ne leur fassions connoître qu'ils ont moyen de se mettre au-dessus de nous. Beaucoup ont eu sujet de craindre, pource qu'ils avoient de quoi être craints. Retirons-nous de la circonférence au centre : l'envie et le mépris sont aussi dangereux l'un que l'autre. Il faut donc se jeter entre les bras de la philosophie, qui a je ne sais quelle majesté, révérée, je ne dis point des gens de bien, mais généralement de tous ceux qui ne sont point méchants au dernier point ; car quant à l'éloquence, et aux autres choses capables de faire quelques remuements en un peuple, quiconque s'en veut prévaloir, il a aussitôt un adversaire en tête. Cettui-ci qui demeure coi, et ne se mêle que de ses affaires, au lieu d'être méprisé reçoit du respect de toute sorte de gens ; et ceux mêmes qui ne valent rien, ne dédaignent pas de lui faire honneur. Jamais le vice n'aura l'autorité si grande, et jamais ne se fera de conjurateurs si désespérés contre la vertu,

que le nom de philosophie ne demeure saint et vénérable éternellement; il est vrai qu'à la manier, il y faut, comme en toutes autres choses, apporter de la douceur et du jugement.

IV. Trouvez-vous que Caton philosophât comme il faut, de penser par son seul avis empêcher des guerres civiles, se jeter au milieu des armes de deux furieux; et tandis que les uns se bandoient contre Pompée, les autres contre César, par une opinion irrégulière les vouloir avoir tous deux pour ennemis? Tout le monde n'approuvera pas qu'un homme sage, voyant les choses ainsi disposées, se soit jeté parmi leur confusion et leur tumulte. Que pensez-vous faire, Caton? Il ne se parle plus de la liberté; c'en est fait il y a longtemps; la question est à qui servira la République. Vous n'y avez que voir : on élit un maître. Que vous importe qu'un des deux soit victorieux? Mais ce ne sera pas le meilleur. J'ai touché les dernières actions de la vie de Caton, mais ses premières ne venoient pas plus à propos au désordre où déjà les affaires commençoient de s'embrouiller. De quoi lui servit jamais tout ce qu'il sut crier et tempêter, que d'irriter une populace qui tantôt l'enlevait tout couvert de crachat hors de la place, et tantôt du sénat le traînoit en la prison? Mais une autre fois nous disputerons s'il est des choses où le sage, quoique sa peine doive être inutile, ne doive pas laisser de l'employer.

V. Cependant je vous conseille, pour n'être point sujet à la mauvaise grâce d'un grand, d'être de ceux qui ne s'embarrassent point aux affaires du monde, et faisant les réduits¹, n'ont soin que des lois qui enseignent aux hommes à faire bien. Le sage ne fera point le réformateur des mœurs publiques, et se gardera que par une

1. Réduits, retirés, vivant dans la retraite.

façon de vivre extraordinaire, il n'attire les yeux et la haine du peuple sur lui. Vous me demandez si vous comportant de cette façon, vous serez hors de tout danger. C'est chose que je ne puis non plus promettre que la santé à un tempérant, encore que la tempérance soit l'occasion de la santé. Il se perd bien quelque vaisseau dans le port ; mais que pensez-vous qu'il se fasse en pleine mer ? Combien eût-il couru plus de fortune, s'il eût été d'une humeur active et remuante, puisqu'en ne faisant rien il n'a pu se garantir ! Quelquefois les gens de bien font mauvaise fin : je vous l'accorde ; mais ce n'est pas si souvent comme les méchants. Une touche reçue aux habits ¹ n'ôte pas à un homme la réputation de bien tirer. C'est assez que le sage entreprenne : le succès n'est pas de sa juridiction. Nous commençons les choses, la fortune les finit. Et pour moi, je ne me remets pas à son jugement. Mais elle apporte quelquefois des ennuis et des traverses : on ne condamne ² pas le voleur tandis qu'il fait le coup. Je vous vois tendre la main, pour avoir votre rente accoutumée ; je vous la veux bailler en une pièce d'or ; et puisque nous avons parlé d'or, je vous veux apprendre comme l'usage vous en donnera plus de plaisir :

VI. « Le vrai moyen de bien jouir des richesses, c'est de s'en savoir passer. » Vous voulez que je vous nomme qui me l'a dit ; voyez comme je suis libéral : tout ce que je vous donne, je le prends en la bourse d'autrui. C'a été Épicure, ou Métrodore, ou quelque autre de cette cabale. Qu'importe qui l'ait dit ? il est dit pour tout le monde. Qui ne se peut passer de richesses est en alarme pour elles ; qui est en alarme pour une chose, n'en jouit point, et

1. Terme d'escrime.

2. Malherbe a suivi la seule leçon adoptée de son temps, *damnat*, qui a ici peu de sens, et à laquelle Schweighæuser, par une conjecture ingénieuse, a substitué *dominatur*.

pense toujours d'y ajouter; le soin de l'accroissement lui ôte la mémoire de l'usage. Il ne bouge du Change¹ avec quelques marchands; s'il est chez lui, c'est avec des jetons, quelque registre en la main; et bref, de maître il devient son procureur et son facteur.

ÉPÎTRE XV.

ARGUMENT. — I. L'étude et l'agitation modérée sont l'exercice de l'âme, comme courir, sauter, aller en carrosse, et parler haut, sont l'exercice du corps. — II. Comme il faut conduire la voix. — III. Celui qui se contente de sa condition est heureux. — IV. Les biens de fortune ne donnent point un parfait contentement, ils sont insidieux et peu solides.

I. Nos pères avoient une coutume que j'ai encore vu garder de mon temps, de mettre au commencement de leurs lettres : *Si vous êtes sain, tout va bien*. Nous pouvons dire tout de même : *Si vous philosophez, tout va bien*; car en cela consiste la santé. Si vous ne philosophez, vous avez l'esprit malade, et votre corps, quelque vigoureux et valide qu'il soit, n'a rien que la force d'un frénétique, ou d'un furieux. Pensez donc à cette santé premièrement, et puis à l'autre. Vous en aurez bon marché, si vous avez seulement la volonté de vous bien porter. La souplesse des bras, la dilatation des épaules et l'affermissement des reins, ne sont pas occupations d'une âme bien faite; et un homme de lettres ne fait rien pour lui de s'y arrêter. Faites-vous si gras et si charnu que vous pourrez, un bœuf

1. En latin : *Forum conterit*. C'était au forum que se tenaient les banquiers et les changeurs.

le sera toujours plus que vous. L'esprit qui porte un si pesant corps, est écorché de sa charge, et perd beaucoup de sa disposition ¹ ; et pour ce, pressez-vous le plus que vous pourrez le corps, et vous lâchez l'esprit. La bonne chère a beaucoup d'incommodités : premièrement en l'exercice il se fait une dissipation d'esprit, qui rend l'homme inhabile à la méditation, où il est besoin de se bander ; davantage la replétion empêche la subtilité ; puis il y a certaine race de gens de néant, par qui nous nous laissons conduire : âmes nées à la servitude, qui toujours dans une étuve, ou dans un cabaret, pensent avoir fait une bonne journée, quand ils se sont fondus en sueur ; et d'un repas à l'autre mettent si peu d'intervalle que pour se remplir ils ont bien à peine loisir de se vider. Boire et suer sont la vie d'un cardiaque ². Il y a des exercices qui ne sont ni longs ni pénibles, qui ouvrent incontinent les pores, tellement qu'il ne s'y perd guère de temps, qui est ce qu'il faut principalement considérer : comme sont la course, le mouvement des bras en levant quelque chose de pesant en la main, et le saut en haut, ou en avant, ou bien le salien, autrement et plus injurieusement appelé le saut du foulon. Prenez celui que vous aimerez le mieux : il ne vous donnera point de peine, quand vous vous y serez accoutumé. Quoi que vous fassiez, ne soyez guère avec le corps, que vous ne reveniez incontinent à l'esprit. Passez le jour et la nuit à l'exercer ; c'est chose de peu de travail, que vous pourrez faire au froid et au chaud ; la caducité même de l'âge ne sauroit vous en empêcher. La sollicitude ne peut être infructueuse, et est un bien qui amende de vieillir ³. Ce n'est pas que je veuille que vous ne soyez jamais sans un

1. *Disposition*. Voyez plus haut, tome I, page 416.

2. *Cardiaque*, qui a l'estomac malade.

3. *Qui amende de vieillir*, c'est-à-dire, qui s'amende en vieillissant, en latin : *Quod vetustate fit melius*.

livre ou sans tablettes en la main. L'esprit même a besoin de quelque trêve, non pour s'anéantir, mais pour se relâcher. Le carrosse et la litière donnent de l'agitation au corps, et n'empêchent point d'étudier. Vous avez moyen d'y lire, dicter, parler, et écouter; comme aussi ce sont toutes choses que vous pouvez faire en vous promenant. Il y a même quelque exercice à parler haut.

II. Toutefois je ne trouverois pas bon de faire monter la voix de degré en degré par certaines mesures, et puis la rabaisser. Que si vous cherchez de l'art à vous promener, faites venir quelqu'un de cette race de gens à qui la faim a fait apprendre tant de nouvelles inventions : vous en trouverez qui vous conduiront les pas avec tant de justesse, que l'un ne passera point l'autre; prendront garde jusques à l'enflure de vos joues, et vous donneront autant de leurs cérémonies, que votre patience à les croire croîtra leur audace à les commander. Et quoi donc? tout aussitôt que j'ouvrirai la bouche, il faudra que je crie du haut de la tête? C'est une chose si naturelle de hausser la voix tout bellement, que ceux même qui plaident gardent cet ordre de parler au commencement, et de ne crier que sur la fin : on ne vient pas d'un plein saut aux prières et aux obtestations. Et pour ce, vous suivrez en cela l'humeur où vous serez; et tantôt avec véhémence vous vous irriterez contre ce qui vous semblera blâmable; et tantôt irez plus doucement; selon que la voix et la force des flancs vous en donneront la disposition. Quand vous serez sur le point de clore votre propos, prenez garde que la voix ne vous tombe pas; mais qu'elle descende en sorte qu'on y remarque la modestie de celui qui la gouverne, et non l'intempérance d'un homme grossier et mal appris; car il n'est pas question de s'exercer pour parler, mais de parler pour s'exercer. Je ne vous ai pas ôté d'un petit boubier; mais outre cela je vous veux faire un présent

qui ne vous sera pas désagréable ; voici un enseignement bien digne d'être noté :

III. « La vie des fols n'est que chagrin, sollicitude, et appréhension de l'avenir. » Demandez-vous de qui est ce précepte ? de celui même de qui sont les précédents. Mais quand nous disons la vie des fols, de quelle vie entendons-nous être ? de celle des fols à marotte et à chaperon ? Non ; je ne parle d'autres fols que de nous-mêmes, qui par nos concupiscences furieuses nous laissons emporter à des choses nuisibles, ou pour le moins incapables de nous souler jamais ; qui sommes toujours malcontents parmi tant d'occasions de contentement, et ne pensons jamais combien l'esprit a de repos, qui ne desire rien ; et de générosité, celui qui pense être pourvu de toutes choses et ne s'attend point à ce que la fortune lui voudra donner. Pour ce, mon grand ami, représentez-vous à toute heure la félicité de votre condition. Quand vous aurez regardé combien il y en a qui vous passent, regardez combien il y en a qui vous suivent. Vous êtes ingrat aux Dieux, et à votre propre vie, si vous ne considérez combien vous avez devancé de personnes. Mais que vous importent les autres, puisque vous vous êtes devancé vous-même ? Donnez-vous des bornes que quand vous voudriez il vous soit impossible de passer.

IV. La durée de ces biens insidieux n'est pas éternelle, et bien souvent l'espérance en est meilleure que la possession. S'il y avoit quelque chose de solide, il y auroit de quoi se rassasier ; mais l'altération ne se passe point pour en boire, et toujours notre soif trouve quelque chose qui la sollicite en l'apparence spécieuse d'un breuvage si bien préparé. Puisque ce sont choses qui roulent encore entre les incertitudes du temps à venir, pourquoi veux-je plutôt impêtrer de la fortune qu'elle me les donne, que de moi, que je ne les demande point ? Or à quelle fin les deman-

derai-je, sinon qu'il ne me souviennne du tout plus de la foiblesse de ma condition? Assemblerai-je¹? Pour quoi faire? pour avoir de la peine? Je suis au dernier jour de ma vie, et si je n'y suis, je n'en saurois être bien éloigné.

ÉPÎTRE XVI.

ARGUMENT. — I. La philosophie doit être la guide de l'homme. —

II. La philosophie est utile à l'homme, soit qu'une providence éternelle gouverne le monde, ou que les choses arrivent fortuitement; d'autant qu'elle enseigne d'obéir à Dieu, et de souffrir les adversités avec patience. — III. Celui qui se règle par les lois de la nature est riche; qui par celles de l'opinion, est pauvre.

I. Je ne doute pas que vous ne sachiez bien qu'il n'y a moyen de vivre, non pas heureusement, mais passablement, sans l'étude de la sagesse, et que selon le progrès qu'on y fait, on approche plus ou moins de la parfaite félicité; mais ce n'est pas tout que de le savoir, si par une méditation continuelle on ne tâche de se confirmer en cette opinion. Les sages résolutions sont plus fortes à garder qu'à prendre; il faut persévérer, et ne cesser jamais de vous fortifier, que vous n'ayez fait un bon naturel de ce qui n'est qu'une bonne volonté. Vous n'avez que faire avec moi de tant de paroles, ni de si longues protestations: je vois bien le profit que vous avez fait. Je sais d'où vient ce que vous m'écrivez: il n'y a ni fard ni déguisement; toutefois, pour vous dire franchement ce que j'en pense, j'en ai déjà beaucoup d'espérance, mais de confiance je n'en puis encore avoir. Faites le même scrupule que je fais: ne soyez ni prompt ni facile à présumer de vous;

1. *Assemblerai-je, amasserai-je.*

épluchez-vous bien ; fouillez-vous partout, et ne laissez rien où vous ne regardiez ; surtout avisez si vous n'apprenez plutôt à philosopher qu'à vivre.

II. La philosophie n'est pas une besogne vulgaire, ni faite pour servir de montre. Il y faut moins de langage que d'exécution : on ne l'appelle pas pour nous faire passer le jour et nous garder qu'il ne nous ennuie de nous reposer. C'est elle qui forme et qui façonne l'esprit, qui donne des règles à la vie, dirige les actions, montre ce qu'il faut faire et ne faire pas ; et assise continuellement au timon de la barque, nous fait sans naufrage passer au milieu de tout ce que la mer a de périls : qui ne l'a point, n'est jamais sans appréhension. Il arrive d'une heure à l'autre un nombre infini d'affaires où nous avons besoin de conseil ; c'est d'elle qu'il le faut prendre. Mais, dira quelqu'un, que me sert la philosophie s'il y a un destin ? que me sert-elle si Dieu gouverne le monde ? que me sert-elle si tout arrive fortuitement ? Car ce qui est certain est conséquemment immuable, et quant à ce qui n'est pas, quel moyen puis-je avoir de me préparer à l'encontre ? Soit que Dieu par son décret ait prévenu mon conseil, et ordonné ce que je dois faire, quoi que je délibère, il demeure toujours au pouvoir de la fortune de faire l'événement bon ou mauvais, comme il lui plaira. Prenez de ces deux opinions celle qui vous sera la plus vraisemblable, ou les recevez toutes ensemble : il faut, quoi qu'il en soit, toujours philosopher. Soit que le destin nous ait soumis à des lois invariables, soit que Dieu préside sur l'univers et dispose de ce qui s'y passe, soit que la fortune pousse et tourne en désordre les choses du monde, c'est toujours à la philosophie qu'il faut avoir recours pour nous garantir ; c'est d'elle qu'il faut apprendre à nous humilier à Dieu, vouloir ce qu'il veut, et sans se rendre jamais à la fortune, supporter avec patience

les choses que par prévoyance nous n'aurons pu divertir. Mais il n'est pas temps de disputer s'il y a des choses de notre juridiction, si la Providence commande, si nous sommes traînés par la chaîne des destins, ou si sans ordre et sans règle toutes choses arrivent casuellement ; je m'en remets à l'avertissement que j'avois commencé de vous donner, que vous ne laissiez point refroidir cette belle ardeur que vous avez, mais teniez votre âme si ferme en la posture où vous l'avez mise, que vous fassiez habitude ce qui n'est qu'un mouvement. Je vois bien que dès le commencement de cette lettre, vous avez fait compte qu'elle ne viendrait pas sans être accompagnée de quelque présent. Cherchez bien, et vous le trouverez.

III. Au reste ne vous étonnez point de me voir si libéral : je vous donne encore du bien d'autrui. Mais pourquoi dis-je du bien d'autrui ? Tout ce qui est bien dit, de quelque part qu'il vienne, je fais état qu'il est mien, comme ceci d'Épicure : « Si vous vous réglez par nature, vous ne serez jamais pauvre ; si par opinion, vous ne serez jamais riche. » Il faut peu de chose à nature, rien ne suffit à l'opinion. Ayez des biens plus que la fortune n'en donna jamais à un homme seul ; possédez en une condition privée ce qui contenteroit un roi ; soyez vêtu d'habits où le clinquant cache la matière ; parez vos maisons de marbre, afin que ce ne soit pas assez d'avoir des richesses, si vous n'y marchez dessus ; ajoutez à ces délices des statues et des tableaux, et généralement tout ce que l'art a jamais fait pour l'assouvissement du luxe, ce ne vous seront que des aiguillons pour vous provoquer à désirer quelque chose de plus grand et de plus beau. Les desirs de nature sont limités ; ceux de l'opinion n'ont où s'arrêter, parce qu'une chose fausse n'a point de bornes. Qui va par le chemin trouve quelque bout ; qui est égaré n'en trouve point. Retirez-vous des vanités, et quand

vous voudrez savoir si le souhait que vous faites est selon nature, ou selon l'opinion, regardez s'il se peut arrêter en quelque lieu. Si après avoir marché longtemps vous treuvez que vous n'êtes point encore au bout du chemin, faites compte que ce que vous desirez n'est point naturel.

ÉPÎTRE XVII.

ARGUMENT. — I. L'appréhension de l'état de nos affaires ne nous doit point détourner de l'étude de la philosophie. — II. Louange de la pauvreté. — III. Celui qui veut premièrement amasser du bien, et puis s'adonner à la philosophie, fait la fin de ce qui doit être le commencement. — IV. Il ne faut, ni pour la pauvreté ni pour l'indigence, se retirer de la philosophie. — V. Le sage n'a faute de rien, parce que la nature se contente de peu; mais le riche vit dans les inquiétudes, et a faute de tout. — VI. Les richesses ne mettent pas fin aux misères, mais les changent.

I. Jetez-moi tout ce que vous avez, si vous êtes sage; ou pour mieux dire, si vous le voulez être, ne pensez qu'à trouver la tranquillité d'esprit : voyez où elle est, et y courez le plus diligemment que vous pourrez. Si quelque chose vous accroche que vous ne puissiez démêler, coupez-la. Vous vous excusez que les affaires de votre maison vous retardent, et dites qu'avant que rien entreprendre vous les voulez mettre en tel état, que vous en puissiez vivre sans rien faire, afin que la pauvreté ne puisse ni vous fâcher, ni vous donner sujet de fâcher personne : en cela vous tenez un langage qui montre que vous ne connoissez pas ni la nature ni la force du bien où vous prétendez. Vous remarquez assez combien la philosophie tout ensemble est chose profitable; mais en ce qui est de ses parties, vous n'y portez pas les yeux si

près comme il en seroit besoin. Vous ne savez pas qu'il n'est point d'occurrence où nous n'en puissions tirer du secours, et que nous ne pouvons avoir d'affaires de si grande importance, que son pouvoir ne s'y étende, ni si petites, qu'elle ne s'y abaisse pour nous y subvenir. Croyez-moi, demandez-lui ce que vous avez à faire; je m'assure qu'elle ne vous conseillera pas de vous aller seoir en un comptoir. Le délai que vous demandez de pourvoir à vos affaires, n'est-ce pas afin que la pauvreté ne vous puisse incommoder? Mais que direz-vous, si au lieu de la craindre, on vous fait voir que vous avez occasion de la desirer? Assez de gens étoient nés à la philosophie, et s'y fussent dignement employés, si les richesses ne leur en eussent ôté le moyen.

II. La pauvreté n'a ni faix qui la presse, ni appréhension qui la trouble. Si l'alarme sonne, elle sait bien que ce n'est pas à elle qu'on en veut; s'il faut sortir, elle est prête et ne fait que regarder par où. Le pauvre n'est point en peine de son bagage. S'il se faut mettre sur mer, il n'y a point pour cela de rumeur au port; les quais ne sont point couverts de ceux de son train; il n'est point suivi d'une troupe de valets si grande, qu'il n'y ait pas de vivres assez dans le pays pour les nourrir. Peu de ventres sont aisés à paître¹, quand ils sont réglés, et qu'ils ne desirent de la viande que ce qu'il en faut pour être nourris. La faim coûte peu, la friandise beaucoup. Tout ce que veut la pauvreté, c'est de se pouvoir contenter aux choses qui lui sont nécessaires. Pourquoi donc refuserez-vous sa compagnie, depuis que les riches mêmes, qui ont bon jugement, la prennent pour exemple, et de sa vie empruntent le régime de la leur? Voulez-vous que votre

1. C'est-à-dire, il est aisé de nourrir peu de ventres quand ils sont....

esprit se fournisse de belles conceptions? soyez pauvre, ou vivez en pauvre. Il est impossible d'étudier avec fruit sans la frugalité : la frugalité n'est autre chose qu'une pauvreté volontaire.

III. Laissez-moi donc ces excuses : « Je ne suis pas encore bien, il me manque encore quelque chose ; quand je l'aurai, je ne veux faire plus que philosopher. » Mais voyez la faute que vous faites : ce que vous vous proposez d'acquérir, après que vous aurez toute autre chose, c'est ce que vous devez avoir, avant que rien acquérir. Vous faites la fin de ce qui doit être le commencement. Vous dites que vous voulez acquérir de quoi vivre : apprenez par même moyen de quelle façon il le faut acquérir. Si quelque chose vous empêche de bien vivre, elle ne vous empêche pas de bien mourir : il ne faut ni pour la pauvreté, ni pour l'indigence même se retirer de la philosophie.

IV. Quand il seroit question d'en venir à ces extrémités de faim qu'on a vues en beaucoup de sièges, il se faut résoudre à les supporter. Pourquoi ne souffrirons-nous en l'acquisition d'une liberté perpétuelle, et qui nous assurera contre toutes les menaces du ciel et de la terre, ce que tant de fois on a souffert en des occasions où tout le loyer de la patience n'étoit que de ne tomber point à la discrétion du victorieux? Il y faut aller, et dût-on mourir de faim. Il s'est vu des armées réduites à la nécessité de toutes choses, qui ont vécu de racines, et mangé des ordures qui feroient mal au cœur à réciter : et tout sans autre sujet que pour régner, et ce qui vous semblera plus étrange, pour régner au royaume d'autrui. Et se trouvera-t-il quelqu'un si lâche que pour se démêler des fureurs où le monde l'engage, il appréhende de supporter la pauvreté? C'est donc une folie de se proposer d'acquérir du bien. Premièrement il ne coûte rien pour aller trouver la philosophie. Vous avez raison ; quand il ne vous

manquera plus rien, vous verrez d'avoir aussi la sagesse : ce sera la dernière pièce de la vie, et s'il faut ainsi parler, la bonne mesure. Voulez-vous bien faire? Si vous avez quelque chose, commencez dès maintenant à philosopher; car que savez-vous? peut-être vous en avez déjà plus qu'il ne vous en faut.

V. Si vous n'avez rien, cherchez premièrement la philosophie, et puis vous penserez au reste : oui, mais j'aurai faite de ce qui me sera nécessaire. Cela ne se peut, parce que nature est contente de peu de chose, et le sage s'accommode à nature. S'il se trouve réduit à des nécessités irrémédiables, il ne marchandera point à quitter le monde, et se délivrer lui-même de son importunité. S'il a de quoi pouvoir allonger sa vie, sans desirer davantage, il trouvera ce qu'il lui faut pour sa bouche et pour ses habits. Il s'entretiendra doucement, il verra les occupations des riches, et la peine que prennent ceux qui le veulent être : et vide de toutes inquiétudes dira en lui-même : « Que ces pauvres gens sont malavisés de prendre un si long chemin, et d'attendre ou les intérêts de leur argent, ou le profit de leur marchandise, ou la succession de quelque vieillard ! » Ce que la sagesse baille, vous l'avez content¹. Elle fait tout d'un coup un homme riche, en lui apprenant à ne se soucier point de l'être : ce sont choses qui ne vous touchent point. Je fais plus de cas de vous que des riches. En un bon siècle, vous en auriez trop.

VI. Sans la mauvaise coutume que je vous ai fait prendre, je pouvois ici clore ma lettre. On ne fait jamais la révérence aux rois, sans leur faire quelque présent; je ne vous puis dire adieu, qu'il ne m'en coûte quelque chose. Que sera-ce? Épicure me le prêtera. « Plusieurs, pour avoir

1. Content, *comptant*.

acquis du bien, n'ont pas fini leurs misères, mais les ont changées. » Je ne m'en ébahis pas : le vice n'est pas aux choses, il est en l'esprit. Ce qui les dégoûtoit en la pauvreté, les dégoûte aux richesses. Comme il n'importe au malade que son lit soit d'or ou de bois, parce qu'en quelque lieu qu'on le mette, son indisposition ne le quitte point, aussi depuis qu'un esprit n'est pas sain, mettez-le parmi les richesses, ou parmi la pauvreté, comme vous aimerez le mieux, c'est tout un ; il ne peut aller en part ¹ où sa maladie n'aille quant et lui.

ÉPÎTRE XVIII.

ARGUMENT. — I. Le sage doit être modéré dans les débauches publiques, s'il ne les peut fuir tout à fait. — II. Nous devons quelquefois faire essai de l'abstinence et de la pauvreté, et au milieu des caresses de la fortune, nous résoudre à ses outrages. — III. Où il y a trop de colère, il n'y a jamais assez de jugement.

I. Nous sommes au mois de décembre. C'est une saison où tout va par écuelles². Le luxe n'a point de lois : chacun fait le plus de bruit qu'il peut, comme si les Saturnales étoient quelque autre chose que les jours ouvriers. Et certainement il faut avouer que la différence y est si petite, que je trouve que celui rencontra fort bien, qui dit que décembre, qui ne souloit³ être qu'un mois, étoit à cette heure un an entier. Si vous étiez ici, je saurois volontiers ce que vous seriez d'avis de faire ; si nous ferions

1. *En part*, quelque part, en un lieu.

2. *Aller par écuelles*, faire grande débauche, manger tout ce qui est dans les écuelles. (*Dictionnaire comique* de le Roux, au mot *Écuelle*.)

3. *Souloit* (*solebat*), avait coutume de.

comme de coutume, ou si pour ne sembler pas avoir des mœurs particulières, nous mettrions robe bas, et ferions la débauche comme les autres; car à cette heure pour passer le temps et faire fête, nous changeons d'habits; ce qu'autrefois on ne faisoit que lorsqu'il y avoit quelque mauvaise nouvelle, ou que les choses sembloient se préparer à quelque remuement. Si je sais quelque chose de votre humeur, votre opinion seroit de prendre une voie d'entre les extrémités, et faire un peu plus de chère que d'ordinaire, mais aussi n'aller pas jusques où va le peuple, si peut-être vous n'étiez d'avis que c'est alors qu'il se faut tenir la bride plus haute, afin de faire montre de la tempérance, en un temps où l'on ne voit que des exemples d'insolence et dissolution de tous côtés. Il n'y a point de preuve qui fasse mieux connoître que l'esprit est ferme, que quand il n'y a rien assez attrayant pour le convier au désordre, ni rien d'assez fort pour l'y traîner. Ce seroit bien, à n'en mentir point, un trait plus courageux de demeurer sec et sobre, au milieu d'un peuple qui ne fait qu'ivrogner, et rendre sa gorge emmi les rues; mais il y a bien plus de discrétion à se tirer hors de la multitude, sans montrer qu'on soit irrégulier, et faire ce que font les autres, pourvu qu'on le fasse d'autre façon qu'ils ne le font: il n'est pas impossible de passer son temps, sans se déborder.

II. Au demeurant, j'ai tant d'envie de reconnoître comme vous avez l'âme en bonne assiette, que suivant les règles des grands personnages, je suis d'avis que vous fassiez un essai d'être mal nourri et mal vêtu quelques jours, afin de pouvoir dire: « Est-ce ceci de quoi on m'avoit fait si grand'peur? » Il faut en la sécurité se préparer aux étonnements, et au milieu des caresses de la fortune, se résoudre à ses outrages. Les soldats en pleine paix marchent en bataille, travaillent aux tranchées, et

se lassent à des labeurs superflus, pour se fortifier aux nécessaires. Voulez-vous n'avoir point de peur en l'exécution de quelque chose ? assurez-vous devant que d'y aller. Cette considération a fait que beaucoup de gens ont voulu donner quelques jours de chaque mois à vivre comme les pauvres, et se sont approchés le plus qu'ils ont pu de l'indigence, afin que jamais ils ne craignissent ce que si souvent ils avoient essayé. Ne pensez pas que je vous appelle simplement à quelque retranchement de votre ordinaire, ou à manger sous quelque cabane, ou à faire quelqu'une de ces austérités fantastiques où par caprice les grands vont chercher de l'appétit, quand l'assiduité des délices leur en a fait perdre le goût. Que votre lit soit une paille, votre habit une haire, et votre viande¹ du pain bis ; faites cette vie-là durant trois ou quatre jours, et quelquefois davantage, afin que ce ne soit pas un jeu, mais une épreuve à bon escient, et croyez qu'alors vous aurez l'esprit bien content, quand vous verrez que pour deux liards vous aurez mangé tout votre aise², et connoîtrez que pour être soulé, vous n'avez que faire d'être en la bonne grâce de la fortune, puisqu'en dépit d'elle il faut qu'elle vous fournisse ce qui vous fait besoin. Quoi que vous fassiez pourtant, ne vous imaginez point d'avoir fait quelque grande prouesse. Vous n'avez rien fait qu'une infinité d'esclaves et de pauvres ne fassent. Toute la gloire qui vous en est due, c'est que vous le faites volontairement. La continuation ne vous en fâchera non plus que l'essai ; exerçons-nous à la quintaine³, et de peur que la fortune ne nous surprenne, faisons de bonne heure connoissance avec la pauvreté. Quand nous aurons su

1. *Viande*, nourriture.

2. Dans l'édition de 1645 : « Tout à votre aise. »

3. *Quintaine*, pieu contre lequel les cavaliers s'exerçaient à frapper de la lance ou du javelot.

combien c'est chose supportable d'être pauvres, nous en serons riches avec moins d'appréhension. Épicure, qui étoit si savant en volupté qu'il en faisoit leçon, avoit de certains jours où il ne mangeoit pas son sou, pour voir s'il y défailloit quelque chose d'une pleine et parfaite volupté, ou combien il en défailloit, et si c'étoit chose qui méritât de s'en travailler beaucoup. Cela se trouve ainsi dans les lettres qu'il écrivoit à Polyénus durant le gouvernement de Charinus. Il se vante aussi qu'il ne dépendoit pas un sou à chaque repas; et que Métrodorus, qui n'étoit point encore du tout si philosophe, n'en dépensoit ¹ pas plus d'un entier. Vous ne croyez pas qu'il y eût de quoi se souler à faire de si mauvais repas? si avoit-il de quoi se contenter, non d'une volupté légère et périssable, mais d'un contentement bien solide et bien assuré. Il n'y a pas grand'friandise à manger un peu de bouilli ², ou un morceau de pain d'orge, et boire de l'eau; mais c'est un plaisir extrême que de trouver du plaisir en ce qui n'en a point, et se réduire à des choses que la plus rigoureuse et la plus injuste fortune du monde n'est pas capable de nous ôter. Les criminels font bien meilleure chère à la Conciergerie ³, et ceux mêmes qui sont mis à part afin d'être menés au supplice, ne sont pas traités si maigrement. Quelle démonstration plus évidente sauroit-on faire de la grandeur de notre âme, que de nous ranger volontairement à des choses que nous ne souffririons pas quand nous serions à la dernière extrémité? C'est ainsi qu'on se prépare contre la fortune. Commencez donc de bonne heure, mon grand ami, à prendre cette coutume, et destinez quelques jours où séparé du monde, et rendu commu-

1. Nous suivons le texte de 1639, qui donne ici *dépensoit*, et deux lignes plus haut *dépendoit*.

2. Il faut sans doute lire *bouillie*. Le latin est *polenta*.

3. *Liberiora sunt alimenta carceris*, dit le latin.

nicable aux plus petits, vous entriez au commerce de la pauvreté.

Aude, hospes, etc. ¹.

Celui seul en est digne qui sait mépriser les richesses : ce n'est pas que je les condamne, mais je veux qu'il les possède sans appréhension, et cela ne se peut faire que nous ne soyons résolus à nous en pouvoir passer, et que nous ne les regardions comme toujours prêtes à s'en aller d'avec nous.

III. Mais il faut commencer à fermer ma lettre. Je me doute bien que vous ne me le permettrez pas que premièrement vous n'ayez été payé de ce que je vous dois. Je vous assignerai donc sur Épicure, qui m'acquittera. « Où il y a trop de colère, il n'y a jamais assez de jugement. » Vous n'ignorez pas comme cette sentence est véritable. Puisque vous avez eu des valets, vous avez eu des ennemis. C'est une passion qui ne respecte personne : elle naît d'amour aussi bien que de haine, et non moins parmi les choses sérieuses, qu'entre les jeux et les passe-temps. Les effets n'en sont point selon la cause, mais selon la disposition de l'âme qui la conçoit; comme il n'importe pas combien un feu soit grand, mais combien la matière où il tombe est capable de s'allumer; car il est des choses si dures et si solides, que quelque feu que ce soit, elles ne le reçoivent pas; et au contraire il en est qui en sont si susceptibles, qu'il suffit d'une seule étincelle pour les consumer tout incontinent. Il n'y a point de doute qu'une colère bien violente ne se termine en fureur; et

1. Le texte de Malherbe ne donne que les premiers mots (et non traduits) de la citation :

Aude, hospes, contemnere opes, et te quoque dignum
Finge Deo.

(Virgile, *Énéide*, livre VIII, v. 364, 365.)

pour ce, il est bon de s'en donner garde non-seulement pour la modestie, mais encore pour la conservation de notre entendement.

ÉPÎTRE XIX.

ARGUMENT. — I. Le sage ne doit point vieillir à la cour, ni aux charges publiques, mais chercher son repos à bonne heure, non tout à fait dans la solitude, mais dans une honnête occupation. — II. Les amis de table ne sont point les vrais amis. On ne doit pas tant prendre garde à la chose donnée, comme à celui qui la reçoit.

I. Je ne reçois jamais de vos lettres que je n'en sois transporté de joie. Elles m'avoient par ci-devant fait espérer quelque chose de vous, mais à cette heure elles m'en répondent, et changent l'incertitude de leurs promesses en des assurances indubitables. Continuez de mieux en mieux, je vous en prie et vous en conjure, comme de la chose que je vous souhaite le plus. Dérobez-vous tout bellement à ces occupations qui vous divertissent, ou si vous ne pouvez, tirez-vous-en ouvertement. Nous n'avons que trop perdu de temps : la vieillesse nous avertit de plier bagagé. Quelle envie est-ce qu'on nous en pourra porter ? Nous avons passé notre vie parmi la tempête ; finissons-la dans le port. Ce n'est pas que je vous conseille de chercher de la réputation par cette retraite ; il ne la faut ni montrer ni cacher. Quelque jugement que je fasse du forcément des hommes, je ne veux pas que vous alliez vous mettre au fond d'une caverne pour vous y ensevelir en un oubli perpétuel. C'est assez que votre repos paroisse, il n'est pas besoin qu'il

soit éminent¹. Ceux qui ne sont point venus au monde sont libres de n'y venir point, et demeurer cachés en l'obscurité; mais à vous, le temps n'est plus de le faire. Votre bel esprit, qui vous a mis si avant au jour, la gentillesse de vos écrits, et la connoissance que les grands ônt de votre mérite, vous en empêcheront. Vous avez tant de réputation, que quand vous vous iriez cacher au bout du monde, et que vous ne sortiriez jamais d'une chambre, ce que vous avez déjà fait vous produiroit. Il n'est point de ténèbres pour vous : fuyez où vous voudrez, vous y porterez toujours les rayons de cette lumière qui vous a fait éclairer par le passé. Personne ne se peut offenser que vous vous mettiez en repos, c'est chose que vous pouvez faire sans regret ni morsure d'âme quelconque; car que nous laissez-vous que vous vous aperceviez d'avoir laissé si vous ne voulez? Vos clients? ce n'est pas vous qu'ils demandent, mais quelque chose de vous. Vos amis? autrefois on recherchoit de l'amitié, à cette heure on ne se soucie que du profit. Les vieillards que vous aurez quittés referont leurs testaments; le donneur de bonjour ira chercher une autre porte. Il est malaisé qu'une chose vaille beaucoup et ne coûte guère. Regardez ce que vous aimez mieux perdre, ou vous, ou quelque chose du vôtre. Plût à Dieu que la fortune vous eût laissé vivre en la condition qu'elle vous avoit fait naître, et que le bon vent ne vous eût point emporté si loin de terre! Vous étiez bien, sans cette félicité précipitée, qui vous a fait avoir des gouvernements et des commissions, et prétendre aux charges de qui celles-ci ne sont que les degrés pour y monter. D'un état vous passerez à l'autre, et de cet autre, à un autre; mais enfin que sera-ce? Quand faites-vous compte de vous

1. *Id age ut otium tuum non emineat, sed appareat*, dit le latin.

reposer? quand vous aurez ce que vous desirez? Ce ne sera jamais. La suite de nos cupidités est comme celle des causes, de qui les Stoïques tiennent que les destins sont enfilés. La fin de l'une est la naissance de l'autre : vous vous êtes laissé choir en une vie où la misère et la servitude n'ont point de bornes. Tirez-vous le col hors du joug : vous aurez meilleur marché de l'avoir coupé une fois, que pressé perpétuellement. Si vous revenez à la vie privée, vous y trouverez bien les choses plus petites, mais elles ne laisseront pas de vous rassasier. A cette heure votre estomac est un abîme, rien que vous y jetiez ne le contente. Or lequel est-ce que vous aimez mieux, d'être pauvre et soûl, ou riche et affamé? Les grands ne sont jamais sans convoitise, et sont encore exposés à la convoitise d'autrui. Si vous n'êtes content, vous ne pouvez contenter personne. Mais comme sortirai-je? Faites comme vous voudrez; mais de quelle façon que ce soit, il faut sortir. Souvenez-vous combien l'avarice vous a fait courre de fortunes, et combien de travaux l'ambition vous a fait trouver agréables. Il faut oser aussi quelque chose pour votre repos, ou vous résoudre de vieillir en cette inquiétude de commissions ou de charges publiques, parmi le tumulte, et toujours dans quelques nouveaux flots, d'où, quelque modeste et paisible que vous soyez, vous n'aurez moyen de vous garantir. Qu'importe que vous veuillez vous reposer? Votre fortune ne le veut pas : que sera-ce si vous la laissez monter plus haut? L'accroissement du bien, ne sera-ce pas un accroissement d'appréhension? Je vous veux ici réciter une chose que Mécénas a dite en son *Prométhée* (la torture lui fit à la fin découvrir la vérité) : « La seule hauteur étonne les choses élevées. » Il a voulu dire que le coupeau¹

1. Coupeau, sommet.

d'une chose haute a toujours de l'étonnement. Est-il possible qu'il y ait grandeur au monde qui veuille qu'un homme soit contraint de confesser qu'il en est enivré? Ce fut certainement un bel esprit, et qui pouvoit mettre sa biendisaunce entre les exemples, si la prospérité de la fortune ne l'eût rendu plutôt femme qu'efféminé. Vous en serez de même, si vous n'y prenez garde. Il eut envie de prendre terre, mais ce fut trop tard : pliez les voiles de bonne heure.

II. Cette sentence de Mécénas me pouvoit acquitter si je voulois; mais je me doute qu'il me faudroit avoir procès avec vous, et que vous voudrez avoir votre payement de monnoie courante. Puisqu'ainsi est, je m'en vais en emprunter d'Épicure : « Ne prenez pas tant garde à ce que vous mangez, comme avec qui vous mangez. C'est une vie de lion ou de loup, que manger sans un ami. » Pour avoir cette élection, retirez-vous; autrement il faut que vous preniez la compagnie telle qu'entre ceux qui vous viennent voir, un officier vous aura voulu choisir¹. Les amis ne se trouvent point en une basse-cour², ils ne s'éprouvent point en une table. C'est le mal ordinaire des grands, de penser être aimés de ceux qu'ils n'aiment point, et croire que pour acquérir des amis, ce soit assez de les obliger. Au contraire, il est des hommes qui ne veulent du mal qu'à ceux qui leur ont fait du bien : plus ils doivent, plus ils haïssent. Une petite somme étrange³ celui qui l'emprunte; une grande le rend ennemi. Et quoi donc, les plaisirs ne font pas les amitiés? Si font, pourvu qu'on choisisse ceux qui les doivent recevoir, et qu'indifféremment on ne les épande pas sur les premiers

1. En latin : *Habebis convivas, quos ex turba salutantium nomenclator digesserit.*

2. Malherbe traduit ainsi le mot latin *atrium*.

3. *Étrange*, aliène.

venus. Ainsi jusques à ce que de vous-même vous soyez capable de vous conduire, prenez l'avis de ceux qui sont sages, et ne regardez pas tant ce qui vous part des mains, comme la personne qui le reçoit.

ÉPÎTRE XX.

ARGUMENT. — I. La philosophie est une école de bien faire, et non de parler ; être constant en ses résolutions est la marque d'un homme sage. — II. La pauvreté fait connoître les vrais amis. La gloire d'une âme généreuse n'est point d'aller au-devant des incommodités, mais par le mépris des richesses de s'y préparer, comme à choses qui ne sont pas fort difficiles à supporter. — III. Qu'il faut quelquefois se représenter une pauvreté imaginaire, pour s'accoutumer à la véritable.

I. Si vous vous portez bien, et pensez avoir du mérite assez pour être quelque jour vôtre, ce sont les meilleures nouvelles que je saurois recevoir de vous. Je serois bien aise d'avoir l'honneur de vous tirer de la confusion où vous êtes, avec peu d'espérance de vous en débrouiller. C'est pourquoi je vous prie et vous conseille de faire descendre la philosophie jusqu'au fond de votre âme, et de mettre en pratique ce que vous avez appris, non avec du langage ou par des écrits, mais par assurance de courage et diminution de vos passions. Vérifiez vos paroles par effets. Il n'est pas question ni de haranguer devant une assemblée, pour faire admirer son éloquence, ni de disputer de quelques propositions curieuses, pour entretenir de jeunes hommes et je ne sais quelles gens qui ne savent où passer le jour. La philosophie est une école de bien faire, et non de parler : elle veut que chacun se forme à sa règle, qu'on vive comme on parle, et qu'en nos ac-

tions tout soit d'une peinture, sans qu'il y ait rien de dissemblable ni de bigarré. Le principal office de la sagesse, et sa marque la plus évidente, c'est que les œuvres ne démentent point les paroles, et qu'en toutes occurrences un homme se trouve toujours égal à soi. Mais qui sera capable de cette perfection ? peu de gens sans mentir ; et toutefois il s'en trouvera quelques-uns. C'est chose qui n'est pas bien aisée ; mais si est-ce que je n'oblige pas le sage à marcher toujours de même pas : il me suffit qu'il tienne toujours un même chemin. Prenons donc garde si nous nous habillons point d'une façon, et gouvernons notre maison de l'autre ; si nous ne baillons point trop avarement aux autres ce que nous prenons trop libéralement pour nous ; si vous n'êtes point frugal en dépense de table et trop somptueux en magnificence de bâtiments. Choisissons pour une fois une forme de vivre, et la suivons éternellement. Il y en a qui sont mesquins et sordides en leur maison, et qui dehors font les grands et les magnifiques. Cette inégalité vicieuse est la marque d'un esprit qui chancelle et qui n'est point encore en bonne assiette. Je m'en vais vous dire d'où leur vient cette humeur ainsi variable, et pourquoi il y a si peu de rapport de leur conseil à leur exécution. Ils ne se proposent point un certain but, et s'ils le font ils n'y persévèrent point, mais se laissent incontinent emporter ailleurs, et ne se contentent pas de changer, mais retournent sur leurs pas, et reprennent la résolution même qu'ils avoient condamnée auparavant. Afin donc de laisser les anciennes définitions qu'on a faites de la sagesse, et comprendre toute la considération de la vie humaine, je me contenterai de ce que je vous vais dire. Qu'est-ce que la sagesse ? quand on a voulu quelque chose, être toujours ferme à la vouloir, et ne vouloir jamais ce qu'une fois on n'a point voulu. Je n'y ajoute point cette petite exception, que ce qu'on veut soit

juste, pource qu'il est impossible qu'une chose injuste puisse plaire continuellement. Les hommes savent peut-être ce qu'ils veulent en ce moment où ils veulent, mais après ils n'en savent plus rien. Il n'y a personne du tout ferme à vouloir ou ne vouloir point. Le jugement se change : il se contredit d'un jour à l'autre, et de là vient que plusieurs font de la vie comme d'un jeu. Suivez donc ce chemin que vous avez pris, et peut-être qu'il vous mènera à la perfection, ou pour le moins vous gagnerez ce point, que si quelque chose vous manque, vous serez le seul qui reconnoîtrez votre défaut.

II. Mais que deviendront mes domestiques? Quand ils ne mangeront plus votre pain, ils mangeront le leur. Vous saurez par la pauvreté ce que le bien que vous avez fait ne vous a su faire apprendre. Les amis de cœur vous demeureront : vous ne serez laissé que de ceux qui vous suivoient pour quelque autre chose que pour vous. Quand la pauvreté ne vous serviroit qu'à vous faire connoître qui vous aime, n'est-ce pas du sujet assez de la vous faire aimer¹? Ne vous verrez-vous jamais en un état qui n'oblige personne à mentir pour vous faire honneur? Faites donc que toutes vos pensées, toute votre sollicitude et tous vos souhaits soient d'y parvenir. Remettez à Dieu tous les autres vœux que vous lui pouvez avoir faits, et qu'il vous accorde cettui-ci, que votre contentement soit en vous-même et aux biens qui ne procèdent que de vous. Quelle félicité sauriez-vous voir plus à commandement? Réduisez-vous si bas, qu'il soit impossible de tomber. Le tribut de cette lettre que je m'en vais vous payer, vous donnera plus de sujet de vous y résoudre : soyez-en jaloux tant qu'il vous plaira. Je sais bien qu'Épicure ne se

1. C'est-à-dire n'y a-t-il pas là assez de sujet pour, cela ne suffit-il pas pour vous la faire aimer?

fâchera non plus de payer pour moi, qu'il a fait par le passé. « Croyez que quand je vous verrai étendu sur quelque pauvre lit, et vos habits tout déchirés, ce que vous me direz m'en semblera bien plus brave et plus magnifique. Je n'en orrai pas seulement le langage, j'en verrai l'expérience. » Pour moi je ne prends jamais tant de plaisir d'ouïr notre Démétrius, que quand je le rencontre couché sur la paille, ou sur quelque chose encore pis, et si mal en ordre qu'il est plutôt nu qu'habillé; car il ne professe pas la vérité, il la témoigne. Et quoi donc? ne peut-on vivre parmi les biens, et les mépriser? Pourquoi non? On ne peut dire qu'un homme n'ait beaucoup de courage, qui après avoir longtemps amoureusement regardé les richesses, se prend à rire de ce qu'elles le sont venues trouver, et les reconnoît siennes plutôt par ouï-dire, que pour sentiment qu'il en ait. Ce n'est pas peu de pouvoir converser parmi les richesses, et ne s'y laisser point corrompre. Il y a de la gloire d'en avoir, et vivre en pauvre; mais il y a moins de péril à n'en avoir point. Je ne sais, direz-vous, si ce riche tomboit en pauvreté, comme il la supporteroit patiemment. Je ne sais, vous répondrai-je pour Épicure, si la fortune donnoit des biens à ce pauvre, comme il auroit du jugement et du courage à les mépriser. Il faut entrer au fond de leur âme de l'un et de l'autre, et voir si c'est à bon escient et sans fard que le pauvre prend plaisir à l'être, et si le riche, quelque bonne mine qu'il fasse, ne se réjouit point d'avoir du bien. Ce n'est pas un grand témoignage d'une volonté bien disposée, qu'un méchant lit ou un mauvais habillement, sinon qu'il y paroisse, non de la nécessité, mais et de l'élection et du consentement à les avoir. Au demeurant, la gloire d'une inclination généreuse n'est point à chercher mal à propos ces incommodités, comme plus salutaires au repos de cette vie, mais de s'y préparer

indifféremment comme à choses qui ne sont point si difficiles qu'il n'y ait moyen de les supporter. Et certainement, Lucilius, elles sont supportables, voire plaisantes, quand on y vient averti de longue main. La sécurité les accompagne, sans laquelle nous ne pouvons jamais rien avoir qui nous donne du plaisir.

III. Nous ferons donc bien, à mon avis, à l'imitation de beaucoup de grands personnages, de nous réserver quelques jours, où par l'exercice d'une pauvreté imaginaire nous nous accoutumions à la véritable; de quoi nous avons d'autant plus de besoin, que nous aurons été plus noyés dans les délices, et que toutes choses nous sembleront plus dures et difficiles. Il faut pincer notre esprit, afin qu'il se réveille, et lui rementevoir le peu que nature nous a ordonné pour notre entretien. Il n'y a personne qui sorte riche du ventre de sa mère : quiconque vient au monde, il faut qu'il se contente d'un peu de lait pour sa nourriture, et d'un morceau de drap pour son habillement. Et cependant de si petits commencements viennent ces ambitions disproportionnées, à qui les royaumes entiers ne sont pas encore assez.

ÉPÎTRE XXI.

ARGUMENT. — I. La vertu nous rend immortels, et non les biens de fortune. — II. Celui qui a borné ses desirs est riche.

I. Pensez-vous que votre empêchement vienne d'où vous m'écrivez? Vous n'avez rien qui vous traverse tant que vous-même. C'est de là que vient votre inquiétude, que vous ne savez ce que vous demandez, et approuvez mieux la vertu que vous ne vous y rangez. Vous voyez

bien où est la félicité, mais vous n'avez pas assez de cœur pour vous y acheminer. Puisque vous ne savez d'où cela vient, je le vous dirai. Vous pensez que ce qu'il vous faudra laisser soit quelque chose bien estimable; et autant de fois que vous vous représentez le repos de la vie, où vous voudriez bien passer, autant de fois l'éclat de celle d'où vous partirez vous retient, comme si vous deviez choir au fond de quelque sale et ténébreuse obscurité. Vous vous trompez, Lucilius : de la vie où vous êtes, on monte à celle que vous desirez. Il y a entre ces deux vies la même différence qu'entre la lumière et la lueur : l'une qui a son origine en elle-même, et l'autre qui n'éclaire que par autrui. La vie où vous êtes, pource qu'elle est frappée d'un brillement¹ extérieur, donne incontinent une ombre épaisse à ceux qui s'y arrêtent; celle que vous desirez a de soi-même une splendeur véritable, et n'emprunte point de rayons pour éclairer. Vous luirez du lustre de votre science : sa célébrité vous rendra célèbre. Épicure écrivant à Idoménée, l'un des principaux officiers du roi son maître, et qui étoit employé en affaires de grande importance, pour le tirer d'une vie qui n'avoit que de la montre, et lui faire embrasser une gloire solide et durable, lui disoit : « Si vous cherchez de l'honneur, toutes ces vanités que vous suivez, et qui vous font suivre, ne vous en donneront point tant que mes lettres. » Ne lui a-t-il pas tenu promesse? Qui jamais eût ouï parler d'Idoménée, s'il ne se fût rencontré dans les lettres d'Épicure? Tous ces magistants² et satrapes, et ce roi même d'où venoit la grandeur d'Idoménée, ont leurs noms, aussi bien que leurs cendres dans le tombeau. At-

1. *Brillement*, éclat.

2. Lisez : *Mégistants* (édit. de 1648; en latin, *megistanas*), grands seigneurs. On a substitué, dans l'édition de 1645, *magistrats* à *mégistants*, *magistants*.

ticus eut Agrippa pour gendre, Tibérius pour père de son gendre, et Drusus César pour arrière-neveu; et toutefois avec tous ces noms si grands et si magnifiques, si les lettres de Cicéron ne l'avoient mis au monde, on ne sauroit pas qu'il a vécu. Nous serons couverts d'une profonde épaisseur de siècles qui tomberont sur nous; il y aura quelques esprits qui lèveront la tête, et longtemps disputeront la conservation de leur mémoire, mais à la fin ils succomberont eux-mêmes, et comme les autres, seront noyés en l'abîme d'un silence perpétuel. Ce que promettoit Épicure à son ami, je le vous promets, Lucilius. J'ai du crédit avec la postérité : j'ai de quoi faire vivre ceux qu'il me plaira mener avec moi. Notre Virgile a promis à deux de faire qu'il seroit mémoire d'eux éternellement, et de fait il leur tient promesse :

*Fortunati ambo, etc.*¹.

Tous ceux que la fortune produit à la vue du monde, et que les rois font les pièces principales de leur État, sont honorés et leurs maisons fréquentées, tandis qu'ils vivent; mais ils n'ont pas sitôt fermé ~~les yeux, qu'en~~ n'en parle plus. Il est au contraire des beaux esprits : c'est après la mort qu'on les estime davantage, et non pas eux seulement, mais généralement tous ceux qui en quelque façon se sont attachés à leur mémoire.

II. Puisqu'Idoménéeus a eu place en ma lettre, il est raisonnable qu'il lui en coûte quelque chose. Épicure lui voulant persuader d'enrichir Pythoclès par une voie extraordinaire, mais indubitable, lui dit une parole fort remarquable : « Voulez-vous, dit-il, que Pythoclès soit riche? n'aceroissez point ses biens, mais diminuez ses convoitises. » Cette sentence sans interprétation est assez

1. *Énéide*, liv. IX, vers 446 et suivants.

claire et a trop de grâce pour lui chercher d'embellissement. Je vous avertirai seulement d'une chose : que ce qu'il a dit des richesses, se peut appliquer partout où vous vous en voudrez servir. Voulez-vous faire Pythoclès honnête homme ? n'accroissez point ses honneurs, mais diminuez ses convoitises. Voulez-vous qu'il soit en une volupté perpétuelle ? n'accroissez point ses voluptés, mais diminuez ses convoitises. Voulez-vous que sa vie soit longue ? n'accroissez point ses années, mais diminuez ses convoitises. Toutes ces paroles ne sont point particulièrement à Épicure ; elles sont publiques. Je tiens qu'il faut faire en la philosophie comme au sénat. Quand quelqu'un a dit quelque chose qui ne me plaît qu'en quelque partie, je lui fais diviser son opinion, et me range de son côté. Et puis j'allègue tout exprès Épicure, afin que ceux qui se voudroient jeter de son parti, pensant y trouver la couverture de leurs intentions vicieuses, sachent que de quelque côté qu'ils se tournent, il faut qu'ils se résolvent d'être gens de bien et se comporter avec honneur. Quand ils iront pour se rendre dans ses jardins, et qu'ils verront écrit sur sa porte : *Passant, il y a bon logis céans : la volupté y est tenue pour souverain bien*, après cela vous trouverez un concierge gracieux, qui vous traitera de bouillie¹, et vous donnera de l'eau tout ce que vous en voudrez ; il vous dira : « Eh bien ! ne vous fais-je pas bonne chère ? On ne s'affame point en ces jardins, on s'y rassasie ; ce qu'on y boit ne provoque point l'altération, mais ôte la soif, avec un remède gratuit et naturel. » J'ai passé ma vie en cette volupté : je vous parle de ces desirs qui n'écoutent point de consolation, et à qui par force il faut donner quelque chose pour les apaiser ; car quant aux autres, qui se peuvent remettre à une autre

1. C'est-à-dire avec de la bouillie.

fois, châtier, corriger ou supprimer du tout, ils ne sont ni naturels, ni nécessaires, ni nous ne leur devons rien. Si nous leur baillons quelque chose, c'est de notre gré. Le ventre ne veut point de remontrance : il demande, il somme. Et toutefois ce n'est point un fâcheux créancier¹ ; nous le renvoyons pour peu de chose ; il se contente de la raison, et ne veut pas qu'on se ruine pour le payer.

ÉPÎTRE XXII.

ARGUMENT. — I. Le sage se doit tout à fait démêler des occupations spécieuses en apparence, et pernicieuses en effet. — II. Le moyen d'échapper aux occupations publiques, c'est d'en mépriser les honneurs et les récompenses. — III. Nous entrons au monde meilleurs que nous n'en sortons.

I. Vous connoissez déjà bien que vous ne sauriez mieux faire que de vous démêler de ces occupations spécieuses en apparence, et pernicieuses en effet ; mais vous ne savez pas le moyen d'y parvenir. Il y a des choses qu'on ne peut montrer qu'en présence. Un médecin ne sauroit par lettres ordonner au malade les heures qu'il doit manger, ou se mettre au bain : il faut qu'il lui tâte le pouls. Le vieux proverbe dit que le gladiateur délibère sur l'arène. Son adversaire fera quelque mine, ou quelque mouvement de la main, ou se mettra sur quelque posture, sur laquelle il se résoudra de ce qu'il faudra qu'il fasse. Pour les choses qui se doivent faire, ou qui se font ordinairement, il y a bien moyen de les écrire et de les faire savoir non-seulement aux absents, mais à ceux

1. *Créancier, créancier.*

mêmes qui viendront au monde, après que nous en serons hors ; mais de prescrire le temps, ou la façon de procéder en quelque chose, c'est un avis qui ne se peut donner de loin. Il en faut délibérer avec les yeux ; l'occasion nous échappe d'un moment à l'autre. Ce n'est rien que d'être présent pour la voir, qui n'est vigilant pour l'employer : et pour ce épiez-la bien. Si vous la voyez, ne faillez pas de la prendre ; et quoi qui en arrive, ne demeurez plus comme vous êtes. Vous vivez d'une façon que vous seriez plus heureux de ne vivre point. Toutefois je ne suis pas d'avis que ce changement se fasse avec violence. Rompez ce que vous avez mêlé plutôt que de ne vous dégager point ; mais devant que de le rompre, faites ce que vous pourrez pour le débrouiller. Il n'y a si poltron qui n'aime mieux tomber une fois, que d'être en branle toute sa vie. Cependant pensez que vous êtes loin de terre, et ne vous engagez point plus avant en la mer. Soit que vous-même vous soyez mis dans la barque, soit que comme vous le voulez faire croire, vous y ayez été porté fortuitement, si vous passez outre, vous n'avez point d'excuse : on verra bien que vous y êtes non par fortune, mais par *élection*. Ce sont contes que ce qu'on dit ordinairement : « Je n'ai su m'en garantir, je n'en voulois rien faire, mais ç'a été force. » On ne force jamais personne de courre après la félicité ; c'est quelque chose de ne la rejeter point, et demeurer ferme quand la fortune vient, sans aller au-devant pour la faire marcher plus vite. Je veux, si vous le trouvez bon, qu'avec moi vous ayez encore en votre conseil des gens plus sages que je ne suis, et de qui je prends ordinairement l'avis quand j'ai quelque chose à délibérer. Il y a dans Épicure une lettre qu'il écrit à Idoménée, qui se rapporte fort à ce propos. Il le prie qu'il se hâte, et qu'il se dépêche le plus qu'il pourra, devant qu'il survienne quelque empêchement qui lui ôte la liberté de s'en aller.

Toutefois il ajoute incontinent après, qu'il ne doit rien tenter que bien à propos ; mais que quand l'heure sera venue, il se jette par la fenêtre plutôt que de demeurer ; qu'au reste celui qui pense à la fuite ne doit jamais s'endormir ; et que pourvu qu'on ne prévienne ni perde le temps, il n'y a rien si difficile qui ne puisse avoir une bonne fin. Peut-être vous voulez savoir ce qu'en tiennent les Stoïques. Il ne faut pas qu'on vous fasse accroire que ce soient gens qui se précipitent au péril sans jugement ; ils sont plus considérés que résolus ¹. Vous attendez possible qu'ils vous disent que c'est une honte de laisser tomber sa charge ; que depuis qu'on a pris une profession, il faut lutter contre ce qu'elle a de malaisé, et que la marque d'une âme magnanime et valeureuse est de se roidir contre les difficultés. Ils vous tiendront ce langage, quand il y aura quelque fruit en la persévérance, et qu'il ne sera question de chose qu'on ne puisse ni faire ni souffrir avec honneur ; autrement un homme de bien ne voudra pas s'attacher après quelque chose de sordide, ni d'une occupation en faire naître une autre, pour avoir toujours quelque sujet de se tourmenter. S'il se trouve une fois embarqué dans les affaires du monde, il n'en voudra pas toujours souffrir les marées, comme vous pensez qu'il fera ; mais ayant reconnu combien les choses qui lui donnent de la peine sont peu durables, incertaines et douteuses, il se retirera tout bellement, et sans tourner le dos reculera jusques à ce qu'il soit hors de péril.

II. Le moyen d'échapper aux occupations c'est d'en mépriser les récompenses : il n'y a que cela qui nous arrête et nous retienne. Quoi donc, que deviendront tant de belles espérances ? M'en irai-je sur le point de faire la

1. Il y a dans le latin : *Cautiores quam fortiores*.

récolte ? N'aurai-je plus personne qui vienne après moi, personne qui corne après mon carrosse¹, ni qui se promène en ma basse-cour² ? Ce sont vanités que les hommes ne peuvent laisser qu'à regret ; ils détestent bien les arbres, mais ils prennent plaisir d'en cueillir le fruit, ils se plaignent de l'ambition comme d'une maîtresse ; c'est-à-dire, si vous examinez le fond de leur affection, ils ne lui veulent pas de mal, mais ils sont en dispute avec elle. Sondez cette sorte de gens, qui font mine d'avoir à contre-cœur les choses qu'ils ont recherchées, et pensent de fuir ce qu'ils pensent leur être nécessaire : vous trouverez qu'ils savourent comme sucre ce qu'ils rejettent comme absinthe ; on ne les tient point, ils s'arrêtent volontairement. Il n'est point tant d'esclaves, comme il en est qui prennent plaisir de l'être. Mais vous avez envie de vous dégager de la servitude : la liberté vous plaît à bon escient ; tout ce que vous demandez, c'est de le pouvoir faire si à propos, que jamais plus vous n'ayez sujet de vous soucier de rien. Vous ne trouverez point de Stoïque qui ne soit en cela de votre opinion. Il n'y a ni Zénon, ni Chrysippus qui vous conseillent chose qui n'ait quelque mesure, qui ne soit raisonnable et que vous ne puissiez faire avec honneur. Mais si vous voulez attendre que vous ayez donné ordre à ce que vous porterez quand et vous, et aux provisions qu'il vous faudra pour votre retraite, ce ne sera jamais fait. Quand un vaisseau se brise, ceux qui se jettent à la nage ne se chargent point de leurs hardes. Ne vous souciez que de gagner le port d'une meilleure vie. Les Dieux vous assisteront, mais non pas comme ils assistent ceux à qui d'un bon visage ils donnent des maux déguisés d'une apparence magnifique, se garantissant de cette

1. Dans l'édition de 1645 : « Personne qui court après mon carrosse. » Le latin porte *incomitata lectica*.

2. Voyez plus haut, p. 236, note 2.

excuse, que si ce qu'ils baillent est dommageable, ils n'ont pu refuser ce qu'on leur a demandé.

III. Je m'en allois cacheter ma lettre ; mais il me la faut rouvrir, afin que vous ne la receviez point qu'avec le présent accoutumé. Tout à cette heure il me vient de souvenir d'une parole d'Épicure, aussi véritable que bien dite ; je fouille toujours dans les coffres d'autrui : « Nous nous en allons tous de ce monde, comme si nous venions d'y arriver. » Prenez qui vous voudrez, jeune, vieil, ou de moyen âge ; vous n'en trouverez pas un qui n'ignore la vie et qui n'appréhende la mort. Nous nous remettons tous au lendemain ; et de là vient que nous n'avons jamais rien de prêt. Ce que je trouve de meilleur en cette sentence, c'est qu'elle reproche l'enfance aux vieillards. « Comme nous sommes entrés au monde, nous en sortons. » Cela n'est pas vrai ; nous naissons meilleurs que nous ne mourons. La faute en est à nous : il ne s'en faut point prendre à nature ; elle a plutôt sujet de se plaindre de nous, et nous dire : « D'où vient ceci ? quand je vous mis au monde, vous n'aviez point de cupidités, point de frayeurs, de superstition, de perfidie, et de toutes ces autres pestes que vous avez à cette heure ? Que n'en sortez vous tels que vous y êtes venus ? » Nous serions vraiment sages, si nous pouvions mourir avec aussi peu de peur comme nous sommes nés. Mais comme le péril approche, nous ne savons plus où nous en sommes : nous avons l'âme et le visage en désordre, et versons des larmes, que nous savons bien qui ne nous serviront de rien. Quelle vilenie est-ce que d'être en alarme sur le point de sortir hors de tout péril ? L'occasion de ce trouble est, que nous n'avons du tout rien de ce que nous voudrions bien avoir. Quand nous sommes près de mourir, il ne nous est rien demeuré de ce que nous avons vécu. Nous avons laissé tout écouler : nous ne nous soucions point d'une bonne

vie, mais d'une longue. Et cependant le bien vivre est si facile que tout le monde le peut faire, et le vivre longuement si difficile qu'il n'y a pas un qui puisse ajouter une heure seulement à son dernier jour.

ÉPÎTRE XXIII.

ARGUMENT. — I. La vraie joie consiste en la bonne conscience, au mépris des vanités, des choses casuelles, et en un règlement de vie uniforme. — II. Celui vit honteusement, qui commence tous les jours à vivre.

I. Vous attendez que je vous mande comme l'hiver nous a traités doucement, comme il n'a été ni si long ni si rigoureux que de coutume, comme le printemps est fâcheux, comme il est froid extraordinairement, et toutes ces niaiseries de gens qui ne cherchent qu'à remplir le papier. Pour moi je ne vous veux rien écrire de quoi nous ne puissions recevoir quelque profit. Que sera-ce donc, sinon de vous exhorter à prendre garde que vous ayez l'âme bien faite? Demandez-vous qui en est le fondement? de ne se réjouir point des vanités. Ai-je dit que c'en est le fondement? c'en est le faite. Quand un homme en est venu là, qu'il sait de quoi se réjouir, et que pour être heureux il ne se remet à la discrétion d'autre que de soi-même, il ne sauroit monter plus haut. Quiconque se laisse chatouiller à quelque espérance, quelque apparente et facile qu'elle soit, et quelque bon succès que ce qu'il se propose ait accoutumé d'avoir, il est impossible que jamais il ait ni l'âme nette, ni le courage bien assuré. Faites, Lucilius, que votre première leçon soit d'apprendre à vous réjouir.

Vous me direz que vous ôtant les choses fortuites, et les espérances qui sont les plus chères délices de l'esprit de l'homme, je ne vous en laisse pas beaucoup de sujet. C'est tout au contraire : je ne veux pas que jamais vous soyez sans contentement. Tout ce que je demande, c'est qu'il naisse en votre maison : il y naîtra, pourvu qu'il soit en vous-même. Les autres joies relâchent bien le front, mais elles ne remplissent pas l'estomac ; ce ne sont que fumées. Il ne suffit pas de rire pour être joyeux, il faut que l'âme soit gaie, en bonne assiette, et si relevée que toutes choses demeurent au-dessous d'elle. Croyez-moi, c'est une chose sévère qu'une joie véritable. Avez-vous opinion qu'on puisse sans se rider, et comme parlent ces affêtés, en faisant les doux yeux, mépriser la mort, ouvrir la maison à la pauvreté, résister à ses affections, et se disposer à la patience d'une douleur ? Il n'y a point de doute que le contentement de ces méditations ne soit grand, mais il n'a pas le goût bien délicat. C'est celui que je veux que vous recherchiez. Ne vous souciez que d'en rencontrer la source, vous n'en trouverez jamais le bout. Les métaux de peu d'importance sont ordinairement si près du gazon, qu'on les découvre en deux coups de bêche. Ceux qui sont de prix se cachent au fond de la terre ; mais aussi tant plus qu'on y fouille, tant plus on y trouve de quoi fouiller. Tout ce que le vulgaire estime, n'est que piperie : s'il a quelque plaisir, il ne fait que s'épandre en la superficie et ne pénètre point à l'intérieur. Il ne peut y avoir de fondement en une joie qui vient de dehors. Celle de qui je parle, et où je tâche de vous conduire, est essentielle, et n'a pas tant d'apparence que de vérité. Voulez-vous être heureux, Lucilius ? il n'y a qu'un chemin qui vous y mène : marchez sur toutes ces vanités que vous voyez luire, et ne desirez point une chose que vous ne pourrez avoir,

si vous ne la mendiez. Tournez-vous toujours du côté du vrai bien, et vous réjouissez à vos dépens. — Comment à mes dépens? — De vous, et de ce qui est meilleur en vous. Quant au corps, encore qu'il soit l'organe de la plupart de nos opérations, traitez-le comme nécessaire; mais n'en faites point de cas. Les voluptés qu'il donne sont vaines, et ne durent point : elles sont aussitôt haïes comme passées; et bien souvent se changent en leur contraire, si on ne les prend avec beaucoup de discrétion. Ce que je vous dis est véritable. Elles sont en un précipice, et qui n'y garde mesure, il en sort ordinairement de la douleur. Or il n'est rien si malaisé que de garder mesure en ce qui est à notre goût. D'un bien véritable prenez-en tout à votre aise. Vous êtes assuré que la quantité ne vous en peut faire mal. Vous me demanderez que c'est que ce bien véritable, et d'où il peut venir. Je le vous dirai : de la bonne conscience, des intentions vertueuses, des actions droites, du mépris des choses casuelles, et d'un règlement de vie uniforme, qui ne s'égare jamais de son chemin; car comme seroit-il possible que ceux qui ne font que sauter d'un dessein à l'autre, ou qui même n'y sautent pas, mais se laissent aller au gré de la fortune, étant vagues et suspendus, eussent quelque chose de certain et d'arrêté? Il s'en trouve peu qui gouvernent eux et leurs affaires par conseil. La plupart ne vont pas, mais sont portés, comme ces choses que nous voyons flotter sur une rivière : les unes, parce que l'eau qui les soutient est molle et dormante, descendent tout bellement en bas; les autres par le fil impétueux sont traînées avec violence. Les unes par un branlement languide¹ sont je-

1. *Languide*, languissant, qui se ralentit; *cursu languiscente*, dit le latin.

tées à bord ¹, et les autres rapidement emportées jusques en la mer. Il faut donc prendre une résolution de ce que nous avons à faire. Et quand elle est prise, y persévérer.

II. Mais il est temps de payer ce que je dois : je m'en vais acquitter cette lettre avec une belle parole de votre Épicure. « C'est chose fâcheuse de commencer tous les jours à vivre, » ou si vous trouvez la conception mieux exprimée de cette façon, « c'est mal vivre que de commencer toujours à vivre. » Demandez-vous pourquoi ? pource que leur vie est toujours imparfaite, et qu'il n'y a point d'apparence qu'un homme qui ne fait que commencer à vivre, se puisse préparer à mourir : il faut faire en sorte que nous ayons toujours assez vécu. Cette méditation n'entre point en l'esprit d'un homme qui pense toujours être au commencement de sa vie. Ne croyez pas que le nombre en soit petit : il n'en est guère d'autres. Si vous vous en étonnez, je vous dirai chose qui vous étonnera bien davantage. Il en est qui commencent de vivre quand il est temps de cesser ; il y en a qui cessent de vivre, et n'avoient pas encore commencé.

1. *A bord*, au bord, sur le rivage.

ÉPÎTRE XXIV.

ARGUMENT. — I. Qu'il ne faut point appréhender les maux à venir. — II. Le moyen de n'appréhender point les maux à venir est d'en prendre la mesure à part soi et taxer sa crainte. — III. La mort n'a que l'apparence d'un plus grand mal, et toute sa pompe n'est que la douleur d'une goutte, d'une colique, ou d'une femme en son accouchement. — IV. La mort et les afflictions sont la condition de la vie. — V. Chaque jour emporte une partie de notre vie, et la dernière heure n'est pas celle qui fait la mort, mais qui l'accomplit. — VI. L'homme sage ne doit craindre ni désirer la mort.

I. Vous me mandez que les bravades de votre partie vous font douter que vous n'ayez quelque arrêt à votre préjudice : c'est peut-être afin que je vous mette l'oreille sous le coude¹, et que je vous conseille de vous flatter de l'espérance de quelque meilleur événement; car besoin est-il d'aller au-devant des maux, préoccuper² une douleur que nous sentirons assez tôt quand l'occasion en sera venue, et gâter la jouissance du présent par l'appréhension de l'avenir? Il n'y a point de doute que vous n'ayez faute de jugement, si vous vous rendez misérable à cette heure, pource que vous serez misérable quelque jour.

II. Mais je vous veux bien mener à la sécurité par un autre chemin. Si vous voulez vous dépouiller de toute sollicitude, faites compte que ce que vous doutez qui vous advienne³, indubitablement vous adviendra. Quelque mal que ce soit, prenez-en la mesure à part vous, et taxez votre crainte; vous trouverez que ce qui vous

1. C'est-à-dire : que je vous rassure, que je vous conseille de vous rassurer. Il y a en latin : *Existimas me suasurum ut meliora tibi ipse proponas.*

2. *Préoccuper*, anticiper. — 3. *Douter*, craindre, redouter.

fait peur, s'il est grand ne sera pas de longue durée. Il n'en faut point aller chercher la preuve bien loin : il n'y a point de siècle qui n'ait des exemples de pareilles résolutions. Jetez les yeux de quelque côté que vous voudrez dedans l'Italie ou dehors, vous trouverez partout des âmes grandes, et d'acquisition¹, et de naturel. Je veux que vous soyez condamné, que pouvez-vous avoir pis que le bannissement ou la prison ? Que sauroit craindre le corps au delà de la flamme et de la mort ? Considérez chacune de ces douleurs à part, et quand et quand ramentevez-vous ceux qui l'ont méprisée ; vous serez plus en peine de les choisir que de les chercher. Rien ne déplut à Rutilius en sa condamnation, que d'avoir été mal jugé. Métellus en son bannissement eut patience ; Rutilius prit plaisir au sien. L'un revint pour gratifier sa république qui le rappeloit ; l'autre, prié par Sylla de revenir, ne craignit point de le refuser, en un temps où lui refuser étoit crime capital. La prison ne fit point taire Socrate : on lui donna moyen de se sauver, mais il n'en voulut rien faire, et demeura, pour apprendre aux hommes le mépris de deux choses qu'ils appréhendent le plus, la mort et la prison. Mucius se rôtit la main ; c'est une chose bien cruelle que le feu, mais combien l'est-il davantage quand c'est vous-même qui vous êtes occasion de le sentir ? Vous voyez un homme qui ne sait que c'est de science, et qui n'a jamais ouï leçon du mépris de la douleur ni de la mort, fortifié seulement d'un courage militaire, se donner lui-même la punition d'un dessein mal exécuté. Il demeura ferme à regarder fondre sa main dans la flamme : et quoiqu'il ne lui en restât plus que les os dépouillés, ne l'ôta jamais que l'ennemi même ne lui fit ôter le feu. Il pouvoit bien

1. *Et d'acquisition*, c'est-à-dire par les qualités qu'elles ont acquises.

faire quelque chose avec plus de succès, mais non avec plus de valeur. Voyez comme la cruauté n'est pas ni si dure ni si tendre¹ à ordonner les supplices, comme est la vertu à les endurer. Il fut plus facile à Porsenna de pardonner à Mucius la volonté qu'il avoit eue de le tuer, qu'à Mucius de se pardonner à soi-même la faute qu'il avoit faite de ne l'avoir point tué. Vous me direz que ce sont des contes qu'on fait aux écoles, et que tantôt quand il sera question de mépriser la mort, j'aurai l'exemple de Caton tout prêt à mettre sur le bureau. Pourquoi ne l'y mettrois-je? pourquoi ne vous représenterois-je comme cette nuit qui fut sa dernière, lisant le livre de Platon, son épée au chevet de son lit (car il avoit aussi bien pourvu à pouvoir mourir qu'à le vouloir), après avoir donné l'ordre qui se pouvoit donner au désordre où étoient ses affaires, il pensa qu'il falloit faire en sorte que Caton ne pût recevoir la vie ou la mort de personne; et pour cet effet ayant tiré du fourreau son épée, qui jusque-là n'avoit jamais fait de sang : « Tu n'as rien gagné, dit-il, Fortune, d'avoir traversé toutes mes entreprises. Jusques ici j'ai combattu pour la liberté de ma patrie, mais non encore pour la mienne. Je ne me suis point obstiné pour vivre libre, mais pour vivre entre des libres. Maintenant que les choses du monde sont déplorées, et que leur confusion n'a plus de remède, il est temps de mettre Caton en lieu de sûreté. » Et là-dessus il se la plongea dans l'estomac; et bientôt après diminué de sang et de force, mais aussi ferme de courage qu'auparavant, non plus en colère contre César, mais contre soi-même, à faute d'armes, fourra ses mains dans sa plaie, en arracha les emplâtres et les

1. Il y a *tendre* dans toutes les éditions. Ne faut-il pas plutôt lire *tendue*?

bandes, et fit sortir cet esprit si généreux et si brave qui ne pouvoit rien voir au-dessus de soi. Je ne vous amène pas tous ces exemples pour exercer votre esprit, mais pour vous assurer contre ce qui vous fait le plus de peur. Or il n'y a point de meilleur moyen de vous assurer, que de vous montrer que le mépris de ce moment de rendre l'âme, est une résolution où les plus grands personnages sont bien souvent égalés par des esprits foibles, qui jamais en autre occasion n'ont donné témoignage d'avoir du cœur. Scipion, de qui le grand Pompée avoit épousé la fille, ayant été reporté par un vent contraire à la côte d'Afrique, où tout aussitôt il se trouva tellement investi dans son vaisseau qu'il n'y avoit moyen qu'il échappât, se donna de l'épée au travers du corps; et comme il ouït qu'on demandoit où étoit le général, il répondit : « Le général se porte bien. » Cette parole le fit aller du pair avec tous ceux de sa maison, et continua l'opinion qu'on avoit, que l'Afrique étoit fatale¹ à la gloire des Scipions. Ce fut beaucoup de vaincre Carthage, mais ce fut encore plus de vaincre la mort. « Le général, dit-il, se porte bien. » Eût-il été raisonnable qu'un général, et un général qui commandoit à Caton même, fût mort d'une façon moins brave et moins relevée? Je ne vous veux point amuser à lire les histoires, ni à réveiller tous ceux des siècles passés qui ont méprisé la mort, dont le nombre est infini : regardez seulement le nôtre, de qui nous accusons ordinairement la mollesse et la dissolution. Vous y en trouverez de toutes qualités, de toutes fortunes et de tous âges, qui n'ont point fait de cas de s'ôter la vie,

1. Malherbe, en prose comme en vers, emploie presque toujours le mot *fatal* dans le sens latin : *marqué par le destin*. Ici le texte de Sénèque porte : *Et fatalem Scipionibus in Africa gloriam non est interrumpi passa.*

pour donner la mort à ce qui les affligeoit. Je vous jure, Lucilius, qu'il y a si peu d'occasion de craindre la mort, que je ne crois point qu'il y ait rien de comparable au bien que nous en recevons. Ne vous souciez donc point des menaces de votre partie, et combien que votre conscience vous doive faire attendre un bon succès de vos affaires, toutefois pource que pour gagner sa cause il ne suffit pas de l'avoir bonne, promettez-vous d'un côté qu'on vous rendra justice; mais de l'autre préparez-vous à vous consoler, quand on ne vous la rendra point.

III. Surtout souvenez-vous de considérer les choses hors de leur tumulte; voyez de près ce que c'est : vous n'y trouverez rien d'épouvantable que le seul épouvantement que nous en prenons. Nous ne sommes en cela guère moins enfants que les enfants mêmes. Ceux qu'ils aiment le plus, qu'ils ont le plus accoutumé de voir tous les jours, leur font peur quand ils sont masqués. Les choses ont leur masque aussi bien que les hommes. Il le leur faut ôter, et les regarder en leur visage naturel. Que pensez-vous faire de me montrer des glaives, des feux et une troupe de bourreaux qui grincent les dents à vos côtés ? Ne vous cachez point sous cet équipage : cela est bon pour faire peur à des niais. C'est la mort de quoi mon valet et ma servante firent dernièrement si peu de cas. A quoi est bonne cette montre de fouets, de tortures et de gênes, destinées à chaque partie du corps pour le tourmenter ? Que veulent dire tous ces instruments à déchirer un homme pièce à pièce, que vous nous déployez avec tant d'appareil ? Otez-nous ce qui nous étonne, faites taire les gémissements et les cris ; supprimez cette aigreur de voix que le démembrement fait éclater. Qu'est-ce que toute votre pompe, sinon la douleur même d'une goutte, d'une colique, ou d'une femme en son accouchement ? si je la puis supporter, c'est peu de chose ; si je ne puis, j'en

serai bientôt hors. Représentez-vous ce que tant de fois vous avez ouï dire. Souvenez-vous de ce que si souvent vous avez dit vous-même, et rendez par effet témoignage de la vérité de votre doctrine. Il n'y a chose si honteuse que la reproche qu'on nous fait ordinairement, que notre philosophie se limite à des paroles et ne va point jusqu'à l'action.

IV. Que voulez-vous dire? est-ce à cette heure que vous vous avisez que vous êtes sujet à la mort, au bannissement et à la douleur? Ce sont toutes choses à quoi vous êtes né : faisons compte que tout ce qui peut être sera. Je sais bien que vous n'avez point attendu mon conseil à vous résoudre : aussi ne veux-je de vous autre chose pour cette heure, sinon que vous ôtiez ce trouble de votre esprit : autrement vous serez ébahi, que vous le trouverez lâche quand il sera question de l'employer. Tirez-le du particulier au général : dites-lui que ce corps est mortel et fragile, et que non-seulement l'injure, ou l'oppression d'une force plus grande que la sienne, mais sa volupté propre peut être occasion de l'affliger. La bonne chère lui donne des indigestions, le vin des paralysies, les femmes des affoiblissements de pieds, de mains et de toutes les jointures. Mais que sera-ce si je deviens pauvre? j'aurai beaucoup de compagnons. Si je suis banni? je ferai compte d'être originaire du lieu même où il me sera commandé d'aller. Si j'ai les fers aux pieds? je dirai : « Et quoi? suis-je libre en l'état où je suis? Ne suis-je pas attaché naturellement à cette masse de chair? » Si je meurs, je cesserai de pouvoir être malade, je cesserai de pouvoir être prisonnier, je cesserai de pouvoir mourir. Je ne suis pas si malavisé d'apporter ici la chanson d'Épicure, que ce sont contes que les appréhensions qu'on nous donne des enfers¹;

1. Les éditions de 1639 et 1648 portent par erreur *des enfants*; mais la faute est corrigée dans l'édition de 1645.

qu'il n'y a point d'Ixion qui tourne une roue, de Sisyphus qui porte une pierre qui retombe, de Titie¹, de qui le poumon et le foie, renaissants à mesure qu'ils sont mangés, soient éternellement déchirés par un vautour. C'est à faire aux enfants de craindre Cerbère, des lieux sans jour, et des fantômes qui n'ont autre chose que des os. La mort ou nous consume, ou nous laisse aller. Si elle nous laisse aller, ce que nous avons de meilleur nous demeure, et ne perdons que ce qui ne faisoit que nous charger. Si elle nous consume, comme nous ne pouvons plus sentir de bien, aussi ne pouvons-nous plus souffrir de mal. Trouvez bon que je vous rapporte ici un de vos vers, et que je die que vous ne l'avez pas plus écrit pour les autres que pour vous. Il n'y a point d'apparence de dire une chose et penser le contraire : combien est-ce plus de honte de démentir ce qu'on a écrit !

V. Il me souvient d'avoir vu quelque trait de vous, où vous disiez que nous ne tombions pas tout d'un coup en la mort, mais que nous y descendions par degrés, et une pièce après l'autre. Il n'est jour que nous ne mourions, car il n'est jour que nous ne perdions quelque chose de notre vie, et lors même que nous croissons, notre vie décroît. Nous avons été enfants, garçons et jeunes hommes. Ces âges-là sont perdus pour nous : le temps passé jusques à hier est tout évanoui, et le même jour où nous sommes est moitié à nous, et moitié à la mort. Comme ce n'est pas la dernière goutte d'eau qui vide une clepsydre, mais toutes celles qui sont coulées auparavant, ainsi l'heure dernière où nous cessons d'être, n'est pas seule qui fait notre mort, mais bien elle est seule qui l'accomplit. C'est l'heure où nous sommes arrivés au logis, mais nous

1. Titie, Tityus. Sénèque ne nomme pas ce personnage, et se borne à dire : *Nec ullius viscera et renasci posse quotidie et carpi.*

avons été longtemps par les chemins. En faisant toute cette description, avec votre suffisance accoutumée, et qui toujours grande, semble encore avoir quelque véhémence particulière quand il est question de rendre témoignage à la vérité, vous avez dit :

L'homme a plus d'un trépas, mais le dernier l'emporte.

J'aime mieux que vous vous amusiez à vous lire, qu'à lire ma lettre. Vous verrez en vos vers que cette mort de qui nous avons tant de peur est bien la dernière, mais qu'elle a été déjà précédée par beaucoup d'autres.

VI. Je vois bien où vous voulez venir. Vous demandez s'il y aura rien dans cette lettre. Je m'en vais vous mettre quelque chose qui se rapporte à la matière que nous avons traitée. Épicure ne blâme pas moins ceux qui desirent la mort, que ceux qui la craignent. Voici ce qu'il dit : « C'est une moquerie de vouloir mourir par un dégoût de vivre, vu que de la vie que nous démenons, nous vient l'occasion de vouloir mourir. » Et en un autre lieu : « Est-il rien de si ridicule que de souhaiter la mort, vu que c'est la crainte que nous en avons, qui nous fait déplaire de la vie? » — « Ce n'est pas tout que de la souhaiter. Il en est de si malavisés, ou plutôt si hors du sens, qu'ils se font mourir eux-mêmes, pour la peur qu'ils ont de mourir. » Prenez celui que vous voudrez de tous ces points : il vous fortifiera l'esprit en la patience de la vie et de la mort. Il ne faut pas trop aimer la vie, mais aussi ne la faut-il pas trop haïr. Nous n'avons pas moins de besoin de nous résoudre au dernier qu'au premier ; et quand la raison même nous conseille de mourir, il le faut faire avec jugement, et non pas y courre à bride abattue. Un homme de courage, et qui a la tête bien faite, ne s'en doit pas fuir de la vie : il en doit sortir. Evitons sur toutes choses cette passion, à qui beaucoup se laissent gagner, de vouloir mourir sans savoir pourquoi ;

car en la mort, comme en autre chose, l'esprit de l'homme a quelquefois des mouvements inconsidérés. Il n'y a point de distinction de qualité, ni de suffisance. Chacun se laisse emporter : les sots et les poltrons, comme les galants et les braves; ceux-ci pour avoir trop de cœur, et ceux-là pour n'en avoir point. Il y en a qui s'importunent de faire et voir toujours de mêmes choses. Ils ne haïssent pas leur vie, mais ils en sont ennuyés. Ce sont considérations où la philosophie même nous amène quelquefois. Ne ferons-nous jamais autre chose que nous lever, coucher, manger, avoir faim, trembler de froid et brûler de chaud? C'est toujours à refaire : les choses du monde sont enfilées d'une sorte, qu'en s'entrefuyant elles se suivent. La nuit presse le jour, le jour la nuit; l'été, l'automne, l'hiver et le printemps sont le commencement et la fin les uns des autres. Tout se passe, mais c'est pour revenir : je ne vois rien que je n'aie vu; je ne fais rien que je n'aie fait. Il n'y a personne qui n'en fût dégoûté. Il y en a assez qui n'estiment pas la vie une chose fâcheuse, mais il leur semble qu'elle est superflue, et qu'il y a moyen de s'en passer.

ÉPÎTRE XXV.

ARGUMENT. — I. Les mauvaises habitudes, quelque enracinées qu'elles soient, ne sont point incurables. — II. Le plus pauvre du monde est assez riche pour avoir ce qui est nécessaire. — III. Qu'il nous faut représenter un témoin en toutes nos actions, il n'importe quel, pourvu que sa vie soit telle, que les plus perdus aient honte de faire paroître leurs vices devant lui. — IV. L'homme de bien doit vivre chez soi, et le méchant en compagnie.

I. Quant à ce qui touche nos deux amis, il n'y faut pas aller par un même chemin. Il y en a un duquel il suffit de

redresser les imperfections; mais de l'autre, il les faudra rompre tout à fait. Je parlerai librement. Si je ne pique le premier, je ne suis point son ami. Et quoi! voudriez-vous mettre un homme de quarante ans en tutelle? Ce n'est point un âge capable d'instruction. Il faut qu'une âme soit tendre pour prendre le pli qu'on lui veut bailer. Je ne sais pas ce que j'avancerai; mais puisque mon devoir me commande que je l'entreprenne, je courrai la fortune de l'événement. Il n'est point de mal incurable, quelque enraciné qu'il soit; mais il se faut bander contre l'intempérance et réduire le patient à souffrir beaucoup de choses contre sa volonté. Quant à l'autre, je n'en suis guère plus assuré : tout ce que j'y vois de bon, c'est qu'il rougit quand il fait quelque faute. Tant qu'il aura cette honte, j'en aurai bonne opinion : il la lui faut entretenir. Pour le regard de cet endurci, je ne tiens pas qu'il le faille mener trop rudement, de peur de le désespérer. Il faut choisir le temps à propos pour y tenter quelque chose, et le prendre, s'il est possible, quand il est en bonne humeur et qu'il semble être en quelque disposition d'amendement : je ne me tromperai jamais en ses intervalles. Quand il sera sage, je m'attendrai de le revoir plus égaré que jamais, et quoiqu'il n'y paraisse pas de vice, je ne laisserai pas de croire qu'il y en ait.

II. Je donnerai quelques jours à cet exercice, et verrai ce qui s'y pourra faire. Quant à vous, faites-nous voir votre résolution et vous dépêchez de serrer bagage. Rien de ce que nous avons ne nous est nécessaire : si nous nous rangeons aux lois de nature, nous sommes riches. Ce qui nous fait besoin ne coûte rien, ou s'il coûte quelque chose, c'est si peu que cela ne vaut pas d'en parler. Nature ne veut que du pain et de l'eau. Le plus pauvre du monde est assez riche pour en avoir, et qui s'en contente,

sa condition est aussi bonne que celle de Jupiter. C'est l'opinion d'Épicure, de qui je vous vais dire un autre beau trait : « Faites, dit-il, toutes choses comme si quelqu'un vous regardoit. »

III. Il n'y a point de doute que vous ne fassiez beaucoup pour vous, de choisir quelqu'un sur qui vous ayez toujours les yeux, et que vous imaginiez toujours présent, quand vous ferez quelque dessein. Ce seroit bien plus de gloire de vous proposer quelque homme de bien ; toutefois prenez le premier venu : je me contenterai que vous pensiez toujours être en la présence de quelqu'un. La solitude ne nous persuade jamais que du mal : quand vous serez si suffisant que vous aurez honte de vous-même, vous pourrez alors donner congé à votre gouverneur. Jusques à ce que cela soit, mettez-vous en la conduite de quelque homme d'autorité, soit Caton, Scipion ou Lélius, c'est tout un qui¹, pourvu que sa vie soit telle que les plus perdus aient quelque honte de faire paroître leurs vices devant lui.

IV. Quand vous en serez venu là, que de vous porter honneur à vous-même, je vous donnerai le même conseil que donne Épicure. Pensez que vous n'avez jamais plus de besoin de vous retirer en vous-même, que quand vous êtes contraint d'être en compagnie. Gardez-vous de ressembler au grand nombre que vous voyez. Vous ne feriez pas bien alors de vous quitter. Regardez-les tous l'un après l'autre : il n'y en a pas un qui ne se trouve mieux en toute autre compagnie que la sienne. Ne vous retirez jamais plus en vous-même, que quand il faudra que vous soyez en compagnie, mais ne vous y retirez pas si vous n'êtes homme de bien, et si vous n'avez l'âme sans tumulte

1. *C'est tout un qui*, n'importe lequel. A la place de ces mots, on lit : « Il n'importe, » dans l'édition de 1659.

et sans passion ; car alors vous seriez mieux de vous quitter et vous en aller avec la troupe. Vous ne sauriez être plus mal avec autre qu'avec vous.

ÉPÎTRE XXVI.

ARGUMENT. — I. La vieillesse affoiblit le corps et fortifie l'âme, en la délivrant des vices. — II. La mort qui est causée par la vieillesse est douce. — III. La mort est le juge véritable de notre vie. — IV. Qu'il faut continuellement apprendre à bien mourir.

I. Je vous disois, il n'y a guère, que je m'en allois arriver tout bellement à la vieillesse. Mais à cette heure, je me doute que la vieillesse ne soit demeurée bien loin derrière moi. Ma disposition et mes ans se doivent désormais nommer d'autre façon. Quand on parle de vieillesse, on n'entend pas un âge rompu, mais seulement lassé. Ce que j'ai, c'est décrépitude : je suis au bout de la carrière. Toutefois je ne craindrai point de dire que je ne me sens incommodé que du corps, et que je n'eus jamais l'entendement ni plus sain, ni plus entier. Je n'ai rien de vieil en moi que les vices, et les parties destinées à leur usage : l'esprit est vigoureux, et se réjouit que le corps ne lui donne guère plus de traverses. A cette heure qu'il est déchargé d'une bonne partie de son faix, il ne demande que de l'exercice, et me veut démentir, quand je parle de ma vieillesse. Il dit qu'il est en sa fleur. Je suis content de le croire et de le laisser faire ; mais si veux-je regarder ce que je dois de mon amendement à la philosophie, et ce que j'en dois à mon âge. Je veux mettre d'un côté ce que je puis faire et ne veux pas faire, et de l'autre ce que je veux bien faire et que je ne puis ; car si

je veux quelque chose de plus que ce que je puis, je suis bien aise de mon impuissance.

II. Quelle occasion avons-nous de nous en plaindre, et quelle incommodité nous est-ce que ce qui devoit avoir fin soit achevé? Vous me répondrez qu'il n'y a point de plus grand déplaisir que d'aller en diminuant, et se voir comme fondre de jour en jour : car nous ne tombons pas d'une secousse et ne sommes pas renversés d'un seul effort. Nous avons tous les jours quelque coup d'ongle, et d'une heure à l'autre perdons quelque chose de notre vigueur. Mais comme saurions-nous mieux partir du monde, que d'être par une dissolution naturelle insensiblement amenés à notre fin? Non qu'il y ait du mal à mourir tout d'un coup, et sortir inopinément de cette vie, mais pource que c'est une douce voie que d'en être retiré tout bellement.

III. De moi, comme si j'étois sur le point d'en faire l'expérience, et en ce dernier jour qui prononcera l'arrêt de mes années passées, je me considère et me tiens ce langage : « Tout ce que j'ai dit ou fait jusques à cette heure, n'est rien. Si j'ai donné quelques témoignages de mon courage, ç'a été en choses de peu de mérite, et y a eu plus d'imposture que de vérité. Je n'ai rien fait que beaucoup d'espérances ne m'aient sollicité de faire. Si j'ai quelque chose de bon dans l'âme, la mort me le dira. C'est pourquoi, sans m'effrayer, je me prépare à cette journée, où le masque levé, je verrai si mon courage est aussi brave que ma langue, et si les rodomontades que j'ai faites contre la fortune n'étoient point autant d'artifices, pour me faire estimer ce que je n'étois pas. Ne prenez point garde à l'opinion des hommes : elle est ordinairement douteuse et peut pencher aussitôt d'un côté que d'autre. Mettez à part toute l'étude que vous avez jamais faite : la mort vous jugera. Ce ne sont ni les disputes, ni les discours profonds, ni les préceptes de philo-

sophie, qui font paroître la force de l'âme ; bien souvent ceux qui ont le courage plus bas, ont le langage le plus haut : c'est à rendre l'esprit qu'on voit ce qu'un homme a dans le cœur. La condition me plaît bien ; je n'ai point de peur de ma cause. » Voilà comme je m'entretiens ; mais faites compte que je ne parle pas moins à vous qu'à moi. Si vous êtes plus jeune, qu'importe ? La mort ne compte pas les années. Elle vous attend peut-être ailleurs que vous ne pensez, et pour ce attendez-la partout. J'étois prêt à clore ma lettre et prenois déjà le cachet ; mais il m'est souvenu qu'il lui falloit garnir sa bougette¹, et lui bailler de quoi faire son chemin. Je ne vous dis point où je fouille : vous le savez bien. Ayez tant soit peu de patience, je vous irai querir chez moi de quoi payer.

IV. Cependant Épicure me prêtera cette sentence : « Avisez lequel sera le meilleur, que la mort vienne à nous, ou que nous allions à elle. » Il veut dire qu'il faut apprendre à bien mourir. Vous pensez peut-être que c'est folie d'apprendre avec tant de peine une chose que nous ne devons faire qu'une fois : et je trouve au contraire, que c'est ce qui nous y doit rendre plus diligents. Il ne faut jamais cesser d'apprendre une chose que nous ne pouvons jamais être assurés de bien savoir. Méditer la mort, c'est méditer la liberté. Qui sait mourir, ne sait point servir. Il est au-dessus de toute puissance ; pour le moins il en est hors. Il se moque des prisons, des gardes et des cachots : il a la porte ouverte. Tout ce qui nous arrête, c'est l'amour de la vie. Il n'est pas bon de la quitter du tout, mais il en faut retrancher quelque chose, afin que si l'occasion s'en présente, nous n'ayons rien qui nous empêche de faire à l'heure même ce qu'il faudra faire quelque jour.

1. *Bougette*, petit sac de cuir qu'on porte en voyage.

ÉPÎTRE XXVII.

ARGUMENT. — I. Les vieillards sont blâmables qui aiment les plaisirs des jeunes gens, et qui ne font mourir leur vice devant qu'eux.
— II. La vertu est le seul bien de l'homme, qui ne s'acquiert pas par procureur, comme beaucoup d'autres sciences.

I. Vous me direz que je vous prêche à présent que je me suis prêché moi-même, et que m'étant mis en bon état, je passe mon temps à reprendre les autres. Je ne suis pas si présomptueux de me sentir malade et faire le médecin ; mais comme gardant le lit, tous deux en même chambre, je devise avec vous de notre maladie, et vous fais part des remèdes que je sais pour la guérir. Quand je parlerai donc à vous, pensez que c'est à moi-même que je parle, et que devant vous en mon cabinet je me demande compte de mes actions. C'est à moi que je crie : Regardez quel âge vous avez, et vous aurez honte d'avoir les mêmes volontés et les mêmes desseins que vous aviez quand vous étiez encore enfant. Devant que de mourir faites pour vous une chose : que les vices meurent premier que vous. Quittez toutes ces voluptés pleines de trouble et de tumulte, qui vous coûteront bien cher un jour. Les passées font de mal autant que les futures. Quelque bon succès qu'aient les crimes, ils ne laissent pas de gêner l'âme après l'exécution. Le trouble qu'ils donnent ne se passe pas avec eux. Il en est de même d'un plaisir que la vertu n'accompagne point. Il a toujours le repentir à sa queue, il n'est ni solide ni fidèle ; et quand il ne seroit point dommageable, sa fuite nous donne assez de sujet de le fuir.

II. Voyez plutôt de trouver quelque bien qui soit du-

nable; or il n'y en a point d'autre que celui que de soi l'âme prend elle-même. C'est de la vertu seule que viennent les joies perpétuelles et qui sont hors de toute appréhension. S'il y a de l'obstacle, il passe au-dessous d'elle, comme un nuage qui ne leur empêche point le jour. Quand sera-ce que nous serons si heureux d'y parvenir? Certainement nous ne nous arrêtons pas tout court; mais nous nous hâtons bien lentement : il y a encore bien de la besogne. Si vous en voulez voir la fin, il y faut veiller, et travailler vous-même. Ce n'est point chose qui se fasse par procureur. Il y a d'autres sciences où l'on peut prendre de l'aide pour étudier. Il y avoit de mon temps un Calvisius Sabinus fort riche, et qui avoit l'esprit et le revenu d'un affranchi¹. C'étoit l'homme que je vis jamais, qui avoit la plus mauvaise grâce à faire le grand. Il avoit si peu de mémoire, que s'il vouloit parler d'Ulysse, d'Achille, ou de Priam, il ne savoit pas trouver leurs noms, quoiqu'il les connût mieux que nous ne connoissons nos maîtres d'école. Jamais vieil nomenclateur, de ceux-ci qui forgent les nōms quand ils ne les savent point, n'en donna de si faux à personne, comme ce pauvre homme en donnoit aux Grecs et aux Troyens. Et cependant il avoit envie d'être tenu pour un savant personnage. Il s'avisa pour avoir plus tôt fait d'avoir des esclaves, et les acheter bien cher, dont l'un sût Homère par cœur, et l'autre Hésiode; les neuf lyriques eurent aussi chacun le sien. Ne vous étonnez pas si je vous dis qu'il les acheta bien cher. Il n'en trouva point, il les fit faire exprès. Quand il eut dressé tout cet équipage, il

1. Les éditions de 1639 et de 1645 portent : *de l'esprit*; mais bien que ce sens ait été adopté par quelques commentateurs, la suite le rend impossible, à moins qu'on n'y voie une ironie. Nous avons adopté la leçon *qui avoit l'esprit*, donnée par l'édition de 1648. Il y a dans le latin : *Patrimonium habebat libertini et ingenium*.

commença de rompre la tête à ceux qu'il appeloit à manger avec lui. Ses protocoles¹ étoient à ses pieds, qui lui fournissoient des vers à mesure qu'il en demandoit. Mais il n'en pouvoit pas réciter une moitié, que l'autre ne lui échappât. Un Sabellius Quadratus, qui ne faisoit autre métier que de suivre les tables des riches qu'il voyoit n'avoir pas beaucoup d'entendement, et se rire d'eux en mangeant leur bien, lui conseilla d'avoir des valets à lui ramasser les paroles. Comme Sabinus lui eut dit que ces esclaves lui coûtoient deux mille écus la pièce : « Vous eussiez eu, répondit Sabellius, autant d'armoires² à meilleur marché. » Toutefois il avoit cette bonne opinion de soi, qu'il pensoit être le plus savant homme qui fût en sa maison. Le même lui conseilla de s'exercer à lutter. Sabinus, homme malsain, pâle et exténué, lui ayant répondu là-dessus : « Comme voudriez-vous que je luttasse ? tout ce que je puis faire c'est de vivre. — Je vous prie, dit-il, ne dites pas cela, vous avez tant de valets si grands et si forts à votre commandement. » Une bonne âme ne tombe point au commerce ; et quand il s'en trouveroit à vendre, je ne pense pas qu'il se trouvât personne qui en voulût acheter. Quant à la mauvaise, on ne trafique d'autre chose. Mais prenez ce que je vous dois et adieu. « C'est richesse qu'une pauvreté qui se range aux lois de nature. » Épicure a toujours ce langage en la bouche, et n'en change que les paroles ; mais on ne peut jamais trop dire ce qu'on ne peut jamais assez savoir. Il est des personnes à qui il ne faut que montrer les remèdes, et d'autres à qui il les faut mettre dans la tête à coups de marteau.

1. *Protocoles* (ou comme l'écrit le *Dictionnaire* de Nicot, *prothocolles*), moniteurs, *monitores*.

2. En latin : *scrinia*, coffres propres à contenir des livres, des manuscrits.

ÉPÎTRE XXVIII.

ARGUMENT. — I. Le changement des lieux ne profite point à ceux qu portent leurs vices avec eux. — II. Fuir le bruit du Palais. — III. Connoître sa faute, c'est être en voie d'amendement.

I. Vous vous étonnez que tant de voyages que vous avez faits, et tant de lieux où vous avez été, ne vous ont fait passer votre humeur mélancolique; et pensez être seul à qui cela soit arrivé. C'est l'esprit qu'il faut changer, et non pas l'air. Passez tant de mers que vous voudrez¹; reculez-vous en des solitudes où jamais homme ne mette le pied : en quelque part que vous alliez, vous aurez toujours vos vices avec vous. Quelqu'un faisant un jour cette même plainte à Socrate, il lui dit : « Pourquoi vous étonnez-vous que vos voyages vous soient inutiles, vu que vous vous portez partout où vous allez? » La cause qui vous fait partir s'en va quand et vous. Quel grand profit vous peut faire de voir et connoître des pays et des villes, que jamais vous n'avez connus ni vus? Tout cela n'est que vous tourmenter en vain. Voulez-vous savoir d'où vient que vous ne gagnez rien de fuir? Vous vous enfuyez avec vous. Il faut mettre bas ce qui vous charge l'esprit; autrement, soyez où vous voudrez, vous ne serez jamais bien. Faites compte que vous êtes aujourd'hui comme est cette sibylle en Virgile, quand l'enthousiasme

1. Sénèque cite ici un demi-vers de Virgile (*Énéide*, liv. III, v. 71), que Malherbe n'a pas traduit :

. . . . Terræque urbesque recedant.

la prend, et qu'elle a dans le corps un esprit autre que le sien :

La prêtresse tempête, et voudroit bien pouvoir
Mettre le Dieu dehors ¹.

Vous courez de tous côtés, pensant vous décharger de ce qui vous presse, et tant plus vous vous remuez, tant plus vous en recevez d'incommodité : comme vous voyez dans un vaisseau que ces paquets qui ne bougent d'une place ne l'ébranlent point, et que quand ils sont jetés inégalement d'un lieu à l'autre, ils le font perdre² et presque renverser de leur côté. Tout ce que vous faites, vous le faites contre vous. Vous vous gênez de vous remuer, vous donnez des heurts à un malade. Quand vous serez guéri, vous n'irez en lieu qui ne vous donne du plaisir. Quand on vous relégueroit au bout du monde, et qu'on vous confinerait en la région la plus sauvage qui soit sur la terre, quelque barbare qu'y soit le peuple, vous y trouverez de l'hospitalité. L'importance de votre repos est en vous, et non pas au lieu où vous allez. Il ne peut chaloir où nous soyons. C'est folie de s'en soucier : il faut faire compte que nous ne sommes point nés pour un petit coin de terre, mais que le monde entier est notre patrie. Si vous aviez cette impression, vous ne vous étonneriez pas que la diversité de tant de lieux, où le dégoût vous a chassé de l'un à l'autre, ne vous auroit de rien servi. Ce n'est pas voyager ce que vous faites : c'est rôder et tournoyer. Vous êtes aujourd'hui en un lieu, demain en l'autre, comme si la félicité que vous cherchez ne se pouvoit pas trouver partout. En quelle part du monde sauroit-on ouïr plus de tempête qu'en un Palais ³?

1. Virgile, *Énéide*, liv. VI, v. 78, 79.

2. Il y a *perdre* dans toutes les éditions. Ne serait-ce pas une faute, pour *pendre*, dans le sens de *pencher*?

3. C'est-à-dire qu'au Palais. Il y a *forum* dans le latin.

Et cependant qui seroit contraint d'y vivre, on trouveroit moyen d'y avoir du repos.

II. Mais tant que l'élection de ma demeure me sera libre, je m'en tiendrai le plus loin que je pourrai; car comme il n'est point de corps si bien composés qu'une demeure mal aérée n'apporte quelque altération à leur santé, tout de même, quand un esprit vertueux n'a pas encore atteint sa perfection, mais est encore en chemin d'y arriver, il est des choses qu'il fait beaucoup pour lui de n'approcher point. Je ne suis pas de l'opinion de ceux qui à corps perdu se jettent au milieu des ondes, et nourris volontairement dans le tumulte ne sont pas bien aises, s'ils ne sont toujours aheurtés contre quelque difficulté. Je ne dis pas que si les occasions s'en présentent, un homme sage ne les reçoive avec patience; mais il ne prendra pas plaisir à les chercher : il aimera mieux la paix que la guerre. Et de fait, qu'auroit-il gagné de s'être démêlé de ses vices, s'il lui falloit toute sa vie avoir le balai en main pour nettoyer les ordures de son voisin? Vous me direz que Socrate eut trente tyrans en tête, et que jamais ils ne lui purent faire faillir le cœur. Qu'importe le nombre des maîtres? il n'y a qu'une servitude. Quiconque la peut mépriser, quand il y auroit autant de maîtres qu'il y a d'hommes au monde, il est libre.

III. Il est temps de cesser; mais il faut premièrement acquitter la gabelle. « Le commencement de s'amender, c'est de connoître qu'on a failli. » Épicure est auteur de cette sentencé, qui est très-belle à mon jugement; car qui ne pense point faillir, ne sauroit vouloir qu'on le reprenne. Il se faut prendre en faute devant que de s'amender. Il en est qui font gloire de leurs vices. Estimez-vous qu'un qui ne pense point être malade, se mette en peine de chercher le médecin? et pour ce, faites ce qu'il vous

sera possible pour vous convaincre. Informez contre vous : soyez premièrement votre accusateur, et puis votre juge. A la fin, demandez grâce, mais ne la vous donnez pas quand vous penserez mériter punition.

ÉPÎTRE XXIX.

ARGUMENT. — I. Qu'il ne faut pas cesser de reprendre ceux qui n'aiment point à être repris. — II. Les méchants ne rient pas longtemps. — III. La vertu enseigne le mépris de la mort. — IV. On ne peut plaire au peuple et être homme de bien.

I. Vous me demandez des nouvelles de Marcellinus, et desirez savoir ce qu'il fait : je ne le vois guère. Ce n'est pas que je lui donne sujet de s'éloigner de moi, mais il ne prend pas plaisir d'ouïr la vérité. Toutefois il n'a plus que faire de rien craindre de ce côté-là ; car il ne la faut dire qu'à ceux qui prennent plaisir à l'écouter. C'est pourquoi tout le monde n'approuve pas cette franchise générale de Diogène et des autres Cyniques, qui sans distinction de personnes, faisoient des remontrances aux premiers qu'ils rencontroient en leur chemin : car à quel propos vous amuseriez-vous à prêcher un sourd ou un muet ? Mais vous direz : « Pourquoi ne ferai-je bon marché des paroles, puisque c'est chose qui ne coûte rien ? Je ne puis pas savoir si je ferai le profit de celui que j'avertirai, mais je sais bien que je n'en puis avertir beaucoup, que je ne fasse le profit de quelqu'un. Il faut ouvrir la main : qui fait beaucoup d'entreprises, c'est force qu'il y en ait une qui lui succède. » Pour moi, Lucilius, je ne suis pas d'avis qu'un homme d'honneur en use de cette façon. Son autorité perd son lustre par cette communication trop

universelle; et ceux qui se corrigeroient par ses remontrances, s'il ne les rendoit pas si communes, n'en peuvent faire compte, quand ils voient que sans élection de sujets ni de personnes, il les emploie en toutes occasions indifféremment. Il n'est pas besoin que celui qui tire donne à tous coups dans le blanc : il n'y a point d'art en ce qui se fait par accident. La sagesse est un art : il est raisonnable qu'elle ait un but, qu'elle choisisse ceux qu'elle jugera capables d'instruction, et quitte les autres, non du premier coup toutefois, mais après avoir essayé tout ce qu'elle aura jugé propre pour leur guérison. Je ne tiens pas que Marcellinus soit du tout perdu; toutefois pour le sauver, il ne faut plus guère tarder à lui tendre la main. C'est un bel esprit, mais qui prend déjà le chemin de se gâter. Il en sera ce qui pourra : j'en courrai la fortune, et lui dirai librement mon avis de ce que je lui verrai faire mal à propos.

II. Je sais bien qu'il se mettra tout aussitôt sur ses bouffonneries, qui feroient rire un mort¹, et se moquera de lui-même le premier, et puis de moi. Je n'aurai pas ouvert la bouche, qu'il ne me prévienne, et que le premier il ne me die tout ce que je lui penserai dire. Il recherchera tout ce qui se passe en nos écoles, et me remettra devant les yeux les salaires des philosophes, leurs amies, et leurs bonnes chères. Il m'en montrera l'un au bourdeau, l'autre au cabaret, et l'autre à la cour. Il me montrera ce plaisant philosophe Ariston, qui se fait promener en une chaire², et discourt en cette belle posture; car c'étoit l'heure qu'il prenoit pour travailler. C'est celui de qui Scaurus, un jour qu'on disputoit de quelle secte il

1. *Facetias quæ risum evocare lugentibus possunt*, dit Sénèque.

2. C'est-à-dire une chaire à bras (*sella gestatoria*, comme traduit Nicot), ce qu'on appela plus tard chaise à porteur. Il y a dans le latin : *Qui in gestatione disserebat*.

étoit, répondit : « Je sais bien qu'il n'est pas péripatéticien ; » et Julius Grécinus, grand personnage, interrogé quel jugement il en faisoit : « Je ne puis, dit-il, que vous en dire ; car je ne sais ce qu'il fait sur cette selle entre deux limons, » comme si on lui eût parlé d'un cocher. Il me mettra devant le nez tous ces charlatans, qui pour leur honneur eussent mieux fait de ne se mêler point de la philosophie, que d'en trafiquer indignement, comme ils font. Mais tenez-vous préparé à souffrir toutes ces injures. Peut-être qu'il me fera rire, et peut-être aussi que je le ferai pleurer : s'il continue de rire, je serai bien aise, puisqu'il faut qu'il y ait du mal, que pour le moins sa folie soit de belle humeur. Quoi qu'il en soit, la gaieté de telles gens n'est jamais longue : prenez-y garde ; vous les verrez tout d'un coup pâmés de rire, et en moins de tourner la main, ils crieront comme enragés. Je suis résolu de l'entreprendre, et de lui montrer que je ne l'estime pas si peu comme font beaucoup d'autres : si je ne déracine du tout ses vices, je les garderai de croître. Sa maladie ne guérira pas, mais elle aura de bons intervalles ; et peut-être qu'après les intervalles la parfaite guérison pourra venir. Quand on ne feroit que l'en soulager, à un malade ce n'est pas peu. Une bonne relâche est une espèce de santé.

III. Tandis que je me prépare à son instruction, vous, qui déjà pouvez quelque chose, et qui par la considération du progrès que vous avez fait jusqu'à cette heure, jugez à peu près ce que vous pouvez faire à l'avenir, formez votre vie, relevez votre courage, faites ferme contre tout ce qui est formidable, et ne vous souciez point du nombre de ceux qui vous pensent faire peur. Ne seroit-ce pas une folie bien manifeste de craindre la multitude, en un lieu où il faut venir l'un après l'autre ? Plusieurs vous peuvent bien menacer, mais en votre mort il n'y a pas-

sage que pour un. C'est le règlement qu'a fait nature. Un vous a donné l'âme, un vous l'ôtera.

IV. Si vous aviez quelque discrétion, vous ne me demanderiez plus rien. Mais je ne veux rien avoir du vôtre : je m'en vais vous jeter ce que je vous dois. « Je n'ai jamais eu volonté de plaire au peuple ; car ce que je sais, le peuple ne l'approuve pas, et ce que le peuple approuve, je ne le sais pas. » Vous me demandez qui dit cela ? Ne savez-vous pas qui est mon chaland ? Épicure. Mais il n'y a philosophe, de quelque secte qu'il soit, péripatétique, académique, stoïque ou cynique, qui ne vous en die autant que lui. Il n'est pas bien aisé qu'un homme à qui la vertu plaît, puisse plaire au peuple : on ne peut avoir sa bonne grâce, que par des moyens qui ne valent rien ; il faut donner ordre de¹ lui ressembler. Si vous n'êtes des siens, vous ne sauriez être à son gré. Or, en votre établissement, votre opinion vous importe bien plus que celle des autres. Il faut être infâme pour être aimé de ceux qui le sont. De quoi donc servira cette philosophie que vous estimez tant, et que vous tenez préférable à tout ce qu'il y a de choses et de sciences au monde : que vous aimerez mieux vous plaire qu'au peuple ; que vous pèserez plutôt les opinions, que vous ne les conterez ; que vous ne craindrez ni les Dieux ni les hommes, et supporterez les adversités avec patience, ou les finirez avec honneur ? Au demeurant, si je vois que le peuple vous tienne pour un grand personnage ; que quand vous entrez il fasse des acclamations, et vous applaudisse ; que tout l'équipage des comédiens soit en rumeur à votre venue ; que par toute la ville les femmes et les enfants prêchent vos louanges : pourquoi ne me ferez vous pitié, puisque je sais par quelle échelle on monte à cette faveur ?

1. Donner ordre de, faire en sorte de.

ÉPÎTRE XXX.

ARGUMENT. — I. La vieillesse est une maladie sans remède. — II. Le sage ne craint point la mort. — III. Les vieillards peuvent mieux parler de la mort que les jeunes. — IV. La nécessité de mourir doit ôter l'appréhension de la mort. — V. La vieillesse nous tire du monde sans violence. — VI. Le sage seul fait bon visage à la mort. — VII. Les vieillards doivent moins craindre la mort que les jeunes, bien que toutefois elle soit aussi près des uns que des autres.

I. J'ai vu le bonhomme Bassus Aufidius, bien bas et bien cassé. Il fait ce qu'il peut pour se défendre de la vieillesse ; mais elle est déjà la plus forte : elle abat plus qu'il ne peut redresser ; elle se laisse choir sur lui de toute sa pesanteur. Vous savez qu'il a été toujours mal-sain, et d'une température fort sèche. Il s'est entretenu longtemps, ou pour mieux dire, rapetassé le mieux qu'il a pu. Mais la force lui a failli d'un coup. Comme en un navire, s'il n'y a qu'une fente ou deux, il y a moyen de le calfeutrer ; mais depuis qu'il commence à s'ouvrir de tous côtés, c'est perdre sa peine que de le vouloir raccourter : il en est de même d'un corps où l'âge s'est rendu maître. On peut bien appuyer sa faiblesse pour un temps ; mais à la fin, comme en un vieil édifice de qui l'assemblage se déjoint, et qui tandis qu'on l'ébrançonne d'une part s'éclate de l'autre, il n'y a plus de remède que d'en sortir.

II. Le bonhomme pourtant ne laisse pas d'avoir toujours bon courage. Cette coutume lui vient de l'étude qu'il a faite en philosophie, qui résout tellement les âmes, que de quelque petite complexion que soit un homme, il a toujours assez de force. La présence de

la mort ne lui change pas ni la couleur ni la parole ; et quand il défaut, c'est alors qu'il a moins d'apparence de défaillir. Un bon pilote, quoique sa voile soit en pièces, et son vaisseau, trouve moyen de raccommoder les restes de son équipage, et d'achever sa route. Bassus en fait de même, et voit venir sa fin avec un visage si ferme, que s'il avoit la même assurance à regarder celle d'un autre, vous l'estimeriez plutôt insensible que résolu. Il y a de la peine, quand nous sommes arrivés à cette heure inévitable, de s'en pouvoir aller sans regret, et ne murmurer point. C'est une leçon qu'on ne sait pas, sans l'avoir longtemps étudiée. Aux autres morts il y a quelque espérance : si vous êtes malade, vous guérissez ; si le feu vous surprend, vous l'éteignez ; si la maison où vous êtes tombe, c'est peut-être d'une façon que vous n'aurez point de mal ; si vous faites naufrage, quelque vague vous pourra jeter à bord ; si quelqu'un vous tient l'épée à la gorge pour vous tuer, quelque chose pourra survenir qui lui fera faillir son coup. Mais si la vieillesse vous mène à la mort, il faut marcher : il n'y a répit, ni opposition qui vous en garantisse. C'est bien la mort la plus douce de toutes ; mais aussi est-ce la plus longue. Vous diriez à voir ce bonhomme qu'il est à ses obsèques : il s'inhume, survit à soi-même, et ne s'afflige point de n'être plus avec soi ; car il dit beaucoup de choses à ce propos. Il fait ce qu'il peut pour nous persuader que si en la mort nous avons du travail ou de la crainte, nous en sommes cause, et non pas elle ; et qu'en mourant nous ne sommes non plus incommodés que quand nous sommes morts. Or il y a aussi peu de raison de craindre ce qu'on ne sentira point, que ce qu'on ne souffrira point. Comme est-il possible qu'un homme s'imagine de sentir une chose qui le privera de tout sentiment ? Il faut donc conclure qu'il n'y a non plus d'appréhension que

de mal en la mort. Je sais bien que ce sont choses qui beaucoup de fois ont été dites, et qui le seront encore beaucoup de fois ; mais je ne faisais point de profit à les lire, et encore moins à les ouïr dire à des gens à qui l'âge ne donnoit point encore occasion de craindre ce qu'ils conseilloyent de n'appréhender point.

III. Mais sans mentir, ce langage venant de Bassus qui a un pied dans la fosse, m'a touché d'une étrange façon ; car pour en dire mon avis, je trouve qu'il est plus malaisé de se résoudre à la mort, quand on en approche, que quand on y est. Quelque lâche et timide que soit un homme, quand il voit la mort présente il se dispose à ne vouloir point éviter ce qui n'est point évitable. Vous voyez un gladiateur qui durant le combat aura fait le plus mal et le plus poltronnement qu'on sauroit faire, quand il sera bas, tendre lui-même sa gorge à son adversaire, et lui conduire l'épée à la partie qu'il pense la plus mortelle, afin d'être bientôt dépêché. Mais quand la mort est encore en chemin, et qu'indubitablement elle s'en vient à nous, c'est un péril où il faut une froideur et une assurance de qui peu d'hommes sont capables, que ceux qui par l'étude se sont de longue main préparés à cet assaut. C'est pourquoi je prenois grand plaisir à l'ouïr dire son avis d'une chose qu'il avoit bon moyen de connoître, pour la voir de si près comme il faisoit. S'il revenoit quelqu'un de l'autre monde qui vous dît qu'il n'y a point de mal en la mort, vous le croiriez, parce qu'il parleroit d'une chose qu'il auroit éprouvée. Tout de même aussi ne pouvons-nous mieux savoir l'étonnement que donne la mort quand elle approche, que de ceux qui se sont trouvés auprès d'elle, qui l'ont vue arriver, et qui lui ont donné la bienvenue.

IV. Vous pouvez bien mettre Bassus de ce nombre-là : il ne nous a point voulu laisser tromper ; il ne trouve

non plus d'apparence à craindre la mort que la vieillesse. A la jeunesse succède la vieillesse; à la vieillesse la mort. Qui ne veut point mourir, seroit content de n'avoir point vécu. La mort est la condition de la vie : quand on nous donne l'une, on nous promet¹ l'autre; nous en sommes au chemin, c'est folie de l'appréhender. L'appréhension est des choses douteuses : la mort est certaine, il la faut attendre. C'est une nécessité qui n'épargne personne, il n'y a point de force qui nous en défende. Pourquoi se plaindrait un homme d'être compris en une loi qui comprend tout le monde? La première partie d'équité, c'est l'égalité; mais il n'est point de besoin de plaider la cause de nature. Elle ne nous a point donné de loi pour nous, que la même qu'elle a prise pour elle : tout ce qu'elle a fait, elle le défait; ce qu'elle a défait, elle le refait.

V. Or, à cette heure, si par le bénéfice de la vieillesse nous sortons du monde tout bellement, et n'en sommes point ravis par force, mais tirés doucement une pièce après l'autre, n'avons-nous pas de quoi remercier les Dieux, qu'après avoir goûté du monde à notre aise, nous nous trouvions conduits en un repos qui nous étoit nécessaire, et qu'en une si longue lassitude nous avions occasion de desirer?

VI. Vous en voyez qui souhaitent la mort d'une façon, qu'ils ne sauroient être plus passionnés à demander la vie. Mais je trouve bien autant de courage à ceux qui de pied ferme la regardent venir sans s'émouvoir. Ceux-là quelquefois y sont emportés ou par une rage, ou par quelque dépit violent qui les transporte. Mais indubita-

1. Les éditions de 1639, de 1645 et de 1648 donnent *permet*; mais le sens veut *promet*, et c'est la leçon des éditions de 1659 et de 1667.

blement cette procédure si tranquille est une preuve qui ne se peut faire que par un esprit bien judicieux et bien rassis. Il se voit assez de personnes qui par colère se vont rendre à la mort; mais quand elle vient, il en est peu qui lui fassent bon visage, si par une longue méditation ils ne se sont disposés à la recevoir.

VII. C'est pourquoi je suis bien souvent tout exprès allé trouver ce bonhomme, à qui je porte beaucoup d'amitié, pour voir s'il seroit toujours en même posture, et si j'y reconnoîtrois point quelque affoiblissement de l'esprit comme du corps. Mais toujours je lui treuve la disposition meilleure; comme en la septième carrière¹ le contentement de ceux qui courent est plus visible, pource qu'ils pensent qu'il ne s'en faut guère qu'ils n'aient emporté le prix. Il s'accommodoit aux préceptes d'Épiqueure, et me disoit qu'il se persuadoit premièrement, qu'en cette expiration dernière on ne sentoit point de mal : toutefois que s'il y en avoit, c'étoit quelque consolation de penser qu'on en seroit bientôt quitte, pource qu'une extrême douleur n'est jamais longue; au demeurant, que si cette distraction² du corps et de l'âme le travailloit, il se représenteroit qu'après cette douleur, il n'en auroit jamais d'autre; qu'il ne doutoit point qu'un homme de son âge n'eût l'âme au bord des lèvres, et que par conséquent il n'y auroit pas beaucoup de peine à la faire sortir. Un feu qui s'est pris à quelque matière forte, et qui a beaucoup de corps, s'éteint avec de l'eau, et quelquefois par la ruine de ce qu'il brûle; mais celui qui n'a plus d'aliment s'amortit de soi-même. Voilà les discours qu'il me fait, et que j'écoute fort volontiers, non comme choses nouvelles, mais parce que je pense être aux mains avec la mort. Et quoi donc? n'ai-je jamais

1. Dans les jeux du cirque. — 2. *Distraction*, séparation.

vu personne qui se soit tué soi-même? Si ai; j'en ai vu, et ne me suis pas contenté de les voir, je les ai regardés; mais j'estime bien plus ceux qui sans être fâchés de la vie, ouvrent la porte à la mort et la reçoivent de bonne grâce, sans que toutefois ils la prennent au collet pour la faire entrer. Il disoit que si la mort nous donnoit de la peine, la faute en vient de nous-mêmes, qui prenons l'alarme aussitôt que nous pensons qu'elle est près de nous; car de qui peut-elle être éloignée, puisqu'en tous lieux et à toutes heures elle est sur le point de nous assaillir? Quand nous craignons quelque sujet de mort qui semble venir à nous, considérons combien il y en a d'autres bien plus proches, de qui nous n'avons point de peur. Un ennemi vous menace de vous tuer : une indigestion préviendra son épée. Considérons les causes de notre appréhension : nous trouverons qu'elles semblent une chose, et en sont une autre. Ce n'est pas la mort que nous craignons, mais l'imagination de la mort. Nous en sommes toujours aussi près une fois que l'autre, tellement que s'il la falloit craindre, il se faudroit résoudre de n'être jamais qu'en alarme; car en quelle saison en sommes-nous exempts? Mais je dois appréhender que mes lettres ne vous semblent si longues, que vous les haïssiez pis que la mort. Je m'en vais donc les finir, après vous avoir dit encore une parole : « Voulez-vous ne craindre jamais la mort? méditez-la perpétuellement. »

ÉPÎTRE XXXI.

ARGUMENT. — I. Fuir la volupté; la félicité de l'homme git au repos de l'âme. — II. Il n'est point de bien sans vertu, ni de mal sans vice. — III. Définition du bien et du mal : quelle est la règle du sage? — IV. L'homme sage est seul heureux.

I. Vous êtes à moi, je le vois bien. Vos promesses commencent déjà d'avoir quelque effet. Je vous ai vu fouler aux pieds toutes ces vanités que le vulgaire appelle biens, ne vous proposer que la vertu : continuez en cette belle résolution. Je ne vous demande pas que vous fassiez plus que ce que vous avez entrepris. Vos fondements tiennent beaucoup de place : faites le bâtiment suivant le dessin. Faites la besogne que vous avez en la main, et pour bien faire, bouchiez-vous les oreilles, non avec de la cire, selon qu'Ulysse fit de ses compagnons, mais avec quelque chose de plus ferme. Les voix qu'il appréhendoit étoient bien attrayantes, mais non pas générales : celle que vous avez à craindre n'est point au pied d'un rocher, vous l'orrez en quelque part du monde que vous alliez. La volupté n'a point ses embûches en un lieu seul : il n'y a ville qui ne vous doive être suspecte. Passez outre, et soyez sourd aux meilleurs amis que vous ayez. Leur intention est bonne, mais leurs vœux ne valent rien. Si vous voulez être heureux, priez Dieu que rien de ce qu'ils vous souhaitent ne vous arrive. Ce qu'ils voudroient vous voir posséder, n'est pas bien : tout le bien que peut avoir un homme, c'est de s'assurer de soi-même; et en cela seul est la cause et l'établissement de sa félicité. Le moyen d'y parvenir, c'est de ne se soucier point du travail, et de le tenir pour indifférent; car qu'une même chose soit tantôt bonne et

tantôt mauvaise, tantôt facile à supporter et tantôt difficile, cela ne se peut faire. Ce n'est pas bien que le travail. Qu'est-ce donc qui est bien ? Le mépris du travail. Je ne saurois approuver qu'on prenne beaucoup de peine en des choses de peu de fruit ; mais quand je verrai quelqu'un s'acheminer à quelque entreprise louable, tant plus il se bandera, sans vouloir faire de reposées, tant plus je me ravirai de le regarder, et lui crierai : « Courage, efforcez-vous : faites, si vous pouvez, cette montée tout d'une haleine. » Les belles âmes se nourrissent au labeur. Ne prenons point garde aux souhaits accoutumés de nos pères et de nos mères, pour y conformer les nôtres : nous ferions mieux de n'en faire du tout point.

II. Un homme de mérite se fait tort d'importuner les Dieux ; quel besoin est-il de vœux ? Faites votre bonne fortune vous-mêmes : vous la ferez si vous prenez cette impression, que, où il y a de la vertu, il y a du bien, et qu'où il y a du vice, il n'y peut avoir que de l'infamie et du déshonneur. Comme il n'est point de splendeur sans lumière, d'obscurité sans ténèbres, de chaud sans feu, ni de froid sans air, ainsi les choses ne sont honnêtes ou déshonnêtes, qu'en tant que le vice ou la vertu les accompagne.

III. Qu'est-ce qui est donc bien ? Connoître les choses. Qu'est-ce qui est mal ? Ne les connoître point. En l'élection des choses, la considération du temps sera la règle d'un habile homme. Mais quoi qu'il rejette ou qu'il choisisse, s'il a l'âme grande et au-dessus de toutes choses, il ne rejettera rien par crainte, et aussi ne choisira rien par admiration. Surtout qu'il se garde de se ravalier. Ce n'est rien que de ne refuser point le travail, il le faut chercher. Me demandez-vous ce que j'appelle travail inutile et superflu ? Celui de qui le sujet n'est point relevé : non toutefois qu'il soit non plus mauvais que celui qu'on

emploie aux choses louables¹, pource que c'est de l'âme que vient la résolution, qui nous sollicite aux entreprises laborieuses, et nous dit : A quoi est bon ce repos ? un homme de bien ne craint point la sueur.

IV. Au demeurant, souvenez-vous d'être toujours conforme à vous-même, et ne vous démentir en aucune de vos actions. En l'égalité de la vie consiste la perfection de la vertu, qui ne peut être sans la connoissance des choses divines et humaines ; et de là vient la félicité souveraine, par laquelle nous sommes faits compagnons des Dieux, et n'avons plus la peine de les prier. Voulez-vous savoir le moyen d'y parvenir ? Il ne vous faut aller ni par l'Apennin, ni par le mont Cenis, ni par les déserts de Candavie, ni courre la fortune des Syrtes, ou de Scylle et de Charybde : combien toutefois qu'une chétive petite commission² les vous a tous fait passer. Le chemin y est sûr et plaisant : et pour le faire, il ne vous faut ni provision ni équipage que la nature ne vous ait donné. Ne quittez point ce que vous avez d'elle, vous irez du pair avec Dieu. Vous n'irez point du pair avec Dieu pour être riche : Dieu n'a rien. Vous n'irez point pour des habits magnifiques : Dieu n'en a point ; non pour avoir une réputation qui vous fasse connoître à tous les peuples de la terre : Dieu n'est connu de personne, et plusieurs même ont mauvaise opinion de lui, qu'il ne punit pas ; non pour une presse de valets, qui vous portent en litière aux champs et à la ville : ce Dieu, tout grand et tout puissant, porte tout. Aussi ne sera-ce ni la beauté ni la force : le temps les consume. Il faut donc trouver quelque chose qui soit incorruptible, sans embarras, et si bonne qu'on ne puisse rien désirer de meil-

1. En latin : *Non est malus; non magis quam ille (labor) qui pulchris rebus impenditur.*

2. *Commission*, emploi.

leur. Que peut-ce être ? l'esprit. Mais un esprit si droit, si bon et si grand, qu'on puisse dire que c'est un Dieu logé dans un corps humain. Cet esprit ne se trouvera point plutôt en un prince qu'en un gentilhomme, en un gentilhomme qu'en un valet. L'ambition et l'injure ont fait cette distinction de qualités. Il n'y a si petit recoin en la terre, d'où il n'y ait moyen de monter au ciel. Aidez-vous seulement, et prenez une forme digne de Dieu. Ce ne sera ni avec or, ni avec argent : ce ne sont point matières qui le puissent représenter. Souvenez-vous que les Dieux ne furent jamais si propices qu'au temps qu'ils étoient de terre.

ÉPÎTRE XXXII.

ARGUMENT. — I. Le sage ne fréquente que ses semblables. — II. Il achève de vivre devant que de mourir. — III. Pourquoi nous désirons de vivre longtemps.

I. Je demande de vos nouvelles à tous ceux qui viennent de vos quartiers, et m'informe que vous faites, où vous êtes, et en quelle compagnie vous demeurez. Il vous est impossible de me tromper. Je suis avec vous. Ne vous figurez pas seulement qu'on me rapporte vos actions : imaginez-vous que je les vois. Voulez-vous savoir de tout ce qu'on me dit de vous ce qui me réjouit le plus ? C'est qu'on ne m'en dit rien, et que la plupart de ceux à qui je m'adresse n'en ont point ouï parler. Le meilleur moyen que vous ayez de vous garantir, c'est de ne fréquenter point gens d'autre humeur que la vôtre, et qui desirent ce que vous méprisez. J'ai cette bonne opinion de vous, que vous n'êtes plus capable de change, et que

quelques sollicitations qu'on vous sache faire, vous demeurerez ferme en votre résolution.

II. Qu'est-ce donc qu'il y a ? je ne crains point le change, je crains le divertissement¹ : notre vie est si courte, qu'on ne sauroit si peu nous arrêter, qu'on ne nous fasse beaucoup de tort. Et puis nous l'accourcissons encore par notre inconstance, n'ayant pas sitôt entrepris une besogne, que nous la quittons pour en commencer une autre : nous déchirons notre vie, et la mettons par morceaux. Avancez-vous donc, Lucilius, et pensez quelle diligence vous feriez, si vous aviez un ennemi à dos, qui vous suivît l'épée en la main. Vous en êtes là : vous êtes couru², piquez et vous sauvez. Mettez-vous hors de péril, et vous représentez à toute heure combien c'est belle chose d'accomplir sa vie avant que de mourir, et pouvoir avec une âme non brouillée d'appréhension ni de sollicitude quelconque, achever en repos le reste de ses jours. La vie n'est point plus heureuse, pour être plus longue. O quand verrez-vous le temps que vous mépriserez le temps ! que vous serez tranquille et paisible et sans vous soucier d'ajouter un jour à l'autre, vous ferez compte que vous aurez assez vécu.

III. Voulez-vous savoir d'où vient que nous sommes si desireux de l'avenir ? Il n'est point d'homme qui soit à soi : de tout ce dont vos parents vous desirent l'abondance, je vous en desire le mépris. Ils appauvrissent un monde de personnes, pour vous enrichir : ils ne peuvent rien porter chez vous, qu'ils ne prennent chez un autre. Vous ne pouvez croître, que quelqu'un ne diminue. Quant à moi, tout ce que je vous desire, c'est que vous soyez vôtre, et que délivré de toutes les cogitations³ vagues et

1. *Divertissement*, détournement, distraction.

2. *Couru*, poursuivi. En latin : *Fit hoc, premeris; accelera et evade.*

3. *Cogitations* (en latin *cogitationes*), pensées.

fluctuantes, qui vous mettent l'âme en désordre, vous cherchiez à vous contenter par l'intelligence du vrai bien, qui est aussitôt possédé comme connu, sans desirer autre longueur à votre vie que celle qu'il semblera bon à nature de vous donner. Quiconque vit après avoir achevé sa vie, il se peut vanter d'être libre, et qu'il n'est point de nécessité capable de le forcer.

ÉPÎTRE XXXIII.

ARGUMENT. — I. Les discours des Stoïques sont sentencieux. — II. Pour faire jugement d'un grand personnage, comme d'une belle femme, il faut tout voir. — III. Un homme d'âge ne doit pas toujours rapporter les dits d'autrui, mais doit raisonner lui-même.

I. Vous voulez qu'en ces lettres comme aux précédentes, je mette quelques sentences de nos Stoïques : ils ne se sont point amusés à des fleurettes. Prenez-les par où vous voudrez, ils sont toujours mâles. Quand en une multitude une chose paroît par-dessus l'autre, il y a de l'inégalité. Un arbre quelque grand qu'il soit, n'est point admirable en une forêt qui est toute de même hauteur. Vous ne trouvez autre chose parmi les vers et dans les histoires, que les sentences que vous me demandez ; et pour ce, je ne veux pas que vous les attribuiez à Épicure. Elles sont à tout le monde, et particulièrement aux Stoïques ; mais on les remarque en lui plus qu'on ne fait ailleurs, pource qu'elles y sont rares, et qu'on s'étonne quand un homme qui fait profession d'une vie molle et délicieuse, lâche quelque parole où il y a de la rigueur. J'en parle selon l'opinion commune ; car selon la mienne,

tout joli qu'il est, avec ses manches pendantes¹, je trouve qu'il a du courage et de la force. On peut bien sentir le musc et l'ambre, et n'être ni moins galant, ni moins brave, que si on sentoit la poudre à canon². Ne me demandez donc point de triage : ce qui se trouve par endroits chez les autres, est partout chez les Stoïques. Nous n'avons point de montre pour abuser les acheteurs, qui ne trouveront rien dans la boutique. Prenez-en un échantillon où bon vous semblera : nous ne faisons qu'une bourse tout ce que nous sommes; chaque sentence n'a point son auteur à part. Si nous les voulons séparer, de qui dirons-nous qu'elles sont? De Zénon, de Cléanthe, de Chrysippus, de Panétius? Nous n'avons point de maître : chacun est à soi. Entre eux si Hermachus³ ou Métrodorus disent quelque chose, tout est attribué à Épicure. S'il se traite quelque chose chez nous, c'est sous son nom et sous ses auspices. Toutes ces belles choses que nous avons sont en si grand nombre, et si semblables, que quand nous voudrions, il est impossible d'y rien choisir.

C'est au pauvre homme à compter son troupeau⁴.

Envoyez vos yeux où vous voudrez, vous rencontrerez toujours quelque trait qui vous semblera triable⁵ : si ce n'étoit que vous les voyez en une troupe, tout vous plairait également.

II. Ne vous imaginez donc point de pouvoir faire

1. Il y a dans le texte : *licet manuleatus sit*.

2. Voici le texte de Sénèque, que Malherbe a singulièrement travesti : *Fortitudo, et industria, et ad bellum prompta mens, tam in Persas quam in alte cinctos, cadit*.

3. C'est ainsi que le mot est écrit plus haut, p. 280. Ici les diverses éditions de la traduction de Malherbe donnent *Hermatus*; la véritable leçon est *Hermarchus*.

4. Ovide, *Métamorphoses*, liv. XIII, v. 824.

5. *Triable*, bon à trier.

un sommaire de nos sentences. Les esprits des grands hommes ne se goûtent point superficiellement et par une seule pièce : il y faut tout voir et tout manier. Vous trouvez plus de choses que de paroles, et un ouvrage si bien suivi, qu'il est impossible d'en rien ôter, sans faire tomber tout le bâtiment. Je suis bien content que vous voyez tous les membres un à un, mais je veux que ce soit en un même corps. Ce n'est pas assez d'une belle cuisse ou d'un beau bras, pour faire juger une femme belle : il faut qu'une grâce universelle de toutes ses parties tienne si douteux et si suspendus ceux qui la voient, qu'ils ne sachent où prendre parti pour les considérer. Toutefois si vous en avez trop d'envie, je ne serai pas si mesquin en votre endroit : je vous en baillerai, mais ce sera à pleines mains ; nous en regorgeons de tous côtés, nous ne les amassons point une à une : nous les prenons à poignées. Ce ne sont point gouttes qui tombent l'une après l'autre ; le coulement y est perpétuel : il continue. Je ne doute point qu'il ait du profit¹ pour les ignorants et pour ceux qui écoutent de loin ; car des choses ainsi baillées par morceaux, et comprises comme des vers en certain nombre de paroles, vont bien plutôt au fond. C'est pourquoi nous faisons apprendre des sentences et des *chries*² aux enfants, pource que ce sont choses accommodées à leur suffisance, et que leur esprit n'est pas capable de monter plus haut.

III. Un bouquet ne sied point bien en la main d'un homme ; il n'est plus temps qu'il fasse provision de je ne sais quel petit nombre de mots que tout le monde sait, et se fie en sa mémoire : il faut qu'il s'appuie sur soi-

1. « Qu'il n'y ait du profit. » (*Éditions de 1645 et de 1648.*)

2. *Quas Græci chrias vocant*, dit le texte. On appelait *χρηλα*, *chria*, le développement d'une sentence, d'un mot célèbre.

même, et qu'il parle par sa bouche, et non par la bouche d'autrui. Depuis qu'un homme est vieil, ou qu'il approche de l'être, ce lui est une vilenie de n'être habile homme que par son livre. Zénon a dit cela; et vous, quoi? Cléanthe a dit cela; et vous, quoi? Jusques à quand n'aurez-vous mouvement que par autrui? Faites des règles vous-même; baillez quelque leçon aux autres; montrez quelque chose de votre cru. Je ne saurois avoir bonne opinion de ceux-ci, qui ne font jamais rien d'eux-mêmes, mais se contentent de servir d'interprètes aux autres, et se tiennent toujours cachés à l'ombre de quelqu'un. Il ne m'est point avis qu'ils puissent avoir rien de généreux en l'âme, puisqu'ils n'osent rien faire de ce qu'ils ont si longtemps étudié. Tout le métier qu'ils font, c'est d'apprendre par cœur. Se souvenir est une chose, et savoir en est une autre. Se souvenir, est conserver une chose mise en dépôt en notre mémoire. Savoir au contraire, c'est travailler à sa propre besogne, sans patron, et sans regarder à chaque fois un maître, pour lui demander son approbation. Zénon dit ceci; Cléanthe dit cela. Faites qu'il y ait différence entre vous et un livre. Serez-vous toujours écolier? Ne monterez-vous jamais en chaire? Quel plaisir prenez-vous d'écouter, puisque vous pouvez lire? Mais c'est beaucoup que la vive voix. Il est vrai, quand celui qui parle prend du sien : mais à réciter les paroles d'un autre, et faire le greffier, je ne trouve pas qu'il y ait beaucoup d'honneur. Il y a encore autre chose : c'est que cette manière de gens qui ne sortent jamais de hors page¹, suivent les premiers en des opinions que tout le monde réprouve, et en des choses qu'on cherche encore, et qui ne seront jamais trouvées, si nous nous contentons de ce que les premiers ont mis en avant.

1. « Hors de page. » (*Éditions de 1645 et de 1648.*)

Davantage, qui suit un autre ne suit rien, ne trouve rien, et pour mieux dire, ne cherche rien. Et quoi donc? ne tiendrai-je point le chemin de ceux qui sont passés devant moi? Si ferai : mais si j'en trouve un plus court et plus beau, je serai bien aise de le prendre, et d'y faire le passage pour les autres. Ceux qui nous ont précédés ne sont pas nos maîtres, ils ne sont que nos guides : la vérité tend la main à tout le monde, personne ne s'en est saisi jusques ici. Sa recherche donnera encore de la besogne assez à ceux qui viendront après nous.

ÉPÎTRE XXXIV.

ARGUMENT. — I. Le sage disciple réjouit le précepteur. — II. Pour devenir homme de bien, il ne suffit pas d'avoir bien commencé, il faut bien finir.

I. Il m'est avis que je suis plus grand que de coutume, et que je sens quelque chaleur qui me rajeunit, tant je suis transporté de joie, quand par ce que vous faites et ce que vous m'écrivez, je reconnois quelque avantage sur vous-même; car pour le commun, il y a longtemps que vous lui avez mis la poudre aux yeux¹. Si un laboureur prend plaisir de voir fructifier ses arbres, un berger de voir multiplier son troupeau, un nourricier de voir bien porter son nourrisson, quel contentement pensez-vous

1. Mettre (ou jeter) de la poudre aux yeux. « Ce proverbe, dit le *Dictionnaire* de Trévoux, prend son origine de ceux qui courroient aux jeux olympiques, où l'on disoit de ceux qui avoient gagné le devant qu'ils jetoient de la poudre aux yeux de ceux qui les suivoient, en élevant le menu sable et la poudre par le mouvement de leurs pieds. » Il y a simplement dans le latin : *turbam olim reliqueras*.

que ce soit à ceux qui ont fait la nourriture des esprits, quand après les avoir formés en un âge encore tendre, ils les voient tout d'un coup élevés et parvenus? Je vous tiens pour mien : vous êtes ma créature. Aussitôt que j'eus reconnu ce que vous étiez, je ne faillis pas de mettre la main sur vous, de vous donner courage, et avec quelques coups d'éperon, vous faire aller plus vite que le train accoutumé. J'en fais de même encore à cette heure : mais je vous trouve déjà courant, et aussi capable de faire des remontrances que d'en recevoir.

II. Que me demandez-vous davantage? direz-vous. Certainement je vous avoue que vous êtes bien avancé, mais il n'est pas de l'instruction des esprits comme des autres ouvrages. Le bon commencement n'y fait pas la moitié de la besogne : c'est une grande partie de bonté, que d'avoir envie d'être bon, mais ce n'en est qu'une partie. Savez-vous qui j'appelle bon? Celui qui est si parfait et si accompli, qu'il ne peut devenir mauvais, quelque violence qu'on lui fasse, et quelque nécessité qui lui puisse arriver. Je ne doute point que vous ne le deveniez, pourvu que vous alliez toujours d'un même pas, et que vos effets répondent tellement à vos paroles, qu'ils semblent avoir été frappés en même coin. S'il y a de la discordance entre le faire et le dire, c'est signe d'un esprit qui n'est ni bien fait ni bien assis.

ÉPÎTRE XXXV.

ARGUMENT. — I. L'amitié fait toujours du bien, et l'amour quelquefois du mal. — II. Le plaisir qu'on prend avec ses amis est plus sensible par la présence. — III. La constance est la marque d'un homme sage.

I. La prière si affectionnée que je vous fis d'étudier, n'est pas toute pour votre profit, il y va du mien. J'ai envie d'avoir un ami, et vous ne me le pouvez être, si depuis que vous avez commencé, vous ne continuez à vous façonner; car pour cette heure, je crois bien que vous m'aimez, mais ce n'est pas à dire que vous soyez mon ami. Et quoi donc? Sont-ce deux choses? oui, et bien différentes. Qui est ami, aime : qui aime, n'est pas ami. L'amour est quelquefois cause de mal; l'amitié ne fait jamais que du bien. Quand vous ne tireriez autre commodité de votre étude, que de savoir aimer, vous n'auriez pas perdu votre peine : dépêchez-vous donc, de peur qu'un autre n'ait la science de ce que vous avez appris.

II. Pour moi, j'en reçois bien déjà quelque fruit par le plaisir que j'ai de me figurer que vous et moi ne ferons qu'un cœur, et que si mon âge m'ôte quelque chose de ma vigueur, je la reprendrai du vôtre, encore qu'il n'y ait pas beaucoup à dire de l'un à l'autre¹. Mais je ne veux pas demeurer au plaisir de l'imagination, j'en veux avoir par effet. Nous avons bien quelque contentement des personnes que nous aimons en leur absence, mais c'est un contentement de peu de substance, et qui s'évanouit incontinent. La vue, la présence et la conversation font la volupté plus

1. C'est-à-dire quoique votre âge ne soit pas bien éloigné du mien.
En latin : *Quantum non multum abest.*

vive et plus sensible, surtout quand ceux que nous voulons voir sont en l'état que nous les desirons. Le plus beau présent que vous me sauriez donc apporter, c'est vous-même. Cette considération vous doit faire avancer. Je suis vieil, et vous êtes mortel : hâtez-vous ; toutefois ne vous hâtez pas tant que vous ne soyez avec vous premier qu'avec moi¹.

III. Faites-vous honnête homme, et vous gardez surtout d'être irrésolu. Quand vous voudrez essayer les progrès de votre suffisance, prenez garde si² vous voulez aujourd'hui ce que vous vouliez hier. La volonté variable montre la fluctuation d'un esprit qui va tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, selon qu'il est poussé par le vent. Ce qui est fixe et fondé ne flotte point. Cette constance se trouve parfaite en celui qui est parfait en sagesse ; et telle quelle, en celui qui tellement quellement y a profité. Quelle différence donc y faites-vous ? L'un branle, mais sans partir de sa place, et l'autre ne branle pas seulement.

ÉPÎTRE XXXVI.

ARGUMENT. — I. Préférer la vie privée à celle des courtisans et personnes publiques. — II. L'humeur morne est plus propre à l'étude, et l'étude des premières lettres plus convenable aux jeunes qu'aux vieux. — III. Le commerce des amis doit être des bonnes mœurs et non des biens de fortune. — IV. La règle du sage c'est le mépris de la mort. — V. La persuasion n'est point nécessaire où l'inclination nous porte. — VI. La mort ne nous ôte point la vie, mais lui donne quelque intermission.

I. Donnez du courage à votre ami, et le fortifiez contre toute cette manière de gens qui le blâment d'avoir

1. *Premier qu'avec moi*, avant d'être avec moi.

2. *Prenez garde si*, considérez si. En latin : *Observa an.*

quitté sa bonne fortune, et préféré l'ombre d'une vie paisible à la splendeur des charges honorables où il étoit capable de parvenir. Il ne se passera jour qu'il ne leur fasse paroître l'utilité de sa résolution. Ceux de qui la condition est enviée, auront toujours quelques nouvelles atteintes. Les uns seront froissés, les autres donneront du nez à terre. La félicité n'est que tumulte : elle se donne des agitations et des tournoiemens de tête de toutes sortes. Elle passionne les uns après la grandeur, et les bouffit d'imaginations ambitieuses. Elle amuse les autres aux délices, et les amollit et relâche entièrement. Vous me direz qu'il en est qui la portent bien : je vous l'avoue; aussi en est-il qui portent bien leur vin. Il ne faut donc pas qu'ils vous fassent croire qu'un homme soit heureux qui a sa basse-cour pleine de gens qui ont affaire à lui; ce leur est une fontaine : ils l'épuisent et la troublent. Ils disent que ce n'est qu'un causeur et un faînéant. Vous savez bien qu'il est des personnes de qui il faut prendre les paroles à contre-poil.

II. Ils l'appellent heureux. Et quoi? l'étoit-il auparavant? Il y en a qui le trouvent trop sauvage et trop hargard¹ : je ne fais non plus de cas de ceux-là que des autres. Ariston disoit qu'il aimoit mieux une froideur morne en un jeune homme, qu'une humeur plaisante qui le rendît agréable en compagnie. Un vin rude en sa nouveauté sera délicat en l'arrière-saison. Celui qui ne se garde point, a la couleur belle aussitôt qu'il sort de la cuve. Quand ils l'appellent mélancolique, et ennemi de son avancement, qu'il les laisse dire, pourvu qu'il continue d'aimer la vertu, et de prendre comme il faut la teinture des bonnes lettres. Son austérité se trouvera de bon goût avec le

1. C'est le texte de 1645 et de 1648. L'édition de 1639 porte par erreur *et trop de hasard*, ce qui n'offre pas de sens. Il y a dans le latin : *Nimis horridi animi et tetrici*.

temps : il est à cette heure en la vraie saison d'apprendre. Et quoi ? n'en est-il point toujours saison ? Si est ; mais comme il est toujours bienséant d'étudier toute leçon, il n'est pas convenable à tout âge. Ce ne seroit guère d'honneur à un vieillard d'apprendre à lire : il faut acquérir quand on est jeune, pour jouir quand on est vieil.

III. Vous aurez beaucoup fait pour vous, s'il devient honnête homme par votre moyen. C'est de ces choses-là, qui sont aussi bonnes à donner qu'à prendre, que le commerce est louable entre les amis, et non pas des biens qui sont en la disposition de la fortune, pour les croître et diminuer comme il lui plaît. Il ne s'en peut plus dédire, sa parole est donnée ; il y a moins de honte de faire banqueroute à un créancier qu'à son honneur. Pour payer une dette, le marchand a besoin d'une heureuse navigation, le laboureur de la fertilité de la terre et de la faveur du ciel ; mais il ne lui¹ faut qu'une bonne volonté pour payer.

IV. La fortune n'a point de juridiction sur les mœurs ; qu'il avise à vous donner une règle si droite, et mette son esprit en telle assiette, que pour bon ou mauvais succès qu'il lui arrive, il ne se glorifie d'avoir gagné, ni se plaigne d'avoir perdu, mais que riche ou pauvre il soit toujours égal à soi-même, et ne se montre jamais, pour une condition ni pour l'autre, plus haut ni plus rabaissé. S'il étoit né entre les Parthes, il sauroit tirer de l'arc plus tôt qu'il ne sauroit parler. Si en Allemagne, il seroit encore au berceau, qu'il sauroit jeter le javelot. S'il eût été du temps de nos pères, il eût su piquer un cheval aussitôt que le monter, et manier une épée aussitôt que la tenir. Chacun se dispose à la discipline et aux exercices de sa nation. Au lieu de tout cela, je veux qu'il apprenne une

1. Lui, à votre ami.

chose qui le rende impénétrable à toutes flèches, et inexpugnable à tous ennemis : c'est le mépris de la mort.

V. J'avoue bien qu'en cette imagination il y a quelque chose d'épouvantable, qui ne se peut représenter sans quelque trouble, parce que ce nous est chose naturelle de nous aimer. Mais aussi quel besoin auroit-il de persuasion ni d'accoutumance en une chose où l'inclination volontaire le porteroit? On n'apprend point à pouvoir en une nécessité coucher sur des roses : c'est pour la souffrance des choses dures qu'un homme se prépare, afin que parmi les tourments sa foi ne fléchisse point, et que s'il en est besoin, debout et blessé même, il passe la nuit en garde dans une tranchée, et ne s'ose pas seulement appuyer de ses armes, de peur que le repos ne lui donnât occasion de s'endormir. Si la mort étoit incommode, il faudroit qu'il y eût quelque chose qui en reçût l'incommodité.

VI. Si vous avez si grande envie de vivre, souvenez-vous que rien de ce que vous voyez partir de devant vos yeux ne se consume. Tout retourne en ce même sein de la nature, pour en sortir la seconde fois comme il en est sorti la première : les choses cessent, elles ne périssent point. La mort même, qui nous est si formidable et que nous fuyons avec tant de soin, ne nous ôte point la vie, mais seulement lui donne quelque intermission. Un jour viendra que nous serons remis au monde : ce qu'assez de personnes refuseroient, si ce n'est qu'ils ne se souviendroient pas d'y avoir été. Mais je réserverai cette matière pour une autre fois : qui doit revenir, doit partir sans regret. Considérez le tournoiement de toutes choses en ce monde comme en un cercle ; il n'y en a point qui s'anéantissent. Elles ne sont faites que pour monter et descendre alternativement. L'été qui s'en va, reviendra en l'année qui vient. L'hiver est passé, décembre le ramènera. La nuit a fait perdre la présence du soleil : le jour lui fera

bientôt quitter la place. Quelque chose qui passe, cette révolution perpétuelle d'étoiles nous l'établit : une moitié du ciel hausse, l'autre baisse. Je finirai ma lettre, quand j'aurai dit encore un mot : c'est que les fols ni les enfants ne craignent point la mort, et que c'est une vergogne, que la raison ne nous puisse donner cette assurance que la faute du jugement nous fait avoir.

ÉPÎTRE XXXVII.

ARGUMENT. — I. La philosophie nous enseigne à vaincre les nécessités et à surmonter les passions. — II. Il nous faut obéir à la raison, si nous voulons qu'on nous obéisse.

I. La parole que vous avez donnée, vous oblige d'être homme de bien. Vous avez fait montre et prêté le serment. Ce seroit vous piper que de vous promettre de l'aise et du plaisir en cette guerre ; je vous veux dire ce qui en est. Le serment de l'arène et de la philosophie sont semblables : en l'un comme en l'autre, on jure de souffrir le feu, le fer et les verges jusqu'à la mort. Toute la différence qu'il y a, c'est que les gladiateurs qui se louent pour les spectacles, et qui n'ont rien à payer de ce qu'ils mangent et boivent, que leur propre sang, sont obligés à une patience forcée ; et de vous, on vous la demande. Ils peuvent quitter les armes, et tenter la miséricorde du peuple ; mais vous ne pouvez faire ni l'un ni l'autre : il faut mourir debout et sans se rendre. Mais aussi quand tout sera bien considéré, que nous serviroient quelque peu de jours ou d'années qu'on nous sauroit donner davantage ? Quand nous entrons au monde, nous venons en une guerre d'où nous n'avons jamais

notre congé : tout le remède que vous y avez, c'est de vaincre les nécessités que vous ne pouvez éviter ; il se faut faire passage , la philosophie le vous ouvrira. Si vous aimez votre vie , votre assurance , votre contentement , et , qui est le principal , votre liberté , le mieux que vous pouvez faire , c'est de vous jeter entre ses bras : rien ne vous peut réussir que par son moyen. La chose du monde la plus basse , abjecte , sordide , servile , et sujette à toute sorte de cruelles passions , c'est la folie. Contre tant de maîtres , qui gouvernent quelquefois l'un après l'autre , et quelquefois tout ensemble , la sagesse est le seul expédient de s'affranchir : voyez de l'aller trouver. Il n'y a qu'un chemin qui vous y mène ; vous ne sauriez vous égarer.

II. Voulez-vous que tout vous obéisse , obéissez à la raison. Si vous vous laissez commander à elle , beaucoup se laisseront commander à vous : elle vous enseignera ce que vous devez entreprendre , et comme il vous y faudra conduire. Vous ne vous intriquerez point¹. A peine m'en saurez-vous nommer un qui veuille quelque chose , et qui sache rendre raison d'où lui est venue cette volonté. On ne délibère guère : tout se fait par boutades. La fortune nous rencontre aussi souvent , comme nous elle. C'est une vilenie de n'aller point , mais se laisser porter , et puis quand on voit la tempête , faire l'ébahi et demander : Qui m'a mis ici ? comme y suis-je venu ?

1. *Intriquer*, embarrasser, *intricare*.

ÉPÎTRE XXXVIII.

ARGUMENT. — Les discours familiers sont plus puissants pour enseigner, que les élégants et polis.

Vous avez raison de vous plaire au commerce de nos lettres, et de le désirer. Il y a bien du fruit en un entretien qui se coule ainsi dans l'âme une pièce après l'autre. Les disputes faites avec apparat en présence de tout un peuple, sont plus magnifiques, mais non pas si familières. La philosophie est un conseil de bien faire : pour le donner il n'est point besoin de crier ; les harangues sont bonnes pour la persuasion d'une âme irrésolue, mais il est plutôt question d'enseigner, que d'inciter à vouloir apprendre : cette façon de parler moins relevée fait plus d'effet. Les paroles entrent avec moins de peine ; mais elles ne laissent pas de bien tenir. L'efficace en est plus considérable que le nombre : il les faut épandre comme des graines, qui pour être petites, ne laissent pas, quand elles tombent en terroir qui leur est propre, de déployer leur force, et se dilater à de merveilleuses grandeurs. Il en est de même de la raison ; à la voir, ce n'est que bien peu de chose : elle croît et se multiplie en l'action. Pour peu¹ qu'il y ait de langage, quand elle rencontre une tête judicieuse et bien faite, elle se fortifie, et fait de l'opération assez. Je vous répète encore une fois qu'il est des préceptes comme des graines. Ce sont petites choses qui font beaucoup : si l'esprit qui les reçoit

1. L'édition de 1639 porte par erreur *pourvu*. La faute est corrigée dans les éditions de 1645 et de 1648.

a de la disposition à bien apprendre, il ne faut point douter que de sa part il ne contribue à la génération, et n'ajoute beaucoup à ce qu'il aura recueilli.

ÉPÎTRE XXXIX.

ARGUMENT. — I. Un esprit généreux suit l'exemple des choses louables. — II. Fuir les grandeurs excessives et s'arrêter aux médiocres. — III. Le péché ne va jamais sans pénitence et sans douleur. — IV. Les voluptés rendent par l'accoutumance les choses nécessaires, qui étoient auparavant superflues.

I. Je vous enverrai les mémoires que vous demandez, et les vous dresserai, le plus curieusement, et avec le moins de langage qu'il me sera possible; mais avisez si un discours ordinaire vous feroit point plus de profit. C'est, à mon avis, ce qu'il faut pour un qui apprend. Ceux qui savent se peuvent passer d'un simple recueil¹. Le premier enseigne, le dernier avertit. Mais vous n'avez que faire de me demander ni l'un ni l'autre : je vous fournirai de tous deux quand il vous plaira. Vous me connoissez : je ne vous en dis autre chose. Vous aurez de moi ce que vous desirez; mais vous attendrez que je sois en humeur. Cependant vous avez assez d'autres écrits, servez-vous-en, quoique je ne doute point que l'ordre n'y soit pas bien gardé. Prenez la liste des philosophes : il ne faut que cela pour vous éveiller. Quand vous verrez combien d'honnêtes hommes auront travaillé pour vous, vous voudrez être de la partie. Un

1. *Recueil* est ici la traduction des mots *breviarium* et *summarium* employés par Sénèque.

esprit généreux a cela, que l'exemple d'une chose louable le convie à l'imitation. Tout homme qui a du courage dédaigne les choses basses et sordides : celles qui sont de belle apparence lui plaisent, et l'appellent à les rechercher.

II. Il est de notre esprit comme de la flamme : il s'élève toujours en haut, et peut aussi peu descendre que reposer. Tant plus il a de force, tant plus il a le mouvement prompt et l'action vigoureuse. Heureux est celui qui le peut employer à bien : il se met hors de la juridiction de la fortune. S'il prospère, son âme pour cela ne sortira point de sa place. S'il lui arrive des adversités, il y trouvera de la consolation, et se moquera de ces vanités que les autres regardent avec admiration. Un grand cœur méprise tout ce qu'on appelle grand : il fuit choses excessives¹, et s'arrête aux médiocres. Celles-ci sont utiles, et les autres nuisent par leur superfluité. Comme vous voyez que les blés se couchent pour être trop bons, que les branches se rompent pour être trop chargées, et qu'une fertilité qui passe mesure n'arrive point à maturité, il en est de même des esprits. Une félicité disproportionnée les énerve, et leur est un instrument à fâcher les autres, et se faire mal à soi-même.

III. Il est des hommes à qui leurs voluptés font ce que leur plus cruel ennemi qu'ils sauroient avoir², n'auroit pas le courage de leur faire. En quoi s'ils méritent quelque pardon, c'est que leur péché ne va jamais sans pénitence, et qu'il leur demeure toujours quelque douleur qui pèse bien autant que le plaisir.

1. Dans les éditions de 1645 et de 1648 : « Il fuit les choses excessives. »

2. « Le plus cruel ennemi qu'ils sauroient avoir. » (*Édition de 1645.*) — *Leur*, qui est la leçon de 1639, est certainement une faute.

IV. Il ne faut point trouver étrange que leur fureur leur donne de la peine. Depuis que nos desirs passent au delà de nature, il n'est plus de barrière capable de les arrêter. Nature a des bornes; les vanités et les concupiscences n'en ont point. Le profit est la mesure des choses nécessaires; mais les superflues, à quelle aune les réduisez-vous? Ce leur est tout un, pourvu qu'ils se plongent dans les voluptés, et ne prennent pas garde que par cette accoutumance ils tombent en cet inconvénient, que les choses qui auparavant ne leur étoient que superflues, leur sont nécessaires à l'avenir. Ils servent leurs voluptés, au lieu de les posséder, et (ce qui est le comble de leur ruine) ils ne pensent pas être bien, s'ils ne sont mal. Depuis que nous en sommes venus là, que d'aimer ce qui n'est point honnête, il faut faire compte que notre misère ne peut aller plus avant, et que quand nous avons tant continué nos vices que nous en avons fait des mœurs, c'est se rompre la tête que de chercher des remèdes, et penser encore à la guérison.

ÉPÎTRE XL.

ARGUMENT. — I. Les lettres nous représentent les amis absents.
— II. Il blâme le parler vite, et approuve le lent en un philosophe.

I. Je vous ai bien de l'obligation de la diligence que vous apportez à m'écrire. Puisque je suis privé de vous voir d'autre façon, je suis bien aise de vous voir en vos lettres. Je n'en reçois jamais, que je ne m'imagine que nous soyons ensemble. Et de fait, si nous prenons plaisir d'avoir le portrait de nos amis, parce qu'il nous en en-

tretient la mémoire, et par un contentement illusoire adoucit en quelque façon l'amertume de leur éloignement, combien doivent les lettres être agréables, puisque ce sont les marques les plus certaines et la représentation la plus vive qu'il est possible d'avoir des personnes que nous aimons ! Ce que la présence a de plus doux, les caractères imprimés de la main d'un ami le font reconnoître sur le papier.

II. Vous m'écrivez qu'on vous a conté qu'une autre fois¹ Sérapiion le philosophe se trouvant en ces quartiers où vous êtes, discourait avec une promptitude si grande, et une suite de paroles si pressée, qu'il sembloit qu'une voix seule ne pût pas fournir à la multitude des conceptions que son esprit lui fournissoit. Cette qualité ne me plaît pas en un philosophe : je veux du règlement en sa langue. Aussi vous voyez qu'Homère, en la description d'un orateur, lui donne une véhémence rapide, et continuée comme celle d'un torrent, quand le printemps a fondu les neiges. Mais quand il est question d'un vieillard, il le fait couler tout bellement, et compare ses paroles à du miel. Faites donc état que ce grand flux de bouche a plus du charlatan, qui veut arrêter le monde à son banc², que de l'homme d'honneur qui traite quelque chose de grave, et se propose l'instruction de ceux qui l'écoutent. Mais comme je n'approuve pas le langage court, aussi ne veux-je pas qu'il tombe un mot après l'autre, comme des gouttes d'eau. La longueur importune les oreilles, et la précipitation les accable, combien que ce qu'on voit venir de loin se retienne, et trouve mieux sa place en la mémoire que ce qui va

1. « Un autrefois » dans l'édition de 1648. Ces deux mots ont été supprimés dans l'édition de 1659.

2. Le latin porte : *Istam vim dicendi.... aptiorem esse circumstanti quam...*

si vite qu'on n'a loisir de le regarder. Mais enfin il est question de bailler des préceptes : une chose qui échappe n'est point baillée. Ajoutez à cela qu'un discours qui ne se propose que la démonstration de la vérité doit être simple. C'est son artifice que de n'en avoir point. En ces harangues populaires, qui ne sont ordinairement que mensonges, et où le but n'est que d'émouvoir un peuple et d'abuser de son imprudence, pour le traîner par les oreilles, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, on peut faire passer les paroles si promptement, qu'on n'a pas le loisir de les manier. Mais comme est-il possible d'arrêter un autre, et ne s'arrêter point? On s'abuse : une remontrance faite pour la guérison des âmes, ne veut point demeurer en la superficie. Il faut qu'elle descende au fond de l'estomac. Quel bien sauroit faire un remède, s'il ne demeure quelque temps sur la partie malade? Toute cette parlerie a plus de vanité que d'autre chose : c'est une pièce de beaucoup de son, et de peu de valeur. J'ai des frayeurs, il me les faut ôter. Mes passions m'emportent, il leur faut donner une bride. J'ai des doutes, il me les faut éclaircir. Il faut régler ma débauche, et corriger mon avarice. Laquelle est¹ de toutes ces choses qui se pourra faire en courant la poste? Où est le médecin qui guérira son malade, s'il ne fait qu'entrer et sortir? Et puis quelles grâces peuvent avoir des paroles où il n'y a point d'élection? Mais comme il est de certaines choses difficiles à croire, qu'il faut voir une fois, pour pouvoir dire qu'on les a vues, il en est de même de ceux-ci, qui vont aussi vite de la langue. Il leur faut donner une heure de temps à les ouïr, et n'y retourner plus; car que sauriez-vous ap-

1. « Laquelle est-ce. » (*Édition de 1645.*)

2. *En courant la poste*; le latin dit *rapîm*.

prendre d'eux, ou que voudriez-vous imiter? Quelle stabilité pensez-vous trouver en leur âme, puisque leur discours est si peu ferme, que quand ils lui ont une fois donné le branle, il leur est impossible de l'arrêter? Ils ressemblent à ceux qui courent à la vallée¹ : leur pesanteur les emporte, et les fait aller plus loin qu'ils n'ont résolu. Cette volubilité n'a point de grâce en la philosophie : ce n'est point son fait de jeter les paroles en désordre, mais de les asseoir tout bellement chacune en sa place, et ne s'avancer autrement que pied à pied. Et quoi donc? elle n'aura jamais liberté de se hausser? Pourquoi non? Mais que toujours elle ait égard à la bienséance de sa profession, et se souviene qu'il n'y a rien qui lui porte plus de préjudice, que cette profusion de langage ainsi violent et déréglé. Il est bon qu'il ait de la force, mais modérée, et qu'elle coure, mais comme un ruisseau, non comme un torrent. Et tant s'en faut que cette promptitude me plaise en un philosophe, qu'à peine la pourrais-je approuver en un orateur. Car comme voudriez-vous qu'un juge, qui peut-être ne sauroit pas trop bien son métier, le pût suivre, courant ainsi à bride abattue, principalement quand en la fertilité de quelque sujet, il se laisseroit emporter à l'ostentation de sa suffisance? ou quand quelque passion sortie hors de ses bornes, et plus forte que son jugement, lui feroit ouvrir la bonde aux paroles, et dire ce que puis après il seroit content de n'avoir pas dit? Il faut que la langue s'accommode aux oreilles, sans les mettre hors d'haleine à courre après elle, ou sans leur bailler de la matière plus que ce qu'elles sont capables d'en recevoir. Vous ferez donc sagement de ne vous approcher point de cette manière de gens, qui se soucient plutôt de dire

1. *A la vallée*, en descendant; *per proclive*, dit Sénèque.

beaucoup, que de dire bien. Il y avoit un certain P. Vinicius, de qui Asellius disoit qu'il parloit à remises¹, et Geminus Varius, qu'il s'ébahissoit comme on faisoit cas de son éloquence, vu qu'il ne savoit pas mettre trois paroles ensemble. Je sais bien qu'il n'y avoit guère de plaisir à lui voir tirer les mots l'un après l'autre, et que quelquefois on lui eût pu dire : « Parlez, ou vous taisez. » Mais encore aimerois-je mieux vous proposer sa lenteur pour exemple, que la précipitation de Hatérius. Cet homme en son temps étoit estimé grand diseur ; il ne hésitoit jamais, ne rompoit jamais son train, et du commencement alloit d'une traite jusqu'à la fin. Mais quoi qu'il en soit, je ne pense pas qu'un homme de jugement voulût parler comme lui. Toutefois chaque nation a son goût particulier : ce qu'on trouve mauvais en un lieu, semble de bonne grâce en un autre. Peut-être entre les Grecs on supportoit cette licence, mais nous sommes si éloignés², que même en écrivant, nous mettons des points entre les mots pour les séparer. Cicéron même, qui le premier a donné réputation à l'éloquence romaine, n'alloit jamais qu'au petit pas en ses harangues. Le langage latin a de la vaine gloire : il se regarde ; et parce qu'il a bonne opinion de son mérite, il prend plaisir que les autres le voient, afin d'en faire cas. Fabianus, grand personnage de vie et de science, et qui après ces deux points tient le troisième rang en la louange d'un homme fort éloquent, avoit une façon de parler non impétueuse, mais sans peine, de sorte que c'étoit plutôt facilité que promptitude. C'est bien chose que je ne défends point à un homme sage, que l'aisance de parler :

1. *A remises*, c'est-à-dire en faisant des pauses, lentement. *Tractum*, dit le latin.

2. « Nous en sommes si éloignés. » (*Éditions de 1645 et de 1648.*)

toutefois je ne le lui commande pas¹, et trouve encore qu'il fera mieux de prononcer les paroles, que de les verser. Ce qui me fait vous entretenir si longtemps sur ce sujet, pour vous en divertir, c'est que je sais bien que c'est un métier que vous ne pouvez faire, que premièrement vous ne renonciez à votre honneur. Il faut que vous perdiez toute honte, et que vous-même n'écoutez pas ce que vous direz, pource que par inadvertance il vous échappera beaucoup de choses, qui ne vous sembleroient pas bonnes, si vous y apportiez du jugement. Je vous dis que c'est un métier qui veut de l'impudence² : préparez-vous-y, si vous le voulez suivre. Ce n'est pas encore tout : vous n'y pouvez acquérir de gloire; il vous faut exercer journellement, et laisser la substance des choses, pour l'écorce du langage. Au lieu que quand bien vous auriez des paroles plus que vous n'en sauriez désirer, et qu'elles vous sortiroient de la bouche comme d'une source inépuisable, pour bien faire il en faudroit être sobre et ne les employer qu'avec discrétion. La modestie est aussi requise au langage d'un homme d'honneur, comme en son allure. La somme des sommes³, c'est que je veux que tu sois lent à parler⁴.

1. « Je ne la lui commande pas. » (*Édition de 1645.*)

2. On lit *imprudens* dans les éditions de 1639 et de 1648.

3. *La somme des sommes*, c'est-à-dire le point le plus essentiel, est la traduction littérale du *summa summarum* de Sénèque.

4. Malherbe, contre son habitude, a employé ici le tutoiement pour mieux conserver leur énergie aux mots latins : *Tardiloquum esse jubeo*.

ÉPÎTRE XLI.

ARGUMENT. — I. L'homme de bien est toujours accompagné d'un bon génie. — II. Mépriser les biens de fortune et aimer ceux de l'âme, c'est le fait du bon génie ou d'une vertu divine qui est dans l'homme de bien.

I. Vous ne sauriez mieux faire, que de travailler continuellement à vous faire homme de bien. C'est chose que vous seriez malavisé de désirer, puisque vous-même avez moyen de la vous donner. Il ne faut point pour cela lever les mains au ciel; il ne faut point gagner un sacristain¹, qui vous laisse parler à l'oreille d'une image, pour en être mieux exaucé. Vous avez Dieu près de vous; vous l'avez avec vous; vous l'avez dans vous. Il est vrai, comme je le vous dis, Lucilius, nous avons un esprit sacré, qui réside en nous pour la conservation de nos vies et l'observance de nos actions : il se comporte avec nous selon que nous nous comportons avec lui. Il n'est point d'homme de bien sans quelque Dieu qui l'assiste à monter par-dessus la fortune, et le rend capable des hautes et magnanimes résolutions. Quel Dieu? Nul ne le sait. S'il se présente à vos yeux quelque touffe épaisse de vieux arbres élevés au delà de l'ordinaire, et où la multitude des branches passées les unes dans les autres ne reçoive point la clarté du jour, quand et quand la hauteur, la solitude et l'ébahissement de voir en une rase campagne un ombrage si épais et si couvert, vous donnent opinion qu'il y ait quelque déité. Si vous voyez un antre qui avec ses pierres toutes mangées, et sur une re-

1. *Ædituus*, dit Sénèque.

laxation faite non de main d'homme, mais par la nature même¹, porte le faix d'une montagne, vous avez aussitôt l'âme frappée de quelque scrupule de religion. Nous tenons les commencements des grands fleuves pour vénérables, et donnons des autels à la saillie subite de quelque large rivière qui sort de dessous terre. Nous portons du respect aux fontaines des eaux chaudes. L'opacité sombre ou la profondeur immense de quelques étangs les a fait estimer sacrés. Si vous voyez un homme ineffrayable aux dangers, impénétrable aux passions, heureux en adversité, calme en la tempête, plus haut que le reste des hommes et aussi haut que les Dieux, ne serez-vous pas touché de quelque ressentiment qui vous induise à le vénérer? Ne direz-vous pas : Il y a là quelque chose de trop grand et de trop haut pour en faire comparaison à si peu de chose que le corps? Sans doute quelque vertu divine y est descendue, et n'est pas² croyable qu'une âme si excellente, si mesurée, et qui avec un mépris si généreux estime toutes choses inférieures à son mérite, et si courageusement se moque de ces objets qui font naître des craintes et des desirs, puisse avoir son mouvement d'ailleurs, que de quelque puissance du ciel. Une chose de cette grandeur ne sauroit demeurer debout, si quelque Dieu ne la soutenoit. C'est pourquoi la part de lui la plus grande est au lieu d'où elle est descendue. Comme les rayons du soleil nous touchent bien, mais ils ne laissent pas d'être au ciel, d'où ils sont envoyés sur la terre, tout de même une âme grande et sacrée, transmise au monde pour nous faire voir de plus près la divinité, converse bien avec nous; mais toujours par un de ses bouts

1. En latin : *Specus.... non manu factus, sed naturalibus causis in tantam laxitatem excavatus.*

2. *Et n'est pas*, c'est-à-dire : et il n'est pas.

elle tient à son origine et ne s'en détache point. Elle y est suspendue, elle y tourne les yeux et s'y appuie. Ce qu'elle est parmi nous, c'est pour être notre guide, et comme plus judicieuse, assister à nos actions et nous apprendre à les gouverner.

II. Mais comme la connoîtrez-vous? quand vous la verrez ne se parer d'autre chose que du sien; car est-il rien de si hors de propos que de louer un homme pour des choses qui ne sont pas à lui? N'est-ce pas n'avoir point de sens, que d'admirer ce qui d'un moment à l'autre peut changer de possesseur? La selle de velours et le mors doré ne font point la bonté d'un cheval. Voyez un lion que le commerce des hommes ait réduit à se laisser dorer le crin et recevoir les embellissements qu'il plaît à son gouverneur de lui donner; et en voyez un autre qui ferme, nerveux, et d'une haleine entière¹, n'a pour ornement que cette hideur effroyable avec laquelle la nature l'a fait naître dans les déserts; je ne doute point que vous ne trouviez cettui-ci de meilleure grâce que l'autre, à qui par un long apprivoisement vous verrez souffrir des choses si éloignées de son impérieux et magnanime naturel. C'est une folie à un homme de se glorifier de ce qui n'est point à lui. Le nombre des raisins, et la pesanteur des grappes qui font ployer les échalias, est la louange d'une vigne : quand elle est fertile, elle est belle. En un homme il faut louer ce qui est sien, et non autre chose. Il a de beaux enfants, une belle maison, beaucoup de terres labourables, et force argent en rente; tout cela est près de lui, je l'avoue; mais dans lui il n'y en a rien. Donnez-lui des louanges des choses qu'on ne lui peut ôter ni donner, et qui proprement appartiennent à l'homme. Demandez-vous que c'est? L'esprit, et en cet

1. *Integri spiritus*, dit Sénèque.

esprit une raison qui n'ait aucun défaut. L'homme est un animal raisonnable; son bien est donc parfait, quand il est parfaitement ce que nature a voulu qu'il soit. Mais que lui demande cette raison? La chose du monde la plus aisée : qu'il vive selon nature. Tout ce qu'il y a d'empêchement, c'est une folie universelle qui le fait naître. Nous tombons l'un sur l'autre dans les vices; le peuple nous pousse; personne ne nous retient : comme seroit-il possible de nous garantir?

ÉPÎTRE XLII.

ARGUMENT. — I. Les hommes de bien sont rares. — II. A faute de puissance, et non de volonté, on cesse bien souvent de mal faire. — III. Nous ne savons faire choix des choses qui nous sont utiles. — IV. La perte des choses fortuites n'est point fâcheuse.

I. Je vois bien que celui de qui vous m'écrivez vous a déjà fait croire qu'il est homme de bien. Ce n'est pas chose qui se puisse ni faire ni reconnoître en si peu de temps. Savez-vous ce que j'appelle en cet endroit homme de bien? Celui qui l'est aucunement; car quant à l'autre qui l'est¹ en perfection, il en est peut-être comme du phénix : il s'en voit un en cinq cents ans; il ne s'en faut point ébahir : la fortune en la génération des choses grandes veut des intervalles, et les recommande par la rareté. Pour les médiocres, et qui naissent parmi la presse, elle les produit ordinairement. Mais pour retourner à votre homme, il est encore bien loin de son compte; et s'il

1. Ainsi dans l'édition de 1645; celles de 1639 et de 1648 portent *qu'il est*.

savoit que c'est d'un homme de bien, il ne le penseroit encore être, et possible perdrait l'espérance de pouvoir jamais le devenir. S'il se fonde en ce que les méchants ne lui plaisent point, il ne fait rien en cela que les méchants mêmes ne fassent; et la plus rigoureuse punition que souffre la méchanceté, c'est qu'elle se déplaît à soi-même, et que ceux qui la font ne l'approuvent pas. S'il allègue qu'il veut mal à ceux qui subitement arrivés à quelque grande puissance, s'y comportent insolemment; que sais-je si, quand il pourra ce qu'ils peuvent, il ne fera point ce qu'ils font?

II. La foiblesse en beaucoup de gens cache les vices, qui sitôt qu'ils penseront avoir assez de force, n'auront pas moins d'envie de paroître, que ceux à qui la bonne fortune a donné déjà courage de se découvrir. La méchanceté y est, mais les instruments lui manquent; il n'y a de quoi la montrer. Il n'est point de serpents si venimeux qu'on ne puisse manier sûrement tandis qu'ils sont roides de froid : le venin y est bien toujours, mais il est endormi. Il est assez de cruautés, d'ambitions et de luxures, capables d'aller du pair avec les plus signalés exemples qui s'en soient jamais vus : tout ce qui leur défaut, c'est que la fortune leur résiste et leur ôte le moyen de se produire. Donnez-leur la puissance des autres, vous leur trouverez la même volonté. Vous souvient-il qu'un jour que vous me parliez d'un homme de parmi le monde, et me disiez qu'il étoit du tout à vous, je vous dis que c'étoit un esprit volage, et que lui pensant tenir le bras, vous ne lui teniez que la manche? Fus-je menteur? Il a laissé la manche par où vous le teniez¹ : il s'en est enfui. Vous savez quels traits il vous a

1. Il y a dans Sénèque : *Te non pedem ejus tenere, sed pennam? Mentitus sum : pluma tenebatur, etc.*

joués depuis, et combien il vous a préparé de pièges, sans savoir que lui-même y devoit tomber. Il ne voyoit pas qu'en la perte des autres il procuroit la sienne, et qu'encore que ce qu'il demandoit lui pût servir de quelque chose, c'étoit néanmoins un fardeau sous lequel il seroit à la fin contraint de succomber.

III. C'est pourquoi quand nous affectons quelque chose, et que la passion nous la fait poursuivre avec beaucoup de labeur, il faut considérer, ou qu'elle est du tout inutile, ou qu'elle ne vaut pas l'incommodité que nous prenons pour y parvenir. Il est des choses superflues, et d'autres qui bien qu'elles ne le soient pas, toutefois n'ont pas de mérite assez pour nous travailler. Mais nous ne pénétrons pas si avant, et nous faisons accroire qu'on nous donne des choses qu'on nous vend bien cher ; et en cela se connoît notre peu de sens, que nous ne pensons acheter que ce qui nous fait mettre la main à la bourse, et croyons qu'on nous donne ce de quoi nous sommes nous-mêmes le payement. Nous nous impliquons de toutes sortes de sollicitudes, nous nous soumettons à toutes risques, et sommes contents de perdre l'honneur, le temps et la liberté, pour acquérir des choses où nous ne voudrions pas seulement penser, s'il nous falloit vendre ou quelque maison ou quelque héritage pour les avoir : tant il n'y a rien de quoi nous fassions si bon marché que de nous-mêmes ! Quand donc nous voudrions délibérer quelque chose, ou si nous sommes sur le point de l'exécuter, faisons comme quand nous entrons chez un marchand : sachons de quel prix est ce que nous voulons avoir ; ce qui ne nous coûte rien nous coûte quelquefois bien cher. Je vous pourrois nommer assez de choses de qui l'acquisition nous a fait perdre la liberté : pource qu'elles sont à nous, nous ne sommes plus à nous.

IV. C'est ce que nous avons à considérer, quand nous

avons envie d'avoir quelque chose : comme d'autre côté, s'il arrive que nous la perdions, notre consolation est, de nous représenter qu'elle étoit fortuite, que nous nous en sommes passés autrefois, et que nous nous en passerons bien encore à l'avenir. Si nous l'avons eue longtemps, nous dirons que nous avons eu loisir de nous en souler ; et si nous ne l'avons guère eue, que nous n'avons point sujet de regretter une chose à laquelle nous n'étions pas encore accoutumés. Nous aurons moins de bien, nous aurons donc moins d'inquiétudes ; nous aurons moins de crédit, nous serons moins ennuyés. Jetons les yeux sur tout ce qui nous ôte le sens, et pour qui nous fondons en larmes quand nous le perdons ; nous trouverons que ce n'est point le perdre qui nous afflige, mais l'opinion seule d'avoir perdu. Nous y pensons, mais nous n'en sentons rien. Qui se possède ne peut rien perdre ; mais le mal est, qu'il s'en trouve peu qui soient capables de se posséder.

ÉPÎTRE XLIII.

ARGUMENT. — I. Les actions des grands, jusques aux plus petites, ne peuvent être cachées. — II. L'homme de bien ne cache point sa vie, comme le méchant.

I. Vous vous ébahissez comme je suis si particulièrement informé de vos affaires, et qui me peut avoir découvert une chose que vous n'avez communiquée à personne. Ne savez-vous pas que le bruit¹ est un grand maître de nouvelles ? C'est par lui que j'ai eu des vôtres. Et quoi

1. En latin : *rumor*.

donc, direz-vous, suis-je si grand'chose qu'on fasse courir des bruits de moi? Ne prenez pas garde où je suis, mais où vous êtes. Toute chose éminente par-dessus ce qui est auprès d'elle est grande au lieu où elle est éminente. La grandeur n'a point de certaine mesure : c'est la comparaison qui l'accroît ou la diminue. Un bateau grand sur une rivière est petit sur la mer. Un gouvernail grand pour un navire est petit pour un autre. Faites si peu de cas de vous qu'il vous plaira : vous êtes grand en votre gouvernement. Toutes vos actions sont regardées; et jusques à votre manger et votre dormir, vous ne faites rien qui ne soit su.

II. Ce vous doit être plus de sujet de penser à vous. Vous serez heureux, quand vous pourrez vivre à la vue de tout le monde. Il y en a la plupart qui pensent que cette enceinte de murailles qui nous environne chez nous, n'est pas tant pour garder notre vie en plus de sûreté, comme pour commettre nos méchancetés avec plus de licence. Faites que vous n'en soyez pas de même. Pensez que vous avez une maison pour vous couvrir, et non pour vous cacher. Je vous vais dire une chose par où vous jugerez comme nous sommes gens de bien. Vous ne trouverez pas un homme seul¹ qui pût vivre à porte ouverte. Les portiers sont de l'invention de notre conscience : ce n'est point la magnificence qui nous a sollicités de les avoir. Nous vivons d'une façon que nous sommes surpris, si nous sommes vus sans y penser. Mais à quoi est bon de se cacher, et de fuir les yeux et les oreilles des personnes? La bonne conscience appelle la multitude. La mauvaise, en quelque solitude qu'elle se réduise, a toujours de l'anxiété. Si ce que vous faites est honnête, pourquoi ne voulez-vous que tout le monde le sache? S'il est déshon-

1. C'est-à-dire un seul homme.

nête, puisque vous le savez, que gagnez-vous qu'on ne le sache point? Que vous êtes un pauvre homme, si vous comptez ce témoin à rien!

ÉPÎTRE XLIV.

ARGUMENT. — I. De la vraie et fausse noblesse. — II. Les nobles et les roturiers ont même origine. — III. Le trop grand desir des biens de fortune empêche la félicité.

I. Vous alléguez toujours votre petitesse, et dites que ni la nature, ni la fortune n'ont rien fait pour vous. Je m'étonne bien de vous ouïr tenir ce langage, vu le moyen que vous avez de vous ôter de parmi le peuple, et monter si haut qu'il n'y aura rien au-dessus de vous. Une des bonnes choses qui soient en la philosophie, c'est qu'elle n'épluche point les généalogies. Si nous recherchons d'où les hommes sont venus premièrement, nous sommes tous de la race des Dieux. Vous êtes chevalier : votre industrie vous y a fait parvenir ; mais vraiment il y en a bien qui ne le sont pas. On ne reçoit pas tout le monde à être sénateur ; et aux armes même, où il n'y a que du péril et de la peine, les soldats n'y sont pas reçus qu'avec élection. Les capitaines font quelquefois les dégoûtés à les enrôler. La bonne conscience ouvre sa porte à tout le monde. Nous sommes tous de bonne maison pour elle. La philosophie ne distingue point les personnes ; elle a de la splendeur assez pour tous. Socrate n'étoit pas gentilhomme ; Cléanthe gagnoit sa vie à tirer de l'eau et arroser les jardins. Platon n'étoit pas noble quand il vint à la philosophie ; ce fut elle qui lui donna cette qualité. Pourquoi vous défiez-vous de votre suffisance? Qui

vous fait désespérer de pouvoir aller du pair avec eux ? Faites-vous digne de leur mérite, et ils vous avoueront de leur race. Vous en serez digne, si vous croyez qu'il n'y ait homme au monde plus noble que vous. Le plus pauvre a autant de prédécesseurs que le plus riche ; il n'y a homme de qui la première origine ne soit au delà de toute mémoire. Platon dit qu'il n'y a point de valet qui ne soit de race de rois, ni de roi qui ne soit de race de valets : tout se bigarre de cette façon avec le temps.

II. La vicissitude des choses est l'exercice de la fortune. Qui est-ce qui est donc noble ? Celui qui naturellement a la disposition à la vertu. C'est tout ce qu'il y faut considérer. Autrement, si vous en voulez faire la décision par l'antiquité, il n'y a si chétif qui, de père en père et d'aïeul en aïeul, ne vous mène si loin, qu'il ne se trouvera rien au-devant de lui. C'est bien chose sans doute, que depuis la naissance du monde, nous ne pouvons être venus jusqu'à notre siècle, que par une mutation alternative de toute sorte de conditions. Une basse-cour¹ pleine d'images enfumées n'est point ce qui fait l'homme noble ; ceux qui ont été gens de bien devant nous ne l'ont point été pour nous faire avoir de la réputation : nous n'avons rien à ce qui nous a précédés². C'est l'esprit qui fait l'homme noble, quand d'une cabane, aussi bien que d'un palais, il se peut élever au-dessus de la fortune.

III. Posez donc le cas que vous n'êtes point gentilhomme, mais roturier ; que vous importe, puisque vous avez moyen de si bien faire, qu'en quelque compagnie de gentilshommes que vous soyez, il n'y aura que vous qui soit noble ? Demandez-vous comment ? Si vous ne prenez point l'avis du peuple à faire distinction de ce qui est bon ou

1. C'est ainsi que Malherbe traduit, selon sa coutume, le mot *atrium*.

2. *Nec quod ante nos fuit nostrum est*, dit Sénèque.

mauvais, l'importance n'est pas d'où les choses viennent, mais où elles vont. On ne peut nier que ce qui nous peut faire vivre heureusement ne soit bon; car il n'est point susceptible d'empirement. D'où vient donc que nous ne trouvons le bon chemin? De ce que bien que nous désirions tous la vie heureuse, nous prenons ses instruments pour elle, et la fuyons en la désirant; car au lieu de nous procurer une sécurité solide et une confiance inébranlable, qui sont deux points où gît la félicité, nous cherchons de tous côtés des sujets de nous affliger; et marchant par un chemin plein d'embûches, nous nous chargeons de tant d'équipage, que nous ne sommes pas assez forts pour le porter. De cette façon nous n'avons jamais notre compte, et tant plus nous travaillons, tant moins il se trouve de besogne faite. Nous reculons au lieu d'avancer, et comme tous ceux qui courent dans un labyrinthe, nous nous impliquons toujours davantage, et pour faire trop de diligence, sommes cause de notre retardement.

ÉPÎTRE XLV.

ARGUMENT. — I. Peu de livres, mais bons. Les disputes captieuses des philosophes sont inutiles. — II. Le vice nous fait la guerre sous une apparence de vertu. — III. Quel homme se peut dire heureux. — IV. Si toutes les choses nécessaires peuvent être appelées bien. — V. La meilleure partie de la vie se passe à la recherche des choses superflues.

I. Vous vous plaignez qu'il se recouvre peu de livres en vos quartiers¹. Ce n'est rien d'en avoir beaucoup :

1. En latin : *Librorum istic inopiam esse quereris.*

l'importance est qu'ils soient bons. Je sais bien que la diversité des lectures donne du plaisir; mais il y a plus de profit à n'en faire qu'une. Le moyen d'être bientôt où vous avez envie d'aller, c'est de n'aller que par un chemin, sans vous égarer d'un sentier à l'autre. Ce n'est pas marcher, c'est rôder. Vous me direz que vous me demandez des livres, et non pas du conseil. Je suis prêt de vous envoyer tout ce que j'en ai, et ne m'en laisser pas un. Je suis bien marri que moi-même je ne vous puis aller trouver, et vous jure que si ce n'étoit que j'espère que vous aurez bientôt fait votre commission¹, tout vieil et indisposé comme je suis, j'eusse encore entrepris ce voyage, et que ni Scylle, ni Charybde, ni tout ce que les fables nous content de la difficulté de ce trajet, ne m'en eussent retenu. S'il ne se fût point trouvé de vaisseau, je fusse plutôt passé à nage, tant j'ai d'envie de vous embrasser, et de voir le progrès que vous avez fait. Au demeurant, pource que vous me demandez mes livres, je ne m'en estime point plus habile homme; non plus que je m'estimerois beau fils², si vous m'aviez demandé mon portrait. Ce que vous en faites est pour me faire plaisir, plutôt que pour bonne opinion que vous en ayez; et c'est l'amitié que vous me portez qui vous abuse. Tels qu'ils sont, lisez-les, comme d'un homme à qui la vérité plaît, et qui ne la sachant point encore, contre toutes les difficultés qui s'y treuvent demeure opiniâtre à la chercher; car de moi, je n'ai point de maître: je ne porte le nom de personne. J'honore beaucoup le jugement des honnêtes hommes, mais je ne méprise pas le mien. Ils ont cherché comme nous sans rien trouver: ce que possible ils eussent fait, s'ils n'eussent désiré que les choses nécessaires, et ne se fussent

1. C'est-à-dire que vous sortirez bientôt de charge et reviendrez ici.

2. *Formosum putarem*, dit le latin.

point amusés aux superflues. La subtilité des paroles et les disputes captieuses leur ont fait perdre beaucoup de temps. Nous faisons des nœuds, sans autre fin que pour les délier, tant nous avons de loisir : nous savons déjà vivre, nous savons déjà mourir. Quand il est question de nous garder d'être trompés aux choses, et non point aux paroles, c'est une besogne où notre esprit a besoin de toute sa force : il ne faut point qu'il oublie rien à la maison. A quoi peut servir cette distinction de similitudes de paroles, où personne hors de la dispute ne se peut tromper ?

II. Ce sont les choses qui nous abusent : ce sont donc les choses qu'il faut discerner. Nous prenons les mauvaises pour les bonnes. Quand nous avons fait un souhait, nous en faisons un contraire ; nos vœux sont combattus par nos vœux, et nos conseils se font la guerre l'un à l'autre. En combien de choses se conforme la flatterie à l'amitié ? Il ne lui suffit pas de l'imiter ; elle fait davantage et passe encore plus avant. Les oreilles s'ouvrent quand elle parle, et avec une réception favorable la font descendre jusques au cœur. Ce qui en est le plus dangereux, c'est ce qu'on y trouve le plus doux. Apprenez-moi à connoître cette similitude. Un ennemi se présente à moi sous un visage d'ami. Le vice me veut surprendre ; de peur que je ne le reconnoisse, il emprunte le nom de la vertu : la témérité se fait appeler valeur, la fainéantise discrétion, et la timidité bon jugement. C'est en cela qu'il y a du danger d'être trompé : donnez-moi de certaines marques pour les connoître. Un homme à qui on demande s'il a des cornes n'est pas si malavisé que de se porter la main au front, pour savoir ce qui en est, ni si grossier, qu'il ne sache bien qu'il n'en a point. Vous avez beau prêcher, s'il vous en dit¹ : ce sont tromperies, qui

1. *S'il vous en dit*, c'est-à-dire, « si le cœur vous en dit, si vous êtes

non plus que celles des joueurs de gobelets, ne sont point dangereuses. Au contraire, quand on y est bien trompé, c'est quand on y prend bien du plaisir. Nous demandons qu'on nous trompe encore une fois : refaites, que j'entende comme cela se fait : il ne m'en souvient plus. J'en dis de même de ces captions¹ ; car comme voulez-vous que je les appelle autrement ? il y a aussi peu de bien à les savoir, que de mal à ne les savoir point.

III. Si vous avez envie d'éclaircir des ambiguïtés, apprenez-nous que celui que le commun appelle heureux, ne l'est point ; que celui qui a ses coffres pleins d'argent, n'est point riche ; mais celui qui porte son bien en l'âme, qui haut et brave, foule aux pieds ce qui est merveille aux autres, qui ne voit personne avec qui il voulût changer de condition, qui n'estime l'homme que par cette seule partie qui le fait homme, qui sait le chemin que la nature lui montre, et se conforme à ce qu'elle ordonne ; à qui nulle violence ne peut rien ôter, qui convertit le mal en bien ; judicieux aux doutes, et ferme aux secousses ; inétonnable² aux frayeurs, impénétrable aux mouvements ; à qui la fortune, quand de toute sa force elle lui a tiré la plus dangereuse de toutes ses flèches, ne fait point de plaie, mais seulement quelque légère égratignure, bien à peine, et bien rarement ; car pour les traits communs desquels elle débelle³ ordinairement le reste des hommes, ils bondissent sur lui comme la grêle, qui fait bien quelque bruit sur les tuiles de nos maisons, mais se résout

d'humeur à cela. » Ce membre de phrase a été retranché dans l'édition de 1659, où on lit : « Vous avez beau le lui persuader : ce sont, etc. »

1. *Caption*, sophisme. Sénèque nous dit lui-même qu'il traduit *sophisma* par *captio*.

2. *Inétonnable* à.... « qui ne peut être étonné par.... » *étonné*, avec la force de sens du latin *attonitus* (stupéfait, épouvanté).

3. *Débeller* (*debellare*), dompter.

tout aussitôt, sans faire mal à ceux qui sont dessous. A quelle fin m'amusez-vous à cette façon d'argumenter, que vous-même appelez mensongère, de laquelle on a tant écrit de livres? Si vous avez de la subtilité, ce n'est que mensonge que toute ma vie. Faites paroître votre bel esprit à me convaincre, et me réduisez à la vérité.

IV. J'estime une infinité de choses nécessaires, desquelles une grande partie est superflue, et celles qui ne le sont point ne peuvent rien contribuer à ma félicité. Ce sont là nos difficultés qu'il faut combattre, et les obscurités qu'il faut éclaircir; car il ne s'ensuit pas que tout aussitôt une chose soit bonne pource qu'elle est nécessaire. Si nous donnons le nom de bien à du pain, à de la bouillie et à tout plein d'autres choses dont nous ne nous pouvons passer, nous ne lui faisons pas beaucoup d'honneur : ce qui est bien est toujours nécessaire; ce qui est nécessaire n'est pas toujours bien; car il se trouve assez de choses qui ne sont d'aucun mérite, et qui cependant ne laissent pas d'être très-nécessaires.

V. Il n'y a personne, à mon avis, si mal informé de l'importance du nom de bien, qu'il le veuille rabaisser à des choses qui n'ont autre commodité que de nous aider à passer une journée. Et quoi donc? au lieu de ces distinctions de néant qui vous arrêtent, ne seroit-ce pas une plus digne et plus fructueuse occupation pour votre esprit, de faire entendre au monde que la meilleure partie du temps se perd à la recherche des choses superflues, et que la vie bien souvent se trouve passée, tandis qu'on fait des provisions pour la passer? Regardez tout ce qu'il y a d'hommes au monde, et les considérez un pour un¹, ou tous à la fois, vous n'en trouverez pas un qui ne re-

1. *Un pour un*, un à un, ou « un par un, » comme on lit dans l'édition de 1659.

mette sa vie au lendemain. Demandez-vous de quoi cela nuit? De plus qu'il ne se peut dire; car ils ne vivent pas, mais ils vivront; ils diffèrent toutes choses d'un jour à l'autre. Quand nous ne ferions autre chose qu'y penser, la vie nous devanceroit toujours; mais à cette heure étant lents et paresseux comme nous sommes, elle passe au delà de nous, comme étrangère, et n'y a jour qu'elle ne se perde, bien qu'elle ne finisse qu'au dernier. Mais de peur de faire un livre plutôt qu'une lettre, et vous remplir les mains de papier, je me réserverai pour une autre fois¹ à disputer contre ces pointilleux si déliés, qui oublient de faire, tant ils sont empêchés à parler.

ÉPÎTRE XLVI.

ARGUMENT. — Les beaux livres, quelque grosseur qu'ils aient, ne sont jamais longs.

J'ai reçu votre livre que vous m'aviez promis, et l'ai ouvert, pensant ne faire qu'y mettre le nez, et le refermer tout aussitôt, pour le lire une autre fois quand j'en aurois la commodité. Mais je l'ai trouvé si bien à mon goût, qu'il a fallu que je sois allé de long². Je ne saurois mieux vous faire croire ce qu'il m'en semble, que de vous dire qu'encore que sa grosseur le fera plutôt estimer quelque ouvrage de Tite Live ou d'Épicure que le vôtre ou le mien, je n'ai pas laissé de le trouver court, et ne m'est point parti des mains que je ne l'aie couru de bout en bout. Il se faisoit tard, je mourois de faim, la pluie

1. Ainsi dans l'édition de 1645. Celles de 1639 et de 1648 donnent : « pour une fois. » Le latin porte : *in alium diem*.

2. *Aller de long*, continuer.

me menaçoit; mais avec tout cela, j'en ai vu la fin. Il ne m'a pas réjoui seulement, il m'a contenté. Quelle vivacité d'esprit, quelle force de courage n'y ai-je point reconnue! Je dirois, quelle saillie! si en quelque endroit il y eût des reprises d'haleine et des rehaussements par intervalles; mais il n'y en a point. Tout y est si continu que je puis dire que c'est une besogne virile et vraiment sacrée : et cependant il ne laisse pas d'y avoir toujours quelque trait agréable aux lieux où il s'est offert occasion d'y mêler de la douceur. Vous êtes grand, il le faut avouer, et relevé, comme j'ai toujours désiré que vous soyez, et comme je prendrai plaisir de vous voir continuer. Il se peut bien faire que l'abondance de la matière vous a servi de quelque chose; c'est pourquoi je conseillerai toujours de la prendre fertile, qui occupe l'esprit et qui l'excite. Je vous en dirai davantage de votre livre quand je l'aurai repassé encore une fois; le jugement que j'en fais à cette heure, c'est comme si je l'avois seulement ouï, et non pas lu. Laissez-le-moi fouiller, et ne craignez point que je ne vous en die librement ce que j'en trouverai. Oh! que vous êtes heureux de n'avoir rien qui me donne sujet de vous mentir de si loin, si ce n'est que, suivant la corruption du siècle, je voulusse mentir par accoutumance, ne pouvant mentir par occasion!

ÉPÎTRE XLVII.

ARGUMENT. — I. Comme il faut vivre avec les serviteurs. — II. Que leur emploi est différent, selon qu'il plaît à la fortune.

I. Je suis bien aise d'entendre de ceux qui viennent de vos quartiers comme vous vous comportez doucement

avec vos serviteurs. Vous êtes trop suffisant et trop judicieux pour en user autrement. Sont-ce serviteurs? ce sont hommes, ce sont domestiques, ce sont petits amis; et si nous considérons que la fortune a le même commandement sur nous qu'elle a sur eux, ils peuvent dire : « Nous sommes tous conserviteurs. » C'est pourquoi je me ris de ceux qui penseroient s'être fait grand tort d'avoir fait manger un serviteur avec eux. Pourquoi le font-ils? par une coutume vaine et fastueuse, qui s'est introduite, qu'un maître ne mangeroit pas à son aise, s'il n'avoit une douzaine de valets debout à ses côtés. Monsieur est à table, qui se remplit, et, à peine de crever, se met des viandes au ventre, qu'il est puis après bien empêché d'en faire sortir : et cependant les pauvres serviteurs sont là, qui n'osent pas seulement mouvoir les lèvres. S'ils soufflent, aussitôt le bâton est sur les épaules : un toussement, un éternument, un hoquet, qui sont choses casuelles, leur sont crimes irrémissibles. De quelque façon qu'ils interrompent le silence, ils sont assurés des étrivières, ou de quelque chose de pis, et demeurent en cette posture et en cette abstinence jusques au jour. De là vient que n'osant rien dire en la présence de leurs maîtres, ils parlent en leur absence, au lieu qu'autrefois ceux à qui leurs maîtres permettoient de parler, non devant eux seulement, mais avec eux, et ne leur faisoient point coudre la bouche, comme on fait aujourd'hui, présentoient librement leurs têtes pour celles de leurs maîtres; et s'ils les voyoient près de tomber en quelque péril, s'y exposoient volontairement, pour les en garantir. Ils parloient en compagnie, mais ils se taisoient en la torture. De cette même arrogance est procédé le proverbe qui se dit communément : *Autant de valets, autant d'ennemis*. On se trompe : ils ne sont point nos ennemis, mais nous leur en donnons tout le sujet que nous pouvons. Je n'allègue

point l'inhumanité que nous avons d'employer des hommes aux mêmes services où nous employons des bêtes. Cependant que nous sommes à table, l'un a charge de marcher sur ce que nous crachons; l'autre, de ramasser ce que laissent tomber des ivrognes, qui bien souvent seront si soûls, qu'ils ne verront goutte; l'autre avec une adresse étudiée donnera de la viande à la compagnie; il montrera sa suffisance à trouver bien les jointures de l'aile ou de la cuisse de quelque oiseau. Misérable, certainement, de n'être au monde que pour couper une perdrix ou un levraut, de bonne grâce! si ce n'est que celui qui pour la volupté tient école de cette science l'est encore plus que lui, qui ne l'apprend que par nécessité. Un autre qui sert au buffet est paré comme une femme, et lui fait-on disputer sa jeunesse contre les années. Il est hors d'un âge où son maître le veut ramener par artifice, et porte déjà l'habit de soldat, qu'il lui fait abattre le poil avec le rasoir, ou arracher du tout. Il passe toute la nuit sans dormir, une partie à servir son maître à table, et l'autre à le contenter au lit. Un autre, qui a charge de tenir le contrôle des actions de ceux qui sont à table, se tient là planté à les regarder, afin que selon qu'ils auront mieux fait leur devoir, ou de flatter, ou de boire, ou de causer, il les fasse revenir le lendemain. Ajoutez-y ceux qui vont acheter la viande, qui savent exactement le goût du maître, ce qui l'excite (ce qu'il est bien aisé de voir), quelle nouveauté lui rend l'appétit, de quoi il est ennuyé, et ce que ce jour-là il prendra plaisir de manger. Cependant il penseroit avoir perdu sa noblesse, s'il avoit appelé quelqu'un de ses serviteurs à manger avec lui. Les Dieux sont bien plus justes, qui pour rétribution de cette arrogance, leur donnent bien souvent des maîtres du nombre de ceux qu'ils ont ainsi méprisés. J'ai vu chez Calliste celui qui avoit été son maître, qui lui avoit mis l'écriveau,

et l'avoit mis en vente parmi ses esclaves de rebut, recevoir cet affront à la porte, qu'on l'ouvroit aux autres, et que lui seul étoit empêché d'entrer. Le serviteur qui avoit été mis en la première dizaine par où le crieur commence sa proclamation rendit le change à son maître, et comme il ne l'avoit pas estimé digne de sa table, il voulut passer plus outre en sa revanche, et ne l'estima pas seulement digne de sa maison. Ce maître avoit vendu Calliste; mais combien de choses vendit depuis Calliste à son maître! Voulez-vous remarquer comme celui que vous appelez votre serviteur est de même origine, qu'il jouit du même ciel, qu'il respire le même air? C'est sous la même condition de vivre et de mourir que vous. Il vous est aussi possible de le voir libre, comme à lui de vous voir serviteur. Combien pensez-vous qu'il y eût d'hommes de bonne maison, et qui, par le service qu'ils faisoient à la guerre, s'acheminoient à la qualité de sénateur, qu'en la défaite de Varus la fortune fit descendre à des services indignes, et rendit les uns bergers et les autres gardiens de quelque loge¹ au milieu des champs! Et puis méprisez un homme pour être en un état où vous pouvez être réduit! Je ne veux pas m'embarquer en cette matière, et disputer de l'usage des serviteurs à qui nous sommes si superbes, si cruels, et si contumélieux². Toutefois voici la règle que j'en fais: vivez avec vos inférieurs, comme vous voulez que vos supérieurs vivent avec vous. Autant de fois que vous vous représenterez la puissance que vous avez sur votre serviteur, autant de fois représentez-vous que votre maître n'en a pas moins sur vous. — Oui, mais je n'ai point de maître. — Vous êtes encore jeune; vous en pourriez bien avoir un. Ne savez-vous pas

1. *Loge (casa)*, maisonnette.

2. *Contumélieux (contumeliosus)*, outrageant.

en quel âge Hécube fut esclave, en quel âge le furent Crésus, la mère de Darius, Platon, et Diogène? Vivez doucement avec vos serviteurs; donnez-leur de la privauté; faites-les deviser, délibérer, et manger familièrement avec vous. Je sais bien qu'en cet endroit tous nos délicats se vont écrier qu'il n'est rien de si malséant et de si vilain que cette communication; et cependant tout braves et altiers comme ils sont, je les trouverai bien souvent baisant la main aux valets des autres. Ne voyez-vous pas même comme nos pères ont reconnu qu'il y avoit trop d'envie au nom de maître, et trop d'injure au nom de serviteur? Ils appeloient le maître père de famille; et quand ils vouloient signifier¹ les serviteurs, ils disoient : ceux de la maison². Cette observation est encore aujourd'hui gardée aux comédies. Ils instituèrent une fête où non-seulement ils voulurent que les serviteurs mangeassent avec leurs maîtres, mais aussi leur donnèrent des honneurs, et leur remirent la juridiction de leur famille, comme si leur maison eût été une petite république. — Et quoi donc? je ferai seoir tous mes serviteurs à ma table? — Comme vous n'appellez pas indifféremment tous ceux qui sont libres à manger avec vous, ainsi ferez-vous distinction des serviteurs : vous vous trompez, si vous pensez que je rejette un mulétier, pource que c'est un mulétier; ou un vacher, pource qu'il est vacher. Je n'aurai point d'égard à leurs chargés, mais à leur vie.

II. Il dépend de nous d'être ou bons ou mauvais; mais d'être employés à une chose ou à l'autre, cette distinction appartient à la fortune. Faites-en manger quelques-uns avec vous, pource qu'ils en sont dignes; les autres, afin qu'ils le deviennent. S'ils ont quelque chose de servile, comme cela se peut faire par la conversa-

1. *Signifier*, désigner. — 2. En latin : *familiares*.

tion qu'ils ont avec des personnes sordides, ils le perdront s'ils sont reçus en la compagnie de gens d'honneur. Ce n'est pas *in foro* seulement, *vel in curia* ¹, qu'il faut chercher un ami : si vous y prenez garde, vous n'aurez que faire d'aller si loin. Bien souvent une bonne matière chomme² à faute d'ouvrier : faites-en la preuve. Un homme est malavisé qui marchande un cheval, s'il s'amuse à regarder la bride et la selle. Aussi est celui qui fait jugement d'un homme, ou par ses habits, ou par sa condition, qui n'est autre chose qu'une robe qu'il a tout à l'entour de lui. Est-il serf ? oui : mais peut-être il a l'âme libre. Est-il serf ? Quel mal lui fait cela ? Montrez-m'en un qui ne le soit point. L'un sert aux femmes, l'autre à l'argent, l'autre aux honneurs et tous à la crainte en général. Je vous ferai voir un homme de qualité consulaire qui fait sa maîtresse d'une vieille, un riche qui sert une chambrière, et de jeunes gens des meilleures maisons qui servent à des comédiens. De toutes les servitudes la plus indigne, c'est la volontaire. Ne croyez pas ces glorieux qui vous disent qu'il ne faut pas faire bon visage aux serviteurs ; gardez votre avantage, mais sans arrogance ; faites qu'ils vous respectent, et non qu'ils vous craignent. On me dira peut-être qu'à mon compte il faudroit affranchir tout ce qu'il y a de serviteurs, et qu'il n'y eût plus de différence d'eux à leurs maîtres. On se trompe, ce n'est point mon intention ; mais, comme je viens de dire, je veux que les serviteurs respectent les maîtres, et non qu'ils les craignent. Je vois bien que c'est, direz-vous : vous voulez qu'ils vivent avec moi comme mes clients, ou comme gens qui me viennent voir à mon lever. Les Dieux se contentent qu'on les respecte et qu'on

1. *Au forum.... ou dans la curie (au sénat).*

2. *Chommer*, chômer. En latin : *Sæpe bona materia cessat sine artifice.*

les aime. Un maître est injuste, s'il demande plus qu'il ne faut. Où il y a de la crainte, il ne peut y avoir d'amour. Vous faites donc très-bien, à mon jugement, de ne vouloir point que vos serviteurs vous craignent, et de ne les châtier, quand ils faillent, d'autre chose que de paroles. Il est des occasions où il est nécessaire de frapper; mais ce n'est pas à dire qu'aussitôt qu'une mouche nous pique, il faille avoir le bâton en la main. La délicatesse nous amène ordinairement à cette rage, qu'aussitôt qu'il nous arrive quelque chose autrement que nous ne voudrions, nous entrons en colère, et voulons faire comme les rois, qui, bien qu'ils n'ignorent pas que par la grandeur de leur fortune ils sont hors de la portée de toutes injures, et que le reste du monde n'est que foiblesse auprès de leur force, toutefois, pour avoir sujet de faire déplaisir, se plaignent d'en avoir reçu. Je ne vous entretiendrai pas davantage, parce que je sais bien qu'il ne vous faut point de remontrances. Un homme de bien se plaît en sa prudence; il ne s'en divertit jamais; la malice, comme une girouette, se tourne tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; et sans regarder si le change lui porte quelque avantage, pense toujours avoir assez fait d'avoir changé.

ÉPÎTRE XLVIII.

ARGUMENT. — I. Le mal, comme le bien, doit être commun entre les amis. — II. Les sages desirent le profit de leurs amis; et les fols ne fondent l'amitié que sur leur propre intérêt. — III. Fuir la sophisterie. — IV. La philosophie nous promet de nous faire égaux aux Dieux.

J'ai reçu de vous une lettre sur le chemin, aussi longue que le chemin même. J'en réserverai la réponse pour

une autre fois ; car il n'est pas possible que je vous donne un bon conseil, que premièrement je ne me retire à part pour y penser. Je sais bien qu'avant que me consulter, vous avez été longtemps à vous y résoudre. Je vous laisse donc à penser si je dois légèrement décider ce que vous avez eu de la peine à me proposer ; puis il y a des considérations en moi, qui ne sont point en vous. Je parle en épicurien ; mais quoi que je die, rien ne me peut être considérable pour vous qu'il ne le soit pour moi.

I. Si ce qui vous touche ne me touche, je ne suis pas votre ami : nous ne devons rien avoir de séparé. Bien et mal, tout est partageable entre nous ; tout nous est commun : aussi n'est-il pas possible qu'un homme vive heureusement, qui ne tourne les yeux que sur soi-même, et qui ne considère que son profit. Il faut que vous viviez pour un autre, si vous voulez vivre pour vous. Cette société, parce qu'elle nous mêle les uns aux autres, et nous apprend qu'il y a quelque droit universel entre les hommes, est saintement et religieusement observable ; mais encore plus parce qu'elle sert à l'entretien de cette autre plus intime et plus étroite de laquelle je vous ai parlé. Si beaucoup de choses vous sont communes avec un autre à qui la seule humanité vous oblige, toutes le vous seront avec un ami. Voilà, Lucilius, de quoi je voudrais que tous ceux-ci qui sont si subtils me fissent des leçons, et qu'ils m'apprirent plutôt ce que je suis obligé de faire, ou pour un ami, ou pour un homme, que non pas combien ces mots d'homme et d'ami ont de significations.

II. La sagesse et la folie me montrent des chemins différents ; à laquelle me rangerai-je ? quel parti êtes-vous d'avis que je prenne ? La sagesse a de l'amitié à l'endroit de tous les hommes. La folie n'a pas même de l'huma-

nité à l'endroit de ses amis. La sagesse se prépare pour l'utilité de ses amis. La folie se prépare des amis pour son utilité.

III. Vous me tournez les paroles d'un sens à l'autre, et vous amusez à ranger les syllabes; mais me voudriez-vous bien faire croire que si je ne sais faire des interrogations captieuses, et des propositions véritables, tirer une conclusion fausse pour l'approbation d'un mensonge, que je ne pourrai connoître ce que je dois fuir ou désirer? Je rougis de honte qu'en l'âge où nous sommes, nous nous jouons d'une chose de telle importance. Un rat est une syllabe; un rat mange le fourmage¹; il s'ensuit donc qu'une syllabe mange le fourmage. Prenez le cas que je ne sache me défaire de cette surprise: en quel inconvénient tomberai-je, ou qu'est-ce qu'il m'en sera de pis? Ce sera peut-être que quelque jour, pensant prendre un rat au trébuchet, je n'y prenne une syllabe; ou que si je n'y prends garde, une syllabe ne mange mon fourmage. Mais peut-être cette conséquence semblera plus subtile et mieux tirée: un rat est une syllabe, une syllabe ne mange point de fourmage, un rat donc ne mange point de fourmage. O niaiseries vraiment dignes de petits enfants! Est-ce pourquoi nous fronçons les sourcils? Est-ce pourquoi nous nous laissons croître la barbe? Est-ce² que nous enseignons avec un visage si mélancolique et si rechigné?

IV. Voulez-vous savoir ce que la philosophie promet aux hommes? Conseil. L'un se voit prêt à mourir, l'autre n'a de quoi vivre; l'autre est en peine pour la conservation de ses richesses, et l'autre envieux de celles d'autrui. Cettui-là craint sa mauvaise fortune; cettui-ci est en ombrage pource qu'il voit que tout lui succède. Ses prospéri-

1. *Fourmage*, fromage, — 2. Est-ce ce que. (*Édition de 1645.*)

tés lui sont suspectes : il voudroit bien s'en démêler. L'un est mal avec les hommes, et l'autre n'est pas bien avec les Dieux. A quoi leur peuvent servir ces badineries que vous leur alléguerez ? Il n'est point question de rire. Ceux qui vous appellent sont en peine. Les uns ont perdu leurs biens sur la mer, les autres sont prisonniers, les autres malades, les autres nécessiteux, les autres ont arrêé de mort, et déjà le glaive est tiré pour leur frapper la tête. Vous leur avez promis à tous du secours. A quoi vous amusez-vous ? où pensez-vous ? Cettui-ci que vous entretenez de chansons, assurez-le. Tout ce que vous voyez ici d'affligés jettent les yeux sur vous. Toute espérance d'avoir secours que de vous est perdue pour eux. Ils vous prient de remédier à leurs inquiétudes, et avec le flambeau de vérité leur donner moyen de se remettre en chemin. Faites-leur connoître les choses que la nature a fait¹ nécessaires, et celles qu'elle a fait superflues, combien il y a peu de peine à suivre ses règles, combien est contente et pleine de toutes commodités la vie de ceux qui s'y rangent, et combien au contraire ont d'anxiétés et d'amertumes ceux qui se conduisent par opinion. Apprenez-leur à vaincre leurs passions, ou pour le moins à les modérer. Plût à Dieu que toutes ces sophisteries ne fussent qu'inutiles ! Elles sont pernicieuses, je le vous montrerai quand vous voudrez, et vous ferai avouer qu'il n'y a rien qui rompe et débilité un bel esprit comme font ces subtilités. J'ai honte de dire comme ils équipent un homme contre la fortune, et quelles armes ils lui mettent en main pour la combattre. C'est ici le chemin du souverain bien par où vous allez. Vous ne trouvez que des tricheries et des exceptions infâmes à ceux même qui sont

1. *Fait*, et non *faites*. Tel est le texte de toutes les éditions, même encore de celle de 1667.

au tableau du prêteur¹; car à quoi tendent vos interrogations captieuses, sinon à surprendre un homme pour lui faire faire quelque faute en la forme de procéder? Mais comme le prêteur relève ceux-ci, la philosophie tout de même relève les autres, et les rétablit en leur entier. Qu'avez-vous à faire de nous tenir de si magnifiques langages, pour les accompagner après de si peu d'effet? Vous nous promettez de nous mettre l'âme en si bonne assiette que l'or et le fer nous éblouiront aussi peu l'un que l'autre, et de nous fortifier tellement contre tout ce que les hommes craignent et qu'ils desirent, que nous le foulerons aux pieds; et cependant vous nous remettez comme des enfants à connoître nos lettres. Que voulez-vous dire? Est-ce là le chemin d'aller au ciel? car la promesse que m'a fait la philosophie, c'est que j'irai du pair avec Dieu. C'est ce qu'elle m'a dit en me conviant; c'est ce qui m'amène; tenez-moi parole. Croyez-moi donc, Lucilius, intriquez-vous le moins que vous pourrez en ces exceptions et positions de sophistes². Rien ne sied mieux à la prudence que la franchise et la simplicité. Quand vous aurez à vivre beaucoup d'années, ménagez-les si bien que vous voudrez; vous n'avez du temps que ce qu'il vous en faut pour les choses nécessaires : je vous laisse à penser, en ayant si peu comme il vous en demeure, quelle apparence³ il y auroit de l'employer aux superflues.

1. En latin : *Etiam ad album sedentibus*. *Album* signifie le « tableau où l'on inscrivait les décisions du prêteur. » *Ad album sedere* se disait des gens qui s'occupaient de chicane.

2. *Exceptionibus et præscriptionibus philosophorum*, dit Sénèque. « Position » signifie établissement d'un principe.

3. Le latin porte : *Quæ dementia est*.

ÉPÎTRE XLIX.

ARGUMENT. — I. Les objets nous rappellent bien souvent la mémoire de nos amis absents. — II. De la vitesse du temps. — III. Pour bien mourir, il faut souvent penser à la mort. — IV. La nature nous a donné une raison imparfaite, mais elle nous a rendus capables d'instruction pour la rendre parfaite.

I. Il faut avouer, Lucilius, qu'il y a de la nonchalance quand nous ne nous souvenons point de nos amis, si quelque objet ne nous les représente. Mais si est-ce que quelquefois le regret de leur éloignement sera dans le fond de notre âme sans se produire. Quelque lieu qui nous environne le fera sortir au jour, et ne ressuscitera pas leur mémoire comme morte, parce qu'elle ne l'est point, mais la rappellera lors divertie à quelque autre imagination : ni plus ni moins que si après la mort d'une personne qui nous étoit chère, un valet, une robe, une maison nous ramèntoient sa perte, et rafraîchissent une amertume qui déjà par le temps avoit commencé de s'adoucir. Vous ne sauriez croire comme la Campagne¹, et Naples principalement, à la vue de votre maison, m'a renouvelé le déplaisir que j'ai de n'être plus avec vous. Vous ne m'êtes jamais plus présent que quand je vous éloigne. Il m'est avis que je vous vois boire vos larmes, et résister naïvement à ces agréables témoignages que la passion me produisoit de votre amitié.

II. Il me semble qu'il n'y a rien que je vous perdis² ;

1. La Campanie. Voyez plus haut, p. 220.

2. Qu'il n'y a rien, c'est-à-dire qu'il y a un rien de temps.

mais de quoi ne pouvons-nous dire : « Ce fut hier, » si nous nous en voulons ressouvenir ? Il n'y a rien que j'étois à l'école du philosophe Sotion ; il n'y a rien que je commençai de plaider ; il n'y a rien que je quittai le Palais ; il n'y a rien que je cessai d'y pouvoir aller. La diligence du temps est infinie ; le moyen de s'en apercevoir, c'est de regarder derrière nous ; car quant à ce qui est présent, il passe avec une fuite si précipitée que nous n'avons pas loisir de le considérer. Voulez-vous que je vous en die la raison ? Tous les temps qui sont passés sont en un lieu. Vous les voyez tout à la fois ; ils sont tous en un monceau ; de là toutes choses descendent en abîme d'oubli. Et d'ailleurs il n'y peut avoir de longs intervalles en une chose qui est toute courte. Ce que nous vivons n'est autre chose qu'un point ; mais la nature, pour nous le faire trouver plus long, en a fait plusieurs parties. De l'enfance elle en a fait une ; de l'âge puéril une autre ; de l'adolescence une autre ; de l'âge d'homme, inclinant vers la vieillesse, une autre ; et de la vieillesse la fin. Voyez combien de degrés elle a mis en si peu d'espace. Il n'y a rien que je vous allai convier, quand vous vous mîtes en chemin pour aller où vous êtes ; et toutefois ce rien est une bonne partie de notre âge : pensons que nous en serons bientôt au bout. Il ne m'a pas toujours été avis que le temps courût comme il fait à cette heure. Je ne sais si c'est que je me sens près du bout, ou que je commence de penser au mauvais ménage que j'en ai fait ; mais je trouve qu'il va si vite, que presque je ne me le puis imaginer. C'est pourquoi je ne fus jamais si en colère que je suis contre ceux qui dépendent le temps en choses superflues, et ne considèrent pas que quelque épargne qu'ils en fassent, il n'y en a pas à demi pour les nécessaires. Cicéron dit que quand il auroit encore une vie au bout de la sienne, il n'en auroit pas assez

pour lire les poètes lyriques. J'en dis de même des dialecticiens. Encore ils ne baguenaudent pas de si bonne grâce; et qui est pis, il leur est bien avis qu'ils font quelque chose de grande importance, au lieu que les autres font profession ouverte de donner du plaisir. Je ne dis pas qu'il ne les faille voir, mais il les faut voir seulement, et leur donner le bonjour de la porte, de peur qu'on ne nous en fit accroire et qu'il ne nous fût avis que ce ne fût quelque chose de plus profitable que ce n'est. Que vous sert de vous consumer avec une question qu'il y a bien plus d'esprit à mépriser qu'à résoudre? C'est à faire à un homme qui n'a doute de rien, et qui ne part qu'à sa commodité, de rassembler jusques aux plus petites choses, et ne vouloir rien laisser derrière. Quand l'ennemi nous vient sur les bras, et que l'alarme est au camp, la nécessité nous fait tomber des mains ce que la paix et le repos nous avoient fait amasser. Je n'ai pas le loisir à cette heure de rechercher les significations d'une parole ambiguë et de faire voir en cela mon bel esprit.

Voyez courre le peuple, et border les remparts,
Voyez le fer aigu luire de toutes parts¹.

La guerre me bruit aux oreilles; il me faut pourvoir d'une âme généreuse, et qui ne s'étonne de rien ouïr. Si en notre ville assiégée, où les femmes et les vieillards portent des pierres pour la défense de la muraille, et les capables de porter les armes sont avec l'épée à la main derrière la porte, attendant ou demandant qu'on la leur ouvre, pour sortir sur l'ennemi, qui de son côté par batterie, sapes et mines, fait trembler la terre sous les pieds, et n'oublie rien afin de pouvoir entrer, vous me voyez bien de loisir dans une chaire mettre en avant ces

1. Virgile, *Énéide*, liv. VIII, v. 385, 386.

plaisantes questions : ce que vous n'avez point perdu, vous l'avez ; vous n'avez point perdu de cornes ; vous avez donc des cornes, et telles autres rêveries faites au moule de cette-ci : ne diriez-vous pas que j'aurois perdu le sens ? Vous en pouvez dire autant à cette heure. Je suis assiégé encore en un siège de ville. Le danger seroit au dehors, et la muraille me couvriroit de l'ennemi ; mais à cette heure ce qui me veut tuer est dans moi¹. Je ne suis pas de loisir d'écouter vos niaiseries ; j'ai bien autre chose à démêler : que dois-je faire ?

III. La mort me suit, la vie me quitte ; donnez-moi quelque bon avis ; faites que je ne fuie point la mort et que la vie ne me fuie point ; parlez-moi de la constance qu'il faut avoir aux adversités , et de la résolution aux choses inévitables. Faites que je me contente du peu de temps que j'ai à vivre , et apprenez-moi que l'importance de la vie n'est pas en l'espace², mais en l'usage ; et qu'il peut arriver, voire qu'il arrive souvent, qu'un aura été longtemps au monde, et n'aura pas beaucoup vécu. Dites-moi, quand je me vais coucher : « Il se peut faire que vous ne vous lèverez jamais ; » quand je suis levé : « Il se peut faire que jamais vous ne vous coucherez ; » quand je sors de la maison : « Il se peut faire que vous n'y rentrerez plus ; » quand j'y suis rentré : « Il se peut faire que vous n'en sortirez plus. » Vous vous abusez, si vous pensez que ce soit seulement en un bateau que nous sommes à deux doigts de la mort : c'est partout. Elle se peut bien quelquefois montrer près de nous, mais toujours elle en est aussi près en un lieu qu'en l'autre. Dissipez-moi ces ténèbres ; vous aurez moins de peine à m'enseigner une chose à laquelle je suis préparé.

1. L'édition de 1639 donne par erreur *ce qu'il*, pour *ce qui*. En latin : *Nunc mortifera mecum sunt*.

2. C'est-à-dire dans l'étendue (de la vie). *In spatio ejus*, dit Sénèque.

IV. La nature nous a fait capables¹ d'instruction, et si nous n'avons une raison parfaite, nous en avons une qu'il y a moyen de conduire à la perfection. Parlez-moi de la justice, de la piété, de la frugalité, de la chasteté, tant de celle qui nous garde d'attenter sur le corps d'autrui, que de celle qui nous rend soigneux de conserver le nôtre : si vous ne me détournez point du chemin, je serai bientôt où je veux aller ; car, comme dit le tragique :

La vérité parle sans artifice².

Et pour ce, il ne la faut point impliquer. Le déguisement est la chose du monde la moins convenable aux mouvements d'une belle âme, et la plus indigne de ses desseins généreux et relevés.

ÉPÎTRE L

ARGUMENT. — I. Nous sommes tous aveugles en nos passions. —
 II. Les vices sont plus corrigibles en jeunesse qu'en vieillesse.
 — III. La vertu est comme naturelle en l'homme, et le vice étranger.

Vos dernières lettres sont de si vieille date, que j'ai pensé que je ne gagnerois rien de demander de vos nouvelles à celui qui me les a rendues. Il faudroit qu'il eût bonne mémoire de se souvenir de si loin. Toutefois je n'en suis point autrement en peine, parce que je sais bien que vous avez déjà l'âme en si bon état, qu'en quelque lieu que vous soyez, je ne puis ignorer ce que vous faites ;

1. Voyez plus haut, p. 436, note 1.

2. Euripide, *les Phéniciennes*, v. 481.

car que pouvez-vous faire autre chose que travailler journellement à réparer votre vie, dépouiller quelqu'une de vos erreurs, et reconnoître que bien souvent le défaut que vous pensez être aux choses est en vous-même ? Il est des fautes que nous imputons aux lieux ou au temps, et ne prenons pas garde que rien n'en est cause que nos vices, qui nous accompagnent en quelque part que nous allions.

I. Vous savez bien qu'Harpaste, la folle de ma femme, m'est demeurée comme une charge héréditaire ; car autrement je ne suis pas homme à qui cette manière de monstres soit bien agréable. Si je veux passer mon temps de quelque fol, je ne suis point en peine de le chercher bien loin : je me donne du plaisir de moi-même. Cette pauvre femme a tout d'un coup perdu la vue ; vous aurez peut-être de la peine à croire ce que je vous vais dire, mais cependant il n'est rien plus véritable : elle ne sait pas qu'elle est aveugle, et ne cesse de dire à son gouverneur que la maison est obscure et qu'il la mène en une autre. Il ne faut point douter que tout ce que nous sommes, nous ne fassions ce que nous nous rions de lui voir faire. Personne ne pense être avare ; personne ne pense avoir des passions. Toutefois les aveugles se pourvoient d'un guide ; mais nous, en quelque erreur que nous soyons, nous ne nous pouvons laisser mener. L'ambitieux dit que ce n'est pas son humeur de l'être, mais qu'au temps où nous sommes, il est impossible de vivre d'autre façon ; le prodigue, qu'il n'aime pas la dépense, mais qu'il est nécessaire d'en faire, ou se bannir de la cour ; le querelleux, qu'il n'aime rien tant que la paix, mais que c'est son malheur, et les sujets qu'on lui en donne, plutôt que son inclination. Un vagabond, qui ne donne point de forme à sa vie, s'excuse sur sa jeunesse. Que sert de se flatter ? Notre mal ne

vient point de dehors, il est dans nous ; nous l'avons au sein, et de cette ignorance d'être malades vient la difficulté principale de nous guérir.

II. Si une fois nous entreprenons cette cure, que de douleurs et d'indispositions il faudra remuer ! A cette heure que la maladie n'est pas encore envieillie et qu'elle seroit plus remédiable, nous ne cherchons pas seulement le médecin ; et les âmes tendres, et qui n'ont point encore eu de part à la corruption du siècle, seroient faciles à se remettre au chemin, s'il leur étoit montré. Il faut qu'un homme soit bien révolté contre la nature, s'il ne se trouve quelque moyen de l'y ramener. Nous avons honte d'apprendre à être gens de bien, et de chercher un maître qui nous l'enseigne ; mais si est-ce qu'on se trompe d'espérer qu'un si grand bien nous arrive fortuitement. Il y faut de la peine, et toutefois non pas beaucoup, si, comme j'ai dit, nous formons notre âme de bonne heure, et la redressons tandis que le mauvais pli qu'elle a pris ne fait que commencer. Mais je ne tiens pas que ce qui est dur ne puisse avoir quelque remède : toutes difficultés sont expugnables à l'assiduité du soin et à la pertinacité du labeur ; et un chêne même est redressable, quelque tortu qu'il soit. Ces pièces de bois dont nous faisons nos chevrons et nos poutres, s'étendent au sentiment de la chaleur, et contre la force que nature leur a donnée s'accoutument aux services où nous les voulons employer. Combien plus heureusement nous succédera cette diligence au raccoutrement de notre âme, qui est la chose du monde la plus flexible et la plus souple ! Car qu'est-ce l'âme, qu'un esprit qui de quelque façon est réduit en soi-même, et qui fait d'autant moins de résistance, qu'il est plus simple et plus délié ?

III. Croyez-moi, Lucilius, ne désespérons point de

nous, parce que nous sommes de longtemps accoutumés au vice. Il n'est point de sage qui n'ait été fol. Nous avons été tous préoccupés¹. Il faut apprendre les vertus, et désapprendre les vices. Mais ce qui nous doit donner plus de courage de nous réformer, c'est que, depuis qu'un bien est une fois entre nos mains, il ne nous échappe jamais : la possession en est perpétuelle. La vertu ne se désapprend point. Les vices en nos âmes sont plantés en un terroir étranger; et pour ce, il est bien aisé de les en chasser, et faire qu'ils n'y reviennent plus. Les choses qui sont en un fonds qui leur est propre s'y conservent facilement. La vertu est selon nature; les vices sont ses ennemis déclarés. Mais comme les vertus, une fois logées en notre âme, n'en sortent point, et n'est rien de si peu de peine que de les y retenir : ainsi la résolution de les aller querir est difficile, pource que c'est l'ordinaire d'une âme folle et indisposée de craindre ce qu'elle n'a point essayé : il la faut donc forcer, afin qu'elle commence. Ce n'est point une médecine de mauvais goût : il y a du plaisir à la prendre, aussi bien que du profit. La philosophie a cela, qu'en la guérison même, elle nous est agréable, au lieu que les autres remèdes ne plaisent qu'après la guérison.

1. *Préoccupés* (*præoccupati*), envahis d'abord.

ÉPÎTRE LI.

ARGUMENT. — I. Fuir les lieux qui conviennent à la débauche¹. — II. Les voluptés nous gâtent; le mépris de la mort nous rend maîtres de nos passions et de la fortune. — III. Les lieux austères sont plus propres à méditer le bien de l'âme que les délicieux.

Chacun fait comme il peut, Lucilius. Vous êtes en Sicile, où vous avez près de vous Etna, cette montagne de qui on parle tant. Valgus et Messala l'appellent unique, mais je ne sais pourquoi, vu qu'il se trouve assez de lieux qui jettent du feu, non-seulement aux endroits élevés, ce qui se voit plus souvent, à cause de la nature de cet élément qui cherche toujours le haut, mais aux campagnes mêmes. Pour moi, je me contente de Baies, puisque je ne puis mieux. J'en partis le lendemain que j'y fus arrivé. Cette infinité de délices que la nature y a produites, et de qui les louanges sont ordinairement en la bouche des voluptueux, me fait avoir peur d'y demeurer.

I. Et quoi donc? est-il possible qu'il y ait des lieux qu'on doive haïr? Je ne le dis pas; mais comme un homme d'honneur ne prend pas de toute sorte de robes, ni ne porte de toutes couleurs indifféremment; non qu'il ait de la passion aux robes ni aux couleurs, ni qu'il en aime ou haïsse l'une plus que l'autre; mais parce qu'il en treuve quelques-unes malséantes à la profession qu'il fait de modestie; ainsi est-il des contrées évitables au

1. L'édition de 1645 donne : « Qui convient à la débauche, » ce qui est bien probablement le vrai texte. Nous lisons au second paragraphe (voyez p. 447) : « Convier à la volupté. »

sage et à celui qui le veut être, sinon pour sa corruption, à tout le moins pour le scandale des bonnes mœurs; et pour ce, s'il se veut retirer, ce ne sera point au Canope d'Égypte, encore que le Canope n'empêche personne d'être homme de bien, ni à Baies non plus. C'est depuis quelque temps la retraite des vices; et comme si le lieu avoit quelque privilège, la débauche s'y licencie¹ et s'y relâche extraordinairement. En l'élection d'une demeure, il faut penser de l'esprit² aussi bien que du corps. Comme je ne voudrois pas me loger parmi des gênes et des tortures, aussi ne ferois-je parmi des broches et des lichéfrites³. Quel besoin est-il de voir des ivrognes chanceler en une grève, fourmiller sur un étang de bateaux pleins de collations et de concerts, faire tout plein de telles folies que le luxe, qui ne reconnoît plus de lois, trouve d'autant plus agréables qu'elles sont faites en des lieux où personne ne les peut ignorer? Notre considération principale est de fuir tout ce qui provoque les vices, endurcir notre âme, et ne lui montrer que le moins qu'il sera possible ce qui la peut convier à la volupté. Un seul hiver fut la ruine d'Annibal : ce grand capitaine, que les neiges des Alpes avoient laissé passer, fut arrêté par les délices de la Campagne⁴. Il vainquit par les armes, et fut vaincu par les vices. Nous ne sommes pas moins en guerre qu'il étoit, et en une sorte de guerre qui n'a jamais de paix ni de repos. Nous voyons en cet exemple ce que peuvent les voluptés même aux âmes les plus sauvages. La première chose qu'il nous faut faire, c'est de nous en rendre maîtres; l'entreprise n'est point

1. *Se licencier*, se donner toute licence.

2. C'est-à-dire avoir égard à l'esprit aussi bien qu'au corps.

3. En latin : *Inter popinas*.

4. Voyez plus haut, p. 220 et 438.

petite : il y faut aller d'autre façon que les gants en la main¹.

II. Qu'avons-nous à faire de résoudre ce que nous avons de vigueur en un bain chaud, ou dans les vapeurs d'une étuve sèche? Ne suons point autrement que par le travail; on se moquera de nous de nous lasser, comme fit Annibal, à moitié du chemin, et quitter la guerre, pour nous amuser à faire bonne chère. Si la fainéantise est dangereuse aux victorieux mêmes, que peut-elle être à ceux qui sont encore au combat? Nous avons aussi peu de sujet de nous reposer qu'avoit l'armée d'Annibal. Il y a du péril à reculer, et de la besogne à tenir bon. J'ai guerre contre la fortune, et n'ai que faire d'elle; je ne me veux point assujettir à sa domination, ou, ce qui est plus difficile, je m'en veux dégager. Ce ne sont point choses où le courage se donne relâche : si je cède à la volupté, il faudra que je cède à la douleur; il faudra que je cède au travail; il faudra que je cède à la pauvreté. L'ambition et la colère voudront que je leur en fasse de même. Qu'est-ce que j'en puis attendre, sinon que toutes ces passions me démembrent, pour en avoir chacune sa pièce? La liberté m'est proposée; c'est la récompense que je me promets de mon travail. Demandez-vous quelle est cette liberté? N'être sujet à nécessité quelconque, ne s'émouvoir de chose qui puisse arriver, et faire descendre la fortune à la mesure de ma hauteur. Tant plus je sentirai sa puissance, tant moins je la reconnoîtrai. Qu'ai-je à faire d'endurer d'elle, étant libre de mourir quand il me plaira?

III. Pour faire ces belles et saintes méditations, il faut prendre un lieu qui ait je ne sais quoi de grave et de religieux. Un trop beau séjour ôte quelque chose de la force

1. Il y a dans le latin : *Nihil molliter esse faciendum.*

de l'âme : il ne faut point douter que la qualité des lieux ne puisse quelque chose à nous corrompre. Les chevaux qui viennent d'un pays rude ont la corne dure, et ne se gâtent jamais le pied ; ceux qui sont nourris parmi des marais et des herbages se foulent incontinent. Les meilleurs soldats viennent des montagnes ; ceux des villes ne sont que poultrons¹. Les meilleures mains pour les armes sont celles qui ont tenu le manche de la charrue ; il n'y a point de travail qui les puisse lasser. Ces beaux fils qui ont leur fraise si bien dressée, et qui sont si parfumés, sont sur les dents au bout de la première traite². L'austérité d'un lieu donne je ne sais quelle vigueur à l'esprit, et le rend capable de faire de grands effets³. Scipion en exil étoit plus honnêtement à Literne qu'à Baies. Il ne falloit pas qu'il tombât si mollement ; et ces messieurs mêmes, qui les premiers ôtèrent l'empire à la République et le mirent en leur maison, Marius, Pompée, et César, bâtirent bien au terroir de Baies, mais ce fut sur les coupeaux de montagnes, estimant que faisant la profession qu'ils faisoient, ils ne pouvoient mieux être qu'en des lieux d'où ils pussent voir et découvrir tout à l'entour. Considérez l'assiette, la matière et la façon de leurs bâtiments ; vous direz plutôt que ce sont des places pour la guerre que des palais pour le plaisir. Pensez-vous que jamais Caton eût eu le courage de demeurer en la maison de Vatia⁴, pour compter les courtisanes qui passent d'un bord à l'autre, voir sur une eau toute couverte de roses une infinité de gondoles⁵ peintes de toutes sortes de couleurs,

1. *Poultrons*, poltrons.

2. *In primo deficit pulvere ille unctus et nitidus*, dit Sénèque.

3. C'est sans doute *efforts* qu'il faut lire ; il y a *conatibus* dans le latin.

4. Malherbe a adopté la conjecture de Modius : *in Vatiæ* (voyez plus loin l'épître LV). Les manuscrits ont ici des leçons très-diverses.

5. Il y a *cymbarum* dans le latin.

et ouïr les vilénies d'une canaille qui du soir au matin ne fait autre exercice que de chanter? N'eût-il pas mieux aimé coucher en une tranchée que lui-même auroit faite de sa propre main pour une nuit? Aussi qui est l'homme, pourvu qu'il soit homme, qui n'aime mieux qu'on l'éveille avec une trompette, qu'avec la musique de toutes les plus douces voix qu'il seroit possible d'assembler? Nous pouvons bien avoir assez crié contre Baies, mais jamais assez contre les vices. Je vous prie, Lucilius, soyez-leur irréciliable; et comme ils n'ont ni fin ni mesure à se produire, n'ayez ni fin ni mesure à les repousser. Jetez-moi dehors tout ce qui vous déchire le cœur; et si vous n'y pouvez faire autre chose, arrachez-vous plutôt le cœur, que de ne les vous arracher point. Surtout faites sortir les voluptés, et les tenez pour ennemies capitales, comme les Égyptiens, ceux qu'ils appellent Philètes¹ : elles nous embrassent, mais c'est afin de nous étrangler.

ÉPÎTRE LII.

ARGUMENT. — I. L'irrésolution est une marque de folie. — II. Nous ne pouvons connoître la vraie sagesse sans l'aide d'autrui. — III. Prendre les gens de bien pour guide² de nos actions. — IV. Le sage méprise les louanges.

I. Que peut-ce être, Lucilius, que voulant aller d'un côté, nous sommes emportés de l'autre, et nous laissons ramener en un lieu d'où nous avons envie de nous éloi-

1. Entre les nombreuses variantes qu'offrent les manuscrits ou qui ont été proposées pour ce passage, Malherbe a choisi l'ingénieuse conjecture de Muret : *Philetas*.

2. Les anciennes éditions donnent le singulier; celle de 1667 le pluriel : *guides*.

gner? D'où vient cette contradiction qui lutte contre notre âme, et ne nous laisse jamais vouloir une chose à bon escient? Nous sommes entre les résolutions, comme entre les vagues, poussés de l'une, et repoussés de l'autre; nous ne voulons rien franchement, rien absolument, rien stablement. La folie en est cause, direz-vous, qui ne sait ce qu'elle blâme ou qu'elle approuve, et n'a jamais deux fois un même goût.

II. Mais quand et comment sera-ce que nous nous mêlerons d'avec elle? Nous ne le pouvons faire de nous-mêmes : nous avons trop peu de force; il faut que quelqu'un nous tende la main et nous tire du borbier. Épicure dit qu'il y en a qui, sans que personne leur aide, arrivent à la connoissance de la vérité, et donne¹ le premier honneur à ceux qui ont cette gaillardise de se pouvoir produire d'eux-mêmes. Il fait une seconde sorte de ceux qui ont besoin qu'on les assiste, et qui ne peuvent aller si quelqu'un ne leur montre le chemin; mais quand on les mène, ils vont bien, entre lesquels il compte Métrodorus. Ceux-ci semblent aussi d'un bon naturel; toutefois ils ne peuvent marcher qu'après les autres. Quant à nous, qui ne sommes point de ces premiers, si nous pouvons être des seconds nous serons bien. Qui se peut sauver quand on lui aide, n'est pas malhabile homme, et même a déjà quelque chose de vouloir être sauvé. Après ces deux sortes, vous en trouverez encore une troisième : de ceux qui par induction sont capables de bien faire; mais il leur faut un aide, ou par manière de dire un chasse-derrière². Épicure dit qu'Hermachus³ est de ces derniers; aussi lui fait-il plus de caresses, mais il

1. Il y a *donnent* dans les anciennes éditions, mais c'est une faute : *maxime laudat*, dit Sénèque.

2. *Adjutore et, ut ita dicam, coactore*, dit Sénèque.

3. Voyez plus haut, p. 390, note 3.

estime l'autre bien davantage ; car encore qu'ils soient arrivés tous deux à même fin, il ne laisse pas d'y avoir plus de louange pour celui qui a fait un même ouvrage d'une matière plus difficile. Prenez le cas qu'on eût fait deux bâtiments aussi hauts et aussi magnifiques l'un que l'autre : l'un sur une roche, qui a été bientôt achevé ; l'autre sur une terre molle et pâteuse, où il a fallu fouiller bien avant, premier que de trouver un fond assez ferme pour porter les fondements. En l'un tout ce qu'il y a d'ouvrage paroît ; en l'autre la meilleure partie et la plus difficile est cachée dans terre. Il en est ainsi des esprits : les uns ont une vivacité qui tout aussitôt les porte où ils se proposent d'aller, et les autres se veulent faire comme avec la main, et le principal de la besogne est à les fonder. S'il en falloit faire jugement, je dirois que ceux où il y a si peu de peine ont été les mieux fortunés, et que les autres ont plus fait pour eux, qui par leur labeur ont acquis ce qu'ils n'avoient point eu de la nature ; et sans inclination à la sagesse, par la diligence qu'ils y ont mise, n'ont pas laissé d'y parvenir. Nous sommes de ceux qui ont l'esprit dur et laborieux : pour ce, résolvons-nous au travail et appelons quelqu'un à notre secours. — Mais qui ? — N'importe. Adressez-vous à ces premiers qui sont de loisir, autant des siècles passés que du présent : ils ne sont pas moins capables de vous aider.

III. Mais si vous en choisissez quelques-uns de notre temps, prenez garde que ce ne soit pas de ces charlatans qui n'ont autre chose que des paroles et je ne sais quels lieux communs qui leur servent en toutes occasions ; mais de ceux de qui la vie prêche, à qui vous voyez faire ce qu'ils vous enseignent de faire, et que vous ne surprenez jamais en ce qu'ils vous conseillent d'éviter. Adressez-vous à ceux que vous trouverez plus admirables à les considérer qu'à les ouïr. Vous pourrez bien aller

voir ceux qui reçoivent des compagnies chez eux et discourrent en leur présence, pourvu qu'ils le fassent plutôt pour l'amendement d'eux et de leurs auditeurs, que par une vanité de se faire estimer bien suffisants; car qu'y a-t-il de plus vilain qu'un philosophe qui cherche des applaudissements? Voyez-vous des malades louer un chirurgien, tandis qu'il leur coupe un bras ou une jambe? Ne dites mot; laissez-vous panser. Si je vous vois crier, je ne penserai autre chose, sinon que ce qui vous émeut, c'est que je mets la main sur votre mal. Voulez-vous faire connoître que vous écoutez avec attention, et que vous oyez des choses qui vous ravissent? Je le veux bien : pourquoi ne vous permettrois-je de dire votre avis de ce qui vous semble de meilleur?

IV. Pythagore commandoit à ses écoliers un silence de cinq ans; mais au bout du terme ils n'avoient pas congé de louer aussitôt que de parler; et de fait, pensez-vous qu'un homme de jugement descende plus joyeux de sa chaire, pour les acclamations de je ne sais quels ignorants qui lui disent qu'il a triomphé? Quelle occasion avons-nous de nous réjouir, pour être loués de ceux qu'il nous est impossible de louer? Fabianus parloit publiquement; mais il y avoit de la modestie en ceux qui l'écoutoient; et si parfois leur voix se haussoit pour lui donner quelque louange, c'étoit plutôt pour la grandeur des choses que pour l'ornement ou la douceur des paroles. Il n'est pas du tout défendu de louer; mais il faut qu'il y ait de la différence entre l'applaudissement du théâtre et celui d'une école. Toute chose a ses marques, si vous y prenez garde, et n'y a rien de si peu d'importance où vous ne reconnoissiez les humeurs d'une personne. Une démarche, un geste de la main, une réponse, un doigt porté à la tête, et un regard même vous feront connoître un impudique. Vous connoîtrez un méchant au rire; et

un qui est hors de sens, au visage et à la façon. Il n'est point d'imperfections qui n'aient des marques extérieures qui les découvrent. Vous jugerez même de la suffisance d'un homme, à voir la mine qu'il fait quand on le loue. Quand vous voyez des auditeurs s'oublier à des singeries des mains devant un philosophe, et faire les ravis et les transportés à le regarder, si vous pensez qu'ils le tiennent pour un habile homme, vous vous abusez : ils le tiennent pour un homme perdu. Ce sont plutôt cris de pitié que d'approbation. Il faut laisser toutes ces acclamations pour les sciences ¹ de qui la fin n'est que de donner du plaisir. Quant à la philosophie, elle est adorable. Ce n'est pas qu'il ne soit permis aux jeunes gens ² de contenter quelquefois leur fantaisie ; mais ce sera quand ils ne se peuvent plus taire ; et puis cette louange est une exhortation à ceux qui écoutent et un aiguillon pour les inciter à la vertu ; mais il faut que la majesté des matières soit ce qui les émeuve, et non la disposition des paroles. Si l'éloquence n'apprend à vivre plutôt qu'à parler, il y a plus de danger que de profit à l'écouter. Mais je n'en dirai pas davantage pour cette heure, et me réserverai d'en faire un discours à part, où tout au long je montrerai comme il faut discourir devant un peuple, et le devoir réciproque de parler et d'écouter. Il n'y a point de doute que la philosophie n'ait reçu beaucoup d'altération, et bien diminué de sa splendeur depuis qu'on l'a fait si publique ³ comme elle est aujourd'hui. Ce n'est pas qu'il ne faille qu'on la voie ; mais il faut que ce soit au cabinet, et par les mains d'un homme d'honneur, et non pas d'un fripier.

1. Le latin porte : *Illis artibus.*

2. Dans l'édition de 1645, au lieu des mots : « Permis aux jeunes gens, » il y a simplement : « Permis aux jeunes. »

3. En latin : *Postquam prostituta est.* Voyez plus haut, p. 436, note 1.

ÉPÎTRE LIII.

ARGUMENT. — I. Les maladies de l'âme, plus elles sont grandes, et moins on les sent. — II. La philosophie guérit les maladies de l'âme. — III. L'étude de la sagesse veut tout un homme. — IV. La philosophie nous rend comme égaux à Dieu, et nous défend contre les traits de la fortune.

Qu'est-ce qu'il est impossible de me persuader, puisqu'on m'a persuadé de me mettre sur l'eau? Quand je m'embarquai, la mer étoit calme. Il est vrai que le temps étoit chargé de nuées, qui ne se pouvoient résoudre que nous n'eussions du vent ou de la pluie. Mais je pensai qu'il y avoit si peu de Naples à Poussol¹, que devant que cela fût, je serois à couvert. Ainsi pour avoir plus tôt fait, et retranché toutes ces sinuosités qui sont en la côte, je pris le large vers Nesidia². Cette bonace qui m'avoit débauché ne se perdit que je ne fusse justement à la moitié du chemin; tellement qu'autant me valoit passer outre que reculer. Il ne faisoit pas encore de tourmente; mais la mer s'y disposoit, et déjà les vagues commençoient de s'émouvoir. Je commençai de prier le pilote de me descendre en quelque lieu de la côte. Il me répondoit à cela qu'il n'y avoit point de port, et qu'en mauvais temps il ne craignoit rien tant que la terre. Mais j'étois si tourmenté d'un mal de cœur extrême, sans pouvoir rendre ma gorge, que je ne pouvois penser au péril; tellement que, voulût ou non, il fallut qu'il me contentât. Comme je me vis près du bord, je n'attendis point toutes ces

1. Aujourd'hui *Pussuolo*. En latin : *Puteoli*, Pouzzoles.

2. En latin : *Nesida*.

cérémonies qui sont en Virgile, qu'on tournât la proue du côté de la mer, ou qu'on jetât l'ancre par proue¹. Mais me ressouvenant du métier que j'avois appris étant jeune garçon, je me mis en l'eau tout chaussé et tout vêtu. Combien pensez-vous que j'eus de peine à grimper contre ces rochers, et faire un chemin en des lieux où jamais personne n'avoit passé? Je reconnus bien que ce n'étoit pas sans cause que les mariniers craignoient la terre. Je vous laisse à penser comme je pouvois porter mes incommodités, qui ne me pouvois porter moi-même. Bien vous dirai-je que je ne crois point qu'Ulysse, encore qu'il n'allât en part où il ne fît naufrage, fut jamais si maltraité de la mer que moi. Pour le moins il rendoit sa gorge quand le cœur lui faisoit mal; mais pour moi, je ne pense pas que je pusse entreprendre si petit voyage que je ne fusse vingt ans à le faire.

I. Après que mon estomac se fut remis, ce qui ne se fait pas aussitôt qu'on est à terre, et que j'eus pris de l'huile pour me fortifier, je commençai de penser en moi-même comme nous pouvons oublier nos défauts, non-seulement ceux de l'âme, qui se montrent moins tant plus ils sont grands, mais ceux mêmes du corps, qui de fois à autre se ramentoient et nous font penser à eux. Si nous avons quelque légère émotion, nous ne nous en apercevons pas; mais quand elle s'est augmentée, et que la fièvre y est toute apparente, il n'y a si dure complexion où la maladie ne se fasse reconnoître. Si nous avons quelque douleur aux pieds, ou sentons quelque pointe aux jointures, nous faisons bonne mine, et disons que c'est une entorse, ou quelque lassitude, pour avoir fait un exercice trop violent, ou du tout disons que nous

1. Sénèque cite ici deux hémistiches de l'*Énéide*, liv. VI, v. 3 et 902.

ne savons que c'est. Mais quand les nodosités sont toutes formées, et les nerfs si roides et si tendus qu'il n'y a plus moyen de marcher, à cette heure-là, par force, nous confessons que ce sont gouttes. Il n'est pas de même des maladies des esprits. Plus elles sont grandes, moins on les sent. Et ne s'en faut point ébahir, pource que celui qui ne dort que légèrement reçoit des images en ce repos, et quelquefois en dormant songe qu'il dort ; mais quand le sommeil est profond, il éteint même les songes, et prive tellement l'esprit de toutes actions, qu'il n'est pas capable de pouvoir rien imaginer. D'où vient que personne ne confesse ses vices ? Pource qu'il est encore parmi eux. On ne conte ses songes qu'après qu'on est éveillé.

II. C'est une marque d'être sage que de confesser qu'on a été fol. Éveillons-nous donc, afin de connoître nos imperfections : nous ne le pouvons faire que par le moyen de la philosophie. C'est elle seule qui nous peut ôter l'assoupissement que nous avons. Donnez-vous tout à elle, Lucilius : vous êtes digne d'elle, et elle digne de vous. Embrassez-la de tout votre cœur, et franchement renoncez à toute accointance, pour vous attacher à la sienne. Pour philosopher, vous n'avez que faire d'en demander congé à personne. Si vous étiez malade, il ne vous souviendrait ni de ménage, ni de procès, et n'y aurait si bon ami qui vous pût faire aller au Palais plaider sa cause. Vous laisseriez toutes choses pour penser à votre guérison. Et quoi donc ? pourquoi n'en ferez-vous de même à cette heure ?

III. Laissez tout ce qui vous empêche, et travaillez à vous faire homme de bien. Il ne faut point avoir d'occupation pour y arriver. La philosophie commande en reine ; elle donne le temps, on ne le lui donne point. Ce n'est point une besogne qu'il faille faire par acquit : vous l'avez toujours sur les bras ; elle est maîtresse ; elle a toujours

les yeux sur vous pour vous commander. Comme une certaine ville offroit par ses députés à Alexandre une partie de son terroir et la moitié de tous ses biens : « Je ne suis pas venu en Asie, leur répondit-il, pour prendre ce que vous me donnerez, mais afin que vous ayez ce qu'il me plaira de vous laisser. » La philosophie tient le même langage : « Je ne veux pas prendre le temps que vous aurez de reste; je veux que vous en ayez ce que je vous en voudrai donner. »

IV. Dédiez-vous tout à cette occupation; ne bougez d'auprès d'elle; bandez votre esprit à la servir, et vous tirez du nombre du commun : tout ce qu'il y a d'hommes au monde sera moins que vous; et les Dieux ne seront guère davantage. Voulez-vous savoir ce qu'ils auront plus que vous : ils vivront plus longtemps; mais il faut avouer que c'est la gloire d'un bon maître d'avoir peu d'espace, et ne laisser pas d'y loger tout. La vie du sage lui est aussi longue comme à un Dieu son éternité. Il se trouve quelque chose où le sage peut avoir de l'avantage sur les Dieux mêmes. Ils sont obligés de leur sagesse à leur nature, et non à leur diligence. C'est une chose grande, sans mentir, d'avoir la foiblesse d'un homme et la sécurité d'un Dieu. Vous ne sauriez croire combien la philosophie a de vertu contre toutes les violences de la fortune. Elle a beau tirer contre elle : tous ses traits la trouvent couverte et impénétrable. Ceux qui sont légers demeurent dans les plis de sa robe; les autres qui ont plus de force retournent contre ceux mêmes qui les ont décochés.

ÉPÎTRE LIV.

ARGUMENT. — I. Sénèque se plaint de la courte haleine. — II. Méditation de la mort. — III. Le sage ne doit apporter aucune résistance à la mort.

I. J'avois été quelque temps assez bien disposé, mais tout d'un coup ma maladie m'a repris. Vous demanderez laquelle, et vous aurez raison, parce que j'en ai de toutes les sortes; mais si est-ce que j'en ai une entre les autres à qui il semble que je sois particulièrement assigné : c'est la courte haleine; quand cela me prend il semble d'un coup de vague, mais il ne me tient pas plus d'une heure; car aussi qui pourroit longuement expirer? Je pense qu'il n'y a mal incommode ni dangereux par où je n'aie passé; mais je n'en trouvai jamais de si fâcheux. C'est être malade que d'avoir quelqu'un des autres; mais c'est rendre l'âme que d'avoir cettui-ci; c'est pourquoi les médecins l'ont appelé *méditation de la mort*. Cette respiration fait à la fin ce qu'elle a souvent essayé. Vous pensez qu'à cette heure que je vous écris je sois bien aise d'en être échappé. Si je prends cette cessation de mal pour une guérison parfaite, je suis aussi ridicule comme un qui penseroit avoir gagné sa cause pour avoir obtenu un délai. Tant s'en faut que cela soit, qu'en la suffocation même il ne m'est jamais venu pensée qui m'ait troublé l'âme, ou qui m'ait diminué la résolution.

II. Que veut faire la mort de me tâter si souvent? Qu'elle se dépêche hardiment : ce n'est pas d'à cette heure que je la connois. Demandez-vous depuis quand? Devant que je vinsse au monde. C'est être mort que de

n'être point ; je sais déjà ce que c'est. Ce que j'étois quand je n'étois point, je le serai quand je ne serai plus. S'il y a du tourment après être hors du monde, il faudroit qu'il y en eût devant que d'y venir : ce qui est faux. Je vous prie, ne trouveriez-vous pas un homme hors du sens, qui diroit que la condition d'un flambeau seroit pire après être éteint que devant que d'être allumé ? Nous sommes de même : on nous allume, et puis on nous éteint. Entre l'allumer et l'éteindre nous souffrons bien quelque chose ; mais après être éteints, et devant qu'être allumés, rien du tout. Je me trompe, Lucilius, ou nous nous trompons de penser que la mort nous suive. Elle a été devant nous et sera encore après. C'est mort que tout ce qui a été devant nous ; car n'est-ce pas tout un de ne commencer point ou de cesser, puisque l'effet de l'un et de l'autre, c'est de n'être point ? Voilà les remontrances que je me faisois moi-même avec le penser ; car de parler il n'y avoit ordre. Cependant peu à peu mon haleine a commencé de faire ses intervalles un peu plus longs et à ne me presser plus si fort. Ce n'est pas qu'elle soit encore en son naturel ; mais elle n'est plus si fréquente ni si pressée comme elle étoit. Qu'elle fasse comme elle voudra : ce m'est tout un d'expirer ; tout ce que je pense, c'est de ne soupirer point.

III. Ne vous imaginez pas que l'approchement de ma fin me fasse peur ; j'y suis tout préparé. Quand je n'achèverois pas le jour où je suis, il ne m'en chaut. Un homme est louable et digne de servir d'exemple, qui ne se fâche point de mourir quand il a du plaisir à vivre. Il n'y a point de gloire à sortir quand on est jeté dehors. Et toutefois si a : on me jette dehors, mais je fais si bonne mine, que la force¹ qu'on me fait ne paroît point,

1. *Force*, violence.

et pour ce jamais le sage n'est mis dehors ; car être jeté dehors, c'est être chassé d'un lieu d'où l'on sort en dépit de soi. Toutes les actions du sage sont volontaires, et n'y a moyen de le forcer à chose quelconque, parce qu'il veut ce que la nécessité le contraindrait de faire quand il ne le voudrait pas.

ÉPÎTRE LV.

ARGUMENT. — I. L'exercice profite à la santé. — II. Celui qui se retire des villes et des compagnies ne vit point tant en repos et en assurance que le sage. — III. Description d'une maison de plaisance. — IV. La tranquillité ne dépend point de l'assiette d'un lieu, mais de l'esprit. — V. La communication des amis absents est plus douce que des présents.

I. Comme je descends du carrosse, je me trouve aussi las que si j'avois autant cheminé comme je suis demeuré assis. Il y a de la peine à se faire porter, comme à une chose contre nature, qui nous a donné des pieds pour marcher et des yeux pour voir de nous-mêmes, sans mendier le secours d'autrui. Nous sommes foibles, pource que nous sommes délicieux¹ ; et par l'accoutumance de ne vouloir pas faire une chose, nous avons cessé de la pouvoir. Toutefois, soit que les flegmes me bouchassent le gosier, soit que quelque autre cause m'empêchât de respirer à mon aise, j'avois besoin de cette agitation ; comme de fait je m'en suis fort bien trouvé, et pour ce je me suis fait promener plus longtemps, avec ce que² d'ailleurs j'y étois convié par le plaisir que je prenois de voir cette rive qui se courbe entre Cumes et la

1. *Délicieux*, adonnés aux délices. — 2. *Avec ce que*, avec cela que.

maison de Servilius Vatia et, comme un petit sentier, est close d'un lac d'un côté, et de l'autre de la mer; car pource que la mer y avoit couru nouvellement, il y faisoit plus ferme que de coutume. Or vous savez que le battement du flot aplanit une grève, et que quand elle est quelque temps sans être mouillée, elle se relaxe, à faute que le sable n'a point d'humeur qui le lie et qui le fasse entretenir¹.

II. Il est vrai que, selon ma coutume, ayant regardé de tous côtés pour voir s'il se présentoit rien de quoi je pusse faire mon profit, d'aventure je jetai les yeux sur la maison qui autrefois a été à Vatia. Ce fut là que cet homme, plus connu par sa vie retirée que par autre qualité, passa si doucement la plupart de ses jours, que quoiqu'il fût extrêmement riche et qu'il eût été prêteur, on ne le tenoit heureux pour autre occasion que pour son repos. Car autant de fois que l'amitié d'Asinius Gallus, ou la perfidie de Séjanus (qu'il faisoit aussi dangereux servir comme offenser) avoient mis quelqu'un en danger, vous entendiez cette exclamation : « O Vatia ! il n'y a que vous au monde qui sachiez vivre ! » De moi, je trouve qu'il se savoit cacher, mais non pas vivre. Le repos est une chose, et la poltronnerie en est une autre. Je ne passai jamais devant sa porte, tandis qu'il vivoit, que je ne disse : *Ici gît Vatia*. Mais en cela vous pouvez connoître, Lucilius, qu'il y a je ne sais quoi de saint et de vénérable en la philosophie, puisque pour être agréable, c'est assez de recommandation de lui ressembler; car aussitôt qu'un homme se retire des compagnies et cherche le repos, le peuple croit qu'il ne se soucie de rien, qu'il est content de sa condition, et qu'il ne vit que

1. C'est-à-dire qui le fasse tenir ensemble, qui lui donne de la cohésion.

pour soi. Néanmoins, c'est au sage seul à qui ces qualités se doivent attribuer. C'est lui seul qui n'a point de sollicitudes, et lui seul qui sait vivre pour soi ; car il sait vivre, qui est le principal. Quant à celui qui fuit les hommes et les affaires, que le mauvais succès de ses cupidités bannit de la conversation, qui ne peut voir les autres plus à leur aise que lui, qui de crainte, comme quelque bête lâche et timide, se cache au fond dans une tanière, on se trompe de penser que ce soit pour vivre à soi : son intention n'est que de gourmander, dormir et paillarder. Encore qu'un homme ne vive pour personne, il ne s'ensuit pas qu'il vive pour soi ; mais y a tant de gloire à n'être point variable et persévérer en une résolution quand on l'a prise, que même on porte quelque révérence à ceux qui s'opiniâtrent à se reposer.

III. De la maison et de ce qui en dépend, je ne vous en puis rien dire de certain. Je ne sais que ce qui en est exposé à la vue des passants. Il y a deux grottes qui n'ont pas peu coûté à faire. Leurs concavités ont chacune de l'espace autant qu'une basse-cour¹, et sont du tout faites l'une comme l'autre. Le soleil n'entre jamais en l'une, et ne part point de l'autre qu'il ne soit couché. Tout du long des prés coule un ruisseau qui se va rendre partie en la mer, et partie au lac d'Achéreuse, et semble que ce soit un canal fait à la main. Au reste, il y a du poisson en telle quantité, qu'il est impossible de l'en épuiser. Tant qu'il y a moyen de pêcher sur la mer, on n'y touche point ; mais quand il fait mauvais temps, on met la main à la provision. Toutefois ce que j'y trouvai de plus à propos, c'est qu'ayant Baies de l'autre côté de la muraille, elle est par ce moyen hors de ses incommodités ; et cependant, s'il y a du plaisir, ne laisse pas d'en avoir sa part. Voilà

1. En latin : *atrium*.

les louanges que j'en connois; pour les autres dont je ne puis parler que par opinion, je crois que ce soit une demeure bonne pour toutes les saisons de l'année. Elle est droit au ponant, et le reçoit tellement, qu'il est ¹ cause que Baies ne l'a point.

IV. Je ne trouve pas que Vatia fût trop malavisé, vieil et cassé comme il étoit, d'avoir choisi cette retraite pour y achever ses jours et n'y penser faire autre chose que se bien traiter. Mais que la tranquillité dépende de l'assiette et des commodités d'un lieu, ce n'est pas mon opinion : c'est l'esprit qui fait tout. J'en ai vu de bien mélancoliques en des maisons bien plaisantes, et de bien occupés en des solitudes bien écartées.

V. Vous vous trompez si vous pensez être mal pource que vous n'êtes point à la campagne. Et puis, pourquoi n'y êtes-vous point? Envoyez-nous vos pensées; quelque absence qu'il y ait, vous serez avec vos amis autant de fois et si longtemps qu'il vous plaira. Nous jouissons mieux absents que présents de ce qu'il y a de plus doux en la communication. La présence nous rend délicats; et pource que quelquefois nous devisons et nous promenons ensemble, quand nous sommes séparés, nous ne pensons plus à ceux que nous venons de voir; et ce qui nous doit faire porter l'absence plus patiemment, c'est qu'en présence même nous sommes le plus souvent absents. Comptez la séparation des nuits, les occupations diverses, les études particulières, les allées et venues aux champs, vous trouverez que vous n'êtes guère plus souvent avec votre ami que s'il étoit dehors. L'âme n'est jamais absente, elle voit à toutes heures les plus éloignés.

1. Dans l'édition de 1659, on a mis : *Qu'elle est cause; mais qu'il est se trouve dans les éditions de 1639, 1645 et 1648, et peut fort bien s'entendre : que cela est cause.*

C'est avec elle qu'il faut posséder nos amis ; et pour ce, soit que vous étudiiez, soit que vous soyez à table, soit que vous vous promeniez, soyez continuellement avec moi. Si les âmes n'avoient la clef des champs, nous serions logés bien étroitement. Je vous vois, Lucilius, je vous oy, et suis tellement avec vous, que quand je commence de vous écrire, il ne m'est pas avis que je doive faire une lettre, mais un billet.

ÉPÎTRE LVI.

ARGUMENT. — I. Le silence n'est point entièrement nécessaire pour étudier. — II. La bonne conscience trouve le repos partout. — III. L'occupation est le remède contre l'oisiveté. — IV. Nos passions ne trouvent point de repos, même dans la solitude. — V. Les menaces de la fortune ne troublent point le sage.

I. Je meure¹, le silence n'est pas si nécessaire pour étudier, comme on nous fait accroire. Je suis ici en un lieu où je n'ai rien qu'une tempête perpétuelle. Je suis logé au-dessus des étuves. Imaginez-vous à cette heure toutes les sortes de bruits qui peuvent importuner les oreilles : quand les plus forts font leurs exercices et jettent leurs mains chargées de plomb, quand ils ahanent² ou font semblant d'ahaner, je les oy geindre ; quand après avoir retenu leur haleine ils viennent à la laisser aller, j'entends leurs sifflements et leurs respirations mal plaisantes ; quand il se trouve quelque maraud de valet d'étuve qui ne frotte pas comme il faut, je lui entends sonner les épaules

1. *Je meure*, c'est-à-dire que je meure si le silence est aussi nécessaire.

2. *Ahaner*, travailler, se fatiguer, avoir beaucoup de peine à faire quelque chose.

tantôt d'une façon, tantôt de l'autre, selon que la main qui le frappe est plus ou moins ouverte. Et si là-dessus celui qui a la charge des pelotes¹ vient à les compter et trouve qu'il lui en manque quelqu'une, toutes les autres tempêtes ne sont rien auprès de la sienne ; ajoutez-y à cette heure quelque misérable qui sentira les aulx ; un qui sera surpris friponnant quelque chose, et quelque autre qui pensant avoir bonne voix, se plaira de la faire résonner dans le bain. Mettez-y encore le bruit que fait l'eau quand quelqu'un se jette tout d'un coup dans la cuve. Après tout ce nombre de personnes qui ne sauroient que faire beaucoup de bruit quand ils ne parleroient qu'à l'accoutumée, figurez-vous un barbier, qui pour se faire remarquer parmi les autres, fait ouïr de fois à autre je ne sais quelle voix grêle et bruyante, et ne ferme jamais la bouche, sinon quand il arrache le poil des aisselles et fait crier un autre pour lui. Parlons à cette heure des crieurs de pâtés, saucisses, tartelettes, et toute telle manière de gens qui vendent leurs marchandises chacun avec sa musique particulière. Vous direz que parmi toute cette multitude de bruits si dissemblables il faut que je n'aie point d'oreilles ou que je sois de fer de ne perdre point l'entendement, vu que Chrysippus, l'un de nos docteurs, s'importunoit tellement d'être salué, qu'il en étoit à la mort. Mais, je vous jure que je m'en soucie aussi peu, de tout ce frémissement, que si j'oyois le flot ou la tombée d'une eau. Quoique j'aie ouï dire qu'une autre fois une ville fut portée par ses habitants du lieu où elle étoit en un autre pour ne pouvoir endurer les cataractes du Nil, je ne me trouve point si diverti d'un bruit² que d'une parole. Le bruit n'emplit et ne frappe que les oreilles, et la parole attire l'esprit et l'emmène avec soi. Au nombre

1. *Pelote*, paume, balle. — 2. *Diverti de*, distrait par.

des bruits qui ne me détournent point, je mets les charrettes, coches et carrosses, un maréchal logé chez moi, un qui apprend à jouer de la trompette et ne fait rien qui vaille. Un son intermis¹ aussi me fâche plus qu'un qui est continu; mais je me suis tellement accoutumé à tout cela, que quand j'orrois un comite² criant après sa chourme³, qui ne vogue pas comme il faut, je ne m'en troublerois pas.

II. Je sais contraindre mon esprit de penser à soi, sans se laisser emporter à ce qui est extérieur. Que le tintamarre du monde soit au dehors, pourvu qu'au dedans tout soit en paix; que le desir et la crainte ne disputent point; qu'il n'y ait point de noise entre l'avarice et la luxure; que l'une ne tourmente point l'autre : je ne me soucie pas du reste. Que me serviroit que là tout contre il y eût un profond silence, et que les passions fissent du tumulte chez moi?

Le repos de la nuit avoit tout assoupi⁴.

Cela n'est point : il n'y a point de repos que celui qui vient de la raison. La nuit n'ôte point les ennuis; au contraire, elle les fait naître, et ne guérit point nos inquiétudes, mais leur donne seulement une autre forme. Les songes de ceux qui dorment ne sont point moins turbulents que les occupations de ceux qui sont éveillés. C'est en la bonne conscience qu'est la vraie tranquillité. Voyez-moi ces délicats de qui le sommeil impose silence à toute une maison, pour qui tout ce qu'il est de serviteurs se ferment la bouche et suspendent les pas, s'ils approchent d'eux, de peur qu'en entendant quelque

1. *Intermis*, intermittent.

2. *Comite*, officier de galère qui fait travailler la chourme.

3. *Chourme*, chiourme; voyez tome I, p. 447.

4. C'est un vers de Varron, surnommé Atacinus.

chose qui les trouble, ils soient parmi les sollicitudes¹ dans leur lit, où ils se tournent tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre, et ne dormant que des yeux se font croire d'ouïr ce qu'ils n'ont point ouï². Que pensez-vous qui en soit cause? Le bruit est dans leur âme. C'est là qu'il faut mettre la paix, et faire cesser la sédition. Elle ne dort pas toujours quand le corps est assoupi : le repos est quelquefois ce qui la travaille.

III. C'est pourquoi quand nous sentons que la fainéantise, impatiente de soi-même, nous donne de mauvaises intentions, il faut chercher de l'exercice, et s'occuper à quelque chose de louable. Les grands capitaines n'ont point de meilleur remède à la désobéissance des soldats que de les tenir continuellement employés. Ceux qui ont tâche n'ont jamais loisir de faire les fols. L'occupation est une médecine indubitable aux maux de l'oisiveté.

IV. Ce n'est pas toujours le désordre des affaires publiques qui nous convie à la retraite. Quelque bonne mine que nous fassions, il y a bien souvent du dégoût ou de la peur plus que d'autre chose. C'est pourquoi l'ambition, qui n'est pas morte, mais seulement lassée, ou désespérée de quelque mauvais succès, nous vient retrouver en la solitude et nous tourmente en notre maison comme à la cour. J'en dis de même de la luxure : il semble quelquefois qu'elle se soit retirée, et cependant en cette profession de frugalité même et au milieu de l'épargne, montrant qu'elle n'avoit pas condamné les voluptés, mais seulement s'en étoit ennuyée, elle les redemande, et s'y replonge autant plus hardiment que jamais³, parce qu'elle pense le faire plus secrètement. Les

1. *Inter ægritudines*, dit Sénèque.

2. Il y a dans le latin : *Quæ non audit, audisse se queritur*.

3. « Et s'y replonge autant et plus hardiment que jamais. » (*Édition de 1645.*)

vices qui paroissent sont moins dangereux que les autres, et aux maladies même c'est signe de guérison quand elles produisent leur malice en l'extérieur. Jamais l'ambition, l'avarice, et les autres maux de l'âme ne sont plus à craindre que quand le déguisement y est si grand et la simulation si artificieuse qu'on ne les aperçoit point. Nous semblons être en repos; nous n'y sommes pas; car si c'est à bon escient que nous y sommes, si c'est sans regret que nous avons sonné la retraite et pris congé des vanités du monde, les divertissements n'auront plus de lieu. Que les hommes et les oiseaux chantent tant qu'ils voudront : ils n'interrompront point nos cogitations louables, solides et déjà bien assurées.

V. Ce n'est pas signe que nous avons encore l'esprit ni bien ferme ni bien réduit à soi quand nous dressons l'oreille au cri que nous oyons emmi la rue. Cette curiosité n'est point, qu'il n'y ait de la sollicitude et de l'appréhension en l'intérieur.

*Et me quem dudum, etc.*¹.

Le premier est sage qui, parmi les flèches qui sifflent de toutes parts, parmi les efforts de deux peuples qui sont aux mains l'un contre l'autre, et dans les ruines mêmes de sa ville, qui bruit de tout côté ou du fer ou de la flamme, demeure sans s'effrayer. L'autre est un malhabile homme. Il seroit vaillant peut-être s'il n'avoit rien; mais de la peur qu'il a de perdre ses biens, au moindre

1. Malherbe n'a pas traduit les quatre vers suivants de Virgile, que cite Sénèque :

Et me, quem dudum non ulla injecta movebant
Tela, neque adverso glomerati ex agmine Graii,
Nunc omnes terrent auræ, sonus excitat omnis
Suspensum, et pariter comitique onerique timentem.

(*Énéide*, livre II, v. 726 et suivants.)

bruit qu'il oit il est en alarme : si quelqu'un parle, il pense que c'est l'ennemi qui lui vienne sur les bras. Si quelque chose branle, il est plus mort que vif. Ses coffres le font poltron. Prenez-moi le premier venu de tous ceux que vous jugez être bien à leur aise, qui font mener tant de mulets et de charrettes de bagage : vous trouverez qu'il craint pour ce qu'il porte et pour ce qui le suit. Voulez-vous connoître quand vous aurez la paix dans l'âme ? Ce sera quand, quoi que vous oyiez, vous demeurerez ferme, et que les flatteries, les menaces et toutes confusions de voix vous bruiront aux oreilles sans que pour cela vous soyez distrait d'avec vous. Et quoi donc ? ne vaut-il pas mieux être hors de la fête et de la tempête ? Si fait : aussi je m'en veux aller d'autre côté. Mais j'ai voulu savoir ce que c'étoit, et donner de l'exercice à ma patience. Quel besoin est-il de me tourmenter davantage, puisqu'Ulysse, qui avoit même affaire des sirènes¹, eut si peu de peine à se garantir soi et les siens ?

ÉPÎTRE LVII.

ARGUMENT. — I. Il y a des passions naturelles qui peuvent bien altérer le sage, mais non lui faire peur. — II. C'est folie de craindre plus ou moins les choses qui ont pareille fin. — III. L'âme, comme immortelle, ne peut être offensée des incommodités du corps.

I. Comme je m'en voulus revenir de Baies à Naples, il ne me fallut point beaucoup prêcher pour me persuader que la mer étoit mauvaise, tant j'avois peu d'envie de m'y remettre. Mais je trouvai tant de fanges par le

1. « Qui avoit même affaire à des sirènes. » (*Édition de 1645.*)

chemin, que presque je puis dire que je vins par eau. Je courus ce jour-là toute la fortune des athlètes. J'eus l'huile en la campagne et la poudre sous la grotte de Naples. Il n'y a rien de si long que cette prison, ni de si obscur que ces trous, qui, au lieu de nous donner du jour dans les ténèbres, nous font voir les ténèbres mêmes¹. Au demeurant, on ne gagneroit rien qu'il y fit clair, parce que la poussière y crève les yeux : vous savez comme c'est chose importune et fâcheuse en lieu découvert. Jugez ce que ce peut être sous cette caverne, où la poudre se tourbillonne en soi-même, et n'ayant par où sortir, retourne contre ceux qui la font émouvoir. Je souffris tout ensemble deux incommodités contraires : en même jour et en même chemin je fus travaillé de fange et de poussière; et cependant cette obscurité même me donna du sujet de m'entretenir. Il me fut avis que je reçus quelque coup en l'âme; et quoique je n'eusse point de peur, si ne pus-je faire que l'ordure et la nouveauté d'une chose inaccoutumée ne m'apportassent de l'altération. Je ne veux pas à cette heure parler de moi, qui suis bien loin d'une suffisance passable, tant s'en faut que j'en aie une parfaite; mais je vous dirai que l'homme le plus assuré du monde, et sur qui la fortune aura le moins de jurisdiction, n'y sauroit passer que son esprit n'ait quelque atteinte, et que le visage ne lui change de couleur. Il y a des choses; Lucilius, où toute la vertu perdra sa force et cédera, quelque résistance qu'il fasse, à l'avertissement que nature lui donne de sa mortalité : pour ce, vous le verrez incontinent se refrogner et frémir aux

1. *A ceromate, dit Sénèque, nos haphæ excepit in crypta Neapolitana. Nihil illo carcere longius; nihil illis faucibus obscurius, quæ nobis præstant, non ut per tenebras videamus, sed ut ipsas.* Au lieu de la leçon *faucibus*, que Malherbe a suivie, quelques éditions donnent *facibus*.

choses subites. Si de quelque haute falaise il regarde la mer en bas, il s'éblouira. Cela ne se doit pas appeler crainte : c'est une affection naturelle, inexpugnable à tout discours de raison. De là vient qu'il se trouve assez de vaillants hommes être prêts à toutes occasions d'épandre leur sang, qui cependant n'ont point le courage de regarder celui d'un autre. Les uns s'évanouissent s'ils voient une plaie qui vienne d'être faite ; les autres auront mal au cœur d'une qui sera déjà vieille et purulente. Il s'en trouveroit même qui seroient plus hardis à recevoir une épée qu'à la regarder. C'est pourquoi je vous ai dit que je n'eus point de peur, mais seulement quelque altération.

II. Je ne revis pas sitôt la lumière que je me sentis je ne sais comment réjoui, sans y penser ni sans en avoir intention ; et alors je me mis à discourir en moi-même quelle folie c'étoit de craindre une chose plus ou moins que l'autre, puisque toutes ont une pareille fin. Car quelle différence faites-vous d'être assommé de la chute d'une montagne, ou d'une tour ? Il n'y en a point, et toutefois il s'en trouvera qui craindront cette ruine plus que l'autre, combien que toutes les deux nous fassent mourir également ; mais c'est que l'appréhension considère plutôt les causes que les effets. Vous pensez à cette heure que, selon l'opinion des Stoïques, je veuille dire que l'âme d'un homme accablé sous une si grande pesanteur demeure éparse dans ses membres, pour ne trouver par où sortir. Ce n'est pas ce que je veux faire : je trouve de l'abus en cette opinion ; car comme la flamme ne peut être accablée, pource qu'elle échappe autour de ce qui la presse, et que l'air, quelques coups qu'on lui donne de pointe ou de taille, n'est ni blessé ni coupé, mais se répand à l'entour de ce qui le fait retirer, ainsi l'âme, qui est d'une substance plus simple et plus déliée

que nulle autre, ne peut être ni surprise ni écrasée dans le corps, mais par le bénéfice de sa nature subtile est poussée dehors par les choses mêmes qui la semblent accabler.

III. Comme la foudre, après avoir fait un grand éclair et quelque ruine notable, s'en retourne par un petit trou, l'âme tout de même, plus subtile que le feu, passe par la plus dense partie du corps, et trouve de l'ouverture assez pour échapper. Toute la question est si elle est immortelle. Cette doute vidée, tenez pour assuré qu'il n'est point de genre de mort qui la puisse faire mourir : l'immortalité n'a point d'exception, et le privilège des choses éternelles, c'est qu'il n'y a rien qui les puisse offenser.

ÉPÎTRE LVIII.

ARGUMENT. — I. Divers raisonnements de l'auteur, tirés de la philosophie d'Aristote et de Platon. — II. Les choses que nous voyons et que nous touchons ne sont pas au nombre de celles qui ont être, parce qu'elles finissent à chaque moment. — III. Que notre âme doit continuellement vaquer à la méditation de Dieu et non pas du monde. — IV. Pour vivre longuement il faut quitter les voluptés. — V. Si la vieillesse apporte un si grand dégoût qu'on doive désirer la mort en cet âge-là.

I. Je n'avois jamais tant reconnu la faute¹ que nous avons de mots comme j'ai fait aujourd'hui. Nous sommes tombés en propos de Platon, et là-dessus il s'est offert une infinité de choses qui avoient besoin de noms, et cependant n'en avoient point; et d'autres qui aux

1. *La faute*, le manque.

autres siècles en avoient eu, et par le dégoût du nôtre les avoient perdus. Je vous laisse à penser comme c'est chose supportable en un bëlître¹ d'être friand².

.
.

Combien estimez-vous que dans Ennius et Attius il y a de mots changés et gâtés, puisqu'en Virgile même, que nous avons tous les jours entre les mains, il s'en trouve qu'on fait difficulté de recevoir? Si vous me demandez à quelle fin je fais ce préambule, je le vous dirai. C'est que je vous veux faire trouver bon que j'use du mot d'*essence* : aussi bien veuillez-vous, ou non, je suis résolu d'en user. Cicéron est celui qui l'a mis au monde. Je pense que vous ne voudrez pas meilleur témoignage que le sien. Si vous en voulez un plus récent, je vous alléguerai Fabianus, homme disert³, élégant, et si curieux en l'élection des paroles, que peut-être il en est moins agréable; car autrement, Lucilius, comme voudriez-vous que je nommasse οὐσία une chose nécessaire, qui comprend la nature et est le fondement de toutes choses? Donnez donc votre sauf-conduit à mon mot d'essence, et cependant, quelque congé que vous me donniez, je n'en userai que le moins qu'il me sera possible, et peut-être me contenterai-je d'avoir eu congé d'en user. Le fruit de votre bonté sera que je sortirai d'un borbier qui m'a fait dire des injures à notre langue, de laquelle vous connoîtrez encore mieux la misère, si je vous dis une syllabe qu'il est impossible de traduire. Demandez-vous qui elle est? C'est τὸ ὄν. Vous m'estimerez bien grossier,

1. *Quis autem ferat*, dit le latin, *in egestate fastidium*?

2. La traduction de Malherbe offre ici dans toutes les éditions une lacune assez considérable.

3. *Disertus*. Les éditions de 1639 et de 1645 portent par erreur *discret*.

et qu'il n'est rien si aisé que de l'interpréter par *ce qui est*; mais je trouve bien à dire de l'un à l'autre. Premièrement, je suis contraint de mettre un verbe pour un nom. Toutefois, s'il me fait besoin, je m'en servirai. Un de mes amis, et fort savant homme, disoit aujourd'hui que Platon le prenoit en six diverses significations. Je les vous dirai toutes, après que je vous aurai montré qu'il y a un genre; car pour cette heure nous cherchons ce premier genre où toutes les espèces sont comme suspendues, d'où naît toute division, et sous lequel toutes choses sont comprises. Le moyen de le trouver, c'est de prendre toutes choses en remontant, et de cette façon nous arriverons à ce qui est le premier. L'homme est une espèce, comme dit Aristote. Le cheval et le chien sont espèces. Il faut donc trouver quelque lien qui leur soit commun à tous et qui les comprenne sous soi. Que sera-ce? Animal. Animal est donc le genre de tout ce que je viens de dire, d'un homme, d'un cheval et d'un chien. Mais il y a des choses qui ont âme et ne se peuvent nommer animaux; car on tient que les semences et les arbres ont âme : aussi disons-nous qu'ils vivent et qu'ils meurent. Les choses animées seront donc par-dessus, et comprendront sous soi les animaux et les plantes. Mais il est des choses qui n'ont point d'âme, comme les pierres. Il faut donc trouver quelque chose plus générale que les animées, qui sera le corps, et dire qu'il est des corps animés et d'autres inanimés. Mais encore il y a quelque chose au-dessus; car nous disons qu'il est des choses corporelles et d'autres incorporelles. D'où sera-ce donc que nous les tirerons? De ce qu'assez improprement je viens de nommer *ce qui est*. Et voici la division que nous en ferons : ce qui est est corporel ou incorporel. C'est donc le premier et le plus ancien genre de tous les autres; et s'il le faut ainsi dire, le genre général. Les

autres sont bien genres; mais ce sont genres spéciaux, comme l'homme se peut dire genre; car il a sous soi les espèces des nations : les Grecs, les Romains, les Parthes; les couleurs, blancs, noirs, blonds. Il y a puis après chaque particulier, Caton, Cicéron, Lucrèce. Ainsi donc en tant qu'il en contient d'autres sous soi, nous l'appelons genre; en tant qu'il est contenu sous un autre, nous disons qu'il est espèce. Ce genre, qui est général, n'a rien au-dessus de soi. C'est le principe des choses : tout est sous lui. Les Stoïques le veulent faire précéder par un autre, duquel je m'en vais parler, quand j'aurai montré qu'à bonne raison j'ai donné le premier rang à ce genre dont j'ai fait mention comme ayant les bras assez larges pour tout comprendre. Voici la division que je fais : ce qui est corporel ou incorporel; il n'y a point de troisième. Des choses corporelles, les unes sont animées et les autres inanimées. Des animées, les unes ont esprit et âme, et s'appellent animaux, et les autres n'ont que l'âme seulement. Ou bien, les unes ont mouvement, marchent et passent; les autres sont fichées en terre, qui prennent nourriture et accroissement par des racines. Derechef, des animaux les uns sont mortels, et les autres immortels. Il y a quelques Stoïques qui font cettui-ci le premier genre, et je m'en vais vous dire sur quoi ils se fondent. Ils disent qu'en nature il y a des choses qui sont, et d'autres qui ne sont point. Du nombre de celles qui ne sont point sont les centaures, les géants et telles autres choses qui, bien qu'elles n'ayent point de substance, sont toutefois discernées par une forme que notre imagination leur a fait avoir¹.

Je reviens à cette heure à la promesse que je vous ai

1. Tel est le texte de l'édition de 1645; celle de 1639 donne : « leur a fait voir. »

faite de vous dire la division que fait Platon de tout ce qui est au monde, en six sortes de choses. Premièrement, il y a ce qui n'est ni visible, ni touchable, ni perceptible par aucun sentiment ; mais pource qu'il est genre, il est seulement objet de l'esprit, comme l'homme en général ne se voit point, si fait bien ¹ en particulier, comme Cicéron et Caton. Un animal est chose qui ne se voit point ; mais un chien et un cheval, qui sont espèces, se voient. Platon met au second lieu les choses qui sont éminentes et relevées par-dessus les autres, et appelle cela *être par excellence* : comme *poète* est un nom commun à tous ceux qui se mêlent de faire des vers ; et cependant entre les Grecs il ne s'entend aujourd'hui que d'un. Quand vous oyez dire le Poète, pensez que c'est d'Homère qu'on parle. Qu'est-ce donc que nous pouvons dire être vraiment par excellence ? C'est Dieu, si grand et si puissant que tout est petit et foible auprès de lui. La troisième sorte est des choses de qui proprement on peut dire qu'elles sont. Elles sont innombrables et hors de notre vue ; et celles-là sont proprement le meuble de Platon². Il les appelle *idées*, desquelles se fait, se prend, se forme tout ce que nous voyons au monde. Elles sont immortelles, immuables et inviolables. Je m'en vais vous dire que c'est qu'idée, ou pour le moins ce que Platon dit que c'est. Idée est l'exemplaire éternel des choses qui se font naturellement. J'interpréterai cette définition pour vous la faire mieux entendre. Je veux faire votre portrait. Vous êtes l'exemplaire de ma peinture, où mon esprit prend la forme qu'il donne à son ouvrage. Ainsi ce visage qui m'enseigne et qui m'instruit, et d'où je prends mon imitation, est une idée. Nature a de ces exemplaires de choses,

1. C'est-à-dire : mais bien.

2. *Propria Platonis supellex est*, dit Sénèque.

d'hommes, de poissons et d'arbres, un nombre infini, sur lesquels elle prend tout ce qu'elle veut produire. La quatrième sorte de choses, c'est ce qu'il appelle la figure. Je vous dirai que c'est; mais soyez attentif, et si vous treuvez la chose difficile, ne vous en prenez pas à moi, mais à Platon : il n'y a point de subtilité qui ne donne de la peine. Je me suis tantôt servi de la similitude du peintre. Voulant pourtraire Virgile, il le regardoit. Le visage de Virgile étoit l'idée et le patron de la besogne qu'il alloit faire. Ce que le peintre tire de cette idée pour l'employer en son ouvrage, c'est la figure. Demandez-vous quelle différence il y a? L'un est le patron, et l'autre la chose tirée sur le patron, et mise en la besogne. Le peintre en imite l'une, et fait l'autre. La face d'une statue, c'est la figure. La face du patron sur lequel le sculpteur a fait la statue, c'est l'idée. En voulez-vous une autre distinction? La figure est en l'ouvrage¹ et l'idée hors de l'ouvrage, et non-seulement hors de l'ouvrage, mais aussi devant l'ouvrage. La cinquième sorte est des choses qui sont communément. Celles-ci commencent de nous appartenir, comme les hommes, les bêtes, et toutes choses. La sixième est de celles qui sont presque, mais non du tout, comme le vide, et le temps.

II. Quant aux choses que nous voyons et que nous touchons, Platon ne les met pas au nombre de ce qui est proprement; car elles ont un flux perpétuel, et ne font que croître et diminuer. Personne n'est en vieillesse celui même qu'il étoit en jeunesse, ni au soir celui qu'il étoit au matin. Nos corps sont emportés comme l'eau d'une rivière : tout court avec le temps. Il n'y a rien de permanent en ce que nous voyons; et tandis que je sais

1. On lit ici dans toutes les éditions : « La figure en est l'ouvrage, » ce qui n'a pas de sens. Sénèque dit : *Idos (σιδος) in opere est.*

que tout change, je suis changé moi-même. C'est ce que dit Héraclite : que jamais nous n'entrons deux fois en une même rivière. Elle a bien toujours le même nom, mais ce n'est plus l'eau qui y étoit. On ne s'aperçoit pas si bien de ce changement en un homme qu'en une rivière ; mais pourtant nous ne laissons pas de couler aussi vite, et pour ce je m'étonne de notre folie, de faire tant de cas d'une chose si fugitive comme le corps, et craindre de mourir un jour, vu que tous les moments de notre vie sont autant de morts de l'état où nous étions auparavant. Avez-vous peur que ce qui se fait tous les jours se fasse une fois ? Je vous ai parlé de l'homme, qui est une matière fluide, caduque et sujette à toute sorte d'inconvénients ; mais parlons du monde. C'est une chose éternelle, et inexpugnable à tout accident ; et cependant il est sujet à mutation, et ne demeure pas en un état ; car encore qu'il continue d'avoir toutes les choses qu'il a eues, il les a d'autre façon qu'il ne les avoit ; ou bien elles vont d'un autre ordre. Me demandez-vous de quoi vous servira cette subtilité ? De rien ; mais comme un graveur, qui a les yeux lassés de les avoir longuement tenus sur sa besogne, les jette sur quelque autre chose pour les soulager, ainsi devons-nous quelquefois nous relâcher l'esprit, et le réjouir par quelque divertissement. Toutefois en ce divertissement même, il ne faut pas être du tout oisif. Vous y trouverez de quoi faire votre profit, pourvu que vous y preniez garde. C'est chose que je pratique ordinairement, et ne lis rien de si éloigné de la philosophie, d'où je ne tâche de tirer quelque chose et le convertir à mon utilité. Que prendrai-je en ces discours que je viens de faire, qui ne touchent en façon du monde à la réformation des mœurs ? Quelle correction de mes vices trouverai-je dans les idées de Platon ? Quelle discipline à mes passions ? Si je n'y trouve

mieux, au moins y aurai-je appris que tous ces objets de nos sentiments, qui nous allument et nous irritent, n'ont point une essence véritable, mais sont fantômes, qui n'ont pris un visage que pour un temps. Il n'y a rien de stable ni de solide ; et cependant nous ne laissons pas de les désirer comme perpétuelles, et comme les devant posséder perpétuellement.

III. Nous avons une foiblesse qui nous fait arrêter à chaque pas : c'est à la considération de l'éternité qu'il faut envoyer nos âmes. Ce sont ces formes universelles, élevées au-dessus de nous, qu'il leur faut faire admirer, et Dieu au milieu d'elles, donnant ordre à faire vivre les choses, que pour le vice de la matière il n'a pu faire immortelles, et remédiant par sa prévoyance aux imperfections de ce qu'il a créé. L'ouvrage du monde ne se maintient pas pour être éternel¹ (car il ne l'est pas), mais pour la résistance que le soin de son conducteur fait à sa corruption. Les choses immortelles subsistent, même sans qu'on les défende : les mortelles sont en la protection de celui qui les a faites, qui par sa vertu leur donne ce que la fragilité de leur matière leur a dénié.

IV. Ne faisons point de cas des choses qui sont de si peu de prix, que même on révoque en doute si elles sont, et accompagnons cette considération d'une autre : c'est que si Dieu par sa providence fait vivre le monde, qui n'est non plus immortel que l'homme, et le soutient parmi tant de choses qui l'ébranlent, nous avons de notre côté quelque moyen de donner du répit à notre vie, si nous nous rendons maîtres de nos voluptés, et les bannissons de notre commerce, comme cause principale des incommodités ordinaires que nous souffrons en notre santé. Platon n'a vécu longtemps que par le soin qu'il eut de

1. *Pour être*, c'est-à-dire parce qu'il est.

se conserver; car encore que naturellement il eût la complexion bonne, et que sa taille lui eût donné le nom qu'il avoit, ses voyages sur mer et les fortunes qu'il avoit courues avoient beaucoup diminué de sa vigueur. Mais il se rangea sous une abstinence si étroite, et se donna des lois si sévères en l'usage de tout ce qui sollicite nos desirs, qu'avec toute son indisposition il ne laissa pas de bien envieillir; car je crois que vous savez bien qu'il véquit quatre-vingts et un an justement, et qu'il décéda le jour même qu'il étoit né. Pour cette observation, et pource qu'il avoit accompli le nombre le plus parfait de tous, qui est neuf fois neuf, les Mages qui fortuitement se trouvèrent alors en Athènes lui sacrifièrent, comme l'estimant avoir eu quelque chose au-dessus de la condition ordinaire de l'humanité. Mais je pense que quand il eût vécu quelques jours moins, et qu'ils ne lui eussent point fait de sacrifice, il ne s'en fût pas beaucoup soucié. Le bon régime et la sobriété ne sont pas de peu d'importance à nous faire vivre beaucoup. Ce n'est pas que la longue vie me semble chose qui doive être beaucoup désirée; mais aussi ne suis-je pas d'avis de la refuser. Quand nous sommes gens de bien, nous avons du plaisir d'être avec nous.

V. Il faut donc vider cette question, si on se doit dégoûter des extrémités de la vieillesse, et laisser venir la mort au pas ordinaire, ou bien aller au-devant, et de sa main propre se la procurer. Je ne fais point beaucoup de différence entre craindre la mort, et l'attendre lâchement. C'est une ivrognerie extrême, après que le vin est bu, de boire encore la lie, comme si on se fâchoit qu'il demeurât quelque chose dans le tonneau. Toutefois c'est encore une dispute, si la vieillesse est la lie de l'âge de l'homme; car on peut dire que c'est ce qu'il y a de plus clair et de plus net, au moins quand l'entendement est

encore sain, que les sens font bien leur office, et que le corps n'est ni si perclus, ni si cassé, qu'il ne se puisse remuer : aussi est-il vrai qu'il y a bien différence de vivre longtemps, ou de mourir lentement. Mais si le corps est inutile à toutes fonctions, pourquoi ne tirerai-je l'esprit d'une demeure qui ne lui peut plus donner que de l'ennui ? Et peut-être qu'il sera bon de le faire, un peu avant que l'occasion vous y convie, de peur que quand il le vous faudra faire, vous n'en ayez pas le moyen ; car puisqu'il y a plus de danger à vivre mal qu'à mourir tôt, un homme a bien peu de jugement, qui par le raccourcissement de quelques jours n'évite le hasard d'un si grand inconvénient qui lui peut arriver. Vous n'en voyez guère à qui avant que mourir la vieillesse n'ait fait sentir quelque incommodité ; et pour le meilleur marché que nous en ayons, la vie nous est inutile et ne nous sert non plus que si nous ne l'avions point. Mais d'ailleurs, quelle cruauté fait un homme de retrancher quelque portion de sa vie, encore qu'il sache bien qu'elle ne doit pas durer éternellement ? Ne m'écoutez point à regret, comme si déjà ma parole s'adressoit à vous ; mais comprenez bien ce que je vous vais dire. Si la vieillesse me laisse l'usage de moi-même, c'est-à-dire de la partie que j'ai meilleure en moi, je ne lui romprai point compagnie ; mais si mon entendement se trouble, si le jugement et la mémoire me diminuent, et enfin si elle m'ôte la vie et ne me laisse rien que l'âme, je me dépêcherai de sortir d'un bâtiment qui s'en va choir. Pour une maladie dont la guérison n'est point désespérée et qui ne m'incommode point l'esprit, je ne me tuerai point ; aussi ne ferai-je pour une douleur : mourir de cette façon, c'est être vaincu. Toutefois, si la douleur est incurable et qu'il la faille souffrir toute ma vie, je délogerai, non pour l'amour d'elle, mais pource que par elle

je suis inutile aux actions pour lesquelles je suis au monde. Il ne faut ni mourir ni vivre pour la douleur. Il y a faute de courage en l'un, et de jugement en l'autre. Mais je me laisse emporter à ce discours, qui me servira de paiement pour une autre fois. Et puis, comme pourroit mettre fin à sa vie celui qui ne la peut mettre à sa lettre? Adieu donc : je m'assure que je vous fais plus aise avec cette parole, qu'avec tout ce que je vous saurois dire de la mort.

ÉPÎTRE LIX.

ARGUMENT. — I. Différence de la joie et de la volupté, suivant les Stoïques. — II. Le sage n'est jamais surpris. — III. D'où vient que la folie est presque inséparable de l'homme, et le moyen d'y remédier. — IV. Qui doit être appelé sage. — V. La vraie joie ne se trouve point parmi les honneurs et les plaisirs du monde. — VI. Le sage est toujours content.

I. Votre lettre m'a bien donné de la volupté : trouvez bon que j'use des termes du peuple, et ne les prenez pas comme les Stoïques. La volupté, selon leur doctrine, est vice ; je l'accorde. Mais si est-ce une parole que nous employons ordinairement, quand nous voulons dire que l'âme est en quelque agréable disposition. Je sais bien aussi que prenant les choses comme nous les prenons, la volupté est une chose déshonnête, et que la joie, à parler proprement, n'appartient qu'au sage seul, parce que c'est le rehaussement d'une âme assurée en sa vertu propre et en son propre bien. Toutefois nous disons ordinairement que nous avons eu bien de la joie que notre ami soit pourvu de quelque état, qu'il soit marié,

que sa femme soit accouchée. Et toutefois ce sont si peu joies¹, que souvent ce sont au contraire commencements d'ennuis qui lui doivent advenir. La joie a ces qualités jointes si inséparablement avec elle, que jamais elle ne cesse, et jamais ne se change en son contraire. Quand donc Virgile dit *les mauvaises joies de l'âme*², il s'accommode à la beauté des paroles, plus qu'il n'en cherche la propriété; car il n'est point de mauvaise joie. Il a donné ce nom aux voluptés, et s'est fort bien exprimé; car il a voulu signifier des hommes joyeux de leur mal. Quoi qu'il en soit, ce n'est point sans cause que j'ai dit que votre lettre m'a donné bien de la volupté; car encore qu'un malhabile homme se puisse bien réjouir pour un juste sujet, toutefois pource que son affection est dérégulée, et qui en un moment est capable de mutation, je l'appelle une volupté sans compas ni mesure, que l'opinion d'un faux bien lui fait avoir. Mais pour venir à mon propos, il faut que je vous die ce qui m'a contenté en votre lettre : c'est que vous êtes maître de votre discours. Il ne vous élève ni vous emporte que jusques où vous avez résolu d'aller. Il en est assez qui pour mettre un mot qui les chatouille, écriront des choses à quoi ils n'auront point pensé. Vous n'en êtes pas de même. Vous n'écrivez rien qui ne soit bien joint, et qui ne se rapporte à votre sujet. Vous dites autant qu'il vous plaît, et toutefois votre discours a encore plus de substance que de paroles. C'est un témoignage de quelque suffisance plus grande, et qu'en votre âme il n'y a rien de superflu, ni de bouffi. J'y trouve des translations³, ni

1. L'édition de 1639 donne, par erreur évidemment : « Ce sont si peu de joies. » Nous avons suivi le texte de 1645 et de 1648.

2. *Énéide*, liv. VI, v. 278, 279.

3. *Translations*, métaphores. En latin : *translationes verborum*.

trop bardies, ni de mauvaise grâce, comme celles à qui l'usage a déjà baillé leur passe-port. J'y trouve aussi des figures, desquelles ceux qui nous défendent l'usage et ne les permettent qu'en vers, ne sont pas savants en la lecture des anciens; car encore qu'ils ne cherchassent pas tant de recommandation par une élégance plausible, comme par un simple récit des choses et par une démonstration éloignée de tout artifice, si est-ce que vous ne voyez que des paraboles en leurs écrits. Il est vrai qu'elles ne nous sont pas nécessaires pour le sujet que les poètes en usent, mais pour fortifier la foiblesse de ceux que nous voulons instruire, et leur représenter les choses si naïvement, qu'ils pensent plutôt les voir que les ouïr. Je me plais fort à lire Sextius : c'est un esprit vif, qui en sa philosophie a les paroles grecques et les fait romaines. J'y trouve une figure qui me contente fort. Il dit qu'en une armée, quand de toutes parts on se doute des ennemis, on la fait marcher en forme carrée, et que tout de même le sage doit tenir de tous côtés les vertus en bataille, afin qu'il ne lui puisse venir aucun effort sur les bras, qu'elles ne se trouvent prêtes à sa défense, et sans tumulte répondent au commandement qui leur sera fait. Il ajoute que cet ordre que donnent les grands capitaines en leurs troupes, de les disposer en sorte qu'en même temps une parole soit portée partout, nous est d'autant plus nécessaire que bien souvent ils appréhendent sans occasion et sont plus assurés au chemin qui leur est le plus suspect. Mais où est la folie, la peur y est perpétuelle; l'épouvante y est devant comme derrière, à main droite comme à main gauche. Les périls la suivent et la précèdent. Elle s'étonne de tout, parce qu'elle ne pourvoit à rien, et prend l'alarme de ceux mêmes qui viennent à sa défense, pour ne les savoir distinguer de ses ennemis.

II. Un homme sage est toujours en cervelle¹. De quel côté qu'on l'attaque, on ne le trouve jamais que l'épée à la main. Que la fortune vienne quand il lui plaira ; qu'elle lui ôte ses biens ; qu'elle envoie sa femme et ses enfants au tombeau ; qu'elle lui fasse recevoir des affronts et l'afflige en sa personne de toutes les douleurs qu'il est possible de sentir : il n'en fera pas un pas en arrière. Au contraire, avec une assurance au visage qui témoignera celle du cœur, il marchera vers elle, et sera plus tôt aux mains qu'elle n'aura fait semblant de s'approcher. Nous avons beaucoup de choses qui nous retiennent, beaucoup qui nous affoiblissent. Il y a longtemps que nous sommes sales ; il est malaisé de nous nettoyer : ce ne sont point taches ordinaires que les nôtres ; elles sont à l'huile².

III. Je m'en vais proposer une question que je dispute ordinairement en moi-même. D'où vient que la folie est si opiniâtrément attachée avec nous, que presque elle en est inséparable ? Premièrement, c'est que nous n'apportons pas le courage qu'il faut à la repousser, et recherchons notre salut d'une façon qu'il semble que nous ayons peur de le trouver. Secondement, nous ne croyons pas à bon escient aux préceptes que nous ont donnés les hommes sages, et ne leur ouvrons pas l'estomac³ ; mais comme en choses qui ne nous touchent guère, pensons avoir assez fait quand nous les avons regardés par-dessus. Mais aussi comme pourroit un homme apprendre à faire la guerre aux vices, vu qu'il ne peut vaquer aux choses louables qu'autant que les vices ne le tiennent point occupé ? Nous ne mettons jamais la main au fond : il nous suffit

1. C'est-à-dire en éveil. Le latin porte : *Sapiens autem ad omnem incursum munitus est et intentus.*

2. Il y a dans le latin : *Non enim inquinati sumus, sed infecti.*

3. En latin : *Nec apertis pectoribus haurimus.*

d'écumer le dessus, et pensons faire tort à nos autres affaires, si nous prenons quelque heure pour apprendre à nous faire gens de bien. Le principal empêchement que nous ayons, c'est que légèrement et avec peu de sujet nous entrons en bonne opinion de notre mérite. Si quelqu'un nous dit que nous sommes honnêtes gens, que nous avons bon jugement et bonne conscience, nous nous y accordons tout aussitôt, et ne nous contentons pas d'une louange où il y ait de l'apparence; mais quoi que la flatterie nous amasse impudemment à nos oreilles, nous le recevons comme chose qui nous appartient. Nous savons bien que nous ne sommes ni si bons ni si sages comme on nous veut faire accroire; mais cependant nous ne donnons jamais de démenti là-dessus; et qui pis est, sommes tellement aveuglés de l'amour de nous-mêmes, qu'il n'y a rien de quoi plus volontiers nous nous oions louer que de ce qui est directement contraire à ce que nous faisons. Sommes-nous cruels? nous voulons qu'on propose¹ notre humanité. Vivons-nous de rapines? nous voulons qu'on die que nous donnons tout. Sommes-nous toujours ou dans un cabaret ou dans un bordeau? nous voulons qu'on fasse cas de notre continence. Et de là vient que parce que nous croyons être les plus gens de bien du monde, nous ne pensons nullement à nous amender. Alexandre, comme il faisoit la guerre aux Indes, et saccageoit des peuples qui n'étoient pas seulement connus de leurs voisins, faisant le tour d'une ville qu'il assiégeoit, pour reconnoître l'endroit le plus foible de la muraille, il fut blessé d'un coup de flèche : toutefois il ne laissa point de continuer. Mais à quelque temps de là, comme la plaie se refroidissoit, pource que le sang ne couroit plus, elle commença à lui douloir² à bon escient.

1. *Proposer*, citer pour modèle. — 2. *Douloir*, causer de la douleur.

Étant donc contraint de se retirer : « Tout le monde, dit-il, me jure que je suis fils de Jupiter, mais cette blessure me fait bien connoître que je suis homme. » Faisons-en de même ; et quand on nous flatte selon la mesure de nos qualités, disons : « Vous me voulez faire accroire que je suis un suffisant homme, mais je vois bien combien je recherche de choses inutiles, et combien j'en desire qui seroient ma ruine, si je les avois. Les bêtes mêmes ont plus de jugement que je n'en ai. La faim et la soif sont la mesure de leur manger et de leur boire, et je ne sais point encore combien il faut que je mange et boive pour me remplir. »

IV. Voulez-vous à cette heure que je vous montre que je ne suis pas sage ? Le sage est celui qui plein de joie au cœur et au visage, vide de toute appréhension et de tumulte, est aussi content de sa condition comme les Dieux sont de la leur. Examinez-vous à cette heure vous-même : si vous n'avez ennui quelconque qui vous trouble, si vous n'avez point d'espérance qui vous donne des inquiétudes, si jour et nuit votre âme est en pareille assiette, toujours relevée et toujours agréable à soi-même, vous pouvez dire que vous êtes arrivé jusques où la félicité de l'homme peut aller.

V. Mais si de toutes parts vous recherchez toutes sortes de voluptés, faites compte que vous avez aussi peu de sagesse que de joie. Quelque bonne volonté que vous ayez, vous vous abusez si parmi les richesses vous vous promettez d'y parvenir. Vous cherchez le contentement parmi les sollicitudes, quand vous le cherchez parmi les honneurs. Vous demandez des fleurs en une plante qui ne produit que des épines. La joie est le souhait général de tout le monde ; mais le moyen d'en avoir une grande et permanente, personne ne le sait. L'un la cherche en la dissolution des festins, et en la superfluité des dépenses ;

l'autre en la vanité des états¹, et d'avoir tout le peuple d'une ville à sa queue; l'autre aux bonnes grâces de sa maîtresse, et l'autre en l'ostentation des sciences, qui ne guérissent de rien. Toute cette manière de gens se laissent tromper à l'apparence de leurs passe-temps fugitifs et périssables, comme les ivrognes au vin, qui pour une plaisante humeur qui ne dure qu'une heure, leur donne des douleurs qui les accompagnent toute leur vie; ou comme les ambitieux aux acclamations favorables d'une multitude, qui leur ont coûté beaucoup jusques à cette heure et leur doivent encore plus coûter à l'avenir. Souvenez-vous donc que l'effet de la sagesse, c'est un contentement toujours égal à soi-même, et que nul accident n'est capable de diminuer. L'esprit du sage est comme l'état du monde : au-dessus de la lune le beau temps y est perpétuel.

VI. Vous savez donc à cette heure quelle occasion vous avez de vouloir être sage, pource que le sage n'est jamais sans contentement. Ce contentement ne lui vient que de ce qu'il sait bien qu'il est homme de bien. Il faut être juste, il faut être magnanime, il faut être tempérant; autrement il n'y a moyen d'être joyeux. Et quoi donc, les fols et les méchants ne se réjouissent-ils point? non plus que des lions quand ils ont trouvé quelque proie. Après que ces misérables toute la nuit se sont lassés de vin et de femmes, et se sont rendus aux voluptés par impuissance d'y fournir, ils s'écrient alors :

*Namque ut supremam falsa inter gaudia noctem
Egerimus, nosti².*

Tous gens débauchés passent la nuit en de fausses joies, et comme s'ils n'en devoient jamais passer d'autre. Cette

1. *Ex ambitione*, dit le latin.

2. Virgile, *Énéide*, liv. VI, v. 513, 514.

joie que goûtent les Dieux, et ceux qui les imitent, n'a jamais d'intermission ni de fin. Elle en auroit si elle étoit mendrée d'ailleurs. Mais pource qu'elle naît en eux-mêmes, elle ne dépend point d'une puissance étrangère. La fortune n'ôte point ce qu'elle n'a point donné.

ÉPÎTRE LX.

ARGUMENT. — I. Il blâme les vœux que les parents font pour leurs enfants. — II. Contre la gourmandise et la somptuosité des festins.

I. Je me plains, je dispute, je me mets en colère. Encore vous desirez ce que votre nourrice, votre précepteur, ou votre mère vous ont désiré. Vous ne jugez pas encore combien ils vous ont désiré de mal. O que les vœux de ceux qui nous aiment nous sont contraires, et principalement quand le succès en est comme ils le souhaitent! Je ne m'étonne pas si d'un bout à l'autre notre vie est pleine de misères. Nous croissons entre les malédictions de nos pères et de nos mères.

II. Une fois en notre vie parlons aux Dieux, sans leur rien demander. Jusques à quand sommes-nous résolus de les importuner, comme si nous n'avions de quoi nous nourrir? Ne ferons-nous jamais autre métier que semer les champs de toute une contrée? Quand serons-nous lassés de tant de moissons? Jusques à quand sera-ce qu'une infinité de barques iront aux provinces étrangères, chercher la provision d'une seule table? Peu d'arpents de terre fournissent de la pâture pour¹ un bœuf;

1. Fournissent de la pâture assez pour... (*Édition de 1648.*)

une forêt donne à vivre à plusieurs éléphants : et l'homme pour sa nourriture bien à peine se contente de la terre et de la mer ? Et quoi donc ? dirons-nous que la nature, qui nous a fait le corps si petit, nous ait donné des ventres insatiables, afin que les animaux les plus vastes et les plus voraces qui soient au monde, nous cèdent la gloire de gourmander¹ ? Nullement. Que pensez-vous qu'il faille pour contenter nature ? Elle est soule de peu de chose. C'est l'ambition qui nous fait dépendre², et non point la faim. Mettons donc, comme Salluste, ces hommes qui se font esclaves de leur bouche au nombre des bêtes, et quelques-uns encore non au nombre des bêtes, mais au nombre des morts. User de soi, c'est ce qui se doit appeler vivre. Ceux qui se cachent sont en leur maison en un cercueil³. Vous pouvez faire cette inscription en un marbre au-dessus de leur porte. Ils sont morts avant que mourir.

ÉPÎTRE LXI.

ARGUMENT. — I. Nous devons penser à bien vivre en jeunesse, et à bien mourir en vieillesse. — II. Le sage n'apporte aucune résistance à la mort, puisqu'elle doit nécessairement arriver.

I. Il est temps d'avoir de meilleures volontés à l'avenir que nous n'avons eu par le passé. Quant à moi, à cette heure que je suis vieil, tout le soin que j'ai, c'est de faire connoître que je ne veux plus ce que je voulois quand j'étois jeune. Je donne les jours et les nuits à cette méditation. Toute l'étude que je fais, et toute la besogne où

1. *Gourmander*, se livrer à la gourmandise.

2. *Dépendre*, dépenser.

3. Comme en un cercueil. (*Édition de 1645.*)

je m'occupe, c'est à mettre une fin aux affections vicieuses auxquelles je me suis laissé conduire par ci-devant. Je tâche de faire en sorte que le jour où je suis me tienne lieu de toute ma vie. Je ne le prends pas pourtant comme le dernier, mais comme le pouvant être. A cette heure même que je vous écris, je me tiens en état, comme si la mort me devoit appeler. Je suis toujours prêt de partir; et le peu de soin que j'ai combien je dois vivre¹ est occasion que je vis content. Autrefois j'ai pensé à bien vivre : à cette heure je pense à bien mourir. Or bien mourir, c'est mourir sans regret.

II. Donnez ordre que, s'il est possible, vous ne fassiez jamais rien contre votre gré. Tout ce qui doit être sera. La nécessité n'est que pour celui qui répugne; il n'y en a point pour celui qui consent. Je veux dire que quiconque volontairement obéit à ce qu'on lui commande, évite ce qu'il y a d'insupportable en la servitude, qui est de faire ce qu'on ne veut pas. Il n'y a point de misère à faire une chose par commandement : oui bien à la faire par contrainte. Réglons donc notre âme d'une façon que, s'il faut que quelque chose advienne, nous nous y accordions aussitôt, et surtout que le souvenir de sortir du monde ne nous afflige point. Il se faut préparer à mourir premier qu'à vivre. Si nous n'étions insatiables, nous avons des provisions assez pour la vie. Mais toujours il nous semble et toujours nous semblera qu'il nous manque quelque chose. Les ans ni les jours ne font point la longue vie, mais la bonne disposition de l'esprit. Pour moi, Lucilius, je me contente; quand la mort voudra que je parte, je ne répondrai point que je n'ai pas assez vécu.

1. C'est-à-dire : et je m'inquiète si peu du temps que j'ai encore à vivre. En latin : *quia quamdiu futurum hoc sit minimi pendo*.

ÉPÎTRE LXII.

ARGUMENT. — I. Le sage n'est jamais occupé, parce qu'il ne s'attache point aux choses; il s'y prête. — II. Celui a tout, qui méprise tout.

I. C'est une moquerie de dire que les occupations nous empêchent d'étudier. Nous faisons la plupart semblant d'avoir des affaires. Ceux qui en ont les augmentent, et ceux qui n'en ont point sont en peine d'en trouver. Pour moi, Lucilius, je suis de loisir, et en quelque part que je sois je suis à moi. Je me prête aux choses, mais je ne m'y attache pas, ni ne cherche point les occasions de perdre le temps. Je me donne partout de l'entretien, et toujours occupe mon esprit à quelque méditation qui me puisse apporter quelque profit. Pour être avec mes amis, je ne suis pas moins avec moi. Bien souvent, ou pour faire un office, ou pour quelque autre occasion, je me trouve en des compagnies où je ne suis pas. J'envoie mon esprit à la communication de quelque homme de bien, en quelque lieu qu'il soit, et de quelque siècle qu'il ait été. Je ne vais en part¹ où je ne mène Démétrius avec moi. C'est le meilleur homme qui soit au monde. Aussi quelque nu qu'il soit, je quitte ceux qui sont couverts de clinquants, pour m'entretenir avec lui. Je ne le regarde jamais qu'avec admiration. Mais comme seroit-il possible autrement? Je vois qu'il ne lui manque rien.

• II. Quelque autre que lui pourroit bien tout mépriser; mais d'avoir tout, c'est une richesse qui ne se trouve qu'en lui seul. Le plus court chemin d'avoir des biens,

1. En part, voyez p. 328, note 1.

c'est de les mépriser. Quant à Démétrius, il ne vit pas comme les méprisant, mais comme les ayant baillés aux autres pour en user.

ÉPÎTRE LXIII.

ARGUMENT. — I. Qu'il ne faut pas s'affliger démesurément en la mort d'un ami. — II. Le pleurer excessif est plutôt marque de vanité, et de vouloir être estimé affligé, que d'une vraie amitié. — III. Le temps est un remède aux ennuis que la raison n'a pu guérir. — IV. Sénèque se blâme soi-même de s'être laissé vaincre à la douleur, en la mort d'Annéus Sérénus.

I. Vous vous affligez de la mort de votre ami Flaccus. Mais si faut-il que votre douleur ait des bornes. Je sais bien que vous ferez mieux de ne vous en fâcher du tout point. Toutefois c'est chose que je ne m'ose promettre de vous, parce que cette résolution est d'un homme plus ferme, et plus relevé sur la fortune que vous n'êtes. Je ne dis pas que cet accident n'eût touché le plus sage qui soit au monde; mais il n'eût fait que le toucher. Pour nous, nous faisons beaucoup, quand n'ayant pas de la force assez pour ne pleurer point, nous en avons assez pour ne pleurer que de mesure. Puisqu'il est impossible qu'on n'ait de l'eau dans les yeux en la perte d'un ami, pour le moins il n'y faut pas avoir des rivières; il faut qu'il sorte des larmes, mais non pas la bonde¹. Ne pensez point que ma lettre soit trop rigoureuse, vu que le plus grand des poètes grecs, veut que tout deuil s'achève en un jour, et remarque même que Niobé, une des plus désolées

1. Sénèque dit simplement : *Nec sicci sint oculi amisso amico, nec fluant; lacrimandum est, non plorandum.*

femmes qui fut jamais, n'oublia point de manger en son affliction.

II. Voulez-vous savoir d'où viennent tant de lamentations, et de gémissements démesurés? Nous voulons prouver que nous sommes extrêmement ennuyés de la perte que nous avons faite, et ne nous lâchons pas tant à la douleur pour la douleur même, comme pour donner opinion que nous en avons beaucoup. Nous ne sommes point tristes pour nous, mais pour autrui. Nos douleurs ont leur vanité, comme nos autres actions. Et quoi donc? ne me souviendrai-je point de mon ami? La mémoire que vous en aurez ne sera guère longue, si vous la bornez à votre douleur. Vous êtes bien triste et bien rechigné. Mais vous ne laisserez pas de rire au premier sujet qui s'en présentera. Je ne vous remets point à cette longueur du temps, qui cicatrise toutes plaies et rend les plus désolés capables de consolation. Je vous dis que vous ne serez pas sitôt diverti¹ que vous ne perdiez ce que vous avez de triste en l'imagination. Vous gardez à cette heure votre douleur : soyez-y si vigilant que vous voudrez, il faut qu'elle échappe, et sa violence même sera ce qui la fera moins durer. Trouvons moyen que la souvenance de ceux que nous avons perdus nous soit agréable. Il n'y a personne qui se représente volontiers une chose qui le fâche. Toutefois, s'il ne se peut faire que nous voyant privés à jamais des personnes qui nous étoient chères, nous ne nous en ramentevions la perte sans quelque amertume, faisons, s'il est possible, qu'en cette amertume même il y ait quelque douceur; car, comme souloit dire Attalus, la mémoire des amis nous est agréable, comme l'austérité² du vin vieil, ou comme une douce aigreur en une pomme; mais enfin le temps en ôte ce qu'il

1. Diverti, distrait. — 2. Il y a dans le latin *amaritudo*.

y a de rude, et ne nous en laisse que le plaisir tout pur. Si nous le croyons, nous mangeons du sucre et des confitures, quand nous nous ramentevons nos amis qui se portent bien ; mais en la mémoire de ceux qui sont morts, on ne peut, à son avis, se réjouir sans s'affliger. Or qui est-ce qui ne sait point que les choses âcres et mordicantes excitent l'appétit ? Quant à moi je ne suis pas de son opinion. La souvenance de mes amis décédés m'est toute douce. Je n'y trouve rien d'aigre, ni rien d'amer. Quand je les ai, je pense les pouvoir perdre ; quand je les perds, je pense les avoir encore. Vous êtes homme raisonnable, Lucilius : jugez de ce fait comme vous devez. Ne soyez pointingrat d'un bien que la fortune vous a fait. Elle vous a ôté un ami, mais elle vous l'avoit donné. Cette incertitude de ne savoir combien nous devons jouir de nos amis nous en doit faire jouir plus avidement. Représentons-nous combien de fois nous les laissons pour aller en quelque long voyage ; combien demeurant en même lieu, nous avons passé de jours sans les voir, et nous trouverons que quand ils vivoient ils n'étoient pas si souvent en notre compagnie comme à cette heure qu'ils sont morts. Mais comme est-il possible de ne se moquer point de ceux qui pleurent désespérément leurs amis, après les avoir possédés nonchalamment, et ne les aiment qu'après les avoir perdus ? La peur qu'ils ont qu'on révoque en doute s'ils ont aimé, parce qu'ils n'en ont jamais fait preuve, les fait pleurer de cette façon. Ils attendent bien tard à faire paroître leur affection. Si nous avons d'autres amis, nous leur faisons tort de penser qu'il n'y ait pas en eux de quoi se consoler de celui que nous avons perdu. Si nous n'en avons point, nous avons plus à nous plaindre de nous que de la fortune. Elle nous a ôté un ami, et nous n'en avons point fait du tout. Et puis qui n'a eu qu'un ami, n'en a point eu. Si quel-

qu'un, à qui on auroit dérobé son manteau, s'amusoit à le pleurer, au lieu de chercher de quoi se couvrir les épaules et se parer du froid, ne diriez-vous pas qu'il n'auroit point d'entendement? Vous avez mis en terre un homme que vous aimiez; le remède est d'en aimer un autre, vous aurez moins de peine à refaire un ami qu'à le pleurer.

III. Je sais que ce que je vous vais dire est en la bouche de tout le monde; mais pour cela je ne laisserai pas de l'alléguer. Le temps est le remède indubitable des ennuis que la raison ne peut guérir. La plus vilaine fin qu'un homme de jugement sauroit mettre à ses larmes, c'est la lassitude de pleurer. Laissez la douleur, plutôt que la douleur vous laisse; et de bonne heure cessez de faire une chose que vous ne pouvez continuer longtemps, quelque volonté que vous en ayez. Nos pères, qui bailloient un an aux femmes pour pleurer, ne vouloient pas qu'elles pleurassent tout du long de l'année, mais leur défendoient de pleurer plus d'un an. Quant aux hommes, les lois ne leur en donnent point de terme, pource qu'ils ne le peuvent si peu faire que toujours il n'y aille de leur honneur; et encore avec cette fragilité des femmes, laquelle est-ce de toutes celles qui s'attachent à leurs maris morts, et qui se veulent jeter dans la fosse¹, de qui les larmes aient continué jusqu'au bout du premier mois? Il n'y a rien qui nous attriste sitôt que la douleur. Quand elle est récente, il se trouve quelques gens qui la consolent; mais quand elle est vieille, le monde s'en moque, et justement; car il y a de la simulation, ou de la folie.

IV. Je sais bien, quoi que je vous écrive, que jamais

1. Dans Sénèque, bien entendu, il n'est question que de bûcher, *vix a rogo detractis*.

homme ne fut inconsolable, comme je fus en la mort d'Annéus Sérénus, et qu'à mon grand regret on me met entre les exemples de ceux que la douleur a vaincus. Toutefois aujourd'hui je condamne ma faute, et reconnois bien que cette affliction si démesurée venoit de ce que jamais je ne m'étois représenté qu'il pouvoit mourir devant moi. Tout ce que je m'imaginois, c'étoit qu'il étoit bien plus jeune que je n'étois. Et comme si les destins eussent compté les âges, je ne doutois point que je n'allasse au tombeau premier que lui. Le remède à cet inconvénient, c'est d'avoir toujours cette considération devant les yeux, que nous sommes mortels, et que nous n'avons rien qui ne le soit. Je devois dire alors : « Sérénus est plus jeune que moi ; qu'importe ? il doit mourir après moi, mais il peut mourir devant. » A faute de m'être préparé de cette façon, la fortune m'a surpris et m'a donné cette secousse qui m'a pensé faire choir. A cette heure je n'ai jamais autre méditation en l'âme que la nécessité de quitter le monde, et l'incertitude à quelle heure, et par quelle porte il en faudra sortir. Tout ce qui peut arriver quelquefois peut arriver aujourd'hui. Pensons donc, Lucilius, que nous irons bientôt nous-mêmes là où nous avons regret qu'il soit allé, et peut-être, si selon l'opinion des sages il y a quelque vie qui nous reçoive au partir de celle-ci, celui que nous pensons être mort n'a fait que nous précéder.

ÉPÎTRE LXIV.

ARGUMENT. — I. Les préceptes de la philosophie bien entendus sont des remèdes aux maladies de l'âme. — II. Il faut honorer ceux qui nous ont frayé le chemin à bien vivre.

Vous fûtes hier avec nous. Si vous n'y aviez été ni plus tôt ni plus souvent, vous auriez sujet de vous plaindre. C'est pourquoi j'ai dit avec nous; car avec moi, vous y êtes perpétuellement. Il m'étoit survenu quelques amis, pour lesquels il falloit faire un peu plus de fumée que de coutume, non toutefois tant comme celle des grandes cuisines, qui met les sentinelles d'une ville en alarme; mais assez pour faire connoître que j'avois des hôtes. Nous parlâmes de beaucoup de choses, comme font des amis qui mangent ensemble; mais d'un propos nous passions à l'autre, sans en continuer un jusqu'à la fin. Après cela nous nous mîmes à lire dans Q. Sextius le père. Sans mentir, je trouve que c'est un grand homme, et stoïque, quoiqu'il y en ait qui ne le veulent pas avouer. Bon Dieu, que je le trouve nerveux! que je le trouve relevé! Les écrits des autres philosophes ne sont pas de même. Toute leur recommandation vient du nom de leur maître; au demeurant ouvrez-les, vous n'y trouverez pas une goutte de sang. Ils proposent, ils disputent, ils cherchent des subtilités; mais au partir de là, vous en sortez avec si peu de résolution que vous en avez apporté. Mais de Sextius, vous n'en sauriez si peu lire que tout aussitôt vous ne disiez : « Il a de la vie, il a de la vigueur; il est libre, il est au-dessus de l'homme; c'est à cette heure que je me sens du courage et de la force. » Quant à moi, je vous confesserai librement qu'en quelque posture que

soit mon âme, je n'ai pas sitôt commencé de le lire, qu'il ne me prenne envie de provoquer tout ce qu'il y a de malheur au monde, et de faire un appel à la fortune même. Je pense être en la place de cettui-ci qui dans Virgile demande un sujet de faire paroître sa valeur :

*Spumantemque dari pecora inter inertia votis
Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem*¹.

Il faut que j'aie ou de l'occupation à ma valeur, ou de l'exercice à ma patience; car entre autres choses, Sextius a cela de particulier que, vous montrant combien est grande la félicité qu'il vous propose, par même moyen il vous fait connoître qu'il n'est point impossible d'y parvenir. Il la vous fait voir en un lieu haut, mais accessible à qui se voudra mettre en chemin. La vertu même fera que ses contentements vous sembleront des miracles, et cependant vous ne désespérez point de les avoir. Il faut avouer qu'il n'y a point d'occupation à qui je donne plus d'heures qu'à l'étude de la philosophie. Mais j'en suis comme du monde, que je regarde tous les jours avec autant d'ébahissement que si jamais je ne l'avois vu. Aussi toutes ses inventions et ses inventeurs me sont vénérables; il s'en faut saisir comme d'une succession commune: cela m'est acquis, cela est fait pour moi. Mais aussi devons-nous imiter le bon père de famille, et faire que par notre industrie cet héritage aille à la postérité, meilleur et plus riche que nous ne l'avons reçu. On nous a bien laissé de la besogne: nous en laisserons bien à ceux qui viendront après nous. Et quiconque naîtra d'ici à mille siècles, s'il y prend peine il aura toujours moyen d'y ajouter quelque chose du sien. Mais quand les premiers auroient si exactement travaillé qu'il n'y auroit moyen de rien inventer après eux, il ne faut point craindre

1. Virgile, *Énéide*, liv. IV, v. 158, 159.

qu'en la nouveauté seule d'user des inventions et en la dextérité de les disposer, il n'y ait toujours assez de matière pour les esprits que produiront les siècles futurs.

I. Faites compte qu'on nous a laissé des médicaments pour guérir les yeux : tout ce que vous avez à faire, sans en chercher d'autres, c'est de savoir bien appliquer ceux-ci, selon que le mal ou le temps le requerra. L'un est bon pour la démangeaison des yeux, l'autre pour la crassitude¹ des paupières, l'autre pour le divertissement d'une défluxion subite² ; l'autre éclaircit la vue. C'est à vous de les broyer, de choisir le temps d'en user, et de savoir la quantité qu'il en faut mettre de chacun. Les anciens nous ont laissé des remèdes pour la guérison de l'âme. C'est à nous maintenant de savoir quand et de quelle façon il les faut appliquer. Ceux qui nous ont précédés sont allés bien avant, mais non pas jusqu'au bout.

II. Quoi qu'il en soit, nous leur devons de l'admiration et sommes tenus de les révéler comme Dieux. Et quand nous aurions leurs portraits et que nous célébrerions leurs natiuités, je ne pense pas que ce ne nous fût un grand aiguillon pour nous inciter à la vertu. Pour le moins en devons-nous toujours parler avec honneur et rendre à ces précepteurs universels du genre humain, et qui nous ont fait l'ouverture à des choses si profitables, le respect et la révérence que nous rendons à nos précepteurs particuliers. Si nous voyons venir un consul ou un préteur, nous lui ferons toutes les démonstrations qu'on fait aux personnes de leur mérite ? nous mettrons vite³ment¹ pied à terre ; nous nous découvrirons et leur quitterons le chemin ? Et quand M. Caton, Lélius, Scipion, Socrate, Platon, Zénon et Cléanthe se présenteront à nous, nous

1. *Crassitude* (*crassitudo*), épaisseur.

2. *Divertissement*, détournement. — *Défluxion*, fluxion.

3. On lit *justement*, au lieu de *vitement*, dans l'édition de 1639.

les regarderons comme personnes vulgaires et ne ferons pas semblant de nous en émouvoir? Quant à moi, je proteste qu'ils me sont vénérables, et qu'on ne les nomme jamais en ma présence que je ne me lève pour leur faire honneur.

ÉPÎTRE LXV.

ARGUMENT. — I. Combien il y a de principes des choses, suivant l'opinion de Platon, d'Aristote et des Stoïques. — II. Comment et pourquoi Dieu a créé le monde. — III. Que la méditation des premiers principes nous porte à la connoissance de Dieu et au desir d'être réunis à lui. — IV. Nous devons plutôt penser au bien de l'âme qu'à celui du corps.

Hier au matin j'étois un peu mal fait¹ : toutefois après midi cela s'étant passé, je me mis à lire; et par cet essai me trouvant assez en état de travailler, je voulus passer plus outre. J'avois en main un sujet assez difficile et de quoi j'étois résolu de venir à bout. Je commençai d'en écrire quelque chose et de m'y bander plus que je ne fais ordinairement. Là-dessus il me survint quelques amis qui m'ôtèrent de dessus la besogne, et me tancèrent comme un malade qui ne se garde pas, et qui ne fait point de cas de sa santé. Les discours furent mis en la place de l'écriture; et sur ce que nous ne pûmes pas demeurer d'accord de tout ce qui fut mis en avant, vous fûtes nommé pour arbitre; tellement que c'est à cette heure à vous de nous appointer². Vous avez plus de besogne que vous ne pensez : il y a trois parties.

1. *Mal fait*, mal portant. *Hesternum diem divisi cum mala valetudine*, dit le latin.

2. C'est-à-dire : de nous mettre d'accord.

I. Nos Stoïques, comme vous savez, font deux principes de toutes choses, la cause et la matière. La matière demeure oisive et ne fait qu'attendre qu'on la mette en œuvre; mais au reste elle ne bougera, si personne ne la bouge. Or la cause, c'est-à-dire la raison, donne forme à la matière et la tourne comme bon lui semble : d'où vient toute cette diversité d'ouvrages que nous voyons. Il faut donc qu'en une chose il y ait ce de quoi elle est faite, et ce qui la fait : l'un, la cause, et l'autre, la matière. Toute science est une imitation de la nature, et pour ce rapportons ce que j'ai dit de l'ouvrage de l'univers à ce qui est de l'opération particulière de l'homme. En une statue il a fallu qu'il y ait eu de la matière qui reçût l'artifice¹, et un artisan qui donnât un visage à la matière. En la statue donc² le bronze a été la matière, la cause, l'ouvrier. Toutes autres choses en sont de même. Elles sont composées de ce qui est fait et de ce qui fait. Les Stoïques ne reconnoissent point d'autre cause que ce qui fait. Aristote en met de trois sortes : la première, la matière, sans laquelle rien ne se fait; la seconde, l'ouvrier; et la troisième, la forme, qui est donnée aux ouvrages, comme à une statue, et l'appelle εἶδος. Il y ajoute encore une quatrième, qui est l'intention de l'ouvrage. Je m'en vais vous dire ce que c'est. Le bronze est la première cause de la statue; car pour la faire, il étoit nécessaire d'avoir ce de quoi elle devoit être faite. La seconde cause, c'est l'ouvrier; car ce bronze n'eût jamais été statue, sans la dextérité de quelque main capable de le

1. *L'artifice*, c'est-à-dire la mise en œuvre.

2. C'est évidemment là le texte de Malherbe. Sénèque dit : *Ergo in statua materia æs fuit*. Toutes les éditions que nous avons sous les yeux ont substitué par erreur *dont* à *donc*, et rattaché cette phrase à la précédente, dont elles ne la séparent que par une virgule : « Et un artisan qui donnât un visage à la matière, en la statue dont le bronze, etc. »

façonner. La troisième cause, c'est la forme; car on ne diroit point une statue à lance, une statue à diadème, si l'une n'avoit une lance, et l'autre un diadème. La quatrième cause, c'est le dessein de l'ouvrier, sans lequel il n'auroit point travaillé. Qu'appellez-vous le dessein? Ce qui a convié l'ouvrier et l'a mis en besogne, comme l'argent, s'il l'a faite pour la vendre, la gloire, s'il a cherché d'avoir de la réputation, ou la dévotion, si son but a été d'en faire une offrande à quelque temple; et pour ce, ce qui a été occasion de la faire se peut appeler cause. Ne pensez-vous point qu'entre les causes de l'ouvrage, il faille compter une chose sans laquelle l'ouvrage n'auroit point été fait? A ces quatre causes Platon en ajoute une cinquième, qu'il appelle idée. C'est le patron sur qui l'ouvrier jette la vue, pour faire ce qu'il s'est proposé. Or il n'importe pas que le patron soit un objet extérieur que l'ouvrier tienne devant ses yeux, ou une conception intérieure qu'il se figure en l'esprit. Ces exemplaires de toutes choses, les nombres de tous les ouvrages qui sont faits, et leurs mesures, sont compris en l'intelligence de Dieu. Il est tout plein de ces figures, que Platon appelle idées immortelles, immuables, infatigables. C'est pourquoi l'homme est périssable; mais l'humanité sur laquelle est prise la forme de l'homme est permanente; et quoi qui advienne à l'homme, elle ne reçoit point d'altération. Il y a donc cinq causes, selon Platon : de quoi, par quoi, comme quoi, suivant quoi, et pourquoi; et enfin ce qui procède de toutes ces causes par leur assemblément : comme en la statue, puisque nous avons pris cet exemple, le de quoi, c'est le bronze; le par quoi, c'est l'ouvrier; le comme quoi, c'est la forme qui lui est

1. Dans l'édition de 1667 : « sur quoi, » comme à la fin du chapitre.

appropriée ; le suivant quoi, c'est le patron sur quoi l'ouvrier a travaillé ; le pourquoi, c'est l'intention de l'ouvrier ; ce qui en procède, c'est la statue.

II. Tout cela, comme dit Platon, se trouve en l'édifice du monde : Dieu est l'ouvrier ; ce de quoi il est fait, est la matière, la forme, l'agencement et l'ordre que nous y voyons ; le patron, cette imagination sur laquelle Dieu a conçu la merveille de son ouvrage ; l'intention, ce pour quoi il l'a fait. Vous me demanderez quelle peut avoir été son intention ? Sa bonté ; pour le moins Platon le dit ainsi. Quelle cause a eu¹ Dieu de faire le monde ? Il est bon, il a voulu faire des choses qui fussent bonnes. Celui qui est bon ne porte envie à rien qui soit bon. Voilà pourquoi il l'a fait le meilleur qu'il lui a été possible. Donnez donc à cette heure votre jugement et déclarez laquelle de ces opinions vous trouvez la plus vraisemblable : je ne dis pas la plus vraie, parce que le vrai est autant par-dessus nous que la vérité même. Cette multitude de causes, mises par Platon et par Aristote, comprend ou trop, ou trop peu. Que s'ils mettent au nombre des causes toutes choses généralement sans lesquelles l'ouvrage ne peut être fait, ils en ont nommé trop peu ; car il faut qu'ils y mettent le temps, puisque sans temps rien ne peut être fait. Il faut aussi qu'ils y mettent le lieu, parce qu'on ne peut faire une chose qu'il n'y ait un lieu pour la faire. Et faut enfin qu'ils y mettent le mouvement, parce que sans mouvement il ne se fait rien, sans mouvement rien ne se corrompt. Il y a des mouvements en tous arts ; et n'est possible qu'il se fasse mutation quelconque, qu'il ne se fasse du mouvement. Mais l'importance est de savoir qui est la cause première et générale. Il faut qu'elle soit simple ; car la matière l'est : vou-

1. On lit dans toutes les éditions : *a eu*, sans accord.

lons-nous savoir que c'est? c'est la raison opérante, c'est Dieu; et pour ce, tout ce que je viens de nommer ne sont pas causes chacune à part soi; mais elles dépendent toutes de la cause efficiente. Vous dites que la forme est une cause; et je vous répons que l'ouvrier la met en son ouvrage, et que par conséquent elle en est partie, et non pas cause. Il n'y a non plus de raison de dire que le patron soit cause : c'est un instrument nécessaire à la cause. Le patron est nécessaire à l'ouvrier, comme une lime, ou un ciseau. Sans lime et sans ciseau l'art ne peut travailler, et toutefois ce sont parties et non causes de l'art. Quant à l'intention de l'ouvrier que vous dites être une cause, encore que c'en fût une, ce n'est pas une cause efficiente, mais survenante, comme sont une infinité d'autres. Mais ce n'est pas de quoi nous avons affaire. Nous cherchons la cause générale; car de dire avec eux que c'est tout le monde parfait et achevé comme il est, je n'y vois point d'apparence, et ne les trouve pas en cela si déliés comme ils ont accoutumé d'être; car il y a différence entre l'ouvrage et la cause de l'ouvrage. Ou prononcez votre sentence, ou ce qui est le plus court en choses si difficiles, demandez temps de vous y résoudre, et nous dites que nous revenions une autre fois.

III. Vous me demanderez quel plaisir je prends à me tourmenter après des choses qui ne peuvent remédier à mes affections vicieuses, ni me faire perdre une seule de ces cupidités qui me travaillent. La première méditation que je fais, c'est du moyen de me mettre l'esprit en repos. Je ne regarde le monde qu'après que je me suis regardé. Mais pensez-vous que cette recherche même soit du tout infructueuse, et que le temps y soit entièrement perdu? Il n'y a point de doute que l'esprit ne se lasse de la charge qu'il porte, et qu'il ne demande de retourner à ce tout duquel il est partie. Ces considérations lui en

donnent le moyen ; mais l'importance est de n'en faire pas les pièces si petites, et d'y chercher autre chose que ces vaines subtilités. La pesanteur du corps est le supplice de l'âme. Il la presse et la tient en une prison où elle est en une misère perpétuelle, si par la considération des ouvrages de nature, la philosophie ne lui donne quelque relâche, et de la terre ne la fait aucunement approcher du ciel : c'est là qu'il est en sa liberté ; c'est là qu'il se plaît de se pourmener, et que quelquefois se dérochant de sa garde, il répare en la contemplation des choses divines ce qu'il a accueilli de vicieux et de sale au commerce de l'humanité. Comme un artisan qui a les yeux lassés de quelque besogne délicate, s'il est logé en une maison sombre, et qui n'a que des vues empruntées, il sort en la rue, et se va pourmener par la ville en quelqu'un de ces lieux qui sont destinés à l'oisiveté du peuple, où il prend de l'air et du jour tout à son aise : ainsi l'esprit enfermé dans ce logis obscur et mélancolique, autant de fois qu'il peut échapper se tire en lieu découvert et se réjouit en la considération des merveilles de l'univers.

IV. Le sage et celui qui est après à l'être tiennent bien avec leurs corps, mais ce qu'ils ont de meilleur s'en éloigne, pour vaquer à la méditation des choses célestes ; et faisant compte qu'il est au rôle d'une compagnie, il pense que ce qu'il vit, est sa solde¹ ; et sans vouloir ni bien ni mal à la vie, se réduit à souffrir les inconvénients des choses mortelles, jusques à ce qu'il arrive en cette condition plus heureuse à laquelle il sait bien qu'il est réservé. Me voulez-vous détourner de la considération des œuvres de nature, et ne me laisser qu'une partie de ce que je puis avoir entier ? Ne m'informerai-je point qui sont les principes des choses ? qui est celui qui leur a donné leurs

1. En latin : *Velut sacramento rogatus, hoc quod vivit stipendium putat.*

formes, et d'une masse lourde et confuse, où elles étoient embrouillées au fond d'une abîme¹, les a mises en la disposition agréable où je les vois? Ne m'informeraï-je point qui est l'ouvrier du monde? comme il s'est pu faire que cette grandeur énorme ait pris un ordre et un règlement? qui peut avoir ramassé tant de choses éparses, distingué tant de mélanges, et donné de l'embellissement à tant de difformités? d'où peut venir une lumière si grande? si c'est feu, ou quelque chose plus claire que le feu? Ne m'informeraï-je point de toutes ces choses? Ne saurai-je d'où je suis descendu? si je ne reviendrai plus au monde, quand j'en serai hors? ou si je renaîtrai beaucoup de fois? où j'irai quand je partirai du monde, et quelle place est préparée à mon âme, après que la mort l'aura tirée de la captivité du corps? Me défendez-vous le commerce du ciel? Voulez-vous que j'aie toujours le nez en terre? Je suis de trop bon lieu, pour être valet de mon corps : je ne suis pas né pour si peu de chose que lui. C'est une chaîne qui me garde d'être libre et non autre chose. Quand la fortune m'attaque, je la mets au devant, pour recevoir les coups et les empêcher de venir jusques à moi. Tout ce que j'ai qui peut souffrir des injures est dans ce méchant logis. S'il a des servitudes, elles ne m'assujettissent point. Jamais la chair ne me donnera d'appréhensions. Je ne serai jamais hypocrite pour elle, et ne mentirai jamais pour lui faire honneur. Notre association n'est point si ferme, que je ne la rompe quand bon me semblera; et à cette heure même que nous sommes ensemble, si nous sommes compagnons, nous ne sommes pas égaux pourtant. C'est à l'esprit qu'appartient le commandement. Mépriser son corps, c'est le

1. *D'un abîme*, dans l'édition de 1645. Voyez plus haut, p. 189, note 2.

moyen d'assurer sa liberté. Cette considération, dont nous parlerons tantôt, nous y servira beaucoup : c'est que tout est composé de matière et de Dieu ; que Dieu tempère le monde, et que toutes choses le suivent comme leur guide et comme leur gouverneur. Or Dieu, qui a donné la forme, est plus puissant que la matière qui l'a reçue. Ce que Dieu est au monde, l'âme l'est en l'homme. Le corps est en lui ce que la matière est en l'autre. Il est donc raisonnable que le pire serve au meilleur. Soyez résolu contre toutes les choses fortuites : ne craignez ni les injures, ni les coups, ni la prison, ni la pauvreté. Qu'est-ce que la mort ? Ou c'est une fin, ou c'est le passage. Je ne me soucie point de n'être plus ; c'est la même chose que n'avoir point été ; ni de passer, parce que je ne saurois aller en part où je ne sois plus au large que je ne suis.

ÉPÎTRE LXVI.

ARGUMENT. — I. Le corps, quelque laid qu'il soit, n'est jamais sans grâce, quand il est accompagné d'un bel esprit. — II. Les biens, quoique de trois sortes, sont égaux. — III. L'amour de la vérité est le premier bien de l'homme. — IV. Toutes les actions vertueuses sont égales en vertu, mais différentes au sujet qui les exerce. — V. La vertu fait mépriser les tourments et les incommodités. — VI. La modération dans la joie est aussi louable que dans l'affliction. La vertu rend égaux tous les hommes vertueux. — VII. La raison est le juge du bien et du mal. Qu'il y a des biens selon nature, et d'autres qui semblent contre nature. — VIII. Il borne la félicité de l'homme par le repos de l'esprit, par la santé du corps, et par la patience dans les douleurs.

I. J'ai vu ces jours passés Claranus, mon compagnon d'école, que je n'avois vu il y avoit fort longtemps. Je n'ai que faire de vous dire qu'il est bien vieil : vous le croyez

bien ainsi ; mais je vous jure qu'il a l'esprit vert et vigoureux, et qui donne encore de l'exercice à son corps atténué. Il y a eu de l'injustice en la nature, d'avoir donné un si mauvais logis à un si bel hôte ; sinon que peut-être elle nous ait voulu faire voir en cet exemple qu'il n'y a peau si foible ni si misérable qui ne puisse loger un esprit bien courageux et bien content. Il est venu à bout de tout ce qui le pouvoit empêcher ; et pour apprendre à mépriser toutes choses, il s'est méprisé le premier. C'est chose qui ne me semble pas bien dite :

En un beau corps, la vertu nous plaît mieux¹ ;

car elle n'a point besoin d'être embellie d'ailleurs. Elle est son ornement elle-même ; et le corps où elle loge est consacré par² son habitation. Sans mentir, quand j'ai bien regardé Claranus, je le trouve beau, et son corps aussi droit que son esprit. Il peut sortir d'une cabane un grand personnage ; un bel esprit et grand, d'un corps bien difforme et bien petit. Aussi je pense que tout exprès la nature a produit des hommes ainsi contrefaits, pour montrer que la vertu peut naître partout. Il ne faut point douter qu'elle n'eût volontiers fait venir les esprits tout nus au monde, si c'est chose qu'elle eût pu faire ; mais ce qu'elle fait à cette heure est bien davantage : car elle en loge quelques-uns dans des corps si mal disposés, qu'il semble qu'il leur soit impossible de se produire. Et cependant ils ont l'action si vive et si gaillarde que malgré tout ce qui les empêche, ils ne laissent pas de se faire admirer par leurs effets. Quant à moi, je ne pense pas qu'elle ait donné cette mauvaise taille à Claranus, que pour être un exemple que par la laideur du corps un

1. Virgile, *Énéide*, liv. V, v. 344.

2. L'édition de 1639 donne *pour* ; mais le sens veut *par*, qui est dans celle de 1645.

esprit ne s'enlaidit point, et qu'un corps, quelque laid qu'il soit, n'est jamais sans grâce quand il est accompagné d'un bel esprit. Or combien que nous n'ayons été guère de jours ensemble, nous n'avons pas laissé de faire beaucoup de discours, que je vous ferai tenir, à mesure que j'aurai la commodité de les rédiger par écrit.

II. Notre dispute fut le premier jour : comme les biens peuvent être égaux, vu qu'il en est de trois conditions. Il y en a que nos Stoïques appellent premiers biens, comme la joie, la paix, le repos du pays. D'autres, seconds, qui sont tirés d'une matière misérable, comme la patience aux tourments, et l'abstinence en une fâcheuse maladie. Quant à ces premiers biens, nous les souhaitons directement, les seconds en cas de nécessité. Il y a encore des troisièmes, comme une allure modeste et réglée, un visage rassis et une contenance telle qu'un homme de jugement la doit avoir.

III. Comme peuvent ces biens être pareils, vu que nous en desirons les uns et avons en horreur les autres ? Pour les distinguer il faut remonter jusques à ce qui est le premier bien, et considérer quel il est. C'est une âme bandée à la contemplation de la vérité, qui sait ce qu'il faut desirer ou fuir, qui n'estime point les choses selon l'opinion, mais selon leur nature ; qui s'implique dans toutes les parties du monde, et remarque attentivement comme tout s'y passe ; qui toujours fait ou médite quelque chose qui proportionne sa véhémence à sa grandeur ; immuable aux menaces comme aux caresses ; maîtresse de la mauvaise fortune comme de la bonne ; relevée par-dessus tout ce qui arrive ; qui par sa bonne grâce montre sa beauté, et par sa force, sa disposition et sa continence¹ ; vide

1. Nous avons suivi le texte de l'édition de 1645. Celle de 1639 donne par erreur *connivence* pour *continence*.

d'appréhension et de tumulte, inexpugnable à toute violence; que nulle adversité n'abaisse et que nulle prospérité n'enorgueillit. Telle est la vertu de l'âme; tel est son visage, s'il étoit possible de le voir tout, et tout à la fois. Au demeurant, elle a beaucoup d'espèces, qui se font paroître suivant la diversité des sujets, sans qu'elle en demeure ni plus petite ni plus grande.

IV. Ce qui est parfaitement bon ne peut décroître. Aussi la vertu ne recule jamais, mais elle se convertit tantôt en une qualité, tantôt en l'autre, et donne la forme des objets où elle se veut travailler. Quoi qu'elle touche, elle lui donne sa ressemblance et sa teinture : elle est l'ornement des actions, des amitiés, et quelquefois des maisons entières qui la reçoivent et qui prennent son règlement. Enfin elle ne met la main à chose quelconque, à laquelle elle ne donne tant d'éclat et de grâce, qu'on ne la peut regarder sans être ravi. C'est pourquoi sa force ne peut être plus forte, ni sa grandeur plus grande, n'étant pas possible d'accroître ce qui est en sa perfection. Il n'est rien plus droit que ce qui est droit, rien plus véritable que ce qui est véritable, ni rien plus tempéré que ce qui est tempéré. Toute vertu a sa mesure, et toute mesure ses bornes. La constance ne sauroit aller au delà des siennes, non plus que la foi, l'assurance et la vérité au delà des leurs. Que peut-on ajouter à ce qui est parfait? Aussi ne peut-on non plus ajouter à la vertu, laquelle il faut dire avoir été défectueuse, s'il y a eu moyen d'y ajouter. Il en est de même de ce qui est honnête, de ce qui est bienséant, de ce qui est juste et de ce qui est légitime. Ils sont tous limités de certains termes. C'est une marque d'imperfection que de pouvoir croître. Les lois de toutes choses bonnes sont semblables. Ce qui est louable et ce qui est desirable ne sont pas mieux joints ensemble que le bien public et le bien particulier. Toutes les vertus,

les actions vertueuses et les hommes vertueux n'ont l'un rien plus que l'autre. Les vertus des plantes et des animaux, pource qu'elles s'avancent et s'arrêtent, valent ou plus ou moins; mais les humaines, parce qu'il n'y a qu'une raison droite et simple, elles sont toutes sous une même règle. Il n'y a rien plus divin que ce qui est divin, ni plus céleste que ce qui est céleste. Ce qui est mortel monte, descend, croît, décroît, vide¹ et se remplit. En cette incertitude, il ne peut y avoir que de l'inégalité. Les choses divines n'ont toutes qu'une nature. Or la raison n'est autre chose qu'une partie de l'esprit divin, plongée dans le corps humain. S'il est vrai que la raison soit divine, et qu'il n'y ait rien de bon s'il n'y a de la raison, il s'ensuit que tout ce qui est bon soit divin. Or il n'y a point de différence entre les choses divines; il n'y en peut donc avoir entre les bonnes; et par ce moyen la joie et la patience aux tourments sont choses pareilles; car en toutes deux il y a du courage, mais en l'un il est plus remis et plus lâche, en l'autre plus ardent et plus tendu. Et quoi? ne trouvez-vous pas autant de valeur en celui qui résolument attaque une ville et la force, qu'en celui qui la défend avec une extrême obstination? Scipion est brave, qui serre les Numantins de si près que, ne les pouvant vaincre, il les fait ruiner par leurs mains propres; et les Numantins braves, qui savent qu'ils ne sont point enfermés, puisqu'ils ont la porte de la mort ouverte; et en cette résolution rendent l'âme entre les bras de leur liberté. Toutes autres choses bonnes, comme la tranquillité, simplicité, liberté, constance, équanimité, persévérance, sont égales entre elles; car elles procèdent toutes d'une vertu qui tient l'âme droite, et l'empêche de se fourvoyer. Et quoi donc, la joie et la patience inflexible aux douleurs

1. Dans l'édition de 1645 : « se vide. »

ne diffèrent point ? Du tout point en ce qui est des vertus, mais beaucoup en ce qui touche le sujet où l'une et l'autre s'exerce ; car en l'un l'esprit se dilate et se relâche naturellement, et en l'autre, il sent de la douleur, qui est chose contre nature. Ce ne sont point choses qui se touchent, puisqu'il y a tant d'espace qui les sépare. Il n'y a pas moins de vertu d'un côté que d'autre ; la diversité des sujets n'apporte point de changement à la vertu. Que la matière soit molle ou dure, facile ou difficile, plaisante ou fâcheuse, la vertu n'en est ni pire ni meilleure. C'est donc force que les biens de l'un et de l'autre soient égaux, parce que celui qui est joyeux se comporte si bien en sa joie, et celui qui souffre fait une si louable résistance à la douleur, qu'il est impossible de se comporter mieux. Or deux choses qui sont telles qu'il n'en peut être de meilleures, ne peuvent être que pareilles ; car si ce qui est hors la vertu, la peut faire ou plus grande ou plus petite, une même chose ne peut être bonne et honnête tout ensemble ; et cela étant, il ne faut plus parler qu'il y ait rien d'honnête au monde. La raison est qu'une chose ne peut être honnête, quand on la fait par force et contre son gré. Toute chose honnête est volontaire : qui fait une chose lentement, qui se plaint, qui recule, qui appréhende, il ôte à l'action tout ce qu'elle a de grâce, qui est de prendre plaisir en ce qu'on fait. Ce qui n'est point libre ne peut être honnête ; toute crainte a de la servitude ; ce qui est honnête est hors de trouble et de crainte. On ne peut refuser une chose, la juger mauvaise et s'en tourmenter, qu'il n'y ait du tumulte et de la discorde en l'âme ; car d'un côté l'apparence du bien nous pousse, et de l'autre la doute du mal nous retient. Et pour ce, quand il est question de faire quelque chose de louable, s'il y a des obstacles, il ne faut point dire qu'il y ait du mal, mais seulement qu'il y a de l'incommodité. Une chose honnête ne connoît ni

commandement ni contrainte ; elle est pure et séparée de tout mal. Je vois bien que c'est, direz-vous ; vous nous voulez persuader qu'autant fait celui qui est bien à son aise, que celui qui n'ouvre point la bouche en la torture, et qui par sa patience fait rendre ceux qui ont charge de le tourmenter¹. Je pouvois vous répondre ce que dit Épicure : qu'un homme sage, quand on l'auroit mis à rôtir dans le taureau de Phalaris, s'écrieroit : « Je me trouve bien, je me moque de tout ce qu'on me fait. » Vous étonnez-vous que je vous dic qu'on n'est pas mieux de faire bonne chère en un festin, que d'être parmi les gênes, quand on a le courage et la force de les endurer ? Que ferez-vous quand vous oirez Épicure vous dire que c'est plaisir d'être tourmenté ? Quant à moi, je trouve qu'en cet exemple il y a de la différence entre la joie et la douleur. Si j'en avois choix, j'en desirerois l'un, et tâcherois de me parer de l'autre, s'il m'étoit possible. L'un est naturel, l'autre contre nature. Tant qu'on les considérera de cette façon, il y aura bien loin de l'un à l'autre.

V. Mais si vous en venez à la vertu, vous trouverez qu'aux matières tristes, comme aux plaisantes, sa procédure est toujours semblable. La peine, la douleur, et tout ce qu'il y a d'incommodités, ne servent de rien ; la vertu les gardera de paroître. Les douleurs, les ennuis, les injures se resserreront aussitôt ; et de quelque part qu'elle éclaire, tout ce qui brilloit en son absence s'obscurcira, comme les étoiles en la présence du soleil. Les incommodités, quelques grandes qu'elles soient, quand elles se rencontrent avec elle, ne paroissent non plus que l'eau d'une nuée en la mer. Et pour montrer qu'il est comme je le vous dis, qu'un homme de bien voie une chose louable, il s'y en ira sans marchander. Les bourreaux, les feux, les

1. *Ac tortorem suum lasset*, dit Sénèque.

fers ne l'en divertiront point. Il ne regardera pas ce qu'il est nécessaire qu'il souffre, mais ce qu'il est honnête qu'il fasse. Une belle action ne lui sera non plus suspecte qu'un homme de bien. Il se fiera d'elle, comme il feroit de lui, et n'en attendra que de l'aise, du repos et de la prospérité. Il fera d'une chose louable, mais triste et pénible, comme d'un homme de bien pauvre ou banni, et qui aura mauvais visage. Or à cette heure mettez un homme de bien et plein de richesses d'une part, et de l'autre un de qui tout le bien soit en l'esprit, quoiqu'ils soient inégaux en fortune, ils sont égaux en prud'homie. Il faut faire le même jugement des choses que des personnes. La vertu n'est pas moins louable au corps d'un homme malade ou prisonnier, qu'en celui d'un homme libre, bien robuste et bien composé. Si vous êtes vertueux, ayez tous vos membres ou soyez estropié, vous êtes d'autant de mérite d'une façon que de l'autre : autrement ce seroit juger du maître par l'habillement du valet ; car toutes choses qui sont sujettes aux accidens, comme l'argent, le corps et les honneurs, sont serviles, imbéciles, fluides, caduques et périssables d'un moment à l'autre ; comme, au contraire, les œuvres de la vertu sont hors de toute juridiction, rien ne les peut ni forcer ni vaincre. Que la fortune les manie doucement ou rudement, comme il lui plaira : c'est tout un ; elle ne leur peut donner un masque si laid qu'elles ne soient agréables. Le desir est aux choses ce qu'est aux hommes l'amitié. Je ne pense pas que vous aimassiez mieux un homme de bien riche que pauvre, ni fort et nerveux que grêle et flouet. Aussi, quand une chose est honnête, vous ne la devez pas moins desirer, laborieuse et difficile, que pleine de repos et de plaisir. Autrement, vous me ferez croire que de deux aussi vertueux l'un que l'autre, vous aimerez mieux le beau fils bien parfumé que l'autre qui seroit si crasseux et en si mauvais équi-

•

page qu'il feroit horreur à regarder; et puis après vous en viendrez là, que vous aimeriez mieux celui qui seroit bien sain et entier de tous ses membres, que celui qui seroit borgne ou boiteux; et enfin, de degré en degré, votre dégoût passeroit si avant, que de deux aussi justes et aussi sages l'un que l'autre, vous préféreriez sans doute celui qui auroit les cheveux plus longs et plus frisés que son compagnon. Où il y a de l'égalité de vertu, toute autre inégalité ne paroît point. Elle est le principal : le reste n'est qu'accessoire; car qui seroit si mauvais censeur contre ses enfants, qu'il aimât mieux le sain que le malade, le grand et de belle taille, que le court et le petit? Les bêtes ne sont point partiales en leur affection envers leur portée. Elles se laissent teter aux uns comme aux autres. Les oiseaux partagent également la bécquée¹ à leurs petits. Ulysse est aussi bien rappelé par les rochers d'Ithaque qu'Agamemnon par les délices de Mycènes. Personne n'aime son pays pource qu'il est grand, mais pource que c'est son pays. A quelle fin tend ce discours? Pour vous faire entendre que la vertu fait de ses ouvrages comme un père de ses enfants. Elle les regarde tous de mêmes yeux, leur est indulgente aux uns comme aux autres, fait encore quelque chose de plus pour ceux qu'elle voit les plus travaillés; comme vous voyez que les pères même, distribuant leurs richesses entre leurs enfants, en feront quelque grâce particulière à celui de qui le mauvais état méritera qu'on en ait compassion. Ainsi la vertu, qui voit quelques-uns de ses ouvrages mal traités de la fortune, ne les aime pas mieux que les autres; mais comme bonne mère, elle les prend entre ses bras et leur aide en quelque chose à supporter leur affliction. Pourquoi ne se peut-il faire qu'un bien soit plus grand que l'autre? Pource que

1. *Bécquée*, becquée.

rien ne peut être plus propre que ce qui est propre, ni plus plein que ce qui est plein. Vous ne pouvez pas dire, de deux choses qui sont égales à une troisième, que l'une lui soit plus égale que l'autre. Aussi ne pouvez-vous dire qu'il y ait rien¹ plus honnête que ce qui est honnête. Que si toutes vertus ont pareille nature, il en faut autant croire des trois sortes de biens ; et de là je conclus que la modération est aussi louable à se fâcher qu'à se réjouir.

VI. Cette joie n'a point d'avantage sur une constance qui ne s'ébranle point aux tortures et qui, sous les coups que les bourreaux lui donnent, sait dévorer les gémissements. Ces premiers biens sont desirables, et les seconds merveilleux ; et néanmoins ils ne laissent pas d'être égaux, pource que tout ce qu'il y a d'incommode demeure couvert sous un plus grand bien. Quiconque les juge inégaux, il regarde les choses extérieures et non pas la vertu. Les vrais biens sont de même port et ont même étendue les uns que les autres. Les faux ont plus de vide que de plein. La montre en est belle ; mais comme vous les venez à peser, vous trouvez que ce n'est pas ce qu'il sembloit. Il est comme je le vous dis, Lucilius : tout ce qui a passe-port de la raison est solide, ne périt jamais, fortifie l'esprit et le relève en une hauteur d'où jamais il ne descend. Les choses que le vulgaire loue et qu'il appelle bonnes, enflent ceux qui se paissent de vanités. Celles qu'il estime mauvaises donnent aux âmes cette même frayeur qu'aux bêtes ombrageuses les lieux qui leur font imaginer quelque péril. Mais comme il n'y a point de sujet de se réjouir aux uns, il n'y en a point de craindre aux autres. La raison seule, pource qu'elle ne s'assujettit point aux sens, mais leur commande, est immuable, et ne se révoque jamais,

1. On lit dans les diverses éditions : « qu'il n'y ait rien. » Le *ne* est de trop ; *ergo*, dit Sénèque, *nec honesto honestius quidquam est*.

quand une fois elle a fait un jugement. La raison est égale à la raison, comme une chose droite à l'autre; et par conséquent la vertu, qui n'est autre chose qu'une droite raison, est égale à la vertu. Toutes les vertus sont raisons. Sont-elles raisons, elles sont donc droites; si elles sont droites, elles sont égales; car étant semblables à la raison, elles sont semblables entre elles. Or je dis que les actions sont semblables entre elles en tant que l'honneur et la justice les accompagnent; autrement il y a de la différence, selon que la matière est plus large ou plus étroite, précieuse ou vile, et générale ou particulière. Quoi qu'il en soit, ce qu'elles ont de meilleur est toujours égal : comme les gens de bien sont tous égaux en ce qu'ils sont gens de bien; mais quelquefois l'âge les fait différer : l'un est vieil et l'autre jeune; quelquefois la forme du corps : l'un est beau, l'autre laid; et quelquefois la fortune : l'un est riche, l'autre pauvre; l'un, plein de crédit et d'honneur, a du renom par tout le monde, et l'autre, bas et contemptible, bien à peine est connu de ses voisins; mais en ce qu'ils sont gens de bien, ils sont égaux. Le sens n'est pas juge de ce qui est bon ou mauvais. Il ne sait ce qui est utile ou inutile. S'il ne voit ou s'il ne touche l'objet, il n'en sauroit que dire. Il ne peut ni prévoir les choses futures ni se ramentevoir les passées; et partant il n'en peut savoir les conséquences : or c'est de cela que s'enfile l'ordre et l'entresuite des choses, et cette uniformité de vie qui s'achemine à la perfection.

VII. C'est donc à la raison de décider ce qui proprement se doit appeler bien ou mal. Elle ne fait point de cas d'une chose mendrée d'ailleurs, et qui ne naît point en l'homme : ce qui n'est ni bon ni mauvais lui semble de peu d'importance; tout ce qu'elle estime bien est en l'esprit. Au reste il y a des biens qu'elle met au premier rang, comme la victoire, des enfants qui soient gens de

bien, le salut du pays; et à ceux-là elle s'achemine de propos délibéré. D'autres seconds, qui ne se montrent qu'aux mauvaises fortunes, comme la patience aux incommodités d'une grande maladie ou en l'affliction d'un bannissement; et d'autres encore, qui sont autant selon que contre nature, comme de marcher discrètement, avoir bonne grâce en une chaire¹, car le seoir est aussi naturel que l'être debout ou le marcher. Entre ces deux précédents, il y a de la différence; car les premiers sont selon nature, comme se réjouir d'avoir des enfants qui soient gens de bien, et de voir les affaires publiques en bon état. Les seconds contre nature, comme être dans les tourments et ne gémir point, avoir une fièvre chaude et se passer de boire. Et quoi donc? est-il possible qu'il y ait quelque bien qui soit contre nature? Non; mais quelquefois le sujet où il est est contre nature. Mais contre tous ces maux avoir une âme inexpugnable, c'est chose qui est selon nature. Et pour le faire plus court, la matière du bien est quelquefois contre nature; mais le bien jamais, pource qu'il n'y a point de bien sans raison: or la raison se range à la nature. Qu'est-ce donc que raison? Imitation de nature. Qu'est-ce que le souverain bien de l'homme? S'accommoder à ce que nature veut. Vous direz sans doute qu'une paix qui ne vit jamais d'épée hors du fourreau est bien plus heureuse qu'une qui a coûté beaucoup de sang; et une santé qui ne fut jamais ébranlée, plus douce qu'une que, par l'observation d'une diète rigoureuse et par la continuation de prendre des médecines, on a finalement recouverte², après avoir été longtemps hors d'espérance de guérir; et que par même moyen il ne faut point douter qu'une pure joie ne soit meilleure qu'une

1. *Chaire*, chaise.

2. Voyez ci-dessus, p. 176, note 1. Dans l'édition de 1645, on a substitué *recouvrée* à *recouverte*.

résolution opiniâtre à souffrir les fers et les feux. Vous vous abusez : les choses fortuites ont bien de la différence ; car on les estime plus ou moins, selon qu'elles apportent plus ou moins d'utilité. Tous biens ont un même but, qui est de consentir à nature. Ce consentement est aussi grand aux uns qu'aux autres. Quand en une assemblée nous suivons tous l'opinion de quelqu'un qui a parlé le premier, on ne peut pas dire : « Cettui-ci s'y accorde plus que cettui-là. » Tous d'une voix se rangent à la même opinion. J'en dis de même des vertus : elles s'accordent toutes à nature. J'en dis de même des biens : ils s'accordent tous à nature. L'un est mort jeune, l'autre vieil et l'autre au berceau. Tous ces trois n'étoient ni plus ni moins mortels l'un que l'autre, encore que la mort ait laissé faire plus de chemin à l'un, qu'elle ait tranché l'autre en sa fleur, et fait sortir l'autre du monde aussitôt qu'il y fut entré. Un autre est mort en mangeant, un autre en dormant, un autre en passant son temps avec une femme. Opposez-leur à cette heure ceux que l'épée a tués, que la morsure d'un serpent a fait mourir, qui ont été brisés sous quelque ruine, ou qui, par une longue contraction de nerfs, avec des douleurs extrêmes, ont perdu l'usage du corps un membre après l'autre : on peut dire qu'entre ces sortes de mort il y en a de pires et de meilleures, mais c'est toujours une mort. Les chemins par où elle vient sont divers, mais ils se viennent tous rendre en un carrefour. Il n'y a point de mort plus grande ni plus petite ; car en tous hommes généralement, elle se limite en la fin de la vie. Je vous en dis de même des biens : l'un est parmi du sucre, l'autre parmi de l'absinthe ; l'un a conduit l'indulgence de la fortune, l'autre a dompté sa violence. Quoique la matière où ils travaillent soit différente et que l'un marche à son aise en une campagne rase, l'autre avec peine grimpe contre un rocher, ils sont aussi bons l'un que l'autre et

tous ont une même fin. Ils sont bons, ils sont louables et ne marchent qu'avec la raison et la vertu. La vertu ne veut rien avoir d'inégal entre les choses qu'elle avoue à soi; et ne prenez pas ce que je vous dis pour une doctrine de Stoïques seulement. Épicure même fait deux sortes de biens, desquels il compose cette souveraine et parfaite félicité: qu'il n'y ait ni douleur au corps, ni trouble en l'esprit.

VIII. Quand ces biens-là sont pleins, il n'y a moyen d'y rien ajouter; car comme mettez-vous quelque chose en un vaisseau plein? Le corps n'a point de douleur: que se peut-il ajouter à cette indolence¹? L'esprit n'a point de trouble: que se peut-il ajouter à cette tranquillité? Comme le ciel éclairé d'un beau soleil et de tous côtés purgé de nuées n'est point susceptible de plus grande lumière, ainsi l'homme qui a soin du corps et de l'esprit, et qui bâtit sa félicité du repos de l'un et de l'autre, quand il a le corps sans douleur et l'esprit sans trouble, se peut dire au comble de ses desirs et en un état qui ne sauroit être meilleur. S'il y survient quelques délices extérieures, elles ne font point pour cela croître son bien, parce qu'il étoit déjà parfait: mais elles le confisent, par manière de dire, et lui donnent de l'entretien². Quand un homme a la paix du corps et de l'esprit, il n'est pas possible que sa félicité puisse aller plus avant. Nous ne sommes pas les seuls qui parlons des biens de cette façon; Épicure en fait une division pareille à la nôtre. Il dit qu'il est de certaines choses qu'il estime desirables, comme un repos de corps avec exemption de toutes incommodités, et un relâchement d'esprit, qui prend plaisir en la considération de son propre bien. Après ces premiers, il en met d'autres

1. *Indolence* est pris ici dans le sens du latin *indolentia*, « absence de douleur. » Les éditions de 1639, 1645, 1648 portent *insolence*, erreur corrigée dans les éditions de 1659 et 1667.

2. *Sed, ut ita dicam, condiunt*, dit Sénèque, et *oblectant*.

qu'il confesse avoir du mérite. Mais il aimeroit mieux n'en avoir que faire. En ce rang il met la patience en quelque fâcheuse maladie, et la constance aux extrémités d'une douleur. Il étoit sujet à la pierre et à la colique, et en étoit si tourmenté, qu'il est impossible de l'être davantage. Et néanmoins, il dit que le jour même qu'il avoit quelque accès de l'une de ces maladies ne se passoit pas sans contentement. Or il n'y a point de contentement hors la jouissance du souverain bien. Il s'ensuit donc que ces choses que vous aimerez mieux n'éprouver point, et que toutefois quand l'occasion s'offre de s'en servir, vous avouez être chérissables, louables et dignes d'aller du pair avec les plus grands biens, sont estimées biens par Épicure. Aussi ne peut-on nier que les biens qui ont fait la clôture d'une vie bien heureuse, qu'Épicure même en mourant a remerciés, ne puissent faire comparaison avec les biens qu'on met au premier degré. Tout ce que je vous ai dit, Lucilius, n'est encore rien : il faut que vous me donniez congé de passer plus avant. S'il étoit possible qu'il y eût des biens plus grands les uns que les autres, je prendrois ceux qui vous sembleroient désagréables, et laisserois les doux et les délicats. Les prospérités sont plus aisées à conduire que les adversités à passer. Je sais bien que le même jugement qui nous rend modérés en la bonne fortune, nous garde en la mauvaise de perdre le cœur, et qu'un soldat qui sans peur aura été en garde hors de la tranchée en une nuit que l'ennemi n'aura point donné d'alarme, peut bien être aussi brave que celui qui, après avoir eu les jarrets coupés, aura combattu sur les genoux et ne se sera jamais voulu rendre. Mais quoi que ce soit, ceux qu'on voit revenir sanglants, ou d'un assaut ou d'une charge, ont des acclamations de louange et des bénédictions du peuple plus particulières et plus affectionnées que ceux qui, bien qu'ils aient aussi

bien fait, toutefois ne rapportent point de marques d'y avoir été. C'est pourquoi, sans mentir, je ferois plus de cas de ces biens à qui la fortune a donné de l'exercice, qui ont vu les tempêtes, et y ont fait preuve de leur suffisance, que de ceux qu'une bonace continuelle a laissé languir¹ en oisiveté. A quelle main entière du plus vaillant homme du monde ne préférerois-je celle de Mucius, toute tronçonnée et rôtie comme elle fut? Du même courage qu'il avoit méprisé les ennemis, il voulut mépriser les flammes, et ne se lassa de regarder fondre sa main dans le feu, que Porsenna, par envie d'un si bel acte, lui fit ôter en dépit qu'il en eût; et pour faire cesser sa gloire, fit cesser le plaisir qu'il prenoit en sa punition. Qui me gardera que je ne mette ce bien entre les premiers, et que je ne l'estime d'autant par-dessus ces biens paisibles et qui n'ont jamais senti secousse aucune de la fortune, que c'est chose plus nouvelle de vaincre avec une main perdue, qu'avec une main armée? — Et quoi donc, me désirerai-je ce bien? — Pourquoi non? Comme aurois-je le courage de faire une chose, si je n'avois le courage de la désirer; sinon que je pensasse être mieux à mon aise de bailler mes jambes à frotter à quelque bardache déjà vieil, ou me faire chatouiller les doigts par je ne sais quelle femme, ou par quelque homme qui ne vaudroit guère mieux? Pourquoi n'estimerai-je Mucius bien plus heureux, qui tendit sa main au feu, comme s'il l'eût présentée à quelque opérateur pour la manier? Il raccoutra² tout ce qu'il avoit gâté; sans armes, et tout estropié qu'il étoit, il mit fin à la guerre, et avec un morceau de main emporta la victoire de deux rois.

1. Dans les diverses éditions : « a laissé languir, » sans accord du participe.

2. *In integrum restituit*, dit le latin.

ÉPÎTRE LXVII.

ARGUMENT. — I. Les hommes ont de grandes obligations à la vieillesse. — II. Que tous biens sont desirables, et que ceux qui ne semblent pas tels, ne laissent pas de l'être.

I. Pour commencer par les discours ordinaires, le printemps approche déjà de l'été ; mais au lieu de s'échauffer il se refroidit, et n'y a point encore d'assurance, pource que bien souvent nous retombons en hiver quand nous en pensons être échappés. Voulez-vous savoir comme il est encore incertain ? Je ne puis encore ni sortir de la chambre, ni demeurer sans feu. Vous direz que c'est n'avoir ni chaud ni froid ; je l'avoue, Lucilius : mon âge a de la froideur assez sans en chercher ailleurs. A grand'peine puis-je dégeler au mois de juillet. Aussi je demeure la plupart du temps sur les matelas. J'ai cette obligation à ma vieillesse, qu'elle me fait garder le lit. Pourquoi ne lui en aurois-je de l'obligation ? Elle m'empêche de faire ce que la raison me défend de vouloir : mon plus grand entretien est avec mes livres. Si quelquefois je reçois de vos lettres, je me fais croire que je suis avec vous ; je me transporte tellement que je pense plutôt parler à vous que vous écrire. Et pour ce je répondrai sur la question que vous me faites, comme si vous étiez présent ; nous l'examinerons vous et moi.

II. Vous me demandez si tout ce qui est bon est desirable ; et dites que si c'est une bonne chose que de ne s'émouvoir ni de torture, ni de feu, ni de maladie, et les endurer patiemment, il s'ensuit que la torture, le feu et la maladie sont choses desirables : à quoi toutefois il n'y a point d'apparence ; et ne voit-on point que jamais

homme ait fait d'offrandes aux Dieux, pour les remercier d'avoir bien eu les étrivières, ni pour avoir été bien travaillé de la goutte, ou bien allongé à la torture¹. Distinguez ces choses, Lucilius, et vous connoîtrez qu'en ce que vous trouvez si rude, il y a quelque chose à désirer. Je voudrois bien n'avoir point la torture; mais s'il faut que je l'aie, je souhaiterois la pouvoir souffrir en homme d'honneur et de courage. J'aimerois mieux la paix que la guerre, et néanmoins s'il faut que la guerre vienne, je désirerai de ne me désespérer point aux calamités qu'elle apportera. Je ne suis pas si hors du sens que je demande d'être malade; toutefois s'il m'arrive de l'être, je désirerai de pouvoir (mais avec résolution) souffrir ce qu'il faudra que je souffre, et forcer mon intempérance d'obéir au régime qui lui sera prescrit. Ainsi les incommodités ne sont point désirables, mais bien la vertu qui fait supporter les incommodités. Il y en a des nôtres qui tiennent que cette patience aux adversités, c'est chose qu'il ne faut ni trop fuir, ni trop désirer; et qu'il n'y a point de raison de désirer une chose qui ne soit purement bonne, tranquille et hors de tout ce qui nous peut brouiller l'esprit. De moi, je ne suis pas de leur avis. Pourquoi? Premièrement, pource qu'il n'est pas possible qu'une chose soit bonne et ne soit point désirable. Secondement, si la vertu est désirable, il faut que tout bien le soit, puisqu'il n'y a point de bien où il n'y ait de la vertu. Au partir de là, si une patience magnanime aux adversités n'est point désirable, je demande si la magnanimité l'est point. Or est-il que c'est pour elle que nous méprisons les dangers, et les appelons au combat. Sa plus belle partie et la plus admirable c'est que tant s'en faut qu'elle craigne les feux et les fers, que tout au contraire elle

1. *Aut equuleo longior factus*, dit le latin.

cherche l'occasion de s'éprouver avec eux; et quelquefois même au lieu de parer les coups, s'ouvre l'estomac, et le dispose à les recevoir¹. S'il est vrai que la magnanimité soit desirable, il en faut avouer autant de la résolution à supporter ce qui nous fait mal, car c'est une partie de la magnanimité; mais faites-en la distinction que je vous ai dite, et vous n'aurez plus rien qui vous abuse. Souffrir des tourments n'est point chose desirable, mais c'est chose desirable de les souffrir courageusement. C'est le courage que je desire, pource qu'en cela consiste la vertu. Mais quoi qu'il en soit, où s'est-il jamais trouvé personne qui ait fait de semblables souhaits? Il est des vœux qui se font ouvertement, quand la chose qu'on demande est spécifiée; il en est d'autres qui sont cachés parmi une multitude de vœux particuliers, compris sous un vœu général. Comme je me desire une vie honnête, c'est chose qui consiste en plusieurs actions. Là-dessous est le tonneau de Régulus, le poignard de Caton, le bannissement de Rutilius, et ce breuvage empoisonné de Socrate, qui de la prison le fit monter au ciel : tellement que quand j'ai désiré une vie honnête, j'ai par même moyen désiré le tonneau, le poignard, le bannissement et le poison, parce que ce sont choses sans lesquelles il est quelquefois impossible de vivre honnêtement.

*O terque quaterque beati*²!

N'est-ce pas une même chose de desirer cette mort à

1. Il y a en latin : *interdum tela ne vitare quidem, sed pectore excipere.*

2. Dans le latin, la citation de Virgile est complète :

O terque quaterque beati
Queis ante ora patrum, Trojæ sub mœnibus altis
Contigit oppetere!

(*Énéide*, liv. I, v. 98-100.)

quelqu'un, et de confesser qu'il y a sujet de la désirer? Décius se dévoua pour la République; et donnant des éperons à son cheval, alla chercher la mort dans les épées des ennemis. Son fils par une émulation généreuse de la vertu paternelle, avec paroles solennellement conçues et déjà comme héréditaires en sa maison, en fit de même, ne se souciant d'autre chose que d'apaiser les Dieux par la victime qu'il leur sacrifioit. Sur quoi pensez-vous que furent fondées ces résolutions glorieuses de l'un et de l'autre, que sur l'opinion qu'ils avoient, que c'étoit chose désirable qu'une bonne mort? Il n'y a donc point de doute, que la plus belle et la meilleure chose du monde ne soit que de mourir¹ en quelque entreprise vertueuse, et par un acte mémorable consacrer son nom aux siècles à venir. Vous pensez, quand un homme résiste courageusement à la douleur, qu'il ne se serve que d'une vertu, pource que la patience est celle qui paroît le plus en cette action : vous vous trompez, elles y sont toutes. Quant à la magnanimité, c'est chose certaine qu'elle y est, parce que la patience, la souffrance et la tolérance ne sont que ses branches. La prudence y est, qui comme intendante sur tout ce qui se délibère, conseille de se comporter généreusement en ce qu'il est impossible d'éviter. La constance y est, qui ferme contre toute violence, ne quitte jamais la place qu'elle a prise et jamais ne démord ce qu'une fois elle a résolu. Toutes les autres vertus y sont tout de même : c'est une société qui ne se divise point que la leur. Quand il se fait quelque chose de louable, il y en a bien une qui principalement en prend la conduite, mais c'est par l'avis de ses compagnes; or depuis que toutes les vertus approuvent une chose, encore qu'il semble que ce ne soit l'ouvrage que d'une seule, indubi-

1. « Ne soit de mourir. » (*Éditions de 1645 et 1648.*)

tablement elle est desirable. Et quoi? Penseriez-vous que rien ne fût desirable que ce qui vient par le ministère des voluptés et du repos, et qui nous fait mettre les festons sur notre porte¹? Il y a des voluptés mélancoliques, et des vœux plus célébrables par adoration que par applaudissement. Ne pensez-vous pas que Régulus ne désirât d'être bientôt de retour au supplice qui lui étoit réservé par les ennemis? Prenez l'âme de quelque grand personnage, et pour quelque temps laissez les opinions populaires: représentez-vous la vertu telle que vous devez penser qu'elle est, belle, magnifique, et qui ne demande point que nous lui portions des œillets et des roses², mais que nous la servions avec le sang et la sueur. Regardez M. Caton approchant ses mains pures de cette vénérable poitrine, et courageusement agrandissant la plaie, que le coup n'avoit pas fait assez profonde³. Que lui direz-vous? Que vous plaignez son inconvénient, ou que vous louez sa résolution? Il me souvient à ce propos de notre Démétrius, qui dit qu'une vie hors de toute appréhension, et qui n'a jamais contesté contre la fortune, est une mer morte. Quand un homme n'a rien qui l'excite, qui lui fasse noise, ni qui par menace ou attaque lui donne sujet d'éprouver comme il a le courage en bonne assiette, mais croupit en l'oisiveté d'un repos continuel: ce n'est pas tranquillité, *malacia est*⁴. Attalus le Stoïque disoit ordinairement qu'il aimoit mieux que la fortune l'employât au camp qu'à la chambre. « Je suis tourmenté, mais je ne

1. *Quæ excipiuntur*, dit Sénèque, *foribus ornatis*.

2. *Quæ nobis non ture nec sertis*, dit le latin, *sed sudore et sanguine colenda est*.

3. Voyez la note de la p. 436.

4. Ces deux mots latins: *malacia est* (et non pas *malitia est*, comme le porte par erreur l'édition de 1639), « c'est de l'apathie, » n'ont pas été traduits par Malherbe.

dis mot : cela va bien. On me fait mourir, mais je ne gémiss point : cela va bien. » Épicure diroit : « Cela m'est doux¹. » Mais je parlerois² indignement d'une chose si honnête et si grave de lui donner un nom si délicat. Je suis dans le feu, mais je ne me rends point. Pourquoi ne sera-ce chose desirable, non que le feu me brûle, mais que le feu ne m'étonne point? La plus belle et la plus excellente chose du monde, c'est la vertu; et jamais les choses ne peuvent être que bonnes et desirables, quand elles se font par son commandement.

ÉPÎTRE LXVIII.

ARGUMENT. — I. Il blâme la vie trop solitaire. — II. Quelles doivent être les occupations de ceux qui se retirent du monde. — III. La vieillesse est plus propre pour vaquer au bien de l'âme, que tout autre âge.

Je me range de votre opinion, et suis d'avis que vous vous cachiez en quelque retraite; mais que vous cachiez votre retraite même. Si les Stoïques ne vous en donnent le précepte, ils vous en montrent l'exemple : mais vous y trouverez l'un et l'autre. Je le vous ferai voir quand il vous plaira. Nous ne voulons pas que ceux qui nous suivent se mettent de toutes républiques³, ni continuellement, ni sans fin; et puis quand nous avons mis le sage aux affaires d'une république digne de lui, qui est le monde, en quelque part qu'il fasse sa retraite, il est toujours en sa république; et peut-être il sort d'un

1. Cette phrase manque dans l'édition de 1639.

2. « Mais je penserois parler. » (*Éditions de 1645 et 1648.*)

3. « Se mêlent de toutes républiques. » (*Édition de 1645.*)

petit coin, pour entrer en un palais; et porté dans le ciel, reconnoît combien il étoit bas quand il montoit en ces chaires éminentes, que les grands du monde ont élevées pour l'ostentation de leur vanité¹. Retenez bien ce que je vous vais dire. Le sage n'est point sans affaires, puisque le ciel et la terre sont devant lui. Je reviens à cette heure à ce que j'avois commencé de vous conseiller : que la retraite que vous voulez faire soit secrète. Ne publiez point que c'est pour philosopher; trouvez-lui quelque autre prétexte : dites que vous vous trouvez mal, et que vous vous affoiblissez, ou que vous êtes lassé de travailler.

I. C'est une lâche ambition que de chercher de la gloire à se reposer. Il est des bêtes qui, de peur qu'on ne les trouve, brouillent leurs voies à l'entour de leurs gîtes. Il vous en faut faire de même : autrement vous ne ferez pas d'être suivi. La plupart des hommes ne se soucient pas d'entrer où ils voient la porte ouverte, et si elle est close, ils crochètent les serrures pour y entrer. Il n'y a rien qui sollicite plus un larron que ce qui est sous la clef. On ne fait jamais cas de ce qu'on n'enferme point. Ce qui est en prise n'arrête jamais les curieux. Le monde est ainsi fait : il n'y a si lourdaud à qui ce qui est tenu secret ne fasse ouvrir les yeux. Vous ferez très-bien, si vous vous retirez, de ne publier point votre retraite. C'est une manière de la publier, que de se cacher trop et ne se laisser voir à personne. L'un s'est retiré à Tarente, l'autre s'est enfermé à Naples; un autre depuis longtemps n'a mis le pied hors de sa maison. C'est appeler le monde, que de faire une farce de sa solitude².

II. Quand vous ferez votre retraite, pensez à parler

1. Dans le latin il y a simplement : *quum sellam aut tribunal ascenderet.*

2. En latin : *quisquis otio suo aliquam fabulam imposuit.*

avec vous, et non à faire parler de vous. Mais que me dirai-je? Ce que les hommes se disent les uns des autres si volontiers. Vous vous direz du mal de vous-même. ConteZ-vous vos vérités, et vous accoutumez à les ouïr. Si vous sentez quelque chose en vous où plus qu'en nulle autre part vous reconnoissiez votre infirmité, c'est de quoi vous ferez votre principal entretien. Chacun sait les indispositions de son corps, et pour ce l'un se fait vomir pour se décharger l'estomac, l'autre mange souvent pour le fortifier; l'autre se dessèche par abstinence; l'autre se purge; l'autre, qui est goutteux, se garde du vin et du bain. Et quoi qu'il en arrive, nous ne nous soucions pas du demeurant, pourvu que nous remédiions à ce qui nous presse le plus. Ainsi nous avons dans l'âme des parties intéressées qu'il est question de guérir. Que fais-je quand je me repose? je panse mon ulcère. Si je vous montrais un pied enflé, une main livide ou les nerfs desséchés de quelque jambe raccourcie, vous ne trouveriez point mauvais que je ne bougeasse d'une place, et que je donnasse ordre à ma guérison. J'ai un mal plus grand que tout cela, mais je ne le vous puis montrer. L'abcès est intérieur; je ne veux point que vous me donniez de louanges et que vous me prêchiez que je suis un grand homme, que j'ai tout méprisé, que pource que les folies de cette vie m'ont déplu, je m'en suis voulu séparer. Rien ne m'a déplu que moi-même. Vous n'avez que faire de venir à moi pour y profiter quelque chose. Vous vous trompez de penser que je vous doive donner du secours. Ce n'est pas un médecin qui se tient céans, c'est un malade. J'aime bien mieux, quand vous partirez d'avec moi, que vous disiez : « J'estimois cet homme-là bien heureux, je le tenois pour homme bien suffisant; j'avois porté les oreilles ouvertes, mais il m'a trompé : je n'ai rien vu ni rien ouï qui m'ait contenté, ni qui m'ait fait envie d'y

retourner. » Si vous vous en allez avec cette opinion de moi, si vous en partez de cette façon, je suis bien : j'aime mieux que mon repos soit excusé qu'envié. Vous me direz à cette heure : « Et comment, Sénèque, me recommandez-vous le repos ? Vous tenez le langage d'un Épicurien. » Je vous recommande le repos, il est vrai ; mais c'est un repos où j'entends que vous ayez des occupations plus belles et plus laborieuses que celles que vous avez laissées. Être toujours à la porte de quelque grand, tenir une liste des vieillards qui n'ont point d'enfants, avoir du crédit en cour, ce sont choses sujettes à l'envie, de peu de durée, et à quoi, sans mentir, un homme d'honneur se fait tort de s'arrêter. Cettui-ci a plus de réputation au Palais que je n'ai ; cet autre est mieux suivi ; je ne puis avoir tant de train que l'un, ni tant de faveur que l'autre. Il ne m'en chaut que tout le monde me vaille, pourvu que je vaille la fortune. Plût à Dieu que vous eussiez pris il y a longtemps le chemin que vous prenez à cette heure ! Mais c'est la coutume d'attendre à deviser de la félicité de la vie, qu'on soit en la présence de la mort. Quoi que c'en soit, contentons-nous d'avoir été si longs, et ne différons plus à l'avenir : puisque nous n'avons voulu croire la raison de beaucoup de choses qu'elle nous disoit être superflues et ridicules, croyons-en l'expérience que le temps nous en a donnée.

III. Faisons comme ceux qui sont partis tard et veulent regagner le temps. Piquons : nous avons un âge le plus propre du monde à cette étude. Il a jeté son écume et laissé les vices qu'en la chaleur de nos premiers ans il étoit impossible de dompter. Il ne faut plus guère de choses pour les éteindre du tout. Oui ; mais quand ferai-je mon profit d'une chose que je commence d'apprendre quand je suis prêt de mourir ? Si vous n'en tirez autre commodité, vous en mourrez plus homme de bien. Mais

cependant ne pensez pas qu'il y ait âge si propre à faire une bonne conscience, que celui qui par la connoissance des affaires du monde, et par une longue et fréquente patience de beaucoup de choses, a perdu la fougue de ses passions et s'est disposé du tout à la recherche de son salut. C'est le peu de temps que nous avons pour l'employer à l'acquisition d'un si grand bien. Quiconque se fait sage en vieillesse, il en a l'obligation à ses années.

ÉPÎTRE LXIX.

ARGUMENT. — I. Les voyages font perdre le fruit de la vie contemplative, et replongent l'âme dans le vice. — II. Le sage médite continuellement la mort.

I. Je n'approuve pas que vous changiez souvent de lieu, et que tantôt vous soyez en l'un, tantôt en l'autre, sans faire autre chose que d'être toujours par le chemin. Premièrement, pource que tous ces voyages témoignent un esprit mal arrêté. Vous ne pouvez bien établir votre repos, si vous regardez toujours après les nouveautés, et ne faites autre métier que de courir. Ayez le corps ferme, si vous voulez que l'esprit le soit. Après cette raison, il y en a une autre. C'est que les remèdes, s'ils ne sont continués, ne peuvent profiter. Le repos et l'oubli de la vie passée ne veulent point d'interruption. Donnez loisir à vos yeux d'apprendre à se passer des choses qu'autrefois ils ont tant pris de plaisir à regarder. Accoutumez vos oreilles à de meilleures paroles que celles qu'elles ont ouïes par le passé. Vous ne sauriez sortir, que vous ne rencontriez quelque chose qui rallumera vos cupidités. Comme pour oublier une maîtresse à bon escient, il se

faut garder de rien voir qui nous la ramentoive, parce qu'il n'est point de plaies qui se cicatrisent si tard, ni qui plus tôt se remettent à saigner que celles de l'amour : ainsi pour ne retomber jamais au desir des choses qui vous ont passionné, ne rendez plus à vos yeux ni à vos oreilles les objets que vous leur avez ôtés. L'affection est prompte à se rebeller. De quelque côté qu'elle se tourne, si elle se veut occuper, elle trouvera qui lui donnera de la besogne, et des gages. Il n'est rien de si mauvais qui n'ait sa récompense. L'avarice promet de l'argent ; la luxure, beaucoup de plaisirs, et de beaucoup de sortes ; l'ambition, des états, du crédit, de la grandeur, et tout ce qui en dépend. Les vices ne se font point servir sans payer, mais auprès de la vertu chacun vit à ses dépens et sur sa bourse. Quand nous donnerions tout un siècle à dompter les vices, la licence qu'ils ont prise de longue main les a tellement enflés que je ne sais si nous en pourrions venir à bout. Je vous laisse à penser ce que nous pourrions faire en un temps si court comme celui de notre vie, et encore le coupant en tant de morceaux comme nous faisons. Veillons continuellement en une chose, et y tenons toujours l'esprit bandé : tout ce que nous pourrions faire ce sera de la mettre à quelque chose près de sa perfection.

II. Si vous me croyez, n'ayez autre méditation, ni autre exercice que de vous préparer non-seulement à recevoir la mort, mais à l'envoyer querir, si l'occasion se présente que vous en ayez besoin. Autant vaut-il aller vers elle, comme attendre qu'elle vienne vers nous : tout revient à un ¹. C'est une parole très-mal dite, et vraiment digne de la bouche des ignorants, où elle est ordinai-

1. *Tout revient à un*, c'est-à-dire : tout revient à une seule chose, au même.

rement, qu'un homme est bien heureux de mourir de sa belle mort. Et puis vous pouvez penser encore une autre chose : que vous ne pouvez mourir que votre jour ne soit venu. Quand vous mourrez, vous avez eu le temps que vous deviez avoir. Vous ne laissez rien du vôtre : ce qui demeure est pour les autres.

ÉPÎTRE LXX.

ARGUMENT. — I. La vie passe sans qu'on s'en aperçoive. — II. Qu'on doit quelquefois desirer la mort, et ne la fuir jamais : il n'importe pas de mourir tôt ou tard, mais de bien ou mal mourir. — III. Qu'il ne faut point conserver la vie par une action lâche. — IV. Si on doit attendre ou prévenir la mort. — V. D'où vient l'appréhension de la mort. — VI. Que les méditations de tous les accidents humains, hormis de la mort, peuvent être superflues. — VII. Que les gens de basse condition ont méprisé la mort aussi bien que Caton et que les autres grands personnages.

I. Je suis allé visiter vos Pompées¹, qu'il y avait longtemps que je n'avois vus. Ils m'ont tellement représenté mes jeunes ans qu'il m'étoit avis que j'en venois de partir, et que j'y devois encore faire ce qu'autrefois j'y avois fait. Nous laissons la vie derrière nous, et comme à ceux qui sont en la mer,

Les villes et les champs loin des yeux se reculent².

Ainsi en la rapide vitesse des années, nous perdons premièrement notre enfance, puis l'adolescence, puis ce qui est entre le jeune homme et le vieil aux confins des

1. Vos Pompées, *Pompeios tuos*.

2. Virgile, *Énéide*, liv. III, v. 72.

deux âges, puis ce qu'il y a de meilleures années en la vieillesse même; et finalement commence à paroître cette fin générale de tout ce qu'il y a d'hommes au monde.

II. Pensons-nous que ce soit un écueil, sots et mal-avisés que nous sommes? C'est un port que nous devons quelquefois desirer, et jamais fuir. Celui qui de ses premiers ans y est arrivé, n'a non plus de sujet de se plaindre que celui qui auroit bientôt fait un voyage, qu'il pensoit devoir être bien long; car aux navigations, comme vous savez, quelquefois faute de vent nous sommes si longtemps à branler sur l'eau, que la bonace nous importune; et quelquefois aussi nous en avons un si bon que nous sommes tous ébahis que nous voyons la terre, et qu'il faut descendre du vaisseau. Pensez qu'il en est de même en la vie. Quelquefois ceux mêmes qui n'ont point de hâte se trouvent en un moment portés où ils doivent aller, et quelquefois ils sont menés si bellement que le chagrin les dessèche, et que bien souvent en cette longueur il arrive des occasions pour lesquelles ils seroient bien aises de ne vivre point; car le vivre de soi n'est pas desirable, mais le bien vivre. C'est pourquoi le sage ne vit jamais qu'autant qu'il doit, et non autant qu'il peut. Il regarde le lieu où il doit vivre, et en quelle compagnie, comment et ce qu'il doit faire; il pense toujours quelle sera sa vie, non combien longue. S'il se voit pressé d'incommodités et de traverses qui lui empêchent le repos, il s'ouvre la porte lui-même, et n'attend pas toujours à le faire qu'il se voie à l'extrémité; mais aussitôt qu'il commence à se défier de la fortune, il prend garde à ses affaires et considère si c'est point là qu'il faut jeter l'ancre¹. Ce lui est tout un qu'il se donne lui-même la

1. Dans l'édition de 1645 : « tirer l'ancre. »

mort ou qu'il la reçoive, qu'elle vienne tard ou de bonne heure. Il sait bien qu'il ne sauroit beaucoup perdre d'une chose qui ne vient que goutte à goutte. L'importance n'est pas de mourir tôt ou mourir tard, mais de mourir bien ou mourir mal. Qui meurt bien se met hors du danger de vivre mal. Et pour ce je trouve que ce Rhodiot¹ parla plus en femme qu'en homme, qui ayant été mis en une cage par un tyran, qui le faisoit nourrir là dedans en bête sauvage, comme quelqu'un de ses amis lui conseilloit de se laisser mourir de faim, lui répondit que tant qu'un homme vivoit, il ne se devoit jamais désespérer de rien.

III. Quand cela seroit vrai, si est-ce qu'on me pourroit bien mettre la vie à si haut prix, que je n'en voudrois point. Il est des choses bien précieuses, que quand je serois assuré de les avoir en faisant une si vilaine confession de ma lâcheté, j'aimerois mieux ne les avoir pas. Pourquoi considérerai-je plutôt que sur celui qui vit la fortune peut toutes choses, que je ne considérerai que sur celui qui sait mourir la fortune ne peut rien? Si est-ce pourtant que quelquefois, encore que je me voie la mort toute assurée, et que je sois sur le point de recevoir le supplice qui m'est destiné, je ne prêterai point la main à ma punition : c'est une folie de mourir, de peur de la mort. Voici venir celui qui vous doit tuer, ayez patience : pourquoi le prévenez-vous, et pourquoi vous faites-vous procureur de la cruauté d'autrui? Est-ce que vous portez envie à votre bourreau, ou que vous lui voulez épargner sa peine? Socrate pouvoit bien prévenir la ciguë par l'abstinence; et cependant il fut trente jours prisonnier, attendant la mort d'une heure à l'autre, non pas en cette intention, que tout étoit possible, et qu'en si

1. Ce Rhodien.

long espace de temps il y avoit place pour beaucoup d'espérances, mais pour se conformer aux lois et ne retrancher rien à ses amis du peu de temps qu'ils avoient à le posséder.

IV. Quelle contrariété d'opinions est-ce de mépriser la mort, et avoir peur de la prison? Scribonia, femme d'honneur, fut tante de Drusus Libo, jeune homme d'aussi petit jugement que de grande maison, qui se promettoit plus qu'en son siècle il n'étoit permis à personne d'espérer, et plus qu'en quelque siècle qu'il fût, un si malhabile homme que lui ne pouvoit jamais avoir. Comme il eut été rapporté du sénat dans une litière, tout mal fait¹, et mal accompagné (parce que tous ses plus proches le tenant, non plus criminel, mais déjà mort, l'avoient malheureusement abandonné), il commença de prendre avis s'il devoit attendre la mort ou se la donner. Sur quoi Scribonia lui ayant demandé quel plaisir il auroit à faire la besogne d'un autre, il la crut; il se fit mourir, et fit bien; car ayant à mourir, au bout de trois ou quatre jours, à l'appétit de son ennemi, c'étoit bien faire sa besogne que de vivre pour attendre sa commodité. Ce n'est donc pas chose qui se puisse universellement décider, si me voyant menacer de la mort par quelque violence extérieure, je la dois attendre ou prévenir. Il y a beaucoup de raisons d'une part et d'autre. Si de deux morts qui s'offrent l'une est douce et l'autre cruelle, pourquoi ne jetterai-je la main sur celle qui aura moins d'incommodité? Comme pour m'embarquer je choisirai le navire où je me dois mettre, et pour me loger je prendrai plutôt une maison que l'autre, j'en ferai de même de la mort. Ayant à quitter le monde, je prendrai le chemin qui me semblera le plus beau pour en sortir. Et

1. Voyez plus haut, p. 502, note 1.

puis, comme la plus longue vie n'est pas toujours la meilleure, ainsi la mort la plus longue est toujours la pire. Il n'y a chose où l'esprit doive plutôt suivre sa fantaisie qu'en la mort. Qu'il sorte du côté que son humeur le pousse; soit que le fer soit plus selon son goût, soit qu'une corde lui plaise davantage, ou qu'il aime mieux quelque breuvage qui lui bouche les veines; laissons-le faire. Qu'il rompe les liens de sa servitude de la façon que bon lui semblera. En la vie il faut tâcher de contenter tout le monde, mais en la mort nous n'avons à contenter que nous. La meilleure mort est celle qui nous est la plus agréable. Ne vous imaginez point que quelqu'un dira que vous avez eu faute de cœur; un autre, qu'il y a eu de la témérité en votre fait; et un autre encore, qu'il y avoit bien quelque manière de mort plus généreuse et plus brave que celle que vous avez choisie; mais pensez plutôt que vous êtes sur une délibération que quand vous l'aurez exécutée, vous n'aurez plus que faire de ce qu'on dira de vous; et ne vous souciez d'autre chose que de vous ôter à la fortune le plus tôt que vous pourrez : autrement, vous trouverez toujours quelqu'un qui n'approuvera pas votre résolution. Il y en aura même entre ceux qui font profession d'être philosophes, qui vous diront qu'il ne faut jamais faire de violence contre sa vie, que c'est impiété d'être meurtrier de soi-même, et qu'il faut attendre le terme que la nature nous a limité. Ceux qui tiennent ce langage rendent la liberté prisonnière et ne s'en aperçoivent pas. La prudence éternelle n'a rien fait plus à notre avantage, que ce que ¹ n'ayant qu'une porte pour venir au monde, nous en avons une infinité pour en sortir. A quel propos me réserverai-je aux rigueurs d'une maladie qui n'a point d'espérance, ou à toutes les ver-

1. *Que ce que*, c'est-à-dire : que cela, à savoir que....

gognes que me voudra faire un insolent et cruel ennemi, si parmi les tourments mêmes, j'ai moyen de m'ouvrir le passage et me faire faire place, s'il se présente quelque chose devant moi pour m'empêcher? Le point seul où nous ne pouvons proposer de grief contre la vie, c'est qu'elle ne tient personne. La condition des hommes est bonne en une chose, que jamais personne n'est misérable que par sa faute. Prenez-vous plaisir de vivre? vivez. Vous en fâchez-vous? vous êtes libre de vous en retourner d'où vous êtes venu. Vous vous êtes si souvent fait ouvrir la veine, pour vous alléger d'une douleur de tête, ou pour vous décharger de quelque abondance d'humeurs. Ne pensez pas qu'il vous faille faire quelque grande plaie qui vous déchire tout ce que vous avez dans le corps : la pointe d'un canivet¹ vous fera l'ouverture d'une liberté perpétuelle, et par une piqûre vous vous mettrez hors d'appréhension à tout jamais.

V. A quoi tient-il donc que nous y allions si lentement? C'est que jamais nous ne nous ramentevons que nous ne sommes ici que pour un temps, et que quelque jour il nous sera force d'en déloger. Nous sommes comme ces vieux locataires que la longueur du temps a tellement acoquinés en une maison que, quelques incommodités qu'ils y reçoivent, il leur est impossible d'en vouloir partir. Voulez-vous être maître de votre corps? demeurez-y comme toujours prêt à le quitter. Proposez-vous que c'est une compagnie où vous ne devez pas toujours être, et vous la laisserez avec moins de regret, quand il vous en faudra séparer. Mais comme nous résoudrons-nous à finir notre vie, nous qui ne faisons tous les jours autre chose qu'étendre nos concupiscences?

VI. Certainement il n'y a point de méditation qui nous

1. *Canivet*, canif. Le latin porte *scalpellum*.

soit si nécessaire ; car toutes les autres peuvent être superflues. Parce que je me serai préparé contre la pauvreté, peut-être je serai riche tant que je vivrai ; je me serai pourvu d'armes contre les douleurs, et une santé continuelle m'ôtera les occasions de m'en servir ; je me serai fortifié de résolutions, encore que la fortune me fit perdre ma femme, mes enfants, ou mes amis, et ils vivront tous plus que moi. La mort est le seul ennemi contre lequel je ne puis faillir de me préparer, parce qu'indubitablement il me faudra venir aux mains avec elle.

. VII. Il ne faut pas s'imaginer qu'il n'y ait que les grands personnages qui aient de la force assez pour rompre les fers qui nous tiennent en cette captivité du corps. Caton fut brave certainement, de prendre son âme avec la main et la mettre dehors, quand il vit qu'elle ne sortoit pas assez tôt par l'ouverture que l'épée avoit faite ; mais ce ne sont pas coups qui appartiennent à lui seul : en la lie même des hommes, il s'en est trouvé qui d'une secousse magnanime et vigoureuse se sont arrachés aux outrages de la fortune, et n'ayant pu ni mourir à leur fantaisie, ni faire élection des instruments pour se tuer, ont pris ce qui leur est venu le premier à la main, et rendu mortelles des choses qui n'étoient pas seulement nuisibles de leur naturel. Dernièrement, au jeu des bestiaires, un Allemand qu'on préparoit pour le spectacle du matin, feignit de vouloir aller faire ses nécessités, parce que par autre moyen il ne se pouvoit défaire de ses gardes. Il y a ordinairement une éponge aux privés, pour le service de ceux qui en ont affaire ; il la prit avec le morceau de bois où elle est attachée, et se le fourra tout dans la gorge ; si bien que par l'empêchement de sa respiration il se fit sur l'heure même rendre l'esprit. Ce fut sans mentir faire une vergogne à la mort. Je sais bien que vous me direz que le parfum n'en étoit guère bon. Mais comme saura

mieux montrer un homme la faute de son jugement, que de faire le dégoûté quand il est question de mourir ? Il faut avouer que cet homme, qui avoit le courage grand, méritoit bien qu'on lui remît l'élection de la mort en sa liberté. Comme pensez-vous qu'il se fût bravement servi d'une épée, et comme courageusement il se fût jeté dans la mer, ou précipité d'un rocher en bas, s'il en eût eu le moyen ? Quoique dépourvu de toutes choses il trouva de quoi se bien faire, et nous apprit que pour mourir il ne faut autre chose que le vouloir. Que chacun juge de cette action ce que bon lui semblera ; mais pour moi, je tiendrai toujours cette maxime : que la mort n'a point de violence si puante qui ne me sente mieux que tout le musc et tout l'ambre gris que la servitude sauroit avoir¹. Puisque j'ai commencé par les exemples de gens de basse qualité, j'y continuerai, pour obliger ceux de qui la condition est meilleure, à se demander quelque chose davantage quand ils verront qu'une chose qu'on estime si terrible est méprisée par les hommes du monde qui sont les plus méprisés. C'est une opinion dont nous sommes abreuvés de longue main, que ces Catons, Scipions et autres leurs semblables que nous admirons sont au delà de notre imitation. Mais je vous veux montrer que parmi ces marauds destinés au combat des bêtes, il ne se trouvera pas moins d'exemples de cette vertu, que parmi ces capitaines qui ont eu les premières charges aux guerres civiles. Il n'y a pas longtemps qu'un bélétre qu'on envoyoit dans une charrette avec des gardes pour le spectacle du matin, feignit² d'avoir sommeil et de chercher un lieu pour se reposer la tête, trouva moyen de se la passer entre deux rais, et

1. En latin : *præferendam esse spurcissimam mortem servituti mundissimæ.*

2. Dans l'édition de 1645 : *feignant.*

s'y tint ferme, jusques à ce que la roue qui tournoit lui eût tord¹ et rompu le col. Il échappa du supplice par la charrette même qui l'y portoit. Quand un homme a volonté de sortir, il n'est rien d'assez fort pour l'en empêcher. La nature ne nous garde point sous la clef. Ceux que la nécessité de sortir du monde laisse en liberté de choisir la porte, peuvent prendre celle qui leur plaira. L'élection ne peut être qu'en la multitude : quand les occasions sont difficiles, il faut prendre la première venue pour la meilleure. Quand ce seroit chose de quoi jamais on n'auroit ouï parler, l'esprit ne manquera pas à qui aura du courage assez. Vous voyez que ces chétifs esclaves mêmes s'évertuent quand la douleur les a piqués, et que ceux qui les gardent ne sauroient être si fins qu'ils ne trouvent moyen de les tromper. On ne peut dire que ce ne soit le trait d'un galant homme² d'avoir fait la résolution de mourir, et tout ensemble trouvé le moyen de l'exécuter. Puisque je vous ai promis de vous amener beaucoup de semblables exemples, je vous en vais dire encore un. La seconde journée du combat naval, un barbare à qui on avoit baillé une demi-pique, pour se battre contre un autre, se la mit au travers de la gorge. Et de fait, n'eût-il pas été bien lâche de se réserver à des tourments suivis de la risée de tout un peuple, puisqu'il avoit moyen de s'en garantir ? et bien mal avisé d'attendre la mort, puisqu'il avoit des armes en la main ? Ce spectacle fut d'autant plus grand, que l'exemple de mourir fut trouvé plus honnête que celui de tuer. Et quoi donc ? pourquoi ne feront les gens d'honneur, fortifiés par la méditation, et par le discours de la raison contre les choses casuelles, ce que font des hommes perdus et criminels ? C'est par la raison

1. *Tord*, tordu.

2. « Le train d'un galant homme. » (*Édition de 1645.*)

que nous savons que par quelque chemin différent que la mort vienne, elle ne vient jamais que par un effort, et qu'il ne peut chaloir où commence une chose qui doit venir infailliblement. La même raison nous exhorte que, s'il se peut faire, nous mourions sans douleur; sinon que nous fassions comme nous pourrons, et prenions la première chose que nous trouverons pour nous dégager. La violence pour vivre est chose malhonnête; mais quand il est question de mourir, on ne sauroit faire chose plus brave, ni plus glorieuse que d'en user.

ÉPÎTRE LXXI.

ARGUMENT. — I. Pour prendre un bon conseil il faut avoir un but, qui doit être le souverain bien. — II. Il n'y a point d'autre bien que ce qui est honnête. — III. La sagesse nous apprend à distinguer le bien d'avec le mal. — IV. Que le sage doit tenir pour indifférentes les bonnes et les mauvaises fortunes. — V. Qu'on ne doit point résister à la mort. — VI. La philosophie nous montre le chemin de l'honneur et de la vertu. — VII. Qu'on trouve la félicité aussi bien dans les adversités que dans les prospérités. — VIII. Description d'un homme sage. — IX. Définition de la vertu.

Vous ne cessez de me faire des consultations, et ne prenez pas garde qu'il y a bien du chemin entre vous et moi. Ce qui est le meilleur en un conseil, c'est qu'il soit donné quand il est temps. C'est pourquoi je ne doute point que bien souvent, quand vous recevez mes avis, vous ne fissiez mieux de vous conduire tout au contraire de ce que je vous écris; car on accommode le conseil à la disposition des affaires. Or elles changent d'une heure à l'autre, et courent plutôt qu'elles ne vont. Il faut donc

prendre conseil d'une chose plus tôt que le jour qu'on la veut faire¹; encore ai-je opinion qu'il seroit trop tard, et qu'il seroit meilleur d'être pris sur le point même de l'exécution.

I. Or je m'en vais vous apprendre le moyen de le trouver. Quand vous voudrez savoir ce que vous devez ou fuir ou desirer, jetez aussitôt les yeux sur le souverain bien, et vous souvenez quelle profession de vie vous vous proposez de faire; car à cette règle se doivent conformer toutes vos actions. Il n'est pas possible de bien ranger les parties, si nous ne sommes assurés de la forme du tout. Quoique vous ayez les couleurs broyées, vous ne sauriez rien peindre que premièrement vous ne sachiez ce que vous voulez représenter. La principale faute que nous faisons, c'est que nous délibérons de la vie par les pièces, et jamais en gros. La première chose que doit faire un homme qui veut tirer une flèche, c'est de savoir ce qu'il veut frapper. Nos conseils n'ont point de certitude, parce qu'ils n'ont point de but. Un marinier qui ne sait où il veut prendre terre, ne saura quel vent il doit desirer. Parce que nos actions sont toutes fortuites, c'est force que la fortune y ait beaucoup de pouvoir. Il en est qui savent des choses qu'ils ne pensent pas savoir, comme quelquefois il nous advient de demander ceux qui sont auprès de nous; ainsi le plus souvent faisons-nous de ce qui est le souverain bien. Il est tout auprès de nous, et nous l'allons chercher bien loin. Je ne vous amuserai point de beaucoup de paroles pour vous faire entendre que c'est, ni ne vous brouillerai point l'esprit d'une diversité d'objets. Je vous mettrai tout droit le doigt dessus.

1. Pour que les idées se suivent et que le sens de Sénèque soit rendu, il faut remplacer *plus tôt* par *plutôt*, et supprimer le *que* qui vient après, ou ajouter une négation : « Il ne faut donc, etc. »

II. Que me serviroit de vous aller chercher tant de divisions et de subdivisions, puisque tout d'un coup je vous puis dire : le souverain bien est ce qui est honnête, et, ce que vous admirerez davantage, il n'y a point d'autre bien que ce qui est honnête; tous les autres ne sont ni vrais ni légitimes. Si une fois vous vous imprimez cette opinion, et devenez amoureux de la vertu (car de l'aimer simplement ce n'est pas assez), elle ne s'approchera de rien, si triste et si misérable¹, quelque opinion que les autres en aient, qu'elle ne vous fasse trouver du repos et du plaisir. Les tourments mêmes, si vous vous y troublez moins que celui qui les vous fait souffrir, et les maladies, si vous ne murmurez point et ne perdez point courage, vous seront des exercices qui vous donneront du contentement. Toutes ces choses qui sont amères au goût des autres vous seront douces, si vous les rehaussez au-dessus d'elles. Vous tenez pour une proposition indubitable, que ce qui n'est point bien ne peut être honnête, et que lors toutes incommodités se peuvent justement dire bonnes, quand elles sont devenues honnêtes par la présence de la vertu. Je sais bien qu'il est avis à beaucoup que ce sont chimères, et choses qui passent la condition des hommes, que ce que nous promettons; de quoi je ne m'ébahis point, parce qu'ils ne jettent les yeux que sur le corps. Mais qu'ils se retournent vers l'âme, et ils parleront d'un homme comme d'un Dieu. Retirez-vous donc, Lucilius, et me laissez toute cette race de philosophes pédants qui, d'une chose si haute et si magnifique, nous ramènent aux syllabes et repaissent les esprits de certaines subtilités qui ne font que les affoiblir. Tâchez de ressembler à ceux qui les premiers ont inventé la philosophie, et non à ceux qui l'enseignent de si mauvaise grâce, qu'ils font

1. C'est-à-dire : si triste et si misérable que ce soit.

penser que c'est une chose qui donne bien de la peine avant qu'on la sache, et peu de fruit quand on la sait. Si vous avez envie de faire quelque chose pour moi, rangez-vous à ces premiers maîtres.

III. Socrate, de qui toute la philosophie est d'apprendre à bien vivre, dit que la plus grande sagesse que puisse avoir un homme, c'est de savoir faire distinction du bien et du mal. « Voulez-vous être heureux, dit-il, ne vous fâchez donc point qu'on vous estime fol. Si quelqu'un vous veut dire des injures, qu'il vous en die; s'il vous veut faire des outrages, qu'il vous en fasse : quoi qui vous arrive, vous ne souffrirez rien, pourvu que la vertu soit avec vous. Voulez-vous être heureux? Voulez-vous à bon escient devenir homme de bien? Endurez qu'on vous méprise. C'est une patience dont personne n'est capable, s'il n'a cette opinion que tous biens sont égaux, pource que rien ne peut être bon qui ne soit honnête, et que ce qui est honnête, en quelque sujet qu'il soit, n'est jamais susceptible d'inégalité. »

IV. Et quoi donc? il ne peut chaloir si Caton est préteur, ou s'il ne l'est pas; s'il gagne la bataille de Pharsale, ou s'il la perd. Ce bien, de demeurer invincible en un parti vaincu, est aussi grand comme est le bien de revenir victorieux à Rome, pacifier les choses et les remettre en leur premier état. Pourquoi ne seroit-il aussi grand? la vertu qui dompte la mauvaise fortune est celle même qui règle la bonne. Or la vertu ne se peut faire ni plus grande ni plus petite : elle est toujours d'une taille¹. Mais Pompée sera mis en route²; tous ces grands, de l'assistance desquels il se servoit pour un argument que sa cause étoit la cause de la République, ce sénat même, portant les armes, duquel il faisoit son avant-

1. C'est-à-dire : d'une même taille. — 2. *Route*, dérouté.

garde, seront tout défaits en ce combat; et la ruine d'un si grand empire enverra ses éclats en tous les quartiers du monde : une partie en Égypte, l'autre en Afrique et l'autre en Espagne; et la pauvre République, de peur de n'être pas assez longtemps misérable, ne pourra pas tomber une seule fois. Je veux que tout cela soit : je veux que Juba se perde en son propre royaume, et que ni la connoissance du pays ni la valeur de ses sujets, opiniâtrés à mourir pour le service de leur roi, ne l'en puisse garantir; je veux que la foi même de ceux d'Utique cède à la continuation des mauvais succès, et qu'en Afrique Scipion soit abandonné de la bonne fortune que ceux de sa maison y avoient toujours eue auparavant : il y a longtemps que Caton a donné ordre à sa sûreté. Mais, quoi qu'il en soit, il a été vaincu ! Que voulez-vous faire ? c'est un rebut qu'il faut compter parmi les autres. Il ne se désespère non plus pour n'avoir pas eu la victoire, que pour n'avoir pas été préteur. Le jour qu'on lui refusa la préture, il ne fit que jouer : la nuit qu'il devoit mourir, il ne fit que lire. Il mit la vie et la préture tout en un rang. Il s'étoit par une méditation continuelle gravé cette maxime en l'âme, qu'il falloit souffrir tout ce qui pourroit arriver. Pourquoi se fût-il troublé de la mutation de la République, lui qui savoit qu'il n'y a rien au monde, non pas la terre, non pas le ciel, non pas cette contexture universelle, quoique Dieu même la conduise, qui ne soit sujet à révolution ? Les choses ne sont pas éternellement en l'ordre où elles sont à cette heure. Quelque jour viendra, qui leur fera prendre un autre chemin. Comme elles ont leur commencement et leur progrès, elles ont aussi leur fin. Tout ce que nous voyons se promener sur nos têtes, et ce que nous foulons sous nos pieds, se diminue chaque jour de quelque chose, et à la fin doit cesser entièrement. Il n'y a rien qui n'ait

sa vieillesse. Nature envoie tout en même lieu, quoique ce soit par intervalles inégaux. Ce qui est ne sera plus et ne périra pas pourtant, mais se résoudra. Cette résolution nous semble une mort, parce que nous ne regardons qu'aux choses qui sont près de nous, et que l'esprit, of-fusqué des nuages du corps et engagé en sa servitude, ne peut pas donner jusques à celles qui sont plus éloignées. S'il le pouvoit faire et se promettre que, comme la mort a sa vicissitude après la vie, la vie aura sa vicissitude après la mort, et qu'alternativement les choses ne cesseront jamais d'être faites, défaites et refaites par l'éternelle bonté de Dieu, qui veut donner cette occupation à sa providence, il porteroit sa fin et celle des siens avec plus de patience qu'il ne fait. C'est pourquoi, quand Caton aura couru de l'esprit¹ les siècles passés et les futurs, il dira que toute la race des hommes, nés et à naître, est condamnée à la mort ; que toutes ces grandes villes, à qui la fortune a donné quelque part de la seigneurie du monde, ou qui dans les autres monarchies ont la principale réputation, seront un jour en si pitoyable état qu'on en demandera des nouvelles, et n'auront plus de nom que dans les histoires. Les unes prendront fin par la guerre, les autres par une longue paix, qui se changera tout bellement en fainéantise, et les autres par la superfluité des dépenses, qui est la ruine la plus certaine que les grands États puissent avoir. Toutes ces campagnes fertiles seront couvertes de quelque inondation subite de la mer et seront mer elles-mêmes, ou bien quelque spacieuse caverne, qui est peut-être sous elles, se venant à lâcher, les engloutira. Quelle raison ai-je donc de me plaindre, et faire le malcontent, si de quelque

1. *Couru de l'esprit*, c'est-à-dire : parcouru en esprit ; *quum ævum animo percurrerit*, dit le latin.

espace de jours je précède un destin où sera compris tout l'univers ?

V. Un bel esprit ne doit ni contester contre Dieu, ni se vouloir excepter d'une loi générale, mais se résoudre¹, ou qu'il s'en va recevoir une meilleure vie et en quelque lieu plus clair et plus tranquille jouir de la compagnie des choses divines, ou pour le moins que, sans sentiment de rien qui l'incommode, il retournera se rassembler à sa nature, et à ce tout duquel autrefois il étoit venu. Caton ne juge donc point que l'honnête vie soit un plus grand bien que l'honnête mort, parce que la vertu n'est point une matière qui s'allonge ou qui s'élargisse. Socrate disoit que la vertu et la vérité sont une même chose. Comme la vérité ne croît point, aussi ne fait la vertu. Elle est en sa plénitude, il n'y a rien de vide. Vous n'avez donc de quoi vous ébahir, quand je vous dis que tous biens sont égaux, et qu'aussi grands sont ceux qu'avec élection on peut recevoir, que ceux qu'un accident inopiné fait survenir ; car si une fois vous vous lâchez à cette opinion d'inégalité, après que vous aurez mis la souffrance courageuse et magnanime entre les moindres biens, vous la mettrez à la fin entre les maux. Socrate en prison vous semblera misérable, et misérable Caton, qui remet ses mains à sa plaie plus courageusement la seconde fois que la première ; et plus misérable que tous les autres Régulus, si cruellement traité, pour avoir estimé sa parole plus que sa vie et ne s'être pas voulu permettre de mentir, même à ses ennemis. Et toutefois c'est un langage que le plus hardi de tous ces délicats n'a jamais osé tenir ; car comme ils n'avouent pas qu'il soit heureux, aussi disent-ils qu'il n'est pas malheureux. Les Académiques

1. *Se résoudre, ou que*, c'est-à-dire : se résoudre à ceci, arrêter ceci dans son esprit, ou que....

tiennent que certainement un homme résolu parmi les douleurs est heureux; toutefois non parfaitement, ni pleinement; mais c'est une opinion qu'il leur est impossible de soutenir. Qui est heureux est au comble du bien; qui est au comble du bien n'a point d'autre bien au-dessus de lui. La vertu ne souffre point de diminution : là où elle est, le vertueux aura le corps en pièces, qu'il ne laissera pas d'être bien sain et bien entier. Quand je parle de la vertu, j'entends une vertu pleine de vigueur et de courage, à qui les mains démangent de se battre et qui prend le moindre ennui qu'on lui fasse, pour un appel. Ne voyez-vous pas les jeunes gens de qui l'inclination est généreuse, quand le désir de paroître les a conviés à quelque entreprise, s'exposer librement aux périls et ne trouver point de mauvais chemin, quand il faut aller chercher de la réputation?

VI. La philosophie vous inspirera la même assurance et vous baillera le même mépris de tout ce qui vous saura arriver. Ce sera d'elle que vous recevrez cette impression véritable : qu'il n'y a point d'autre bien au monde que l'honneur, que ce n'est pas une corde qui se puisse lâcher et roidir comme l'on veut, mais une règle qui ne sauroit être si peu courbée que tout n'aille de travers. C'est à la vertu de juger et non d'être jugée. S'il n'y a moyen de la faire plus droite qu'elle est, il s'ensuit aussi qu'en tout ce qui sera dressé sur elle, il ne peut y avoir rien qui soit plus ou moins droit l'un que l'autre; car étant force qu'ils se rapportent à leur règle, la raison veut aussi qu'ils se trouvent conformes entre eux.

VII. Et quoi donc? Être en un festin parmi les délices, ou à la torture parmi les douleurs, c'est une même chose? Pourquoi non? Je vous ferai bien plus ébahi, quand je vous dirai qu'il fait bon être à la torture, et mauvais être en un festin. Mais c'est quand à la torture

on fait ce qui s'y doit faire, et qu'au festin on ne s'y comporte pas comme on doit. Ce n'est pas la matière qui fait les choses bonnes ou mauvaises : c'est la vertu, en quelque part qu'elle paroisse. Toutes choses n'ont qu'une mesure et qu'un prix. Je sais bien que quelqu'un de ceux-ci qui mesurent les autres à leur aune, me sauteroit volontiers au visage, pource que je dis qu'aussi heureux est celui qui a des adversités et les supporte, que celui qui parmi les prospérités se conduit avec discrétion; et aussi heureux celui qui triomphe, et celui qui vaincu de fortune, mais immuable de courage, est porté devant le chariot du victorieux; parce qu'ils tiennent que tout ce qu'ils ne peuvent faire est impossible, et jugent de la force des autres par leur imbécillité. Pourquoi trouvez-vous étrange ce que je dis, qu'être lié, blessé, tué, brûlé, soient choses bonnes? Elles sont quelquefois plaisantes. La modestie est une gêne aux voluptueux, et le travail un supplice au fainéant. Le délicat a pitié d'un homme actif, et l'ignorant de celui qui étudie. Il en est de même des autres choses. Quand faute d'inclination, de force et de suffisance, nous ne nous en sentons pas capables, nous les estimons dures et difficiles, et ne nous souvenons pas combien nous en connoissons à qui ne boire point de vin, et être éveillés au point du jour, sont les plus cruels supplices qu'il leur est possible d'endurer. Ces choses-là de qui nous avons si mauvaise opinion ne sont ni dures ni difficiles; mais nous sommes foibles. Il faut un grand courage pour faire jugement des choses qui sont grandes; autrement nous l'imputerons à une faute qui vient de nous. Les rames nous semblent tortues ou rompues par le bout qui plonge dans l'eau, et cependant elles ne laissent pas d'être bien droites. Les choses se font diverses, selon la façon dont on les regarde. Notre esprit ne voit pas bien clair en la connois-

sance de la vérité. Faites-moi voir un jeune homme qui n'ait point encore eu de part à la corruption du siècle et qui ait l'esprit vif : je m'assure qu'il m'avouera qu'un homme qui magnaniment supporte le faix des adversités lui semble plus heureux, que celui que la fortune assouvit de toutes les prospérités qu'il peut désirer.

VIII. Ce n'est point chose nouvelle que ce qui n'est point au vent ne branle point. Mais quand on voit un homme se hausser là où les autres s'abaissent, se tenir debout là où les autres sont par terre, c'est en cette merveille que je trouve un juste sujet de s'ébahir. Je ne crois pas que ni aux tourments, ni en tout ce qu'ordinairement on appelle adversités, il y ait autre mal, sinon que l'esprit se plie, qu'il se courbe, que les genoux lui faillent, qui sont toutes choses à quoi le sage n'est point sujet. Quelque charge qu'il ait sur le dos, il ne marche jamais que droit : sa taille paroît toujours. S'il tombe sur lui quelque chose de ce qui peut tomber sur un homme, il n'en murmure point : il connoît sa force et sait bien qu'il a les épaules bonnes. Je ne le sépare pas pourtant du nombre des hommes, ni ne me figure pas aussi peu de sentiment en lui qu'en quelque souche. Je sais bien qu'il est composé de deux pièces, l'une irraisonnable, sensible aux morsures, aux brûlures et aux douleurs; l'autre raisonnable, ferme, intrépide et inexpugnable en ses résolutions. C'est en celle-là que consiste le souverain bien de l'homme. Tant qu'il y a du défaut, l'âme n'a que des anxiétés et des inquiétudes. Quand il est plein, un rocher n'est pas immobile comme elle est¹. C'est pourquoi quelque zèle qu'ait un homme à se faire vertueux, et quelque près qu'il soit de la perfection, s'il n'est point

1. Le latin porte : *Antequam impleatur (summum bonum), incerta mentis volutatio est; quum vero perfectum est, immota illa stabilitas est.*

encore au dernier point, il se voudra faire accroire qu'il a besoin de reprendre son haleine; et au lieu que tout d'une venue il peut achever le peu qui lui reste, il relâchera quelque chose de sa diligence, d'autant qu'il n'a pas encore passé tout le mauvais chemin, et que jusques à ce qu'il soit au haut, il est toujours en danger de glisser. Mais celui de qui la sagesse est accomplie n'est jamais bien à son aise, que quand il fait quelque preuve généreuse de sa vertu. S'il se présente une occasion de faire quelque acte louable, il va droit où l'honneur et la raison lui font signe. S'il y a des difficultés et des risques, il passe par-dessus et ne se soucie pas qu'on die qu'il a été malheureux, pourvu qu'on avoue qu'il est homme de bien. Je viens à cette heure à l'endroit où vous m'attendez, afin que vous ne pensiez pas que la vertu que prêchent les Stoïques soit une chimère. Le sage de qui je parle tremblera, sentira douleur et blémira. En quoi consiste donc la misère, et ce qui véritablement s'appelle mal? A trembler, à sentir douleur et à blêmir? Rien moins. Ce qui la cause c'est quand l'esprit troublé par ces incommodités est réduit à se confesser esclave du corps et à murmurer contre sa condition. C'est bien chose indubitable, que le sage demeure maître de la fortune par sa vertu; mais il en est assez qui font profession de l'être, à qui bien souvent des menaces bien légères donnent de bien profondes appréhensions. Mais c'est notre faute d'exiger des écoliers ce qui n'appartient qu'aux maîtres. Je loue bien ce qui est bon et me conseille de le faire; mais je n'en puis encore prendre la résolution; et quand je l'aurois, il me faudroit d'autres expériences que je n'ai, devant que de m'en pouvoir servir où l'occasion s'en présenteroit. Comme il est des couleurs que la laine prend, pour une seule fois qu'on l'aura trempée, et d'autres qu'elle ne sauroit prendre, qu'elle

n'ait été dégraissée et remise en la chaudière beaucoup de fois : aussi est-il de certaines sciences qui ne sont pas sitôt enseignées que ceux qui les ont apprises n'en sachent assez, pour en faire eux-mêmes des livres. Mais si cette-ci ne descend jusques au fond et séjourne, pour avoir loisir d'agir dans l'esprit, ce qu'elle y opère n'est pas teinture, c'est une tache, et ne se voit point d'effet de ce qu'elle avoit promis. Il ne faut ni beaucoup de temps ni beaucoup de paroles pour enseigner qu'il n'y a point d'autre bien que la vertu, ou pour le moins que sans vertu rien ne se peut appeler bien, et que la meilleure partie de nous, qui est la raisonnable, est le siège de la vertu.

IX. Que sera-ce que cette vertu ? Un jugement ferme et véritable, qui nous produira la promptitude de l'esprit et dépouillera les choses de ces vaines apparences qui nous les font bien souvent sans occasion ou fuir ou désirer. Quiconque aura ce jugement ne fera point difficulté de déclarer que toutes choses sont bonnes et pareilles, quand elles ont passé par les mains de la vertu. J'avoue que les biens du corps sont bons au corps, mais ils ne le sont pas généralement ; et bien qu'on leur puisse donner quelque paix comme à choses sujettes au commerce, si est-ce qu'on ne les peut pas mettre au rang de ce qui véritablement est bien : aussi ne seront-ils pas égaux les uns aux autres. Les uns seront plus grands, et les autres plus petits. En ceux même qui font profession de sagesse, il y a bien de la différence. Les uns en sont déjà si avant qu'ils osent bien hausser les yeux, pour regarder la fortune, mais ce n'est pas sans ciller, parce que l'éclat de sa pompe les éblouit. Les autres, qui sont parvenus au dernier degré, ont de la confiance¹ et en-

1. *Confidence*, voyez p. 259, note 1.

trent en contestation avec elle. Les choses qui ne sont pas achevées ne sont jamais fermes : tantôt elles s'entr'ouvrent, tantôt elles penchent, tantôt elles se croulent et tantôt elles tombent tout à plat. Le remède, c'est de marcher toujours et s'évertuer ; car il ne sauroit y avoir si peu d'interruption à notre diligence, que ce ne soit force de reculer. Quand vous avez quitté cette besogne et que vous y voulez retourner pas à pas, il ne faut pas penser de la reprendre à l'endroit où vous l'avez laissée. C'est à recommencer tout de nouveau. Pressons donc, et persévérons : il y a plus à faire qu'il n'y a de fait. Il est vrai que c'est déjà quelque profit que d'avoir bonne volonté de profiter. Pour moi, je puis dire sans mentir qu'il n'y a chose en ce monde que je desire avec plus de passion. Je vois bien aussi que de votre côté vous y avez du zèle, et que vous y marchez de bon pas. Dépêchons-nous, afin d'avoir du contentement à vivre ; car autrement, avec assez peu d'honneur, que pouvons-nous dire, sinon que nous sommes retenus en une demeure où nous ne voyons que des ordures et des saletés ? Surtout faisons que ce que nous avons de temps soit tout à nous : ce qui ne peut être que nous-mêmes ne soyons premièrement à nous. Quand sera-ce que j'aurai du courage assez pour mépriser l'une et l'autre fortune ? Quand sera-ce qu'après avoir mis toutes mes passions sous le pied, je pourrai dire cette parole glorieuse : « J'ai vaincu ? » Demandez-vous qui ? Non les Perses, non les extrémités des Mèdes, ni ce qu'il peut y avoir de nations belliqueuses au delà des Daces ; mais l'ambition, l'avarice et la crainte de la mort, qui a vaincu ceux qui ont vaincu le monde.

ÉPÎTRE LXXII.

ARGUMENT. — I. Que l'étude de la philosophie doit commencer de bonne heure et être continuée. — II. La fortune n'a point d'empire sur le sage. — III. Différence d'entre celui qui est sage et celui qui est en voie de l'être.

Je sais bien la réponse de la question que vous me faites, s'il m'en pouvoit ressouvenir ; mais il y a si longtemps que je n'ai donné de l'exercice à ma mémoire, que je n'en fais pas bien ce que je veux. Elle a les feuillets collés, comme ces livres qui n'ont été maniés depuis longtemps. Notre esprit a besoin d'être souvent déplié, pour remuer ce qui est dedans et le reconnoître, afin de s'en pouvoir servir quand il en sera besoin. Laissons donc cela pour une autre fois, car c'est chose qui mérite bien qu'on y pense. Au premier séjour que je pourrai faire en quelque lieu, je ne faudrai pas d'y mettre la peine. Il est des choses qui se peuvent écrire en coche¹, et d'autres qui veulent le lit, le repos et le cabinet. Cependant parmi ces occupations même, je ne laisserai pas d'y faire quelque chose ; car si j'en voulois attendre la fin, ce ne seroit jamais fait. Nous les semons : pour une il en vient une douzaine, et puis nous nous donnons des remises nous-mêmes. Aussitôt que je serai hors de cette affaire, je m'en vais y travailler à bon escient : si je me suis tiré une fois d'un borbier où je suis, je m'en vais devenir un grand écolier.

I. Il ne faut pas philosopher quand vous n'aurez autre chose à faire ; mais il faut quitter toute besogne pour

1. En latin, d'après l'ingénieuse conjecture de Pincianus : *in cisio*.

philosopher. Quand nous commencerions d'étudier aussitôt que nous sommes hors du béguin, et que nous ne ferions autre chose jusques au dernier jour de la plus longue vie qu'un homme sauroit avoir, c'est une étude où nous ne saurions employer trop de temps. Autant vaut n'y travailler point du tout, que d'y travailler par intervalles; car nous ne la retrouvons pas à l'endroit où nous l'avons interrompue. Elle fait comme une corde qui se rompt pour avoir été trop tendue. Elle revient à son commencement. Il faut résister aux occupations et les remettre aux armoires, plutôt que les étaler¹. Quand une étude est salutaire, il n'y a point de temps qui ne lui soit propre : mais la plupart n'étudient pas aux choses pour lesquelles il faut étudier.

II. Quelque empêchement qui survienne, il ne troublera point un esprit qui se sera mis en bon état. Ceux qui n'y sont pas ont encore des traverses : le contentement du sage est d'une contexture si bien entrelacée et d'un assemblage si fort que la fortune n'a point de pouvoir assez pour le rompre : en quelque temps et en quelque part qu'il soit, il est toujours à l'abri, parce qu'il ne dépend que de lui-même et ne met point ses espérances en la faveur. La félicité lui est domestique : elle sortiroit si elle entroit; mais elle naît² chez lui. Il ne se peut faire que quelquefois il n'entrevienne quelque chose, mais ce n'est qu'une égratignure, qui lui prend un peu du dessus de la peau : il peut bien avoir des incommodités, mais son bien principal est toujours en sa place. Il n'est point d'homme si bien composé, ni si sain, à qui quelquefois il ne sorte

1. En latin : *Resistendum est occupationibus, nec explicandæ, sed summovendæ sunt.*

2. C'est le texte de l'édition de 1645. Celles de 1639 et 1648 portent par erreur : *elle n'est*. Il y a dans le latin : *Exiret ex animo, si intraret; ibi nascitur.*

quelque pustule ou quelque bube ; mais cependant l'intérieur n'a point de mal. Il y a la même différence entre un qui est parfaitement sage et un qui est après de l'être, que d'un homme sain, et d'un autre qui relevé d'une longue et dangereuse maladie, pense être guéri, pource qu'il lui est bien amendé¹. Cettui-ci, s'il ne se gouverne bien, sent des pesanteurs et de fois à autre est contraint de prendre le lit. Le sage ne retombe jamais ni en la maladie d'où il est sorti ni en une autre ; car la bonne disposition du corps n'est que pour un temps, et celui qui la vous a rendue ne la vous peut pas entretenir. Il le faut renvoyer querir une autre fois ; un esprit guéri n'a jamais plus besoin du médecin.

III. Voulez-vous savoir à quoi vous connoîtrez qu'il est guéri ? S'il a son contentement en soi-même, s'il y a son assurance et reconnoît que tous ces biens pour qui les hommes font des vœux et qu'ils se donnent et demandent les uns aux autres, ne sont nullement considérables en l'établissement d'une vraie félicité ; car il n'y a point de doute que ce qui peut croître n'est point parfait, ni ce qui peut décroître n'est point perpétuel. Qui veut avoir une joie durable et que nul accident ne mette en désordre, qu'il la prenne chez soi. Toutes ces vanités qui semblent des merveilles au peuple ne font que passer d'une main à l'autre. Fortune ne nous baille rien à jouir en propriété. Ce n'est pas qu'en ce qu'elle donne il n'y ait de quoi prendre plaisir, mais il y faut apporter le tempérament de la raison, et par son règlement donner grâce à des choses qui n'en ont point quand on les prend avec indiscretion. Attalus usoit ordinairement de cette similitude : « Avez-vous jamais vu ces chiens qui recevant à gueule

1. C'est-à-dire : parce qu'un amendement est survenu dans son état.

ouverte ce qu'on leur jette, n'ont pas loisir d'avoir avalé le premier morceau, pour ouvrir la gorge à recevoir l'autre? Nous en sommes de même. Si la fortune, après nous avoir fait longtemps attendre, nous jette quelque chose, nous l'envoyons aussitôt en bas, sans la goûter¹, pour nous en revenir tendre la main comme auparavant. » Le sage n'en fait point de même, parce qu'il est plein; et s'il lui vient quelque chose, il la reçoit froidement et la serre avec une contenance qui ne montre aucune agitation. Sa joie est parfaite et continuelle parce qu'elle est sienne. Ceux qui ne sont point encore au dernier point de sagesse, quelque bonne que soit leur intention et quelque chemin qu'ils aient déjà fait, ils ne sont jamais longtemps en un état. Ils vont, viennent, montent, descendent, tantôt au ciel et tantôt en la terre. L'inexpérience les fait broncher à chaque pas, et ils tombent en cet abîme sans fond, imaginé par les Épicuriens. Il y en a encore une troisième sorte, de ceux qui ne tiennent pas la sagesse à pleine main, mais ils y vont toucher du bout du doigt. Ceux-là ne branlent ni ne glissent. Ils ne sont pas encore en terre, mais ils sont déjà dans le port. Puis donc qu'il y a si grande différence entre les premiers et les derniers, et que ceux du milieu même ne sont pas hors des vagues, mais se peuvent voir en pire état qu'ils ne furent jamais, n'embrassons rien qui nous embarrasse; fermons la porte aux affaires. Si elles entrent une fois, elles en mettront d'autres en leur place devant que de sortir. Remédions-y de bonne heure : la fin n'en sera pas meilleure que le commencement.

1. *Id sine ulla voluptate demittimus*, dit le latin.

ÉPÎTRE LXXIII.

ARGUMENT. — I. Les sages honorent davantage les rois et les magistrats que ne font les courtisans, l'ambition desquels n'a point de mesures. — II. Les sages sont plus obligés aux rois du bien de la paix que le reste des hommes. — III. L'homme de bien est semblable à Dieu. — IV. Par quel moyen on peut devenir homme de bien.

I. C'est une opinion mal fondée à mon avis, de penser que la philosophie rende ceux qui la suivent réfractaires, et contempteurs des rois et des princes, et généralement de tous ceux qui sont au gouvernement de l'État. Au contraire, je n'en trouve point qui les respecte davantage, comme certainement ils en ont beaucoup d'occasion ; car à qui est-ce que les magistrats font plus de bien, qu'à ceux qui¹, par leur sage administration, ils donnent moyen de vivre en repos et, sous la tranquillité publique, continuer la résolution qu'ils avoient prise de s'employer à la vertu ? Ne doit-on pas croire qu'ils honorent, comme leurs propres pères, ceux qui leur sont cause d'un si grand bien, et pour le moins plus que ne font ces esprits brouillés à qui leurs maîtres ne sauroient tant faire de bien qu'ils ne croient leur en être dû de reste, et qu'en leurs comptes la mise ne soit toujours plus grande que la recette ? Une libéralité n'est pas sitôt en leurs mains qu'ils n'en attendent une autre, comme si le manger leur faisoit venir la faim. Or il est impossible que celui se

1. C'est le texte de 1639 ; il faut sans doute lire *à qui*. L'édition de 1645 a la leçon toute différente, que voici : « qu'à ceux qui, par leur sage administration, trouvent moyen, etc. »

souviennne de ce qu'il a reçu, qui se prépare encore à recevoir. Le plus grand mal qui soit en la cupidité, c'est l'ingratitude. Ajoutez à cela, pour une règle qui n'a point d'exception, que ceux qui sont du monde et de la cour regardent toujours ceux qui sont plus, et jamais ceux qui sont moins. Un qui les précède les gêne plus qu'un nombre infini qu'ils précèdent ne les réjouit. C'est le vice ordinaire de toute ambition de ne regarder jamais derrière soi; et non-seulement de l'ambition, mais de toutes cupidités, parce qu'elles commencent toujours par la fin. Mais quand un esprit pur et net a laissé le monde, la cour et les affaires, pour s'adonner à de plus dignes occupations, il ne faut point douter que de bon cœur il n'aime ceux par qui ses méditations sont hors de trouble et de tumulte; et qu'en cette affection il n'ait¹ plus de gloire que nulle autre, parce qu'il est seul qui reconnoît des personnes qui ne le pensent point avoir obligé. Ceux qui par leur instruction l'ont rendu capable de la vertu, et ceux qui sous leur sauvegarde lui donnent moyen d'en faire les exercices, lui sont en un même rang. Il les révère également. Oui, mais il y en a d'autres qui l'ont en leur protection². — Qui vous dit le contraire?

II. Mais entre plusieurs qui par une même faveur de temps et de vent sont arrivés au port, les plus obligés à Neptune sont ceux qui ont chargé des choses les plus

1. Nous avons suivi le texte de l'édition de 1645; celles de 1639 et 1648 donnent par erreur *il n'est* pour *il n'ait*. A la ligne suivante, il faut sans doute, au lieu de *nulle*, qui n'a point ici de sens, lire *nul*. La leçon des manuscrits de Sénèque est : *Solumque illis gratuitum testimonium reddit, et magnam rem nescientibus debet*; mais Muret avait substitué *solus* à *solum*, et les éditeurs venus après lui avaient adopté cette correction.

2. Encore une phrase qui n'a point de sens : il faut évidemment substituer « qui sont » ou « qu'ils ont » à « qui l'ont. » *Verum alios quoque*, dit Sénèque, *rex viribus suis protegit*.

précieuses : un marchand plus qu'un passager, et entre les marchands, ceux qui ont de l'or et de l'ambre ou de la conssenille¹, plus que les autres, qui n'ont que je ne sais quelles friperies dans le vaisseau, plus propres pour sa bourre que pour autre chose. Ainsi, bien que ce bénéfice de paix soit universel, si est-ce qu'il semble toucher aucunement de plus près ceux qui s'en servent à des choses de plus de profit. Ceux qui suivent les grands ont bien souvent plus d'affaires, et les esprits plus traversés en la paix qu'en la guerre. Pensez-vous que ceux qui ne se servent du repos de la paix que pour être en des festins avec des femmes, et pratiquer une infinité de ces vices d'où il est impossible de les tirer autrement qu'en faisant recommencer la guerre, lui soient aussi obligés comme ceux qui l'emploient en la seule école de vivre bien ? sinon que peut-être vous estimez le sage si déraisonnable, que pource que la paix est une chose commune, il ne veuille pas qu'il lui en coûte rien en particulier. Je sais bien que le soleil et la lune n'éclairent pas pour moi seul, et cependant je ne laisse pas de leur avoir de l'obligation. J'en ai aussi de même aux saisons de l'année et à Dieu qui les tempère. Et néanmoins je ne suis pas si présomptueux de croire que ce soit en ma faveur que leur règlement ait été fait. L'avarice malavisée des hommes a fait cette différence de posséder et d'être propriétaire, parce qu'elle ne pense rien avoir que ce qui est à elle en particulier. Le sage au contraire n'estime rien si bien à soi que les choses où le reste des hommes participe avec lui ; comme de fait ce qui les rend communes, c'est le droit que chacun a de s'en servir. Vous ne sauriez avoir si petite part d'une chose, que cela ne la vous rende commune ; mais

1. *Conssenille* (*cossenille*, 1645), cochenille. Il y a simplement dans le texte : *qui odores ac purpuras et auro pensanda portabat*.

ces biens qui sont grands, et qui véritablement se peuvent appeler biens, ne se partagent pas de cette façon. Chacun n'en emporte pas sa pièce; ils sont possédés tous entiers. En un don qui se fait, on prend ce qui est ordonné par tête; en une distribution de viande et en telles autres choses qui se prennent avec la main, tout en va par morceaux. Mais ces biens indivisibles, la paix et la liberté, tous entiers appartiennent à un particulier, aussi bien qu'au général. C'est pourquoi le sage considère qui est celui par qui il en a la jouissance, par qui il n'oit point d'alarmes, par qui il n'est point appelé ni aux guets, ni aux gardes, ni cotisé pour les impositions que les nécessités de la guerre font mettre sus, et reconnoît que ces commodités lui viennent de ceux qui ont le gouvernement entre leurs mains. Une des premières et principales leçons de la philosophie, c'est de connoître bien ce qu'on doit et le bien payer. Or quelquefois pour être quitte, il suffit de l'avouer. Le sage donc avouera qu'il a beaucoup d'obligation à ceux qui, par leur administration et sage conduite, lui font avoir ce profond repos et de quoi pouvoir, sans divertissement aux occupations publiques, employer son temps à sa discrétion.

O Mélibée, etc.¹.

III. Si Tityre a une si grande obligation à celui qui l'a

1. Malherbe a pris ici d'assez grandes licences avec le texte de Sénèque et les citations de Virgile (*Églogue I*, v. 6, 7, 9, 10). Voici le latin :

« O Melibœe, Deus nobis hæc otia fecit! »

« Namque erit ille mihi semper Deus. »

Si illa quoque otia multum auctori suo debent, quorum munus hoc maximum est :

« Ille meas errare boves, ut cernis, et ipsum »

« Ludere quæ vellem calamo permisit agresti; »

quanti æstimamus hoc otium quod inter Deos agitur, quod Deos facit?

mis en un repos où tout ce qu'il a de commodité c'est que ses bœufs ont de l'herbe et qu'il peut sonner du chalumeau quand il lui plaît, quelle devons-nous avoir¹ à ceux qui nous en donnent un² où nous ne sommes pas tant compagnons des Dieux, comme Dieux mêmes? Je le vous dis à bon escient, Lucilius, il n'y a point de plus court chemin pour aller au ciel que celui que je vous montre. Sextius disoit ordinairement que Jupiter n'étoit pas davantage qu'un homme de bien. Jupiter a bien plus de quoi bailler aux hommes; mais de deux hommes de bien, le plus riche n'est pas le meilleur, non plus que, de deux pilotes qui sont aussi bons l'un que l'autre, vous ne direz pas que celui soit le plus suffisant, qui a le plus grand et le plus beau vaisseau. Qu'est-ce qu'à Jupiter plus que l'homme de bien? Si vous me dites que sa bonté dure plus longtemps, je vous réponds que le sage ne s'estime pas moins pource que sa vertu ne fait pas tant de chemin : comme de deux sages, celui qui meurt en une vieillesse décrépète n'est point plus heureux que celui de qui la vie se termine en peu de temps. Dieu tout de même passe bien le sage en nombre d'années, mais il ne le passe pas en félicité. La vertu ne se mesure pas à l'aune; la plus longue n'est pas la meilleure. Je vous avoue que tout est à Jupiter, mais il en baille la jouissance aux autres. Toute la commodité qu'il en tire, c'est qu'il est cause que d'autres en tirent de la commodité. Le sage est aussi content de voir les richesses possédées par les autres, et en fait aussi peu de cas que Jupiter. Encore il a cet avantage que ce que³ Jupiter ne les desire point, c'est parce qu'il n'en peut user, et lui au contraire en

1. Dans l'édition de 1645 : « quelle la devons-nous avoir. »

2. Un repos.

3. *Ce que*, ce fait que. Le sens est : « que si Jupiter ne les désire point, c'est parce que.... »

peut user et cependant ne les desire point. Pour ce, rangeons-nous à l'opinion de Sextius : suivons le chemin qu'il nous montre; oyons-le crier :

C'est par ici qu'on monte dans les cieux¹.

IV. C'est par frugalité, c'est par tempérance, c'est par magnanimité. Les Dieux ne sont ni superbes ni envieux. Comme quelqu'un se présente pour monter, ils sont aussitôt disposés à le recevoir et lui tendre la main. Vous étonnez-vous d'ouïr dire qu'un homme de bien aille trouver les Dieux? Dieu vient bien trouver les hommes, et qui plus est, se loger dans les hommes. Vous ne voyez point un homme avoir l'âme bonne, que Dieu ne soit chez lui. Il y a dans les corps humains des semences de divinité, lesquelles cultivées par une bonne main, sortent semblables à leur origine; et par une mauvaise, meurent incontinent, comme semées en terre stérile et maréca-geuse : tellement que pour le blé qu'on pensoit avoir, la récolte ne sera que d'aubifoin et de pavot².

1. Virgile, *Énéide*, liv. IX, v. 641. Sénèque a substitué *hac* à *sic* dans l'hémistiche qu'il cite (*sic itur ad astra*).

2. *Aubifoin*, bleuet. Il y a dans le latin *creat purgamenta pro frugibus*.

ÉPÎTRE LXXIV.

ARGUMENT. — I. L'honnête est le seul bien de l'homme. — II. La crainte des adversités et de la mort nous fait vivre en alarme perpétuelle. — III. Le mépris des choses fortuites et de la mort nous rend heureux. — IV. La vertu n'a faute de rien. — V. Les biens de l'âme, et non ceux du corps, sont les vrais biens. — VI. Comme il faut user des biens extérieurs. — VII. La félicité ne dure pas longtemps. — VIII. Comme il se faut fortifier contre les injures de la fortune. — IX. Louange de la vertu. — X. Qu'il ne faut point appréhender les maux à venir.

Votre lettre m'a fait plaisir, parce qu'elle m'a réveillé d'un endormissement où j'étois et m'a donné sujet de faire travailler ma mémoire, qui certainement devient paresseuse et commence déjà de s'appesantir.

I. Mais pourquoi, Lucilius, ne voudriez-vous croire que le principal instrument de la félicité de l'homme, c'est de tenir pour indubitable qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est honnête? Certainement celui qui a cette opinion bien gravée au cœur, est heureux en soi-même : qui ne l'a point, est sous la tyrannie de la fortune et dépend de la volonté d'autrui. Tantôt il pleurera de ses enfants qui seront morts; tantôt il s'affligera de ce qu'ils seront malades, et tantôt il aura de l'ennui de les voir mal vivants et débauchés. Un autre aimera passionnément la femme de son voisin; un autre sera jaloux de la sienne jusqu'à la fureur. Il s'en trouvera quelqu'un qui sera désespéré de n'avoir pu entrer en un état; et quelque autre si empêché du sien qu'il aimeroit mieux n'en avoir point.

II. Mais de toutes les causes de notre misère, la plus générale est la crainte de la mort; parce que de toutes

parts elle nous menace, et que de tous lieux elle sort pour nous assaillir. C'est pourquoi, si nous ne délogeons cette peur de notre âme, il se faut résoudre de vivre en alarme perpétuelle et, comme ceux qui sont en terre d'ennemi, ne faire autre chose que regarder à l'entour de nous et tourner la tête aussitôt que nous entendrons quelque bruit. Nous nous représenterons tantôt ceux qui ont été envoyés en exil, ou qui ont été mis hors de leurs biens; tantôt ceux qui ont faute en leur abondance, qui est¹ la pauvreté la plus fâcheuse de toutes; tantôt ceux qui ont fait naufrage ou souffert quelque chose de semblable, quand par la haine du peuple ou par l'envie, qui est le plus dangereux trait que la fortune tire contre les gens de bien, lorsqu'ils s'en doutaient le moins ils se sont trouvés frappés, comme grain en temps calme², ou comme d'un foudre inopiné, de qui la chute a fait trembler tous les lieux d'alentour; car ainsi qu'en cet accident celui qui se trouve auprès du blessé n'est pas moins étonné que lui, tout de même aux inconvénients qui arrivent par une violence extraordinaire, comme quelqu'un est accablé de malheur, les autres sont tellement abattus de crainte, que la calamité de celui qui souffre n'est pas plus grande que de ceux qui considèrent qu'ils sont capables de souffrir. Il n'y a point d'homme qui ne s'émeuve, quand quelque orage surprend un autre au dépourvu. Nous sommes comme ces oiseaux qui s'enfuient pour ouïr siffler une fronde : il ne suffit pas de craindre le coup, le bruit même nous épouvante.

III. Il n'est donc pas possible d'être heureux, sans dépouiller cette opinion; car il n'y a rien d'heureux que ce

1. C'est-à-dire : au milieu de leur abondance, de qui est, etc.

2. Il faut probablement lire : « comme d'un grain en temps calme. » Le latin porte : *procellæ more quæ in ipsa sereni fiducia solet emergere.*

qui est assuré. On ne vit jamais bien entre les défiances. Quiconque se passionne pour les choses fortuites, il se taille plus de besogne qu'il n'en sauroit coudre. Il n'y a qu'une voie pour se mettre en sûreté : c'est de mépriser ce qui est extérieur, et ne chercher son contentement qu'en la vertu ; car quiconque pense qu'il y ait quelque chose de meilleur, ou qu'il y ait quelque autre bien au monde, c'est à lui de tendre le coin de son manteau pour recevoir ce que la fortune voudra jeter dedans. Imaginez-vous que la fortune fait des jeux, et que sur cette compagnie universelle du genre humain, elle épand des biens, des faveurs et des états ; que de ces présents, les uns sont mis en pièces entre les mains de ceux qui tirent les uns contre les autres, les autres partagés de mauvaise foi, les autres coûtent plus qu'ils ne valent à ceux qui les ont, les autres échéent¹ à ceux qui pensent ailleurs, les autres se perdent de trop d'envie de les avoir, ou nous coulent des mains, pour avoir été pris trop avidement ; et que de tous ceux qui remportent quelque chose, il n'y en a pas un à qui le plaisir dure longuement. C'est pourquoi les plus avisés, comme ils voient apporter toutes ces bagatelles, ils sortent du théâtre et ne veulent pas attendre le hasard d'une chose qui ne vaut guère et qui leur pourroit coûter beaucoup. On ne fait jamais à coups de poing avec ceux qui se retirent² ; on ne frappe point sur un qui s'en va. C'est au butin que se fait la noise : c'est là que nous bouillons, que nous nous tourmentons. Nous pensons avoir trop peu de mains ; tantôt nous en regardons l'un, tantôt nous nous tournons vers l'autre. Nous ne trouvons pas qu'on jette assez vite. En cette multitude infinie d'attendants, il n'y

1. *Échéent*, échoient.

2. *Nemo manum conserit cum recedente*, dit le latin.

en a pas un qui ne pense être de ce petit nombre sur qui le sort doit rencontrer. Nous n'avons pas la patience que les choses tombent, nous voudrions bien voler pour les aller prendre en chemin. Si nous en avons attrapé quelqu'une, et que quelqu'un l'ait faillie¹, nous pensons avoir fait un grand coup. Somme², ou nous n'avons rien, ou si nous avons, c'est quelque chose de néant qui nous a bien fait recevoir de l'incommodité. Ne nous trouvons donc point en telles assemblées : quittons la place aux fripons ; laissons-leur lever le nez en haut, plus suspendus eux-mêmes que ce qu'ils regardent n'est suspendu devant eux. Quiconque se propose d'être heureux, il ne faut point qu'il estime qu'il y ait autre bien au monde que ce qui est honnête : autrement, c'est force qu'il ait mauvaise opinion de la Providence divine, pource qu'il arrive beaucoup d'inconvénients aux gens de bien et que tout ce qu'elle nous donne est peu de chose, et de peu de durée au prix de tant de siècles passés et à venir. De là vient que nous parlons ingratement des biens que Dieu nous fait. Nous nous plaignons tantôt que nous n'avons pas à point nommé ce qui nous est nécessaire, tantôt que nous n'en avons pas assez, et tantôt que nous n'avons rien que nous ne soyons à toute heure en danger de perdre, et que nous ne perdions à la fin. Cela fait que nous ne voulons ni vivre ni mourir : nous haïssons l'un, et craignons l'autre. Toutes nos délibérations sont irrésolues ; et quoi que nous ayons, nous avons toujours moins que nous ne desirons ; ce qui n'arriveroit pas, si nous allions jusques à ce bien immense, au-dessus duquel il ne se trouve rien, où ce seroit force que notre volonté s'arrêtât, ne pouvant passer plus avant.

IV. Voulez-vous que je vous die pourquoi la vertu n'a

1. *L'ait faillie*, c'est-à-dire : l'ait manquée. — 2. *Somme*, en somme.

faute de rien ? pource qu'elle s'éjouit de ce qu'elle a, sans desirer ce qu'elle n'a point. Tout lui est grand, parce que tout lui suffit. Si vous ne jugez des choses de cette façon, il ne faut plus parler de foi ni de piété, parce qu'il ne se peut faire que pour elles on n'endure quelque chose de ce qui s'appelle mal, et qu'on ne dépende¹ beaucoup de ce qui s'appelle bien. Il ne faut plus parler aussi de valeur, parce qu'il la faut faire connoître par des effets ; ni de magnanimité, parce qu'elle ne se peut rehausser qu'en dédaignant comme fanges tout ce que le vulgaire desire comme trésors. C'est fait aussi du commerce de la courtoisie. Il nous fâchera de faire plaisir et de le reconnoître, comme de faire quelque besogne bien pénible et bien difficile, parce que nous estimerons quelque chose plus que le devoir, et penserons plus à l'utilité qu'à l'honneur.

V. Mais laissons toutes ces raisons à part. Ou ce que l'homme appelle bien ne l'est point, ou la condition de Dieu n'est point si heureuse que celle de l'homme ; parce qu'il est assez de choses, comme le plaisir des femmes, la bonne chère des festins, et une infinité de voluptés où nous passons le temps, qui ne sont point à l'usage de Dieu. Il faut donc croire, ce qui n'est pas bien aisé, que Dieu n'a pas tout ce qui est bien, ou conclure que ces choses-là ne sont point biens, puisque Dieu ne les a point. Ajoutez à cela, que la plupart de ces choses qu'on appelle biens, ne sont pas si parfaits en nous, comme ils sont en beaucoup d'animaux. Ils mangent avec plus de volupté, parce qu'ils mangent plus avidement. Ils continuent plus le plaisir de la chair, que nous ne faisons ; ils ont plus de force que nous n'en avons, et ne sont point si sujets aux maladies comme nous sommes, et par

1. *Dépendre*, voyez p. 491, note 2.

conséquent ils sont plus heureux en leur condition que nous en la nôtre. Ils ne savent que c'est de malice, ni de fraude. Les voluptés leur sont aussitôt possédées que souhaitées, sans que la honte ni la crainte les empêchent de les prendre quand il leur plaît. Avisez donc si vous appellerez bien, une chose que les hommes ont et que Dieu n'a point. C'est en l'âme qu'il faut loger le souverain bien. Il se chancit et se gâte, si de la meilleure partie qui soit en nous nous le transportons aux sens, que les bêtes brutes ont meilleurs et plus aigus que nous n'avons. Ce n'est pas en la chair qu'il faut constituer notre principale félicité. Les vrais biens solides, et non périssables, sont ceux que la raison nous donne. Les autres ne sont biens que par opinion, et ne sont ainsi nommés qu'improprement.

VI. Il les faut donc appeler commodités, et les tenir, non comme partie de nous, mais comme nos esclaves, et quoiqu'ils soient logés chez nous, nous souvenir toujours qu'ils sont étrangers. Mettons-les au nombre des choses basses et abjectes, pour lesquelles nous n'avons point sujet de nous enorgueillir. Quelle simplesse et quelle folie est-ce à un homme de se glorifier de la beauté d'un ouvrage qu'il n'a point fait! Ce sont choses qu'il faut avoir auprès de nous, mais non pas les y coller, afin que quand la fortune les voudra prendre, pour les porter en quelque autre part, elles s'en aillent sans emporter la pièce. Servons-nous-en : ne nous en parons point, et nous en servons le moins que nous pourrons, comme d'une chose que nous n'avons qu'en séquestre, et qui ne nous doit pas demeurer.

VII. Pour les posséder longtemps, il les faut posséder discrètement. Une félicité qu'on ne soutient point s'accable d'elle-même. Et puis quelle raison avons-nous de nous fier à ces biens qui d'un jour à l'autre ne font que

changer de maître? S'ils nous abandonnent, ne demeurerons-nous pas sans appui? S'ils se tiennent avec nous, ne sommes-nous pas en un trouble d'esprit perpétuel? Vous en voyez peu de qui la félicité cesse doucement; les autres tombent au milieu de leur grandeur : ce qui les avoit fait monter les fait descendre. Il y faut donc apporter de la mesure et de l'épargne. Le désordre précipite les richesses et n'en pense jamais voir le bout : il n'est point d'abondance qui ne s'épuise, quand les choses ne sont conduites par la raison. Vous en avez l'expérience en la ruine d'une infinité de villes qui, renversées en la fleur de leurs prospérités, ont perdu par intempérance tout ce que jamais la vertu leur avoit acquis.

VIII. Il se faut fortifier contre ces accidents : or il n'y a muraille inexpugnable à la fortune. Il faut donc que la fortification soit intérieure. Si tout est bien de ce côté-là, la place peut bien être battue, mais non pas prise. Voulez-vous savoir quelle est cette fortification? Ne nous offensois de rien qui nous arrive : mais pensons que ce de quoi nous semblons être incommodés est une pièce nécessaire à la conservation de l'univers, et du nombre des choses sans lesquelles le cours et l'office du monde auroient quelque défectuosité. Voulons tout ce que Dieu voudra ; et s'il nous est permis d'avoir quelque bonne opinion de nous, ayons-la pour être invincibles à la fortune, tenir les adversités sous nos pieds, et par le moyen de la raison, plus forte que nulle autre chose, vaincre tout ce qu'on estime qu'il est impossible d'endurer. Aimons la raison : nous ne saurions avoir de meilleure défense que son amour, contre tout ce qui nous sauroit assaillir. Si les bêtes sauvages, de qui le courage n'est autre chose qu'une impétuosité brutale et inconsidérée, pour l'amour de leurs petits, se jettent à corps perdu dans les ferrements qu'on leur présente; si les jeunes âmes, quand il est

question d'aller où la gloire les appelle, ne trouvent ni feu ni glaive qui les arrête; s'il s'en trouve même quelques-uns qui se perdent volontairement pour des choses qui n'ont rien de la vertu que l'ombre et l'apparence, pourquoi n'espérerons-nous que la raison, d'autant qu'elle est plus magnanime et plus résolue que toute autre chose, d'autant plus courageusement se fera passage parmi les étonnements et les dangers? Vous me direz que toutes ces opinions de n'estimer point qu'il y ait autre bien que ce qui est honnête, ne me serviront de rien contre la fortune, et que pour cela je ne laisserai pas d'en recevoir des incommodités, parce qu'avouant (comme je fais) que ce sont biens d'avoir des enfants sages, d'être d'une ville où la vertu fleurisse, d'avoir un père et une mère qui soient gens de bien, je ne puis voir ni ma ville assiégée, ni mes enfants morts, ni mon père et ma mère prisonniers, que je ne me trouble, et que comme bon fils, bon père et bon citoyen, je ne participe à la misère de leur condition. Je vous dirai premièrement la réponse ordinaire qu'on y fait, et puis ce que j'y voudrais ajouter du mien. Il est de certaines choses que nous ne perdons point, qu'il ne nous vienne des incommodités en leur place, comme quand la bonne disposition nous laisse, la mauvaise nous demeure; quand nous cessons de voir, nous demeurons aveugles; quand nous avons un jarret coupé, nous devenons boiteux. Le même danger n'est pas aux choses qui ont été alléguées. Si je perds un fidèle ami, je ne deviens point infidèle; si je perds de bons enfants, ma piété ne s'en altère point; et puis je ne perds point ni mes enfants, ni mes amis, mais seulement leurs corps. Or un bien ne se perd point, s'il ne devient mal; qui est chose contre nature, pource que ni la vertu, ni rien qui soit fait de sa main n'est sujet à corruption. Au partir de là, si vos amis sont morts ou vos enfants, qui étoient

tels que vous les aviez désirés, c'est une perte que vous avez moyen de refournir : la vertu qui les avoit fait¹ gens de bien tiendra leur place.

IX. C'est une pièce qui répare toutes les brèches que la fortune fait : elle ne laisse rien vacant. Quand vous l'avez en l'esprit, vous n'y avez rien de vide. Elle vous ôte le regret de toutes choses : elle seule vous tient lieu de tout ce que vous sauriez souhaiter. C'est d'elle que tous biens prennent origine, et par elle qu'ils font leur opération. Que vous souciez-vous qu'on vous ait pris une cruche d'eau², puisque la source vous en est demeurée ? Comme vous ne diriez pas qu'un homme soit plus juste, plus tempérant, plus prudent ni plus honnête, pour avoir ses enfants encore en vie que pour les avoir perdus, aussi ne direz-vous pas qu'il soit plus homme de bien. Un homme, pour avoir des amis ou n'en avoir point, n'en est ni plus sage, ni plus fol : il n'en est donc ni plus heureux, ni plus malheureux. Tant que la vertu nous demeure entière, nous ne nous pouvons apercevoir d'avoir rien perdu. Comment donc un homme qui a des amis et des enfants n'est-il point plus heureux que celui qui n'en a point ? Pourquoi le seroit-il ? Le souverain bien n'est susceptible ni d'accroissement, ni de diminution ; il demeure en un état. De quelque façon que la fortune vive avec lui, qu'elle lui continue ses jours ou les lui retranche, comme bon lui semblera, l'âge pourra bien être divers, mais la vertu ne sera toujours qu'une. Faites deux cercles, un grand et l'autre petit : l'un ne sera ni plus ni moins cercle que l'autre. Laissez-en l'un, effacez l'autre : ils ont eu tous deux une pareille forme. Une chose droite ne s'estime ni par la grandeur, ni par le nombre, ni par le temps. Pour être plus courte, ou plus longue, cela n'im-

1. Voyez plus haut, p. 436. — 2. Dans l'édition de 1645 : *cruchée*.

porte. Réduisez une vie de cent ans à l'espace d'un jour. Elle n'en est pas moins louable. La vertu quelquefois a beaucoup d'étendue. Elle a la police d'une ville, le gouvernement d'une province, le maniement d'un royaume. Elle donne des lois, entretient des amitiés, dispense les offices réciproques entre les pères et les enfants. Quelquefois la pauvreté, l'exil et la solitude la réduisent au petit pied ; mais quoique des honneurs les plus apparents elle revienne à la vie privée, quoique du sceptre elle descende à la houlette, quoique d'une domination grande et spacieuse elle rentre au ménage d'une maison, ou plutôt d'une cabane, et qu'enfin chassée de maison et de cabane, elle n'ait autre retraite que chez soi-même, parce qu'en ces mutations elle est immuable, que sa constance est aussi droite et aussi ferme que de coutume, sa prudence aussi judicieuse et aussi exacte, sa justice aussi forte contre la corruption, elle se peut dire aussi grande, et par conséquent aussi heureuse que jamais. Cette félicité stable, grande et tranquille, qui ne se forme point que par la science des choses divines et humaines, n'est en autre lieu qu'en l'entendement. Outre ces réponses, je m'en vais vous dire celles que je voudrois faire de moi-même. Le sage ne s'afflige point de la perte, ni de ses enfants, ni de ses amis. Il supporte leur mort de la même résolution qu'il attend la sienne. L'une le fait douloir aussi peu que l'autre le fait craindre. La vertu ne dément jamais une action par l'autre. Tous ses ouvrages ont une correspondance avec elle. Ce qui ne seroit pas, si l'âme, qui doit être haute et relevée, se laissoit abaisser à la douleur. L'étonnement et l'anxiété sont toujours deshonnêtes ; une action lente et molle n'est jamais belle. La vertu ne sait que c'est de peur. Elle est toujours prête, toujours résolue, et jamais ne marchande, quand il est question de s'employer. Et quoi donc ? ne lui verrez-vous jamais

aucun de ces signes que les hommes ont quand ils se troublent : la couleur changée, le visage ému, les membres tremblants, ou quelque autre telle agitation inconsiderée que fait la nature outre¹ le commandement de la raison ? Je vous avoue qu'oui ; mais quoi qu'il en soit, toujours cette impression lui demeurera, que la perte des enfants et des amis n'est chose ni mauvaise, ni digne de troubler un esprit bien fait. Quoi qu'il faille faire, elle n'y est ni rétive, ni timide.

X. C'est à ceux qui n'ont point de jugement, de faire les choses à regret, d'avoir le corps en une part et l'esprit en l'autre, et se faire tirer entre deux contraires mouvements. De là vient que là où ils cherchent de la gloire, ils trouvent de la honte, et font même sans affection ce qu'ils pensent faire avec honneur. Que s'ils se doutent de quelque mal, la peur de l'avoir ne les tourmente pas moins que s'ils l'avoient, et déjà par appréhensions ils souffrent ce qu'ils appréhendent de souffrir. Comme les maladies du corps ont toujours quelque pesanteur de nerfs, quelque lassitude sans travail, quelque bâillement ou quelque frisson de membres qui les précède, l'esprit en est tout de même : il n'est point abattu, qu'il n'ait des secousses auparavant. Il les prévient² par imagination, et se laisse choir devant qu'il en soit temps. Mais comme pourroit mieux montrer un homme qu'il n'a point de sens, que de ne se réserver pas à la venue du tourment, mais aller querir des misères que pour le moins il doit différer, s'il n'a moyen de s'en garantir du tout ? Voulez-vous que je vous montre qu'on ne se doit point tourmenter de l'avenir ? Qu'on vous menace d'un supplice d'ici à cinquante ans ; vous n'avez de quoi vous mettre en peine, sinon que vous veuillez enjamber par-

1. *Outre*, sans. — 2. *Prévenir* est pris ici dans le sens de *devancer*.

dessus tout cet espace d'entre deux, et vous rendre présents dès à cette heure des ennuis qui ne vous sont promis qu'en un siècle futur. Tout de même font ces esprits qui prennent plaisir d'être malades, et faute d'autre sujet¹, recourent à des misères déjà vieilles, pour y trouver de nouvelles matières de s'affliger. Le futur est absent comme le passé : nous ne sentons ni l'un ni l'autre. Or où il n'y a point de sentiment, il n'y peut avoir de douleur.

ÉPÎTRE LXXV.

ARGUMENT. — I. Préférer le bien faire au bien dire. — II. Trois sortes de sages. — III. Quel est le contentement de celui qui a renoncé aux honneurs du monde.

Vous vous plaignez que mes lettres n'ont point beaucoup d'artifice². Mais qui voyez-vous qui parle artificieusement, que quelqu'un³ qui veut donner du sujet qu'on se moque de lui? Quant à moi, je vous écris tout de même que si je devisais avec vous. Je n'y fais ni plus de recherche, ni plus de déguisement : s'il étoit possible, j'aimerois mieux vous montrer mon opinion que la vous dire. Quand je disputerois même, je me garderois de battre du pied, ni de jeter les mains, ni de hausser ma voix. Je laisserois cela pour les orateurs, et me contenterois de vous faire voir mes conceptions ni trop bien en point ni trop déchirées. Toute la peine que je voudrois prendre, ce seroit de vous faire croire que je ne dis rien que ce que

1. Nous adoptons le texte des éditions de 1645 et 1659; celles de 1639 et 1648 portent *faute d'être sujet*, ce qui n'offre point de sens.

2. *Artifice*, art. Le latin porte *minus accuratas.... epistolas*.

3. *Que quelqu'un*, c'est-à-dire : si ce n'est quelqu'un.

je pense et de quoi je ne prenne un contentement singulier à m'entretenir. Un homme ne baise pas ses enfants comme sa maîtresse, mais encore il ne les baise pas si froidement qu'en sa modestie on ne reconnoisse qu'il y a de l'affection. Je sais bien qu'il n'est pas raisonnable que des choses de si grande importance soient traitées avec un langage qui n'ait du tout point de grâce. La philosophie et la gentillesse de l'esprit ne sont pas incompatibles, mais les paroles ne sont pas chose qui mérite d'y employer trop de temps. Toute l'observation en ce fait, c'est de dire ce que nous pensons, et de penser ce que nous disons¹. Quand, à voir un homme et à l'ouïr, vous trouverez que c'est lui-même, il a fait ce qu'il doit faire : on ne lui peut rien imputer. Il n'est point question quel il est, ni combien il est grand personnage : l'importance est qu'il soit toujours un.

I. Cherchons du fruit aux paroles, et ne nous arrêtons pas à la beauté. Ce n'est pas que s'il s'en trouve quelqu'un qui d'acquisition ou de nature ait un flux de bouche si grand que le bien dire ne lui coûte rien, je ne trouve bon qu'en un beau sujet il emploie de belles paroles, pourvu qu'il se propose plutôt l'utilité de ceux qui l'écoutent que la vanité de sa réputation. Les autres sciences appartiennent du tout à l'esprit : cette-ci consiste purement aux affaires de l'âme. Un malade ne cherche point un médecin bien parlant, mais bien guérissant. Que s'il se rencontre que celui qui sait bien guérir sache aussi bien parler et en beaux termes discourir de l'état et des remèdes de sa maladie, il le prendra, mais sans se réjouir autrement d'avoir un médecin qui discourt bien ; car c'est ni plus ni moins que si un pilote bien suffisant et bien habile de

1. Malherbe n'a pas traduit la phrase suivante : *Concordet sermo cum vita.*

son métier étoit loué pour être beau fils. A quelle fin me chatouillez-vous les oreilles? Que voulez-vous dire avec vos plaisanteries? Il est question d'autre chose que de chansons¹. Parlons du cautère que vous me voulez appliquer, de la jambe qu'il faut que l'on me coupe, de la diète que vous êtes d'avis que je fasse; c'est pour cela que je vous ai envoyé querir. Mon mal est fâcheux, il est enraciné de longue main; donnez-y ordre. Vous avez de la besogne autant qu'un médecin en temps de peste, et cependant vous vous amusez à des paroles! Vous avez bien loisir de vous reposer, si vous en savez assez. Voulez-vous savoir quand vous aurez congé de parler tout à votre aise? Ce sera quand ce que vous aurez appris vous sera tellement gravé dans l'âme qu'il ne s'en pourra jamais effacer, et que vous serez capable d'en faire voir les expériences; car en la philosophie ce n'est pas comme aux autres sciences: il est question d'autre chose que de savoir par cœur, il faut que la suffisance soit témoignée par des effets. La béatitude n'est pas au savoir, elle est au faire. — Et quoi donc? faut-il être, ou tout, ou rien? N'y a-t-il point quelques degrés au-dessous où l'on se puisse arrêter? Est-ce un précipice que le chemin de la sagesse? — Non pas à mon avis; car encore que celui qui a quelque commencement soit tenu au nombre des fols, si est-ce qu'il en est déjà bien éloigné.

. II. Entre ceux mêmes qui savent quelque chose, il y en a bien de plus avancés les uns que les autres. Quelques-uns en font de trois sortes. Les premiers sont ceux qui ne sont pas encore arrivés à la sagesse, mais sont logés aux faubourgs: ce qui est près, n'est point dedans. Demandez-vous qui ils sont? Ceux qui n'ont déjà plus de passions ni de vices, qui ont appris ce qu'il faut savoir,

1. *Aliud agitur*, dit le latin.

mais faute d'expérience ne sont pas bien assurés et ne se servent pas de ce qu'ils ont. Cependant ils sont en lieu de sauveté¹ : ils ne peuvent plus ni choir ni reculer. Mais il ne leur est pas avis qu'ils soient en si bon état, et comme je pense vous avoir écrit en quelqu'une de mes lettres, ils ne savent pas qu'ils savent. Ils possèdent déjà leur bien, mais ils ne s'en fient pas. Il y en a qui les tiennent bien guéris des maladies de l'esprit, mais non des affections, et qu'ils peuvent encore glisser, pource que nul ne se peut dire hors du vice que celui qui est du tout sage. J'ai déjà dit bien souvent la différence des maladies et des affections de l'esprit, mais je la vous veux encore ramentevoir. Les maladies sont vices invétérés et endurcis, comme sont l'avarice et l'ambition trop grande, quand avec le temps elles ont pris tant de pouvoir sur un homme qu'elles semblent inséparables d'avec lui. Pour dire en un mot, la maladie est un jugement qui s'opiniâtre aux intentions vicieuses, et leur fait desirer sans mesure des choses qu'il ne faut desirer que moyennement. Ou bien disons, si vous l'aimez mieux, que c'est une trop ardente convoitise des choses qui ne sont que moyennement desirables, ou qui ne le sont du tout point; ou bien estimer beaucoup des choses qui ne sont pas beaucoup estimables, ou qui sont du tout contemptibles. Les affections sont agitations de l'âme, vicieuses, subites et violentes, qui négligées forment par leur continuation la maladie. Comme une défluxion² qui n'est pas encore ordinaire, fait la toux au commencement, et à la fin, par assiduité faite incurable, ulcère le poumon; ainsi ceux de qui nous parlons sont hors des maladies, et presque parfaits; mais il leur demeure encore quelque ressentiment des affections. Les

1. *En lieu de sauveté*, en lieu de sûreté, hors de péril.

2. *Défluxion*, fluxion. En latin : *distillatio*.

autres qui viennent après sont ceux qui ont dépouillé les plus grands maux de l'esprit et les affections, mais en sorte qu'ils sont encore mal assurés de ce qu'ils possèdent, parce qu'ils peuvent retomber. Les troisièmes sont bien hors de beaucoup de vices, et de bien grands, mais il leur en est encore demeuré. L'un n'est plus gêné d'avarice, mais il se met encore en colère; l'autre ne court plus après les femmes, mais il est encore ambitieux; l'autre ne desire plus, mais il appréhende encore, et en l'appréhension même il résiste courageusement à quelque chose, mais les autres le font reculer. Il méprise la mort, mais il craint la douleur. Arrêtons-nous un peu sur ces derniers : nous ne serons pas mal, s'ils nous reçoivent en leur compagnie. Pour être des seconds, il faut avoir une bonne inclination naturelle, et se bander l'esprit avec un effort qui ne se discontinue point. Mais quoi qu'il en soit, ce troisième rang a quelque mérite. Pensez combien tous les jours vous voyez de méchancetés; considérez qu'il n'y a crime si détestable qui n'ait son exemple, quel avancement prend le vice d'un jour à l'autre, quelles méchancetés se commettent en public comme en privé¹ : vous trouverez que nos affaires n'iront point mal, si nous ne sommes point des plus méchants. Vous me direz que vous ne voulez pas faire si peu de chemin, et que vous voulez gagner jusqu'au premier rang. Je le voudrois bien comme vous; mais c'est chose qu'il y a plus sujet de désirer, que d'apparence de se promettre. Nous avons été préoccupés² : nous voulons aller à la vertu, et sommes engagés parmi les vices : je suis honteux de l'avouer.

III. La vertu nous occupe, quand nous n'avons autre chose à faire; mais si nous pouvons quelque jour nous

1. *En privé*, en particulier. — 2. *Préoccupés*. Voyez p. 445, note 1.

développer¹ de ces maux où nous sommes attachés, quelle récompense estimez-vous qui nous attende? il n'y aura plus de cupidité qui nous pousse, plus de crainte qui nous arrête, plus de frayeur qui nous agite, plus de volupté qui nous corrompt. Nous saurons que la mort n'est point mauvaise, que les Dieux ne le sont point; et par conséquent leur crainte ne nous donnera plus d'alarmes. Celui qui fait mal est aussi foible que celui qui le reçoit. Si nous pouvons une fois nous tirer de cette ordure, nous sommes assurés de la possession des choses du monde les meilleures et les plus utiles : de la tranquillité d'esprit, et d'une liberté dégagée de toutes ces fausses opinions qui ont accoutumé de la brouiller. Me demandez-vous que c'est? Ne craindre ni les hommes ni les Dieux; n'avoir point de volontés sales; borner ses desirs aux choses médiocres, et ne se ranger à la puissance d'autre que de soi-même. Quiconque est à soi peut dire qu'il possède le plus précieux et le plus inestimable bien qui soit au monde.

ÉPÎTRE LXXVI.

ARGUMENT. — I. Vieillir en l'école de la sagesse. — II. Il blâme ceux qui vont à la comédie. — III. Les biens de fortune nous arrivent sans y penser, mais la sagesse ne vient point sans travail. — IV. La raison, qui n'est autre chose que la vertu ou l'honnête, est le propre bien de l'homme.

Vous me déclarez que je n'ai plus d'ami, si je ne vous rends compte de ce que je fais journellement. Voyez de quelle privauté je veux procéder avec vous : je vous veux

1. *Développer, dégager.*

informer de mes affaires jusques à cette particularité, qu'il y a cinq jours que je vais à l'école et que depuis huit jours j'écoute disputer un philosophe. Vous me direz que j'en suis d'âge; mais pourquoi non? Quelle folie plus grande saurions-nous faire, que de ne vouloir point apprendre, pource que nous avons été longtemps sans avoir appris? A quoi voulez-vous donc que je m'occupe? Que je monte à cheval, et que je fasse le jeune homme? S'il n'y a rien qui fasse plus de honte à ma vieillesse que cela, je ne suis point mal. C'est une école où les hommes font bien d'aller, en quelque âge qu'ils soient.

I. Il y faut envieillir, et y courir aussi vite que si nous avions encore nos jambes de jeunesse¹. Quelque vieil que je sois, je ne laisserai point d'aller au théâtre, je me ferai porter au cirque, il ne s'y fera combat de gladiateur que je ne voie; et je penserai me faire tort d'aller ouïr un philosophe! Tant que nous ignorons, il faut apprendre, ou pour dire encore mieux, tandis que nous vivons. Et n'y a science où cela se doive plutôt pratiquer qu'en cette-ci. Tant que vous vivez, il faut apprendre comme il faut vivre; et toutefois en l'école même où je vais pour apprendre, il y a moyen d'apprendre quelque chose de moi. Si je n'enseigne autre chose, pour le moins j'enseigne qu'un homme pour être vieil ne doit point laisser d'étudier. Au demeurant, je ne vais jamais en cette école, que la folie des hommes ne me fasse honte.

II. Vous savez que pour aller chez Métronacte, il faut passer par-dessus le théâtre des Napolitains : il est si plein de monde, qu'il n'y a moyen de s'y tourner. Et si vous me demandez ce qu'ils y font, ils écoutent des joueurs de cornemuse, et disent leur avis de celui qui leur semble le

1. Malherbe a traduit la leçon des manuscrits : *In hoc senescamus, et ut juvenes sequamur.*

meilleur. Il y a là aussi un joueur de flûte grec et un trompette, qui ont une presse infinie. Et en un lieu où l'on montre à se faire homme de bien, c'est une solitude plutôt qu'autre chose. Si quelques-uns y vont, il semble que ce soit faute d'occupation ; on les appelle des niais et des gens qui ne sont bons à rien. Or je prends bien en gré d'être moqué de cette façon. Il faut laisser parler les ignorants et mépriser leur mépris, quand il est question de se faire vertueux. Continuez, Lucilius ; et vous dépêchez, afin que comme moi vous ne soyez contraint d'aller à l'école quand vous serez vieil. Toutefois vous avez encore une occasion de vous hâter, qui vous y oblige davantage : c'est que vous entreprenez une chose, qu'à grand'peine pourrez-vous savoir parfaitement, quelque longue vieillesse que vous ayez ; vous n'y pouvez profiter qu'autant que vous y travaillerez.

III. Nul ne se fait sage par accident. Les biens, les honneurs, les états, sont choses que la fortune donne quand il lui plaît, sans qu'on s'en couche plus tard ni lève plus matin ; mais pour être vertueux, il faut travailler à bon escient. Il est vrai qu'il n'y a pas occasion de plaindre sa peine en une chose où tout ce qu'il y a de bien au monde ne vaut pas la récompense ; car il n'y a point d'autre bien que ce qui est honnête. Les choses que nous aimons pour la vanité, ne sont point biens véritables : la possession n'en est jamais assurée. Mais puisque sur ce point je ne vous ai pas contenté par ma précédente, et qu'il vous semble que j'ai plutôt loué que prouvé cette proposition, je me remettrai sur le même discours, et en peu de paroles comprendrai ce que j'en ai dit.

IV. Toutes choses ont en elles quelque bien particulier, pour lequel elles sont estimées. On loue une vigne, pour être de bon rapport ; un vin, pour avoir le goût bon ;

un cerf, pour être vite; une bête de chemin¹, pour avoir l'échine ferme. On fait cas d'un chien, s'il a bon nez pour quêter, bonnes jambes pour suivre la bête, et bon cœur pour l'attaquer. Pour juger qui est le bien d'une chose, il faut regarder à quoi elle est née, et pourquoi on en fait cas. Qu'est-ce qui est le meilleur en l'homme? La raison; car par elle il s'éloigne des autres animaux, et s'approche des Dieux. Il s'ensuit donc que la raison est le propre bien de l'homme : ses autres qualités lui sont communes avec les bêtes. Est-il fort, aussi sont les lions; est-il beau, aussi sont les paons; est-il vite, aussi sont les chevaux. Je pourrois bien dire qu'ils le passent, mais il me suffit d'avoir dit qu'ils l'égalent. Je ne cherche point ce qu'il a de plus grand, mais ce qu'il a qui se puisse dire sien. Il a un corps, aussi ont les arbres; il a mouvement de lui-même, aussi ont les vers; il a une voix, les chiens en ont une bien plus claire; les aigles une bien plus aiguë, les taureaux une bien plus forte, et les rossignols une bien plus douce et bien plus souple à toute sorte de tons. Qu'est-ce que l'homme a qui lui soit propre? la raison, en la consommation de laquelle consiste aussi la consommation de sa félicité. Si donc comme une chose est arrivée à la perfection de ce qui est proprement son bien, elle se peut dire louable et parvenue au but que nature s'est proposé en la faisant : parce que la raison est le bien de l'homme, il est louable quand il l'a conduite à sa perfection. Cette raison parfaite est ce que j'appelle quelquefois vertu, et quelquefois ce qui est honnête. Il n'y a donc autre bien en l'homme que le bien qui est propre à l'homme seul; car à cette heure il n'est pas question de ce qui est bien, mais de ce qui est le bien de l'homme. Si l'homme n'a

1. *Une bête de chemin, une bête de trait ou de somme; en latin jumentum.*

point d'autre bien que la raison, et si c'est sa gloire de l'avoir et sa honte de ne l'avoir point, il s'ensuit que la raison est son seul et propre bien. Vous ne doutez pas que ce ne soit son bien, mais vous n'êtes pas bien assuré qu'il n'en ait point d'autre. Si vous voyez un homme vicieux, qui soit bien sain, bien riche, bien suivi, bien noble, quelques autres qualités qu'il ait, vous direz que c'est un homme qui ne vaut rien. Au contraire, qu'il soit le premier de sa race et n'ait pas le liard¹ en sa bourse, ni pas un valet après lui, mais que dépourvu de toutes choses il soit pourvu de prud'homie, je pense que vous ne laisserez pas de l'avoir en bonne opinion. L'homme n'a donc autre bien qu'un seul : l'ayant, quelque autre chose qu'il n'ait point, il est estimable. Ne l'ayant point, quoi qu'il ait, il ne mérite point qu'on en fasse cas. Il faut juger des hommes comme des choses. On ne dit point qu'un vaisseau soit bon, pour être peint de riches couleurs, pour avoir l'éperon d'or ou d'argent et la poupe marquetée d'ivoire, ni pour avoir une charge qui se compare du prix² aux richesses d'un roi; mais pour être fort, ferme, bien joint, bon à la voile et bien aisé à gouverner. Vous ne dites point qu'une épée soit bonne, qui a des gardes dorées et un fourreau couvert de pierrerie³; mais qui tranche et perce si bien qu'il n'y a jaque⁴ de maille assez fort pour l'arrêter. On ne s'informe point comme une règle est belle, mais comme elle est droite. Toutes choses ont du mérite, selon qu'elles font bien à l'usage pour lequel nous les avons. Il n'importe donc point à un homme combien il laboure d'arpents de terre,

1. « Un liard. » (*Édition de 1648.*)

2. *Du prix*, c'est-à-dire : par le prix. Dans l'édition de 1645 on a substitué *du tout* à *du prix*.

3. « De pierreries. » (*Édition de 1645.*)

4. Malherbe a fait *jaque* du masculin.

combien il a de rentes constituées, comme sa basse-cour est fournie de peuple, combien le lit où il couche est magnifique et combien est fin le cristal où il boit, mais comme il est homme de bien. Or il est homme de bien, si sa raison droite et non confuse se conforme à la volonté de nature. C'est ce qui s'appelle vertu; c'est ce qui est honnête, et le bien unique de l'homme; car puisque c'est la raison seule qui rend l'homme parfait, c'est elle seule aussi qui par sa perfection le rend heureux : or cela seul est le bien de l'homme, qui seul est cause de sa félicité. Ce que nous disons de la vertu, nous le disons aussi de ses ouvrages. Mais pource qu'il n'est point de bien sans elle, c'est pourquoi nous faisons cette maxime si générale qu'il n'est point d'autre bien que la vertu. Si tout le bien de l'homme est en l'esprit, il ne faut point douter que ce qui le fortifie, qui le rehausse et qui le dilate, ne se puisse appeler bien. Or il n'y a rien qui fortifie, qui rehausse et qui dilate l'esprit, que la vertu; car toutes ces choses pour qui nous sommes si passionnés ne font que le ravalier et l'affoiblir. Et si quelquefois il semble qu'elles le relèvent, elles le bouffissent et l'amusement après des vanités. L'esprit n'a donc point d'autre bien que ce qui le fait meilleur. La considération de ce qui est honnête ou deshonnête est la règle de toutes les actions de notre vie : c'est là-dessus que nous nous résolvons à faire une chose, ou ne la faire pas. Quand un homme de bien jugera qu'une chose se doit faire, quelque travail, quelque dommage et quelque péril qu'il y voie, il ne s'en divertira point. Comme au contraire, quelque utilité, quelques délices et quelques grandeurs qu'on lui propose, il ne s'accordera jamais à rien faire qui soit mal à propos. Il n'y aura point de menaces qui lui rompent une bonne entreprise, ni point de promesses qui lui en persuadent une méchante. Si donc en toutes ses actions

il a toujours les yeux sur ce qui est honnête et déshonnête, pour suivre l'un et fuir l'autre, il faut qu'il n'y ait point de bien que la vertu, ni point de mal que le vice. Si la vertu n'est point altérable par la corruption, si toujours elle demeure en un état, il n'y a point d'autre bien qu'elle, et ne se peut plus faire qu'elle soit autre chose que bien. La sagesse est exempte de tout changement. La sagesse ne se perd jamais, et jamais de la sagesse on ne revient à la folie. Je vous ai dit, s'il vous en souvient, qu'il s'est trouvé des hommes qui seulement par un transport inconsidéré ont foulé aux pieds tout ce qui se fait communément craindre et désirer. L'un a rôti sa main dans les flammes; l'autre pour les douleurs de la torture n'a point cessé de rire. Un autre a vu mourir ses enfants et n'en a pas mouillé ses yeux; un autre sans appréhension s'est allé précipiter à la mort. Il se voit assez d'exemples d'amour, de colère et d'avarice, où les hommes, pour se contenter, ne trouvent rien qui les puisse arrêter. Que si une opiniâtreté seulement, piquée de je ne sais quel aiguillon, a cette puissance, que sera-ce de la vertu qui, non forte par intervalles ni hardie par caprices, mais toujours égale à soi-même, n'a point d'autre gloire que de s'employer aux occasions où son assistance nous fait besoin? Concluons donc que les choses quelquefois méprisées par les indiscrets, et toujours par les sages, sont indifférentes, et qu'il n'y a point d'autre bien que la vertu, qui brave et dédaigneuse au-dessus de la fortune, se trouble aussi peu de sa haine, comme elle se réjouit de sa faveur. Si vous vous laissez une fois persuader qu'il y ait quelque autre bien que ce qui est honnête, il ne faut plus parler de vertu. Ce sont choses incompatibles, d'être vertueux et de jeter les yeux sur quelque chose d'extérieur. Cela répugne à la raison, d'où les vertus procèdent, et à la vérité, qui s'accompagne toujours

de la raison. Or toute opinion est fausse, qui répugne à la vérité. Vous ne pouvez nier qu'un homme de bien ne révère les Dieux et ne les serve. Il faut donc que, quoi qu'il lui arrive, il le supporte patiemment, et considérer¹ que les lois sous lesquelles tout l'univers marche l'ont ordonné de cette façon. Par ce moyen il ne peut avoir autre bien que ce qui est honnête; car en cela consiste la résolution d'obéir aux Dieux, de ne s'émouvoir point aux choses inopinées, de se contenter en sa condition, de vouloir ce que le destin veut, et de faire ce qu'il commande, sans murmurer. S'il y a quelque autre bien que ce qui est honnête, nous ne serons jamais souls ni de la vie, ni des provisions qu'il faut pour la vie, et par conséquent nous nous chargerons d'un faix insupportable, et de travaux qui en une besogne infinie ne pourront jamais trouver de fin. Il n'y a donc point de bien que ce qui est honnête, car il est mesuré. Je vous ai dit que si ce sont biens que l'argent, les états, et autres telles denrées, nous qui en avons sommes plus heureux que les Dieux qui n'en ont point. A cette heure je vous dis de plus que, s'il est vrai que les âmes ne meurent point quand et les corps², il faut penser que leur condition, en cette seconde vie, sera meilleure qu'en cette-ci. Or si c'étoient biens que ces choses qui nous servent par le ministère du corps, il faudroit croire qu'il seroit pire³, et s'ensuivroit qu'elles seroient plus contentes d'être captivées et resserrées, que libres et élargies au delà de toutes bornes, qui seroit une manifeste absurdité. J'avois dit

1. Tel est le texte de 1639. On lit dans l'édition de 1645 : « et considère. »

2. *Quand et*. Voyez p. 179, note 1.

3. C'est-à-dire : « que cela, que leur condition seroit pire; » il y a en latin : *emissis erit pejus*. Notre texte est celui des éditions de 1639, 1645 et 1648; peut-être faut-il lire : « qu'elle seroit pire. »

aussi que si c'étoient biens que ces choses qui nous sont communes avec les bêtes, les bêtes auroient une béatitude comme nous; ce qui ne se peut faire en façon du monde. Il n'y a rien qu'il ne faille souffrir pour ce qui est honnête : ce qu'il ne faudroit pas faire, s'il y avoit quelque autre bien que la vertu. Bien que j'eusse déjà fait ces discours plus au long en ma précédente, je n'ai pas voulu laisser de repasser par-dessus, et en dire quelque chose en cette-ci. Mais le vrai moyen de vous faire trouver cette opinion véritable, c'est de vous sonder vous-même, et vous demander si en cas que votre pays et tout ce que vous avez de parents et d'amis fussent destinés à quelque ruine et n'en pussent échapper autrement que par votre mort, vous auriez du courage assez pour leur donner votre vie, et non-seulement avec patience, mais volontairement vous perdre pour les sauver. Si vous pensez que vous le pouvez faire, vous avouez qu'il n'y a point d'autre bien que la vertu, puisque vous laissez toutes choses pour en jouir. Voyez combien elle a de pouvoir. Vous mourrez pour la République, si ce n'est présentement, ce sera quand il en sera besoin. Il ne faut guère de temps à une belle action pour donner beaucoup de joie; et combien qu'après que la mort nous a privés du sentiment des choses mondaines, il semble que nous n'avons plus de part en la gloire que nous avons méritée en notre vie, si est-ce que nous ne pouvons sans quelque plaisir nous représenter l'état où nous avons mis les choses par notre vertu. Quand un homme d'honneur, et qui a du courage, se remet devant les yeux que s'il meurt il ressuscitera sa patrie, qu'une infinité de vies seront sauvées par la perte de la sienne et que par un coup seul il rompra les fers de tout un peuple, il ne faut point douter que de cette imagination seule il ne tire du fruit assez, pour se résoudre au péril où l'occasion le sollicite de se

jeter, quand même l'entreprise seroit telle qu'il se faudroit assurer de mourir en l'exécution, et n'avoir point le plaisir d'en voir le succès. Il a de quoi se contenter, puisqu'il a fait ce que le devoir et la piété lui commandoient. Alléguez-lui tout ce que vous penserez qui l'en puisse divertir : dites-lui qu'on ne se souviendra pas de ce qu'il aura fait à deux jours de là, qu'il obligera des personnes qui ne lui en sauront point de gré : il vous fera réponse que ce sont considérations qui ne le touchent point, qu'il ne regarde qu'à son action, et que pource qu'il sait qu'elle est honnête, en quelque fâcheux lieu qu'elle l'appelle, et par quelques épines qu'elle le conduise, il est résolu de la suivre jusques à ce qu'il ait fait ce qu'il a délibéré. C'est donc à dire qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est honnête, puisque non-seulement un esprit déjà parfait en sagesse, mais tout autre qui aura quelque chose de généreux, est capable d'avoir ce ressentiment. Tous autres biens sont choses de peu de mérite et ne font que passer d'une main à l'autre ; ce qui fait qu'en quelque quantité que la fortune les donne, ils ne sont jamais possédés qu'avec inquiétude, sont insupportables à leurs maîtres et les accablent à la fin. La félicité de ceux-ci, que vous voyez couverts de clinquant, est comme celle de ceux qui travestis en une comédie représentent le personnage de quelque roi. Tant que le jeu dure, ils ne paroissent que le sceptre à la main et en un équipage que le peuple regarde avec admiration ; et puis comme c'est fait, ils reprennent leurs chiffes, et redeviennent faquins et bélîtres comme auparavant. Les richesses et les états peuvent bien hausser un homme, mais non pas le faire grand. Pourquoi donc avons-nous cette opinion ? Pource que nous mesurons la base avec la statue. Qu'un nain monte sur la plus haute montagne des Alpes, il sera toujours petit, et un colosse

toujours grand, quand il seroit au fond d'un puits. Ce qui nous abuse, c'est que nous ne pesons pas l'homme seul : nous mettons son bagage en la balance avec lui. Voulez-vous bien juger le prix d'un homme ? Regardez-le tout nu : faites-lui quitter son revenu, ses états et toutes ces bagatelles que la fortune lui a baillées pour le déguiser ; faites-lui même dépouiller le corps, et lui regardez l'esprit ; voyez comme il est fait, comme il est grand, et si cette grandeur est sienne, ou mendrée, si vous trouvez que les épées nues ne l'éblouissent point, et qu'il soit aussi près de rendre l'âme par la gorge que par la bouche : dites qu'il est heureux ; si quand la rigueur de la fortune ou la tyrannie de quelque grand le menaceroit, ou de prison, ou de bannissement, ou de quelqu'une de ces autres vanités que l'esprit n'imagine qu'avec frayeur, il demeure ferme en son assiette, et dit :

« Vierge, cela n'est rien : tu ne m'as annoncé
Ni travaux ni combats, où je n'eusse pensé ¹.

« Vous m'en menacez à cette heure, et moi je m'en suis toujours menacé. Je sais bien que je suis homme, et qu'en cette qualité je me dois préparer à tout ce qu'un homme peut souffrir. » Un coup prévu ne sauroit faire guère de mal. Les malavisés, et ceux qui se fient à la fortune, trouvent toutes choses inopinées. La plus grande partie de leur mal est la nouveauté : ce qui se voit en ce que, de tout ce qu'ils trouvent si difficile, il n'y a rien qui ne leur devienne aisé par la continuation de l'endurer. Le sage n'attend point la présence des maux ; il s'y accoutume devant qu'ils viennent, et par méditer arrive à cette patience que les autres n'acquièrent que par souffrir. Nous oyons quelquefois dire à des ignorants : « Savois-je bien

1. Virgile, *Énéide*, liv. VI, v. 103-105.

que cela me dût advenir ! » Le sage estime tout possible, et quoi qui se fasse, il peut toujours dire qu'il le savoit bien.

ÉPÎTRE LXXVII.

ARGUMENT. — I. La vie de l'homme de bien est accomplie, en quelque temps qu'il meure. — II. La nécessité de mourir doit ôter l'appréhension de la mort. — III. Il n'y a point de plaisir au monde, que l'homme doive regretter en mourant.

Aujourd'hui tout d'un coup nous avons vu paroître les barques d'Alexandrie, qu'on envoie ordinairement devant, pour avertir que la flotte vient : ils les appellent *les Messagères*. La Campagne est toujours bien aise de leur venue : il ne demeure pas un homme de Pouzzol en la maison : tout le monde se rend sur le port ; et quelque troupe de vaisseaux qu'il y ait, celles¹ d'Alexandrie à la façon de leurs voiles sont toujours reconnues parmi les autres ; car il n'y a qu'elles qui entrent avec le boursset² : les autres ne le mettent qu'en pleine mer, parce qu'il n'y a rien qui fasse aller un vaisseau si roide que le haut de la voile : il est plus pressé par là que par nulle autre part. C'est pourquoi quand il y a trop de vent, on baisse l'antenne, parce qu'il ne donne pas si fort quand il donne par bas. Aussitôt qu'elles ont investi les îles de Capri, et doublé ce cap où

Pallas du haut d'un roc voit écumer les ondes,
on ne laisse qu'une voile à toutes les autres ; le boursset

1. *Celles*, c'est-à-dire : les barques.

2. « Boursset de hune, dit le *Dictionnaire* de Nicot, c'est la voile du masterel (petit mâ) de hune. »

demeure à celles d'Alexandrie pour les faire reconnoître. En cette foule de peuple qui couroit à la rive, je fus bien aise d'avoir de mauvaises jambes, parce que sans cela j'eusse montré mon impatience comme les autres, et fusse couru, pour savoir en quel état étoient mes affaires et quelles nouvelles ces vaisseaux m'en apportoint. Il y a longtemps que je ne puis plus ni perdre ni gagner. C'est une opinion que je devrois avoir, quand bien je ne serois pas vieil; mais à cette heure avec bien plus de sujet, pource que je ne saurois avoir si peu que je n'en aye plus qu'il ne m'en faut pour gagner jusqu'au logis, et principalement étant en un chemin que je me passerois bien aisément d'achever.

I. Un voyage est imparfait, jusqu'à ce que vous soyez où vous vous êtes proposé d'aller; mais en quelque lieu que la vie s'arrête, elle est parfaite, si elle est vertueuse. Finissez-la quand vous voudrez. Si vous la finissez bien, vous pouvez dire que vous n'en avez rien perdu. Quelquefois des occasions qui ne sont pas bien grandes nous convient à partir courageusement; car aussi bien ce qui nous retient n'est pas grand'chose. Tullius Marcellinus, que vous connoissiez bien, jeune homme fort discret et qui fut vieil de bonne heure, se trouvant saisi d'une maladie non incurable, mais longue et fâcheuse pour une infinité de choses qu'elle lui commandoit ou défendoit, prit opinion de se faire mourir et appela plusieurs de ses amis pour les ouïr là-dessus. L'un, qui étoit un peu poltron, lui donnoit le conseil qu'il auroit pris pour soi; l'autre, qui le voulut flatter, lui proposoit ce qu'il pensoit lui devoir être plus agréable. Un Stoïque de nos amis, homme d'honneur, et pour le louer en termes qui soient dignes de lui, plein de valeur et de courage, lui donna, ce me semble, le meilleur avis de tous. Voici ce qu'il lui dit : « Marcellinus, mon ami, ne vous tourmentez pas,

comme s'il étoit question de quelque chose de conséquence. La vie est un peu de chose¹ : vos esclaves l'ont, et les moindres animaux qui soient sur la terre. L'importance est de mourir honnêtement, judicieusement et courageusement. Représentez-vous combien il y a que vous ne faites qu'une même chose : manger, dormir et passer le temps avec des femmes ; car c'est tout ce que nous faisons en ce monde. La volonté de mourir ne vient pas toujours de prévoyance, de résolution ou de misère ; quelquefois un simple dégoût nous la donne. » Marcellinus n'avoit point besoin d'être prêché, mais il lui falloit de l'aide : ses serviteurs ne lui vouloient pas obéir. Cet honnête homme premièrement les assura qu'ils n'avoient point de sujet de craindre, et que tout le danger des domestiques étoit quand il n'étoit pas bien certain que le maître eût eu la volonté de mourir, et qu'autrement c'étoit aussi mal fait de l'empêcher que de le tuer. Cela fait, il avertit Marcellinus : « Comme, quand nous avons soupé, nous baillons nos restes à ceux qui nous ont servis à table, la raison et l'humanité veulent qu'au partir de la vie nous donnions quelque chose à ceux qui en ont été les ministres. » Aussitôt Marcellinus, qui étoit facile et ne donnoit rien de si bon cœur que le sien, distribuoit quelque peu d'argent à ses serviteurs et les consolait de l'ennui qu'ils avoient de sa résolution. Il ne lui fallut épée, ni dague ; seulement il demeura trois jours sans manger ; et avec cette abstinence, de fois à autre s'étuvant dans une cuve qu'il avoit fait porter exprès en sa chambre, vint tout bellement à défaillir, non, à ce qu'il disoit, sans quelque sentiment de plaisir, comme il advient quand il se fait une douce dissolution, telles que peuvent avoir éprouvé ceux qui se sont quelquefois évanouis.

1. « La vie est peu de chose. » (*Édition de 1645.*)

Je n'ai point été marri que l'occasion se soit offerte de vous faire ce conte, pour le plaisir que je sais que vous aurez d'entendre qu'un de vos amis soit mort si doucement ; car encore qu'il se soit fait mourir, ç'a été si à son aise qu'il semble qu'il se soit trompé lui-même, et qu'il se soit dérobé de la vie sans y penser. Et puis ce conte même n'est pas si hors de propos qu'il n'y ait moyen d'en faire quelque profit. Il se présente bien souvent des nécessités où nous sommes conviés de suivre cet exemple. Nous avons bien souvent sujet de vouloir mourir, que nous ne le voulons pas faire ; et quand nous mourons même, ce n'est qu'à regret.

II. L'homme du monde qui sait le moins, sait bien qu'il lui faudra mourir quelque jour ; mais quand il en est sur le point, il recule, il tremble, il pleure. Ne diriez-vous pas qu'un homme n'auroit ni sens, ni jugement, qui se tourmenteroit de ce qu'il n'étoit point au monde il y a mille ans ? Aussi peu en a celui qui se tourmente, pource qu'à mille ans d'ici, il n'y sera point. Vous ne serez point, vous n'avez point été, c'est une même chose. Ce sont deux temps où nous n'avons point de part. Le point où vous êtes est votre siècle : faites ce que vous pourrez pour l'étendre. De combien le pensez-vous allonger ? que pleurez-vous ? que demandez-vous ? tout ce que vous faites n'est que temps perdu :

Les Destins pour prier ne se fléchissent point ¹.

Ils sont fermes et fixes. Une éternelle nécessité les conduit. Vous irez où toutes choses vont, le trouvez-vous étrange ? Vous êtes né sous cette condition ; vos père, mère, grands-pères, grand'mères, et généralement tous ceux qui sont venus au monde premier que vous, y sont passés : tous

1. Virgile, *Énéide*, liv. VI, v. 376.

ceux qui viendront au monde après vous, y passeront. Une entre-suite invariable attache et tire toutes choses. Combien pensez-vous qu'il mourra de peuple après vous? Combien avec vous? Si vous en voyiez mourir beaucoup d'autres quand et vous, je pense que votre appréhension en seroit moindre. Vous avez donc occasion de vous assurer; car une infinité d'hommes et d'animaux, qui d'une façon, qui de l'autre, meurent en cette même heure que vous mourez¹. Et au demeurant êtes-vous si malavisé de ne penser jamais arriver en un lieu pour lequel vous ne cessez de cheminer? Il n'y a si long chemin qui n'ait un bout : vous vous abusez, si vous pensez que je vous aille chercher de grands personnages, pour vous en proposer les exemples : je vous veux alléguer des enfants. On conte d'un jeune garçon de Lacédémone, âgé seulement de douze ou treize ans, qu'ayant été fait prisonnier à la guerre, il crioit en son langage dorique : « Je ne servirai point; » et par effet il montra qu'il avoit dit vrai; car au premier commandement servile et déshonnête qu'on lui fit, qui fut d'apporter un pot de chambre, il se donna si grand coup de la tête contre un mur qu'il se tua. Nous avons la liberté si près de nous, et il est possible qu'il soit des esclaves! N'aimeriez-vous pas mieux voir mourir votre fils jeune, avec la gloire d'un si bel acte, que vivre tout un siècle en fainéant et en poltron? De quoi donc avez-vous si grand'peur de mourir, puisqu'un enfant même a du courage assez pour s'y résoudre? Ne savez-vous pas que si vous ne marchez, on vous traînera? Faites que ce qui viendrait d'un autre vienne de vous; ayez du courage autant qu'un enfant, et dites que vous ne servirez point.

1. Dans l'édition de 1639, il y a *mourrez* au futur; mais il faut évidemment lire : *meurent* et *mourez*, ou bien, avec l'édition de 1645 : *mourront* et *mourrez*. Il y a le présent dans le latin.

III. Pauvre homme que vous êtes ! Vous servez aux hommes, aux affaires et à la vie ; car qu'est-ce que la vie autre chose qu'une servitude, quand la résolution de pouvoir mourir ne l'accompagne point ? Qu'attendez-vous plus au monde ? Si les voluptés vous retiennent, vous les avez toutes essayées : il n'en est point qui vous soit nouvelle. Vous êtes si soulé de la plus friande que vous en avez mal au cœur. Vous savez bien quel goût ont le vin et la malvoisie¹. Quelle différence faites-vous, qu'il vous en passe cent ou mille brocs par la vessie ? C'est un sac. Vous avez mangé des huîtres et des mulets, vous n'ignorez point ce que c'est ; votre luxe ne vous a rien réservé de nouveau pour les années à venir ; et cependant ce sont les choses de qui vous vous séparez avec tant de regret. Avez-vous quelque autre chose qu'il vous fâche de perdre ? Sont-ce vos amis que vous avez peur de quitter ? Est-ce votre patrie ? Tant s'en faut que cela soit, que je ne crois pas que pour elle vous voulussiez souper un quart d'heure plus tard. Si vous pouviez éteindre le soleil, vous le feriez ; car aussi qu'avez-vous jamais fait qui soit digne de lumière ? Dites la vérité : ce n'est ni la cour ni le Palais, ni le monde même qui vous fait désirer de vivre. Il vous fâche de laisser la rôtisserie, où vous n'avez rien laissé². Vous avez peur de la mort ; et cependant au milieu de vos plaisirs vous faites merveille de la dépiter. Vous voulez vivre ? vous avez raison ; car vous n'y connoissez rien. Mais par votre foi, pensez-vous que la vie que vous faites soit autre chose qu'une mort ? Un jour que l'Empereur passoit par la rue, comme un certain prisonnier, à qui la barbe venoit jusque sur l'estomac, le prioit de le faire

1. *Quis sit mulsi, quis vini sapor scis*, dit le latin.

2. Il y a dans le latin : *Invitus relinquis macellum, in quo nihil reliquisti*.

mourir, il lui répondit : « Et quoi? mon ami, pensez-vous être en vie? » Il en faut dire de même à ceux-ci qui seroient bienheureux de mourir. Vous craignez la mort? Et quoi? êtes-vous en vie? — Oui, mais je veux vivre, parce que je sers encore bien au monde. Ma vie est utile à beaucoup de choses, c'est pourquoi je la voudrois bien continuer. — Ne savez-vous pas que la mort est une des choses qu'il faut que la vie fasse? Allez-vous-en hardiment : ce que vous deviez faire est fait ; nos actions n'ont point de certain nombre que nous soyons tenus de fournir : toute vie est assez longue. Si vous voulez regarder à la durée du monde, celle même de Nestor seroit courte, et celle de Statilia, qui fit écrire sur sa tombe qu'elle avoit vécu quatre-vingts et dix-neuf ans. Voyez la vanité d'une pauvre vieille, qui cherche de la gloire au nombre de ses années. Qui pensez-vous qui l'eût pu supporter, si elle fût allée jusques à cent? Il est de la vie comme d'une farce : il n'importe point de jouer longtemps, mais de bien jouer. Il ne peut chaloir où vous finissiez ; finissez où bon vous semblera, pourvu que vous y fassiez une bonne fin.

ÉPÎTRE LXXVIII.

ARGUMENT. — I. Les visites des amis réjouissent les malades. — II. Mépriser la mort par le mépris des incommodités de la vie. — III. Grande force de l'opinion. — IV. La résistance au mal est une victoire. Il faut préférer les voluptés de l'esprit à celles du corps. — V. La vie des méchants est toujours courte.

Je suis témoin de vos défluxions et de ces fièvres lentes que vous m'écrivez qui vous tourmentent. Ce sont choses qui ne vont jamais guère l'une sans l'autre. Je vous en

plains davantage, parce que je sais que c'est. Tandis que j'étois jeune, je n'en faisais point de cas au commencement, parce que l'âge en supportoit plus aisément les incommodités et se rebelloit contre les maladies. Mais enfin il me fallut rendre et être distillé moi-même, me voyant comme en chartre¹. J'ai eu beaucoup de fois l'épée à la main pour me tuer; mais j'avois un si bon père que la peur de lui donner de l'ennui me retenoit. Je pensois qu'il me seroit plus aisé de me passer de la vie, qu'à lui de se passer de moi. Cela me fit résoudre de vivre. Il faut quelquefois autant de courage pour se vouloir conserver la vie, comme pour se la vouloir ôter. Les consolations que j'eus me servirent de médecines. Ce qui redresse l'âme porte quelquefois du profit au corps.

I. Je vous dirai ce que ce fut. Mes études me guérissent. La philosophie me remit : je lui dois la vie, et rien moins. Mes amis y contribuèrent aussi beaucoup par leurs visites et par la peine qu'ils prenoient de me réjouir et veilloient avec moi pour me faire passer le temps. Il n'y a chose, Lucilius, qui tant restaure un malade que cette assistance, ni qui lui rompe tant les imaginations et la crainte de la mort. Il ne m'étoit pas avis que je m'en allasse du monde, les y laissant après moi. Si je ne vivois plus en leur compagnie, je pensois que je vivrois en leur mémoire : je ne pensois pas perdre l'âme, mais la leur remettre. Ces impressions me donnèrent volonté de m'aider et de me résoudre à la patience de toutes douleurs. Autrement, j'eusse été bien misérable de perdre le courage de mourir et ne l'avoir pas de vivre. Prenez donc mes remèdes pour vous. Le médecin vous limitera combien vous devez mar-

1. « *Venir ou être en chartre*, se allangourir, flaistrir, seicher, emmaigrir jusques aux os. » (*Dictionnaire de Nicot.*) On lit dans le latin : *Ex perductus sum ut ipse distillarem, ad summam maciem deductus.*

cher, quel doit être votre exercice. Il vous défendra d'être sans rien faire, parce qu'ordinairement l'indisposition nous y convie. Il vous ordonnera que vous lisiez haut, pour exercer votre respiration, de laquelle le passage est empêché; que vous vous promeniez en bateau, pour donner une molle agitation à vos parties intérieures; que vous mangiez de certaines viandes et vous absteniez des autres. Il vous dira quand vous pourrez boire du vin, pour ne vous laisser tomber trop bas, et quand il le vous faudra quitter, de peur qu'il ne vous provoque la toux.

II. Quant à moi, je vous baillerai des remèdes qui vous serviront pour cette maladie et pour toutes celles que vous aurez jamais : méprisez la mort. Quand nous nous sommes mis hors de cette appréhension, tout le reste ne sont que fleurs. Nous avons trois choses qui nous fâchent principalement en nos maladies : nous craignons de mourir, nous avons de la douleur, et sommes privés de plaisir pour quelque temps. De la mort nous en avons assez parlé; je ne vous en dirai qu'un mot : c'est que nous ayons peur de la nature, et non de la maladie. Les maladies ont allongé la vie à beaucoup qui ne sont point morts, pource qu'on pensoit qu'ils se mouraient. Vous mourez, non pource que vous êtes malade, mais pource que vous vivez. Guérissez-vous tant qu'il vous plaira; vous n'en mourrez pas moins. Vous pouvez bien échapper à l'indisposition, mais non pas à la mort. Venons à la seconde incommodité. La maladie a de grandes douleurs : cela peut être, mais les intervalles donnent moyen de les supporter. L'extrémité¹ de la douleur en est la fin; elle ne sauroit être bien grande et bien longue. Nature, pleine d'amour et d'affection en notre endroit, a fait cette règle

1. L'extrémité, c'est-à-dire : le point extrême; en latin : *summi doloris intentio*.

que toute douleur est courte ou supportable : les plus sensibles douleurs sont aux parties du corps les plus maigres. Quand le mal est aux nerfs, aux jointures, ou en quelque autre lieu, si pressé qu'il n'ait moyen de s'étendre, c'est là qu'il nous traite cruellement. Mais en récompense, ce sont parties qui s'étourdissent bientôt, et par la douleur même se font insensibles à la douleur, soit que les esprits par l'empêchement de leur course reçoivent de l'altération et perdent cette force qui nous donne le sentiment, soit que l'humeur corrompue ne trouvant plus où se rendre, elle-même se détruit, et ôte la faculté de sentir à ce qu'elle a rempli de sa trop grande quantité. C'est de cette façon que se passent les gouttes et les douleurs de vertèbres et de nerfs, quand elles ont hébété la partie malade, à force de la tourmenter. Ce commencement que fait le mal en se formant est ce qui donne de la peine; comme on l'a senti quelque temps, sa véhémence se diminue, et à la fin il se termine par un engourdissement. De là vient que les douleurs des dents, des yeux, et des oreilles, et même celles de la tête, sont plus aiguës que mille autres, parce qu'elles sont en des parties où elles n'ont pas beaucoup d'espace; mais tant plus elles sont violentes, elles s'amortissent aussi plus tôt. C'est donc la consolation d'une douleur extrême que, si vous la sentez trop, vous cesserez bientôt de la sentir. Ce qui chagrine le plus les ignorants en leurs indispositions, c'est qu'ils n'ont pas accoutumé de ne se servir que de l'esprit, et que si leur corps leur est inutile, ils sont privés de toute action. C'est pourquoi ceux qui ont du jugement, s'accoutument de bonne heure à converser le plus souvent avec l'esprit, comme avec la partie qu'ils ont la meilleure, et ne se mêler au commerce du corps que quand il leur est impossible de s'en passer. Oui; mais c'est un grand déplaisir de ne goûter plus les voluptés accoutumées,

et faire des abstinences si austères qu'il vous faille mourir de faim ou de soif. Je vous avoue que du commencement ce changement de vie a de la difficulté, mais nous n'avons pas été longtemps malades, que nos cupidités ne s'émoussent, et que nos sens qui les irritent ne se trouvent eux-mêmes affoiblis et abattus. De là vient que nous perdons l'appétit, et que des viandes¹ que nous avons autrefois avidement recherchées nous font à cette heure mal au cœur à regarder. Davantage, il n'y a point de douleur qui n'ait ou des intervalles ou quelque relâche pour le moins, et qu'avec des remèdes nous n'ayons moyen de prévenir; car elles ont toutes, et principalement celles qui nous sont ordinaires, quelques progrès, comme coureurs qui nous avertissent que nous allons avoir le gros sur les bras. Le vrai moyen de ne vous troubler point pour les maladies, c'est de ne vous soucier point de la mort. C'est le pis qu'elles nous sauroient faire. Ne faites point votre mal plus grand qu'il n'est, à force de vous affliger; la douleur n'en sera pas grande, pourvu que vous n'y ajoutiez rien par opinion.

III. Représentez-vous plutôt que ce n'est rien ou peu de chose, qu'il faut avoir patience, que vous en serez bientôt hors. Estimez-la petite, vous ferez qu'elle le sera. L'opinion tient toutes choses suspendues : l'ambition, la luxure et l'avarice ne sont pas seules qui la regardent. Nos douleurs mêmes se forment à l'opinion. Nous ne sommes misérables, qu'autant que nous le pensons être. La première chose qu'il faut ôter est une coutume que nous avons de nous plaindre du mal que nous avons eu. A quoi est bon tout ce langage? « Jamais homme ne fut si bas que j'ai été. Que de peine, que de martyre j'ai souffert! On ne pensoit jamais que j'en relevasse.

1. *Viandes*, voyez p. 330, note 1.

Combien de fois ai-je été pleuré de mes amis, combien abandonné des médecins! Les criminels qu'on met à la question n'endurent point ce que j'ai enduré. » Je veux que tout ce que vous dites soit vrai, n'en êtes-vous pas dehors? Que vous sert de remanier vos douleurs et d'être misérable, non pour autre chose que parce que vous l'avez été? Ne savez-vous pas que nous prenons plaisir de mentir à nous-mêmes, et que nous faisons toujours nos maux plus grands qu'ils ne sont? Il n'y a rien de si doux que le récit d'une misère passée. C'est chose naturelle que de nous réjouir, quand nous sommes sortis de quelque borbier.

IV. Nous avons donc à retrancher deux choses : la crainte du mal à venir et la ressouvenance du passé. Quand nous sommes en quelque peine, disons :

Peut-être la mémoire un jour en sera douce¹.

Faisons lutter à bon escient notre esprit contre la douleur; si nous reculons, elle vaincra; si nous demeurons fermes, nous la vaincrons. La plupart de ce que nous sommes, nous attirons notre ruine, au lieu de l'empêcher. Quand nous sommes suivis, le moyen de nous garantir c'est de faire ferme. Ceux qui prennent la chasse, ne faillent jamais d'être abattus². Ne voyons-nous pas combien de coups reçoivent les athlètes par le visage et par tout le corps? Et cependant la gloire leur est si douce qu'en sa considération ils ne trouvent rien de si rude qu'ils ne soient contents de supporter. Forçons, comme ils font, toutes difficultés qui nous résistent; notre récompense ne sera ni une couronne³, ni une palme, ni un trompette qui fasse faire silence au peuple pour ouïr la

1. Virgile, *Énéide*, liv. I, v. 203.

2. « D'être battu. » (*Édition de 1648.*)

3. Dans l'édition de 1645 : *couronne*.

proclamation de notre victoire, mais une sécurité d'esprit immuable et une paix éternelle avec la fortune, qui défaite une fois, jamais plus n'aura l'assurance de nous attaquer. — Je sens une grande douleur. — Comme ne la sentiriez-vous, ayant le courage efféminé comme vous l'avez? Il est de la douleur comme d'un ennemi. Quand nous avons peur, nous lui donnons du courage. — Oui, mais ce que je porte est pesant. — Et quoi? si vous n'eussiez dû porter que des choses légères, pensez-vous que la nature vous eût fait si fort comme vous êtes? Avisez lequel vous aimez le mieux, d'une longue et lente maladie ou d'une violente et courte. Une longue et lente avec des intermissions, vous donnera loisir de vous refaire, et par conséquent après avoir bien traîné, ce sera force qu'elle vous laisse guérir. Une courte et précipitée verra bientôt votre fin ou la sienne. Or soit que vous cessiez ou qu'elle cesse, que vous importe, puisque d'une façon ou de l'autre, vous serez hors de douleur? Vous avez aussi moyen de vous soulager en vous divertissant l'esprit, et l'occupant à quelque autre chose qu'à votre mal. Si vous avez fait quelque bel acte, représentez-levous : faites ramasser à votre mémoire tous ces exemples de patience que vous avez autrefois admirés ; ressouvenez-vous de tous ceux que vous savez qui parmi les tourments les plus insupportables sont demeurés maîtres de la douleur ; ou de celui qui tandis que le barbier lui coupoit des varices, ne leva jamais les yeux de dessus un livre ; ou de l'autre qui en la torture ne cessa jamais de rire, et en cette contenance lassa toutes les sortes de gênes que la cruauté des bourreaux, provoquée par sa patience, inutilement essaya pour le faire soupirer. Ce qu'un autre a fait en riant, pourquoi ne le ferez-vous par le discours de la raison? Parlez tant qu'il vous plaira de défluxions, de toux qui fassent cracher les poumons, de fièvres qui met-

tent le feu dans le corps , d'altérations véhémentes , de gouttes et de sciaticques : je vous dis que les tourments de la question sont toute autre chose ; et que cependant il s'est trouvé homme qui les a soufferts et ne s'est pas seulement plaint, n'a pas demandé miséricorde, n'a pas daigné répondre aux interrogations, mais au contraire en a ri tout à son aise et de bon cœur. Et quoi donc ? après un exemple si magnanime, n'aurez-vous point l'assurance de vous moquer de la douleur ? Oui, mais vous dites que la maladie ne vous laisse rien faire, et que toutes vos actions en sont incommodées. Il n'y a que le corps indisposé : la maladie ne touche point à votre esprit. Un laquais, un cordonnier, un maréchal, pourront faire la plainte que vous faites. Mais si vous avez accoutumé de vous servir de l'esprit, pourquoi ne pourrez-vous conseiller, enseigner, ouïr, apprendre, demander et vous ressouvenir comme vous faisiez auparavant ? Au reste, ne pensez-vous rien faire, si vous vous savez bien commander en votre mal ? Si vous ne pouvez mieux, vous montrerez qu'une maladie peut bien être inexpugnable, mais non pas insupportable. Croyez-moi, que dans un lit même on a moyen de donner témoignage de sa vertu. Les armées et bataillons sont les sujets ordinaires où les belles âmes font paroître une assurance ; mais quelquefois on ne la reconnoît pas moins sur l'oreiller. Vous n'êtes point sans besogne. Luttez bien avec la maladie : si vous ne faites rien pour elle, si vous ne lui accordez rien, ni par obéissance, ni par gratification, vous aurez fait une preuve signalée de votre suffisance. Oh ! que si on venoit voir combattre les malades, comme les gladiateurs, qu'il y auroit une belle et bien ample matière d'acquérir de la réputation ! Soyez vous-même votre spectateur, et vous-même vous donnez de la gloire quand vous la mériterez. Il faut considérer davantage qu'il y a des voluptés de deux sortes : pour

celles du corps, la maladie les défend, et néanmoins ne les ôte pas, mais au contraire, si vous voulez dire ce que vous en pensez, elle les excite. Quand on a soif, le boire semble meilleur, et la viande, quand on a faim. Quand on s'est abstenu quelque temps de l'un ou de l'autre, on y revient avec plus d'avidité. Quant aux voluptés de l'esprit, qui sont plus grandes et les plus certaines, les médecins ne les défendent jamais. Ceux qui les aiment et qui savent bien comme il les faut prendre n'estiment point les autres. Ils se moquent de toutes ces ordures qui chatouillent nos sentiments. O pauvre malade ! Pourquoi ? pource qu'il n'aura point de neige à mettre dans son vin, ni point de morceaux de glace à rompre dedans, pource qu'on ne servira point d'huîtres de Lucrin sur sa table, pource que, quand il voudra souper, on n'oïrra point une tempête de garçons de cuisine, qui apportent sur sa table autant de réchauds que de plats ; car à cette heure afin que la viande soit toute brûlante, et que le gosier pavé de ces gourmands ne trouve quelque morceau qui ne soit pas assez chaud, le luxe a trouvé cette invention, que la cuisine marche quand et le souper. O pauvre malade ! on ne lui baillera de la viande qu'autant qu'il en pourra digérer ; il n'aura point son assiette couverte de morceaux de gibier de toutes sortes : qu'importe ? vous souperez en malade ou plutôt en homme sain une fois en votre vie ; mais de la tisane¹ ou de l'eau bouillie, et de ces autres choses que ces délicats, plus malades d'esprit que de corps, ne peuvent seulement ouïr nommer, nous vous en laisserons prendre tant que vous voudrez. Pensons seulement à n'avoir plus la mort en horreur. Le moyen d'y parvenir, c'est de connoître la fin des gens de bien et des méchants. De cette façon, et non autrement, nous ne

1. Ptisanne. (*Édition de 1645.*)

nous lasserons point de vivre, ni n'aurons point de peine à mourir. Il est impossible de s'ennuyer d'une vie occupée en cette infinie diversité de si grandes et divines contemplations. Il n'y a que l'oisiveté qui nous dégoûte du monde. Mettons-nous à la recherche des choses naturelles; la vérité que nous y apprendrons nous tiendra toujours en appétit. Pour les choses fausses, nous n'en saurions prendre si peu que nous n'en ayons assez. Au partir de là, si la mort vient et nous appelle quand nous n'aurons pas vécu la moitié d'une vie ordinaire, nous en aurons en ce peu de temps autant de fruit, que si nous l'avions continuée jusques à l'extrême décrépitude. Nous aurons connu la plus grande partie des merveilles de la nature, et nous en irons résolu¹ que pour avoir eu plus d'âge nous n'eussions pas acquis plus de vertu.

V. Ceux qui mesurent leur vie au compas des voluptés vaines, et par conséquent infinies, ne sauroient qu'ils ne la treuvent courte², quand ils vivroient une douzaine de siècles. Voyez de vous réjouir en ces méditations; et cependant que vous vous entretiendrez de mes lettres, il se pourra présenter quelque occasion qui nous donnera moyen de nous voir et d'être quelques jours ensemble. Ce ne sera peut-être pas pour beaucoup de temps; mais il ne sauroit être si court, que nous ne le fassions long, à force de le bien employer; car, comme dit Posidonius, une journée est bien plus à un homme docte qu'à un ignorant la plus longue vie qu'il sauroit avoir. Cependant souvenez-vous de ne craindre jamais les menaces de la fortune, et de vous défier toujours de ses caresses.

1. *Résolu* que, assurés que. — Malherbe a interprété fort librement le latin, qui porte : *Cognita est illi ex magna parte natura; scit tempore honesta non crescere.*

2. *Ne sauroient qu'ils ne la treuvent courte*, c'est-à-dire : ne sauraient s'empêcher de la trouver courte.

Ayez continuellement devant les yeux l'autorité qu'elle prend sur les choses du monde : pensez que tout ce qui peut advenir adviendra ; quoi qui vous arrive , il vous troublera moins , quand vous l'aurez attendu.

ÉPÎTRE LXXIX.

ARGUMENT. — I. Du mont Etna et de Charybde. — II. La vertu est toujours victorieuse , et haut élevée. L'homme de bien est dans le monde comme dans le ciel. — III. La gloire de la vertu ne peut être cachée.

I. A cette heure que vous avez fait le tour de la Sicile, j'attends que vous me mandiez ce que vous avez appris de toute cette île ; mais particulièrement comme va de Charybde, et ce qu'il en faut croire ; car pour Scylla, je sais fort bien que c'est un rocher, aussi craint des mariniers d'aujourd'hui qu'il fut jamais de ceux du passé. Quant à Charybde, j'aurois bien envie de savoir ce qu'il y a de véritable parmi les contes qui s'en font, et surtout, si d'aventure vous y avez pris garde, comme la chose le mérite bien, si c'est de tous vents, ou de quelqu'un seulement, que la mer fait ces tournoiemens si dangereux ; et s'il est vrai que ce qui s'y perd soit porté sous les flots une infinité de chemin, et environ la rive de Tauroménie revienne au-dessus de l'eau. Si je vois que vous preniez la peine de m'en écrire bien au long, vous me donnerez la hardiesse de vous importuner que pour l'amour de moi vous montiez sur Etna, parce que quelques-uns tiennent que cette montagne décroît tout bellement. La raison qu'ils en baillent, c'est que les mariniers ne la découvrent plus de si loin comme ils avoient accoutumé. Toutefois

il se peut faire que ce n'est pas tant son abaissement, comme l'anéantissement du feu, qui ne sort plus ni si véhément, ni si large; tellement que de jour la fumée n'y paroît que fort peu. Quoi qu'il en soit, l'un et l'autre est croyable, et l'abaissement d'une montagne qui brûle depuis si longtemps, et l'anéantissement d'un feu qui ne procède pas de soi-même, mais conçu dans quelque caverne profonde jette ses flammes par dedans cette montagne, qui ne le nourrit pas, mais seulement lui sert de soupirail. En Lycie il y a une contrée fort connue, que ceux du pays appellent *Éphestion*, où la terre en plusieurs endroits a des trous, par où il sort des flammes, qui ne font du tout point de mal. Elles n'ont qu'un peu de lueur, encore bien languide¹ et bien foible, tellement que les campagnes y sont fort belles, et les herbes aussi vertes comme ailleurs. Mais remettons la recherche de ces merveilles à quand vous m'aurez mandé combien ces neiges qui ne fondent point en été (tant s'en faut que le voisinage du feu leur fasse peur) sont éloignées de l'embouchure de la montagne. Mais quelque peine que vous y preniez, ne me pensez pas la mettre sur mon compte; car je sais fort bien que quand vous n'en seriez prié, ni de moi ni d'autre, vous seriez malade, si vous ne faisiez la description d'Etna comme les autres. C'est un sujet où il faut que tous les poètes passent leur caprice. Virgile, qui sembloit avoir dit ce qui s'en pouvoit dire, n'a pas fait taire Ovide; et après l'un et l'autre, Cornélius Sévère n'a pas laissé d'en dire son avis. Ils y ont, sans mentir, heureusement travaillé tout ce qu'ils sont²; et pour en dire ce qu'il m'en semble, les premiers ont bien montré la source, sans toutefois l'avoir épuisée; mais il y a

1. *Languide*, voyez plus haut, p. 352, note 1.

2. *Tout ce qu'ils sont*, voyez plus haut, p. 156, note 1.

bien différence d'une chose faite, ou seulement ébauchée. La matière et les inventions croissent d'un jour à l'autre; et puis la condition des derniers est toujours la meilleure, parce qu'ils trouvent les paroles toutes prêtes, et n'ont peine que de les déguiser. On ne peut dire pourtant qu'ils les dérobent, parce qu'elles sont publiques. Les jurisconsultes tiennent qu'en une chose publique il n'y a point d'usucapion. Ou je ne connois point votre humeur, ou Etna vous fait venir l'eau à la bouche¹. Vous avez envie d'en écrire quelque chose de grand, et qui ne vaudra pas moins que ce que les premiers y ont fait. Je dirois plus, mais j'offenserois votre modestie, qui est si grande que si vous pensiez mieux faire qu'eux, vous retrancheriez quelque chose du vôtre, pour le respect et la révérence que vous leur portez. La philosophie a beaucoup de bonnes choses, mais cette-ci entre autres, que ceux qui la vont trouver, tandis qu'ils sont en chemin peuvent avoir avantage l'un sur l'autre : comme ils sont arrivés, tout est égal; il n'y a plus moyen de passer outre, il se faut arrêter. Le soleil n'ajoute rien à sa grandeur; la lune demeure toujours en un état; les mers ne croissent point; le monde va toujours d'une sorte. Les choses qui ont la grandeur qu'elles doivent avoir ne se haussent point davantage.

II. Qu'il soit des hommes sages plus que du sable² s'il est possible, ils seront tous égaux. Chacun aura bien quelque grâce particulière : l'un sera plus gracieux, l'autre plus vif, l'autre parlera plus promptement, l'autre dira mieux; mais en ce de quoi principalement il est question, qui est la félicité de l'homme, ils sont tous aussi grands l'un que l'autre. Je ne sais pas si votre montagne de Sicile

1. *Aut Etna tibi salivam movet*, dit le latin.

2. C'est-à-dire : plus nombreux que les grains de sable.

peut choir, ni si le feu par sa continuation lui mangera cette pointe qui la fait voir de si loin à ceux qui sont sur la mer; mais je sais bien qu'il n'y a ni feu ni chute qui puissent abaisser la vertu. Sa majesté ne court point fortune comme les autres, rien ne l'avance ni recule : sa grandeur est fixe et ferme, comme celle des choses célestes. Faisons ce que nous pourrons pour y monter : nous en sommes déjà bien avant; toutefois point trop, si nous voulons dire la vérité; car ce n'est pas être bon, qu'être meilleur que les plus méchants hommes du monde. Un homme qui ne juge du jour que par soupçon, et à qui le soleil n'éclaire qu'entre des nuages, n'a pas grand sujet de dire bien de ses yeux. Il est échappé d'être aveugle, mais il ne voit pas encore bien. Quand notre esprit, tiré des ténèbres où il est enveloppé, verra le jour non au travers d'un châssis, ou d'une vitre, mais à la campagne et en lieu tout découvert, et que remis en cet air qui lui est naturel, il aura repris la place qu'il avoit devant que de venir au monde, il aura alors de quoi se réjouir à bon escient. Son origine l'appelle en haut : il n'a que faire d'être délié de ce corps pour y aller. Il y sera, pourvu qu'il dépouille ses vices, et que pur et léger il se dérobe aux choses de la terre et s'élève à la contemplation de celles du ciel. C'est à quoi nous devons travailler, Lucilius; c'est à quoi nous avons besoin de bander toute notre force.

III. Je veux que peu de gens le sachent et que personne n'en voie rien : il ne m'en chaut. La gloire est l'ombre de la vertu : maugré que nous en ayons, elle nous accompagnera. Mais comme l'ombre tantôt marche devant nous, et tantôt derrière, la gloire en fait de même; et plus elle demeure à nous venir trouver, il est certain qu'elle en est plus grande et plus claire, parce que l'envie ne la traverse plus. Combien de temps pensez-vous qu'on a tenu que

Démocrite fût hors du sens? Combien a fait de merveilles Socrate devant qu'on ait parlé de lui? Et quant à Caton, on l'ignora tellement dans Rome, qu'il y reçut une infinité d'affronts, et jamais il n'y fut connu pour juste, sinon qu'après qu'il fut perdu. L'injustice qu'on fit à Rutilius donna réputation à sa prud'homie : en la pressant¹ on la fit luire; mais aussi, comme en remercia-t-il son malheur, et comme fit-il cas de son bannissement (je parle de ceux que la fortune a fait venir au monde en les en chassant)! Combien ont eu les siècles passés de grands et suffisants personnages, qui n'ont été reconnus qu'après qu'ils n'ont plus été! Combien avons-nous aujourd'hui de noms illustres que la fortune n'a point mis entre les mains du peuple, mais qu'elle-même est allé² querir sous terre, pour les mettre au jour et les publier! Vous voyez comme on fait cas d'Épicure, et comme non-seulement les doctes, mais jusques aux plus ignorants l'ont en admiration. Il étoit d'auprès d'Athènes, et cependant on ne l'y connoissoit point; de là vient qu'ayant survécu longtemps Métrodorus, en une sienne lettre où il parle fort honorablement de l'amitié qu'ils s'étoient portée il ajoute vers la fin que parmi tant de contentements qu'ils avoient eus ensemble, un des principaux avoit été le peu de bruit³ qu'ils avoient en la Grèce, qui non-seulement ne les avoit point connus, mais qui presque ne les avoit pas ouï nommer. Ne faut-il donc pas avouer qu'on l'a trouvé quand il n'étoit plus, et que sa doctrine, pour le montrer aux siècles suivants, l'a tiré des ténèbres où le sien l'avoit enseveli? Métrodorus même, en l'une de ses lettres, confesse qu'Épicure et lui ne furent pas bien connus; mais

1. C'est-à-dire : en l'opprimant. Il y a en latin : *dum violatur, effulsit*.

2. *Allé querir*, sans accord du participe, dans toutes les éditions.

3. *Bruit*, réputation.

qu'indubitablement il se promet qu'ils auront de la gloire, eux et tous ceux qui se rangeroient à leur opinion. La vertu n'est jamais cachée; et si elle l'est, c'est plutôt notre dommage que le sien. Quand la malice la met au tombeau, ce n'est que pour un temps : il vient à la fin un jour qui l'en fait sortir. Un homme qui ne pense point au delà de son siècle, n'est pas né pour beaucoup de gens : il y a encore tant d'années et tant de peuples à venir après nous. C'est là-dessus qu'il faut jeter les yeux; quand l'envie feroit taire tous ceux qui sont au monde avec nous, il en viendra d'autres qui sans faveur et sans haine rendront témoignage à la vérité. La gloire qui vient de la vertu ne périt point. Je sais bien que ce qu'on dira de nous ne nous servira de rien, mais si est-ce plaisir de penser que tous insensibles comme nous serons, la postérité fera cas de nous, et tiendra nos ouvrages entre ses mains. Au monde et hors du monde, la vertu reconnoît ceux qui la suivent, pourvu qu'ils le fassent de bonne foi; qu'ils ne se parent, ni fardent, mais que surpris à l'improviste ils soient trouvés tout de même que quand ils sont avertis qu'on les va voir. La simulation ne sert de rien : il n'y a guère de gens qui ne connoissent un visage où l'on a mis le blanc et le rouge. Prenez la vérité de quelque côté que vous voudrez : c'est toujours une même chose. Les déguisements n'ont rien de solide : la mensonge n'est jamais bien épaisse. Vous n'en sauriez approcher si peu que vous n'y voyiez le jour à travers.

ÉPÎTRE LXXX.

ARGUMENT. — I. Que l'esprit à l'exemple du corps se peut fortifier par l'exercice des vertus. — II. Chacun est maître de sa liberté, sans être contraint de l'acheter. — III. Le pauvre est plus heureux que le riche.

Je suis à moi pour tout aujourd'hui, mais je ne m'en sais pas tant de gré, que je n'en reconnoisse avoir la principale obligation à une partie qui s'est faite à la balefine¹, où sont tous courus ceux de qui je pouvois être importuné. Personne ne me vient troubler : je médite à mon aise, et d'autant plus sûrement que je n'ai point peur d'être rompu². Je n'oy point craquer la porte de ma chambre; je ne vois point lever le coin de la tapisserie³. Cette solitude m'est bien propre pour me donner plus de moyen de penser à moi. Comme de fait, j'en ai besoin, n'ayant point de guide, et me trouvant bien souvent en des lieux où je ne vois point de pas que ceux que je fais. Ce n'est pas que je ne suive ceux qui sont passés devant moi, mais ce n'est pas si religieusement que je ne me donne congé d'ajouter, changer et retrancher, où je pense qu'il en soit besoin. Je m'accorde à leurs opinions, mais je ne m'y attache pas. Toutefois je crois que je m'étois trop avancé⁴ de me promettre que je pusse demeurer tout

1. Le latin porte : *sphæromachiam*. L'édition de 1659 a traduit ce mot par *jeu de paume*; dans celle de 1645, *bale (balle) fine* est écrit en deux mots.

2. Dans l'édition de 1645 : *interrompu*.

3. Il y a dans le latin : *non allevabitur velum*.

4. Dans l'édition de 1645 : « que je m'estimois trop avancé. »

aujourd'hui sans bruit, et sans personne qui me troublât ; car voici que j'oy une grande huée vers la place où ils jouent, qui ne me met pas hors de moi, mais attire ma méditation à eux, et me fait penser à l'imprudence des hommes, de prendre tant de peine pour les exercices du corps et se soucier si peu de l'instruction de l'esprit. Je me représente combien il y a d'hommes à voir un jeu qui n'est qu'une folie, et d'où même ils ne sont pas assurés de revenir sans quelque coup ; et cependant il n'y a point de déserts si solitaires que les lieux où l'on tient l'école de la vertu. Je considère davantage quelle foiblesse d'esprit il y a le plus souvent en ces grands corps, de qui nous regardons les bras et les épaules avec admiration.

I. Mais ce que je médite le plus, c'est que, si par exercice le corps se réduit à cette patience de souffrir des coups de poing et de pied, non d'un homme seul ; mais de tous ceux qui le peuvent frapper, et saignant de tous côtés, passer tout le jour à l'ardeur du soleil et sur des sablons qui brûlent quand on marche dessus, pourquoi prenant la même peine à nous fortifier l'esprit, ne le pourrions-nous rendre si vigoureux et si ferme que, sans désordre ni au visage ni en l'âme, il recevrait tous les coups de la fortune, et s'il tomboit d'aventure, en feroit si peu de compte qu'il sembleroit que ces chutes ne fussent qu'autant de leçons pour lui apprendre à se relever. Il faut beaucoup de choses au corps, pour le faire bien porter. Quant à l'esprit, il croît de soi-même : il se fournit sa nourriture, et pour s'exercer n'a besoin d'être avec autre qu'avec soi. Il faut que le corps mange, qu'il boive, qu'il se frotte d'huile ; et au partir de là qu'il travaille continuellement ; mais sans train et sans équipage extraordinaire, vous êtes incontinent rendu capable de la vertu. Vous avez avec vous tout ce qu'il vous faut, pour

vous faire homme de bien. Que vous y faut-il ? le vouloir être.

II. Or que sauriez-vous mieux vouloir pour vous que de vous dépêtrer de cette servitude odieuse à tout le monde et que les esclaves plus chétifs, et ceux mêmes qui sont nés parmi cette misère, tâchent par tous les moyens de secouer ? Pour amasser le prix de leur affranchement¹, ils se laissent mourir de faim : vous qui pensez être nés libres, qu'est-ce que vous ne devez point faire pour la liberté ? A quoi² regardez-vous votre buffet ? Il ne vous faut point d'argent : ce n'est qu'une chimère que ce nom de liberté qu'on met dans les contrats ; ceux qui l'achètent ne l'ont point, et ceux qui la vendent, encore moins. Demandez-la-vous à vous-même ; il n'y a que vous qui la vous puisse donner. La première chose qu'il faut faire est de perdre la crainte de la mort : c'est elle qui nous met le premier joug. La pauvreté vient après : il faut quitter les mauvaises impressions qu'on vous en a données.

III. Après, voulez-vous connoître le peu de sujet qu'il y a de la craindre, faites comparaison du visage d'un riche et d'un pauvre, vous trouverez que le pauvre rit plus souvent et plus fidèlement³. Il n'a point de sollicitudes au fond de l'estomac ; si quelque chose le trouble quelquefois, c'est un nuage qui n'est pas sitôt conçu que dissipé. Les joies de ceux-ci que vous estimez heureux ne sont que déguisements : ce sont tristesses de qui l'apostume⁴ est crevé. Vous les voyez rire bien souvent qu'ils voudroient bien pleurer, s'ils osoient ; mais, quelque ver qui les ronge par dedans, il faut qu'ils fassent bonne mine. Je ne leur trouve point de compa-

1. Affranchissement. (*Édition de 1645.*) — 2. *A quoi*, pourquoi.

3. C'est-à-dire : de meilleur cœur ; en latin *fideliùs*.

4. *Apostume*, abcès.

raison plus propre que de ceux-ci qui jouent sur les échafauds¹. Cettui-là que vous voyez qui porte ainsi le nez au vent, et dit :

*En impero, etc.*²,

c'est un valet qui a un quart d'écu par mois, et sa vie³; celui qui fait le fendant⁴, et dit :

Demeure, Ménélas, ou tu perdras la vie,

c'est un autre bêtête, qui gagne sa vie à la journée, et couche sur de la paille en quelque galetas. Dites-en de même de tous ceux-ci que vous voyez se promener en housse ou en carrosse. Leurs félicités sont masquées : ôtez-leur ce qui les couvre; vous trouverez que ce n'est pas ce que vous pensez. Si vous achetez un cheval, vous le faites desseller; si vous marchandez un esclave, vous lui faites mettre bas jusqu'à la chemise; et s'il est question de juger du mérite d'un homme, vous ne le considérez point hors du fourreau. Ceux qui vendent font ce qu'ils peuvent pour cacher le défaut de leurs marchandises; de là vient que les choses trop parées sont ordinairement suspectes. Si l'esclave que vous achetez avoit un bras en écharpe ou une jambe bandée, ne voudriez-vous pas voir ce que ce seroit? Voyez-vous ce roi de Scythie ou de Sarmatie de qui vous admirez la tête si bien parée?

1. *Sur les échafauds*, sur la scène.

2. Voici les vers cités par Sénèque et que Malherbe n'a pas traduits :

En impero Argis! Regna mihi liquit Pelops,
Qua Ponto ab Helles atque ab Ionio mari
Urgetur Isthmos.

Ces vers, et probablement aussi la citation suivante, sont tirés de la tragédie d'*Atrée* par Attius.

3. *Sa vie*, sa nourriture. — 4. *Fendant*, matamore.

Si vous le voulez bien connoître, dites-lui qu'il ôte son diadème : c'est là-dessous qu'est le mal. Mais qu'ai-je affaire de parler des autres ? Si vous voulez vous examiner, mettez votre argent à part, votre maison, vos états. Regardez-vous en l'intérieur. Mais vous ne prenez pas tant de peine, vous en croyez à ce que les autres vous en disent.

ÉPÎTRE LXXXI.

ARGUMENT. — I. Qu'il ne faut pas cesser de bienfaire à cause des ingrats. — II. Comme il faut compenser une injure avec un plaisir. — III. Le sage est seul capable de reconnoître un bienfait.

I. Vous vous plaignez d'avoir rencontré un ingrat ; si c'est le premier, vous êtes ou bien diligent, ou bien fortuné. Il est vrai qu'en cet endroit tout ce que la diligence vous peut faire, c'est de vous rendre malicieux ; car c'est un inconvénient que vous ne pouvez éviter qu'en renonçant de faire jamais plaisir à personne. Ainsi de peur que les bienfaits ne se perdent chez un autre, vous les laisserez perdre chez vous. Le danger de n'être point remercié ne vaut pas la vilenie de ne donner point. Pour une fois que vous n'avez point bien recueilli, vous ne laissez pas de semer. Il vient à la fin une bonne année qui récompense les mauvaises. Le contentement de la reconnaissance en un homme vaut bien le hasard d'y trouver de l'ingratitude. En matière de bienfaits, il n'y a si bon archer qui ne faille quelquefois le blanc. Mais il n'importe combien mettre de coups dehors, pourvu qu'on en mette un dedans. On se rembarque après un naufrage. Pour un qui fait

cession¹, un usurier ne laisse pas de prêter. Il ne faudroit plus parler de rien faire, s'il falloit quitter les choses aussitôt qu'elles ne succèdent pas. Je trouve au contraire que cette mauvaise rencontre vous doit faire opiniâtrer à donner. Les choses qui ont de l'incertitude en leur événement, pour réussir à la fin doivent être tentées beaucoup de fois. Mais ce sont choses dont j'ai fait des traités particuliers, où je pense en avoir assez discoursu.

II. Ce sera bien le plus expédient d'éclaircir une question que je ne trouve point avoir été jamais bien décidée, si recevant quelque offense d'un qui autrefois m'avoit fait plaisir, je suis quitte de l'obligation que je lui avois. Ajoutez-y, si vous voulez, qu'il m'ait plus fait de mal qu'il ne m'avoit fait de bien auparavant. Si vous prenez un juge rigoureux, il vous dira qu'il faut compenser, et que si l'offense est de quelque chose plus grande que le plaisir, pour l'amour de la courtoisie vous devez oublier ce qu'il y a de mal plus que de bien. L'offense est la plus grande, il est vrai, mais le plaisir a été le premier : cette considération vaut bien quelque chose. Or à cette heure, de dire qu'il faut prendre garde comme il vous a fait plaisir volontairement, ou combien il a eu de regret de vous offenser², ce sont choses trop claires pour vous en avertir, parce que chacun sait bien qu'autant aux bienfaits comme aux offenses, il faut prendre garde à l'affection ; car il en est qui voudront bien ne faire point de plaisir, mais ils ont honte, ou bien ils sont las d'être importunés, ou ils ont quelque dessein de recevoir plus qu'ils ne donnent. Les choses sont dues, comme elles sont baillées. La volonté se considère plus que le présent. Mais

1. C'est-à-dire : pour un débiteur qui, ne pouvant payer, fait cession de ses biens.

2. Dans l'édition de 1645 : « comme il vous a fait plaisir, si volontairement, ou combien il a eu de regret, etc. »

posons le cas qu'il n'y ait moyen de juger de l'intention : ce qu'il a fait pour vous est plaisir, ce qu'il a fait contre vous est injure. Un homme de bien, pour se tromper soi-même, fait un compte faux : il met au bienfait plus qu'il n'y a, et moins à l'injure. Un autre juge plus gracieux, comme je serois, dira que vous devez oublier l'injure et vous souvenir du bienfait. Certainement la justice veut qu'on rende à chacun ce qui est sien : le gré¹ au bienfait, et la revanche à l'injure, ou la mauvaise grâce pour le moins. Mais cela s'entend quand vous avez reçu le bienfait de l'un, et l'injure de l'autre ; car puisque recevant injure d'une personne qui ne vous avoit jamais fait plaisir, vous ferez bien de lui pardonner, si celui qui vous offense vous avoit autrefois fait plaisir, il est certain qu'il mérite quelque chose plus que le pardon. Je ne mets point l'obliger et l'offenser tout en un rang : j'estime un bienfait plus qu'une injure. Tout le monde ne sait pas reconnoître un bienfait. Un étourdi se pourra bien revancher, et surtout à la nouveauté qu'on lui aura fait plaisir². Mais pource qu'il ne sait pas le prix des choses, il ne peut pas aussi juger la grandeur de son obligation. C'est pourquoi, quelque bonne volonté qu'il ait, ou il ne rendra pas autant qu'il doit, ou bien il ne le rendra ni au temps ni au lieu qu'il le doit, et peut-être le jettera dédaigneusement, au lieu de le rapporter.

III. Le sage qui sait taxer les choses ce qu'elles valent, y procédera d'autre façon. Il considérera combien le plaisir est grand, qui est celui qui le lui a fait, quand, où, et comment. Et pour ce nous disons qu'il n'y a personne que le sage, capable de la reconnaissance d'un plaisir, ni aussi capable de le faire que lui. Ce lui est un contente-

1. *Le gré, la gratitude.*

2. *A la nouveauté, etc., c'est-à-dire : quand le bienfait sera récent.*

ment de donner, comme aux autres de prendre. Je sais que quelqu'un mettra cette opinion au nombre de celles que les Grecs appellent paradoxes, et dira que puisque personne ne sait reconnoître un plaisir que le sage, par la même raison personne ne pourra ni rendre une somme prêtée ni payer une chose achetée que lui. Ne pensez pas que ceci soit une doctrine particulière aux Stoïques. Épicure en dit de même : au moins est-il bien certain que Métrodore dit qu'il n'y a que le sage qui puisse reconnoître un bienfait. Et puis il fait lui-même de l'étonné, quand il nous oit dire qu'il n'y a que le sage capable d'amour et d'amitié. Or, comme si la reconnaissance d'un bienfait n'étoit pas un acte d'amour et d'amitié et commun encore à plus de gens que n'est la vraie amitié, il s'émerveille tout de même quand nous disons que la foi ne se trouve qu'en l'homme sage ; comme si lui-même ne le disoit pas aussi bien que nous. Trouvez-vous que la foi puisse loger chez un ingrat ? Ils feront donc bien de ne publier point, comme ils font, que nous nous vantons de choses qui sont au delà de toute créance, et d'apprendre que le vulgaire peut bien avoir les ombres et les simulacres de la vertu, mais que la vertu même ne se trouve en autre part que chez le sage. Autre que le sage ne sait se revancher d'un bienfait. Les autres le savent aucunement : mais ils font assez, quand ils se revanchent comme ils peuvent, et qu'ils montrent qu'ils ont plutôt faute de science que de volonté. C'est chose de quoi on ne sauroit faire leçon, que de vouloir : cela ne s'apprend point. Le sage en soi-même fera comparaison de toutes choses ; car le lieu, le temps et les occasions font bien souvent différer ce qui semble être semblable. Vous pourrez prêter cinquante écus à un homme si à propos, que vous l'obligerez plus que si une autre fois vous lui donniez tout votre bien. Secourir, c'est autre chose que donner. Une libéra-

lité qui accommode un homme ne l'oblige pas comme une qui lui sauve la vie. Un présent sera quelquefois petit, que la conséquence en sera grande. Or quelle différence pensez-vous qu'il y a si un homme a pris ce qu'il vous a prêté dans son buffet, ou s'il l'est allé querir dans la bourse d'un ami? Mais sans retourner à des choses que nous avons assez épluchées, concluons qu'un homme de bien, quand il sera question de faire comparaison d'un bienfait et d'une injure, jugera ce qu'il estimera plus équitable; mais s'il y a de la doute, il penchera du côté du bienfait. Or en telles choses la considération de la personne est quelquefois de grande importance. Vous m'avez fait plaisir en la personne de mon valet, et m'avez fait injure en celle de mon père. Vous avez sauvé la vie à mon fils, mais vous m'avez fait perdre mon père. Il balance de cette façon toutes les autres choses; et où l'intérêt sera petit, il le dissimulera; où il sera grand, il le quittera¹, s'il le peut faire en bonne conscience, c'est-à-dire si l'injure ne touche à autre qu'à lui. Somme toute, il ne sera point difficile au change : s'il y a perte, il la prendra sur lui. Il s'efforcera de rendre le bien pour le mal; et quoi que la passion lui persuade, il prendra ce parti plutôt que nul autre. C'est un abus d'être plus joyeux en recevant un bienfait, qu'en le rendant. Comme le payer est plus agréable que l'emprunter, par la même raison nous devons être plus aises de rendre une courtoisie que de la recevoir. Les ingrats, entre beaucoup de fausses opinions, ont encore cette-ci, que quand ils payent un créancier, ils lui baillent toujours quelque chose outre la somme principale. Et cependant ils seroient marris qu'un plaisir qu'ils ont reçu portât profit à celui qui le leur a fait. Il y échet aussi bien de l'intérêt

1. Voyez p. 297, note 1.

comme en une somme d'argent prêté. Plus on est longtemps devant que s'en revancher, et plus il faut que la revanche soit grande. C'est ingratitude que rendre un bienfait sans usure; tellement que quand nous faisons nos comptes de recette et de mise¹, nous y devons avoir égard. On ne sauroit trop montrer de ressentiment², quand on a reçu quelque plaisir. Il n'est pas de ceci comme de la justice, que communément on estime appartenir plus aux autres qu'à celui qui la fait. C'est un bien tout nôtre. La meilleure part du bienfait retourne vers lui-même : nous ne profitons³ jamais à personne, que nous ne nous profitons. Je ne veux pas dire que celui que nous aurons assisté nous assistera, que celui que nous aurons défendu nous défendra, parce qu'un bon exemple retourne à celui qui le donne, comme les mauvais sont ordinairement à la confusion de leurs auteurs, et peu souvent on a compassion de la misère de ceux qui en faisant injure ont montré le chemin d'en faire; mais pource que toutes les vertus ont leurs récompenses en elles-mêmes (car on ne les exerce pas pour y gagner), le salaire d'une bonne action, c'est l'avoir faite. Je reconnois un bienfait, non afin qu'un autre voyant que je rends bien, soit plus libéral à me prêter, mais pource que je suis bien aise de faire une chose très-belle et très-agréable. Je reconnois un bienfait, non pource qu'il m'importe de le reconnoître, mais pource qu'il me plaît, et qu'ainsi ne soit, s'il faut que pour m'acquitter je fasse croire que je suis un ingrat, et que je couvre ma revanche de l'apparence d'une injure, je ne ferai point difficulté de passer au travers de ma honte, pour aller où je suis ap-

1. *Mise*, voyez p. 124, note 1.

2. *Ressentiment*. Ce mot est pris en bonne part, comme nous l'avons vu souvent dans le *Traité des Bienfaits*.

3. *Profiter*, être utile.

pelé par mon honneur. Nous ne saurions, à mon avis, mieux faire paroître le zèle que nous avons à la vertu, que d'être contents de perdre la réputation de gens de bien, pour en conserver la conscience. C'est pourquoi, comme je vous ai dit, la reconnoissance que nous faisons d'un plaisir est plus à notre avantage que de celui qui le reçoit; car il ne lui arrive qu'une chose ordinaire, de retirer ce qu'il a baillé; et nous acquérons la gloire d'avoir fait un acte qui ne peut venir que d'un esprit qui est en la perfection de sa félicité; car si le vice nous rend misérables et la vertu bienheureux, et que ce soit vertu de reconnoître un bienfait, il est certain que pour une chose vulgaire que nous lui rendons, nous en remportons une inestimable, qui est la conscience d'un homme d'honneur, qui ne se trouve qu'en un esprit bienheureux, et vraiment divin, comme l'affection contraire ne loge jamais que là où il y a une extrême infortune. Tout homme qui est ingrat sera malheureux; toutefois j'aime mieux ne le faire point languir, il l'est déjà. Faisons donc ce que nous pourrons pour ne l'être point, non tant pour le bien d'autrui que pour le nôtre. Ce qu'il y a de plus léger en la malice et de plus délié, rejallit¹ contre les autres. Le plus dangereux, et par manière de dire le plus épais, nous demeure, en danger de nous suffoquer, comme Attalus le Stoïque disoit ordinairement. La malice boit la plus grande partie de son venin. Les serpents sont venimeux, mais c'est pour ceux qu'ils touchent, et non pas pour eux : le venin de la malice est au contraire; il ne déploie point bien sa force que contre ceux qui le portent. L'ingrat se gêne et se consume de soi-même : s'il a reçu du bien, pource qu'il faut qu'il le rende, il le hait et le désestime; et tout au

1. *Rejallit*, rejaillit.

rebours fait les injures beaucoup plus grandes qu'elles ne sont. Or quelle condition sauroit être plus misérable que de ceux qui perdent les bienfaits, et ne peuvent garder que les injures? La sagesse fait au contraire : elle se plaît d'embellir les plaisirs qu'elle a reçus, se les recommande et prend plaisir à les avoir continuellement devant les yeux. Les vicieux n'ont contentement qu'en ce seul instant qu'ils reçoivent le plaisir. Celui du sage est si long qu'il l'accompagne toute sa vie; car son contentement n'est pas de recevoir, mais d'avoir reçu, qui est une chose dont la continuation est sans intervalle et sans fin. S'il a reçu quelque offense, il ne s'en émeut point et l'oublie; non par négligence, mais parce qu'il a volonté de l'oublier. Il ne prend point les choses au pis. Si quelque inconvénient lui arrive, il ne cherche point à qui s'en prendre. Quand les hommes font mal, il en accuse la fortune; il ne calomnie ni les paroles, ni les mines. Si quelque chose semble avoir de l'aigreur, il l'adoucit par une bonne interprétation. Il pardonne l'offense reçue, en faveur du bienfait qui l'avoit précédée. De deux objets il donne le premier et le meilleur à sa mémoire. Il ne hait point après avoir aimé; mais quand les injures sont si grandes au-dessus des plaisirs, que sans se perdre il ne peut plus dissimuler, son affection retourne au même état qu'elle étoit quand il n'avoit reçu ni bien ni mal; car si les injures et les plaisirs ne sont point plus grands l'un que l'autre, il lui demeure toujours de l'amitié. Comme au jugement d'un criminel, quand les opinions se trouvent parties¹, celles qui sont les plus miséricordieuses ont l'avantage, ainsi quand il trouve qu'on lui a fait autant de bien que de mal, il sait bien que son obligation est quitte², mais il ne cesse pas de l'avoir au cœur,

1. Parties, partagées. — 2. C'est-à-dire : payée.

et ressemble à ceux qui ont fait banqueroute, et cependant ne laissent point de payer. Or il est impossible que nous ne soyons ingrats, tant que nous ferons cas de ces vanités qui font perdre le jugement à la plupart des hommes; car quelquefois les choses sont tellement disposées, que nous ne pouvons reconnoître un plaisir, si nous ne quittons notre pays, si nous n'exposons notre vie, si nous ne perdons nos biens, voire même si nous ne recevons quelque tache à notre honneur et ne faisons courre fortune à notre réputation. La revanche d'un plaisir n'est pas toujours si aisée comme il semble. Le mal est qu'il n'y a rien au monde que nous estimions plus qu'un plaisir, quand nous le demandons; ni moins, quand nous l'avons reçu. Voulez-vous que je vous die ce qui nous fait oublier un plaisir? l'envie d'en recevoir un autre. Nous ne pensons point à ce qu'on nous a baillé, mais à ce que nous desirons qu'on nous baille. Les richesses, les états, les grandeurs, et toutes telles choses qui ne sont précieuses que par le cas que nous en faisons, nous font égarer du chemin de la vertu. Nous ne savons pas ce que les choses valent, parce qu'au lieu d'en prendre avis de la nature, nous nous en rapportons au bruit commun. Il n'y a rien que la coutume qui nous les fasse trouver belles; car nous ne les estimons pas pource qu'elles sont desirables; mais parce qu'on les estime, nous les desirons; et après que l'erreur des particuliers a été cause de l'aveuglement général, à cette heure l'aveuglement général est cause de l'erreur des particuliers. Mais comme en cela nous suivons l'opinion commune, nous devrions aussi nous y ranger en ce qui est de n'être point ingrats. C'est une maxime tenue pour indubitable par tous les peuples de la terre, et confessée par ceux mêmes qui sont les plus barbares, que c'est chose honnête de rendre un plaisir quand nous l'avons reçu. Il n'y a ni

bon ni mauvais qui la contredise. Il s'en trouve qui louent les voluptés, et d'autres qui les blâment; qui estiment la douleur le plus grand mal qu'un homme sauroit souffrir, d'autres qui ne tiennent pas seulement que ce soit mal; qui ne reconnoissent point de plus grand bien que les richesses, et d'autres qui disent que d'elles procède la ruine du genre humain et qu'il n'est point d'homme plus riche que celui à qui la fortune ne trouve rien qui mérite de lui être donné. Les jugemens des hommes, qui en tant d'autres choses sont contraires l'un à l'autre, se conforment en cette-ci, qu'il faut reconnoître ceux de qui nous avons reçu du plaisir. Toute notre discordance est d'accord en cette opinion, et au partir de là, si quelqu'un nous a bien obligés, c'est celui que nous faisons moins de cas d'offenser; et ne sommes jamais plus ingrats que quand le plaisir qu'on nous a fait passe les moyens que nous avons de nous en revancher; car parce que nous avons honte de ne rendre point, ne pouvant être quittes d'autre façon, nous le voudrions bien être par la mort de ceux à qui nous sommes obligés. Mon ami, si je vous ai donné quelque chose, gardez-le : je ne vous le demande pas; je ne vous presse pas de me le rendre¹. Si je vous ai fait du bien, ne me procurez point de mal. Il n'y a point d'inimitié plus dangereuse que d'un qui est honteux de n'avoir pas fait ce qu'il devoit, à l'endroit de celui qui l'avoit obligé.

1. Tel est le texte de l'édition de 1639; dans celle de 1645, on lit : « Gardez-la : je ne vous la demande pas; je ne vous presse pas de me la rendre. »

ÉPÎTRE LXXXII.

ARGUMENT. — I. Il blâme l'oisiveté. — II. L'appréhension des injures de la fortune et de la mort nous suit partout, et ne peut être guérie que par l'étude de la philosophie. — III. Les choses de soi indifférentes sont rendues bonnes ou mauvaises par l'application de la vertu ou du vice. — IV. Pourquoi nous craignons la mort, et le moyen de ne la point craindre.

I. Je commence à n'être plus en peine de vous. Voulez-vous savoir qui m'en a répondu ? un pleige¹ qui ne trompe jamais personne : votre esprit que je reconnois amateur de la vertu. La meilleure partie qui soit en vous est hors de danger. La fortune vous peut faire quelque injure, mais le principal est que vous ne vous en pouvez plus faire. Continuez seulement, et vous réglez tellement en la vie que vous avez entrepris de suivre, qu'il y ait du repos, mais non de la mollesse. Pour moi, j'aimerois mieux être mal que mollement : quand je dis mal, je l'entends comme le peuple parle, c'est-à-dire, avoir de la peine et sentir des incommodités. Nous oyons ordinairement dire de quelqu'un à qui on porte envie : il vit mollement. J'aimerois autant qu'on me dît : il ne vaut rien. L'esprit ne peut croupir en l'oisiveté, qu'il n'en tire quelque fainéantise et ne perde peu à peu de sa vigueur. Il vaudroit mieux qu'il devînt du tout insensible. Et puis ces délicats appréhendent de mourir, comme si la vie qu'ils font étoit quelque autre chose qu'une mort. Il y a bien différence de se reposer, ou d'être au cercueil. Vous direz peut-être que, de quelque façon qu'on se re-

1. *Pleige*, caution.

pose, il en est toujours mieux que d'être impliqué dans le tumulte des affaires, et bricolé de leur flux et reflux perpétuel¹. Ni l'un ni l'autre ne valent rien. Un corps est aussi mort dans un lit parmi des roses, qu'à la voirie entre des carcasses. C'est proprement s'enterrer tout vif, que se retirer du monde et n'étudier point.

II. Quand nous traverserions tout ce qu'il y a de mer à l'entour de la terre, où penserions-nous aller, que nous ne fussions accompagnés des mêmes sollicitudes qui nous travaillent en notre maison? En quelle caverne si profonde nous saurions-nous mettre où nous n'eussions les mêmes appréhensions de la mort que nous avons? Quelle retraite si forte et si remparée² saurions-nous choisir, où nous ne fussions aux mêmes alarmes de la douleur? Mettons-nous où nous voudrons; nous serons toujours hommes, et par conséquent la faiblesse humaine sera toujours avec nous. Nous avons une infinité de choses à l'entour de nous qui nous regardent, et ne font qu'attendre l'occasion d'entreprendre sur nous. Si les unes faillent, les autres exécutent. Nous en avons d'autres au dedans, qui en la solitude même nous font bouillir le sang et nous empêchent le repos. Nous ne saurions nous mettre mieux à couvert qu'entre les bras de la philosophie. C'est un rempart inexpugnable, d'où toute la batterie que sauroit faire la fortune ne feroit pas tomber une pierre³. Une âme qui se résout à quitter la campagne, et ne se soucie que de se garder en ce château, peut défier l'escale⁴, la sape, la mine, la surprise et les assauts. La hauteur en est si grande, et les approches si difficiles,

1. En latin : *istis officiorum vorticibus volutari*.

2. Remparée, fortifiée.

3. *Inexpugnabilis murus, quem fortuna multis machinis lacessitum non transit*, dit Sénèque.

4. L'escalade. (*Éditions de 1645 et de 1648.*)

que tout ce qu'on y tire n'arrive pas au pied du mur¹. On s'abuse de penser que la fortune ait les mains longues : elle les a courtes, et si courtes qu'elles ne frappent que ceux qui se treuvent auprès d'elle. Pour nous en garantir, il suffit de nous en reculer. Pour nous en reculer, il ne faut autre chose que connoître nous et notre nature, savoir d'où l'esprit est venu, où il doit aller, qui est son bien ou son mal, ce qu'il doit chercher et fuir, quelle est cette raison qui lui enseignera la distinction des choses évitables ou desirables, qui domestiquera² la rage de ses convoitises, et domptera la tyrannie de ses appréhensions. Il y en a qui se sont vantés de pouvoir faire tout cela sans l'aide de la philosophie ; mais enfin quand il leur est venu quelque effort sur les bras, il a fallu qu'ils aient avoué leur présomption. Quand le bourreau leur est venu demander les mains pour les lier, quand la mort s'est approchée d'eux, toutes leurs rodomontades se sont évanouies. On leur pouvoit dire : « Eh bien, il vous étoit bien aisé de faire les braves, tant que l'ennemi ne paroissoit point. Voici cette douleur que vous disiez être si peu de chose, voici cette mort contre qui vous parliez si haut : les cordes sont prêtes, l'épée est hors du fourreau.

C'est à ce coup, Troyen, qu'il faut avoir bon cœur³. »

Le moyen de l'avoir bon, c'est de le fortifier par une méditation assidue, sans s'amuser après des paroles : l'assurance ne s'acquiert point par subtiliser. C'est pourquoi, Lucilius, je m'étonne, et me ris tout ensemble des niaiseries des Grecs, quoique je ne m'en sois pas encore du

1. Le latin dit simplement : *Insuperabili loco stat animus qui externa deseruit et arce se sua vindicat : infra illum omne telum cadit.*

2. Domestiquer, apprivoiser.

3. Virgile, *Énéide*, liv. VI, v. 261.

tout dépêtré. Voici l'argument de Zénon le Stoïque : Nulle chose mauvaise n'est glorieuse ; la mort est glorieuse ; la mort n'est donc point mauvaise. Vous avez triomphé ! je n'ai plus de peur. Après vos belles raisons, je suis prêt de bailler ma tête à couper. Mais ne voulez-vous pas dire quelque chose de plus grave, sans vous rire avec un qui s'en va mourir ? Je meure si ¹ je saurois vous dire qui a le moins de jugement, ou lui, qui par ce plaisant argument pense faire qu'il n'aura plus de peur de la mort, ou celui qui s'est mis en peine de le rechercher, comme si ç'avoit été quelque chose de bien important.

III. En voici la réponse, qu'il tire de ce que nous mettons la mort au rang des choses indifférentes : Nulle chose indifférente n'est glorieuse : la mort est glorieuse ; la mort n'est donc point indifférente. Voulez-vous voir la surprise ² ? La mort n'est point glorieuse ; mais c'est chose glorieuse que mourir valeureusement. Et quand il dit que nulle chose indifférente n'est glorieuse, je l'accorde ; mais c'est en y ajoutant qu'il n'y a point moyen d'avoir de la gloire que par les choses indifférentes. Or les choses indifférentes sont les choses qui ne sont ni bonnes ni mauvaises, comme la maladie, la douleur, la pauvreté, le bannissement et la mort. Il n'y a rien en tout cela qui de soi-même ait de la gloire, et néanmoins nous n'avons point d'autre sujet d'en acquérir que ceux-là ; car on ne loue point la pauvreté, mais celui qui, pour être pauvre ³, ne se ravale et ne se fléchit point. On ne loue point le bannissement, mais celui qui ne s'afflige point pour être banni. On ne loue point la

1. *Je meure si*, c'est-à-dire : que je meure si.

2. *Hæc interrogatio vides ubi obrepas*, dit le latin.

3. *Pour être pauvre*, parce qu'il est pauvre, quoiqu'il soit pauvre.

douleur, mais celui que la douleur n'a su faire ni crier ni parler. On ne loue point la mort, mais celui de qui l'esprit est plus tôt sorti que troublé¹. Toutes ces choses-là, qui de soi ne sont ni honnêtes ni glorieuses, sont honnêtes et glorieuses aussitôt qu'il plaît à la vertu d'y mettre la main; elles sont neutres, et n'ont point de qualité que celle que le vice ou la vertu leur donne. La mort, qui fut glorieuse et belle en Caton, fut honteuse et laide en Brutus. Je parle de ce Brutus qui, sur le point qu'on lui alloit couper la gorge, s'étant tiré à l'écart, comme pour aller à ses affaires², combien qu'il n'eût autre envie que de différer sa mort de quelque moment, comme on l'eut fait venir et qu'on lui eut dit qu'il tendit le col : « Aussi bien, dit-il, me fût-il permis de vivre, comme je le tendrai³ ! » Peu s'en fallut qu'il n'y ajoutât : « Quand bien ce seroit sous Antoine. » Oh ! que cet homme-là méritoit bien qu'on lui donnât la vie ! Or comme j'avois commencé de vous dire, pour montrer que la mort n'est de soi chose ni bonne ni mauvaise, voyez combien il y a d'honneur en celle de Caton, et d'infamie en celle de Brutus. Tout ce qui n'est point beau s'embellit par le moyen de la vertu. Nous disons qu'une chambre est claire, et cependant on n'y voit goutte quand il est nuit : cette diversité vient de la vicissitude du jour et de la nuit. Ainsi toutes ces choses indifférentes, comme les richesses, l'embonpoint, la beauté, les honneurs et les sceptres mêmes, et de l'autre côté, la mort, l'exil, l'indisposition, les douleurs, et toutes ces autres choses que nous craignons ou plus ou moins, ne se peuvent dire ni bonnes ni mauvaises que par l'application du vice ou

1. C'est-à-dire : celui de qui l'esprit est sorti avant d'être troublé.

2. *Ad exonerandum ventrem secessit*, dit le latin.

3. Il y a dans le latin : *Præbebo, ita vivam!*

de la vertu. Une barre de fer, qui n'est de soi ni froide ni chaude, dans un fourneau s'échauffe, et replongée dans l'eau se refroidit. La mort est honnête, par l'entremise de ce qui est honnête, c'est-à-dire de la vertu et d'une âme qui dédaigne tout ce que la fortune lui peut donner. Mais encore ces choses que vous appelez indifférentes ne sont pas du tout semblables; car il n'est pas indifférent de mourir ou bien ou mal, comme il est indifférent que vos cheveux soient ou bien ou mal coupés. Quoique la mort ne soit pas mauvaise, si est-ce qu'elle en a l'apparence.

IV. Nous avons tous un amour de nous-mêmes, et une volonté de nous conserver gravée en l'âme, qui nous fait frémir aussitôt : l'amour et la conservation de la vie est une affection que la nature nous a si profondément gravée en l'âme qu'il est impossible d'en imaginer la dissolution et ne trembler point. Nous ne pouvons, sans nous fâcher, être privés de tant de commodités que nous avons. Nous connoissons les lieux où nous sommes, et ne savons comme sont faits ceux où nous devons aller. Cette ignorance nous y figure des choses épouvantables; et puis les ténèbres où nous croyons que la mort nous doit mener, nous sont effroyables naturellement : tellement qu'encore que la mort soit indifférente, elle n'est pas pourtant au nombre des choses qu'il est si facile de mépriser. Il faut une longue accoutumance, pour assurer l'esprit et faire qu'il ne bondisse point quand il en approchera. Il n'est rien plus aisé que de dire qu'il faut mépriser la mort, ni rien plus malaisé que de le faire. C'est une hardiesse qui n'est pas bien commune à toutes gens : les impressions que nous en avons de longue main ont trop pris de pied. Tous les beaux esprits ont presque fait à l'envi l'un de l'autre, à qui nous la dépeindra plus hideuse, et qui en fera le plus de peur. Ils nous ont dit

que l'enfer est une prison, où la nuit est perpétuelle et de qui le portier,

Sur des os mi-mangés, etc.¹.

Mais quand on nous auroit fait toucher au doigt que tout cela ne sont que contes faits à plaisir, et que les morts n'ont rien à craindre qui leur fasse mal, nous n'en sommes pas pour cela plus en repos. Nous avons autant de peur de n'être point, que d'être en enfer : tellement qu'ayant tant de choses à combattre, ne faut-il pas avouer que c'est l'acte le plus généreux et le plus brave que l'esprit de l'homme puisse faire, que de se résoudre à partir du monde sans y avoir regret ? Or il n'y a point de moyen de lui mettre cette persuasion en la tête, qu'en lui faisant voir que la mort est indifférente, et susceptible d'une qualité bonne ou mauvaise selon qu'il sera capable d'en user ou bien ou mal. Il est impossible de croire qu'une chose soit mauvaise, et de s'en approcher de bon cœur. On n'y va jamais qu'un pas après l'autre. Or quelque belle que soit une action, il faut pour être glorieuse qu'elle soit volontaire. La vertu ne fait jamais une chose, parce qu'elle est tenue de la faire, et si ce n'est pas tout, il faut que l'esprit tout entier y soit présent, et qu'il s'y bande, sans y contredire en quelque façon que ce soit. Mais quand nous nous résolvons à souffrir un mal, ou pour en craindre un pire ou pour jouir de quelque bien qui nous semble digne que pour y parvenir on passe par cette incommodité, cela ne se fait point que notre jugement ne se divise. Nous sommes poussés d'une part, et

Vénèque a réuni ici ces deux vers de Virgile, qu'il a tirés de deux livres de l'*Énéide* (VIII, v. 297, et VI, v. 401) :

Ossa super recubans antro semesa cruento,
Æternum latrans exsanguis territat umbras.

retirés de l'autre : le désir nous propose le contentement et l'honneur, la peur nous montre les soupçons et la difficulté; de manière que nous ne savons à quel parti nous ranger. Où cette confusion est, il ne faut plus parler de gloire. La vertu va tout d'un branle et tout d'un accord à l'effet de ses résolutions, et ce qu'elle fait ne lui donne jamais d'alarme.

Ne cède point aux maux, mais te bande à l'encontre¹.

Nous ne nous y banderons jamais, tant que nous penserons qu'il y ait du mal. Il faut que cette persuasion nous sorte de l'esprit : autrement nous n'y irons point comme il y faut aller. Nous ne ferons que toucher du bout du doigt ce qu'il faut empoigner à pleine main. Les Stoïques trouvent l'argument de Zénon véritable et n'approuvent pas la réponse qu'on y fait; c'est aux dialecticiens d'en juger. Pour moi, je n'aime point toutes ces demandes artificieuses qui font confesser une chose qu'on ne croit pas, et serois d'avis que ces subtilités demeurassent en la poussière de l'école. La vérité veut des paroles plus simples, et pour la mort il en faut de plus fortes. Si je voulois m'amuser à l'éclaircissement de toutes leurs ambiguïtés, ce seroit plutôt pour persuader que pour tromper. S'il est question de parler à une armée en bataille, qui s'en va par le péril de sa vie racheter le repos de sa patrie et le salut de ses enfants, quel langage lui tiendrez-vous? Je veux que ce soient les Fabiens, qui sur leur famille seule attirent tout le péril d'une guerre générale, ou les trois cents Lacédémoniens, qui furent mis à garder le pas des Thermopyles, sans espérance ni de vaincre ni de fuir. Il faut que le lieu où ils sont soit leur sépulcre. Que leur alléguerez-vous, pour les résoudre d'empêcher de leurs

1. Virgile, *Énéide*, liv. VI, v. 95 et 96.

corps la chute de leurs républiques, et perdre plutôt leurs vies que leurs places? Vous leur direz : qu'une chose mauvaise n'est point glorieuse, que la mort est glorieuse et que par conséquent la mort n'est point mauvaise. O la belle harangue et bien persuasive! Qui est le poltron que de si belles raisons ne fissent jeter la tête baissée dans les ennemis et mourir l'épée à la main? Mais que je trouve bien le langage de Léonidas d'une autre grâce! « Dînons, compagnons, comme gens qui souperont en l'autre monde. » Ils ne mâchèrent point moins ce qu'ils avoient en la bouche; les morceaux ne leur demeurèrent point au gosier ni ne leur tombèrent point des mains. Ils dînèrent courageusement et soupèrent de même. Et ce capitaine romain qui envoyoit ses soldats saisir un passage au travers de l'armée des ennemis, que leur dit-il? « Il est nécessaire d'aller là, compagnons; mais il n'est pas nécessaire d'en revenir. » Vous voyez comme les commandements de la vertu sont simples et impérieux. Mais montrez-moi un homme à qui toutes ces subtilités aient jamais fait faire un pas vers le péril. Elles rompent le cœur tout au contraire et le resserrent aux occasions importantes, où, plus qu'en autre part, il auroit besoin de s'élargir. Il n'est pas question d'ôter la peur à trois cents soldats; il faut assurer tout ce qu'il y a d'hommes au monde. Comme leur ferez-vous croire qu'il n'y a point de mal en la mort? Comme leur ôterez-vous des opinions qui depuis tant de siècles leur sont venues de père en fils et qu'avec le lait ils ont sucées aux tetins de leurs nourrices¹? Quel remède leur baillerez-vous? de quelles raisons fortifierez-vous la foiblesse humaine? Comme leur inspirerez-vous une ardeur qui les emporte si furieusement

1. Il y a en latin : *Quomodo opiniones totius ævi, quibus protinus infantia imbuitur, evinces?*

aux périls, qu'il ne se trouve rien d'assez fort pour les arrêter? De quelles inventions et de quelle bien-disance¹ combattrez-vous tous les peuples de la terre qui d'un consentement universel croient le contraire de ce que vous leur voulez persuader? Vous m'allez chercher des surprises, et d'une interrogation à l'autre, me pensez tout doucement faire entrer dans le filet. Les monstres ne se tuent point avec des chènevottes². Ce grand serpent que les Romains trouvèrent en Afrique, et qui leur fit plus peur que l'armée des ennemis, ne put jamais être blessé ni de flèches ni de frondes; et pource que cette grande masse, de qui la peau n'étoit pas moins solide que le corps en étoit vaste, renvoyoit tout ce qu'on lui jetoit, il fallut avoir des meules de moulin pour l'assommer. Et vous pensez avec une parole faire peur à la mort! Vous attaquez un lion avec une alène. Ce que vous dites a pointe³; les épis de blé en ont aussi; mais toutes pointes ne percent pas: il en est de si déliées qu'il est impossible de s'en servir.

ÉPÎTRE LXXXIII.

ARGUMENT. — I. Il ne faut rien faire en secret qu'on ne voulût faire à la vue de tout le monde. — II. Penser aux actions passées. — III. Qu'on peut fier un secret aux ivrognes. — IV. Contre l'ivresse.

I. Vous voulez savoir ce que je fais tous les jours, et desirez que je vous rende compte comme je les passe depuis le matin jusques au soir. Vous avez bonne opinion

1. *Bien-disance*, faconde.

2. *Magnis telis magna portenta feriuntur*, dit Sénèque.

3. Le texte porte : *Acuta sunt quæ dicis*.

de moi, qui pensez que je ne sais rien que je ne veuille bien que vous sachiez. Et certainement il seroit bon de vivre, comme si nous avions toujours un témoin auprès de nous; et pour nous obliger même à ne rien penser qui ne fût bien honnête, nous imaginer que nous avons un verre devant l'estomac, et que les yeux peuvent pénétrer jusques à ce que nous pensons de plus secret. Et de fait, n'en est-il pas qui y pénètrent? Que nous sert de nous cacher des hommes, puisqu'il n'est rien qui ne soit découvert à Dieu? Il se voit au fond de nos âmes, et quelquefois se trouve présent à nos cogitations : je dis quelquefois, parce qu'il n'y est pas toujours. Je ferai donc ce que vous me commandez : je vous écrirai fort volontiers toutes mes actions et l'ordre dont j'y procède. Je veux pour cet effet y prendre garde à l'avenir, et, ce qui est le principal, je ferai tous les soirs revue comme j'aurai passé le jour.

II. Ce qui nous gêne, c'est que nous ne regardons jamais derrière nous : il ne nous chaut du passé. Nous pensons à ce que nous devons faire, et bien souvent encore le faisons-nous sans y penser; mais quand nous avons fait quelque chose, elle est aussitôt hors de notre mémoire que de nos mains. Et toutefois les délibérations de l'avenir ne se peuvent résoudre, sans la considération du passé. Je n'ai point été rompu¹ de tout aujourd'hui. J'ai toujours été ou sur le lit ou sur le livre. Je me suis exercé le corps, mais fort peu; car j'ai cette obligation à ma vieillesse que j'en suis quitte à bon marché. Les robustes même finissent quand ils sont las, et je le suis aussitôt que je me suis remué. Demandez-vous qui sont les compagnons de mes exercices? Il ne m'en faut point d'autre qu'Éarinus. Vous savez que son humeur est fort douce et fort amiable; mais il se va changer. Je suis après d'en

1. *Rompu*, interrompu.

trouver quelqu'un qui ne soit pas si fort. Il dit que nous avons lui et moi une même crise, parce que les dents lui tombent, et à moi aussi. Il va déjà bien vite pour moi, et devant qu'il soit bien peu de jours, je me doute que je ne le pourrai plus atteindre. Vous voyez ce que sert une chose continuée. Quand de deux hommes l'un vient et l'autre va, ils se trouvent en peu de temps bien éloignés. Il monte, et je descends. Vous savez que l'un est bien plus tôt fait que l'autre. Toutefois je me suis mécompté; car en l'âge où je suis, on tombe plutôt qu'on ne descend. Si vous voulez savoir comme nous sommes demeurés aujourd'hui de notre combat, il nous est arrivé une chose qui n'est pas bien ordinaire entre des coureurs : nous avons été justement au but l'un quand et l'autre. Après m'être ainsi lassé, car je puis mieux dire lassé qu'exercé, je me suis mis dans de l'eau froide; j'appelle ainsi de l'eau qui n'est qu'un peu chaude. Il a été un temps que je faisais profession d'être grand baigneur, et que tous les ans le premier jour de janvier, comme pour la cérémonie du jour je lisois, écrivois et disois quelque chose de particulier, je ne faillis point aussi de me jeter dans le canal de l'eau pucelle¹. Depuis, je la trouvai trop froide, et me contentai de l'eau du Tibre, et enfin je suis réduit à celle de la cuve; encore pour gaillard que je sois, je la fais tiédir au soleil, si bien que pour peu que j'y ajoutasse, je penserois être dans des étuves. Au partir de là, je mange du pain sec; et de cette façon il ne me faut ni table pour dîner, ni eau pour laver les mains. Quand j'ai dîné, je dors

1. Malherbe traduit ainsi le latin *Virgo*, nom d'un aqueduc de Rome, qu'on appelait aussi *Aqua virgo*. Voici, pour tout ce morceau, le texte de Sénèque : *Ille tantus psychrolutes, qui kalendariis januariis Euripum salutabam, qui, anno novo, quemadmodum legere, scribere, dicere aliquid, sic auspicabar in Virginem desilire; primum ad Tiberim transtuli castra, deinde ad hoc solium quod.... sol temperat.*

fort peu. Vous savez comme j'en use : mon¹ dormir n'est ni long ni bien ferme. Il me suffit que je fais trêve de veiller. Je sais bien quelquefois que j'ai dormi, et quelquefois je m'en doute. Là-dessus le bruit du Cirque me vient aux oreilles, et lors il n'y a plus d'ordre de dormir : il faut que je me réveille ; mais tant s'en faut que cela me divertisse¹, qu'il ne me trouble pas seulement. Je suis fort patient à telles tempêtes. Ces confusions de voix ne me sont non plus que le murmure des vagues, ou que le sifflement d'une forêt quand le vent donne au haut des arbres, ou que quelque autre bruit semblable de choses qui n'ont point d'entendement. Je vous veux à cette heure dire à quoi je me suis appliqué : j'ai continué de rêver sur un ébahissement où je me mis hier. Qu'ont voulu dire tant de grands esprits qui en des choses d'importance ont employé des raisons si légères et si perplexes, qu'encore qu'elles soient véritables, elles ont apparence de mensonge ?

III. Zénon, ce grand personnage, qui le premier a fondé cette secte, brave et religieuse plus que nulle autre, pour nous dégoûter de l'ivrognerie allègue qu'un homme de bien ne s'enivre point et le prouve de cette façon. Personne ne commet son secret à un homme ivre : or on commet son secret à un homme de bien : un homme de bien ne sera donc jamais ivre. Voyez comme avec une réponse toute telle que son argument il y a moyen de se moquer de lui ; car d'une infinité qu'on lui pourroit faire, une suffira. Personne ne dit son secret à un qui dort : on dit son secret à un homme de bien : un homme de bien ne doit donc point dormir. Posidonius fait bien ce qu'il peut pour le défendre, mais il n'en trouve qu'un moyen, qui me semble bien foible. Il dit que ce mot d'*ivre* a deux significations. L'une, quand un homme a tant pris

1. Voyez plus haut, p. 296, note 1.

de vin qu'il en a perdu le jugement; l'autre, quand il est coutumier de s'enivrer et qu'il a cette imperfection; que Zénon ne l'entend pas de celui qui est ivre, mais de celui qui l'est ordinairement, et que c'est à cet ivre qu'on se gardera bien de dire des choses secrètes, que le vin lui peut faire publier: ce qui est faux; car il est assez clair qu'il parle de celui qui est ivre, et non de celui qui le sera. Vous m'avouerez que d'un ivre à un ivrogne il y a bien de la différence. Tel est ivre à cette heure, qui peut-être ne l'aura jamais été et qui peut-être ne le sera jamais. D'ailleurs, un ivrogne n'est pas en une ivresse perpétuelle. Et pour ce, quand il dit ivre, je le prends comme il se prend ordinairement, et surtout venant de la bouche d'un homme qui fait profession d'une diligence exacte et de ne rien dire qu'il n'ait rigoureusement examiné; joint que si Zénon l'a pris d'autre façon, il demeure toujours coupable de s'être voulu servir d'une parole équivoque, pour piper le monde: ce qui ne se doit pas faire, quand il est question de rechercher la vérité. Mais je veux que telle ait été son intention, la conséquence qu'il en tire est fausse, qu'il ne faille rien dire de secret à un homme qui est coutumier de s'enivrer. Représentez-vous à combien de soldats, qui sont gens qui ne se tiennent pas toujours dans les bornes de la sobriété, et le général de l'armée et le maître de camp et le capitaine ont commis des choses qui n'avoient pas besoin d'être publiées. Quand il fut question d'entreprendre sur la vie de C. César, je parle de celui qui s'empara de l'État quand il eut défait Pompée, Tillius Cimber en ouït parler aussi bien que C. Cassius. Cassius ne but jamais que de l'eau. Cimber, au contraire, avec ce¹ qu'il prenoit du vin démesurément, son babil étoit insupportable quand il avoit bu. Sur quoi lui-même il fit cette

1. Avec ce, voyez p. 461, note 2.

rencontre¹ : « Comme supporterois-je d'un homme², qui ne puis pas supporter le vin ? » Que chacun à cette heure se ressouvienne de ceux à qui il ne feroit pas sitôt la clef de sa cave, comme celle de son secret. Si est-ce que j'en dirai un que je me viens de ramentevoir, afin que la mémoire s'en conserve ; car il est bon d'être fourni d'exemples illustres pour toutes les actions de notre vie, afin de ne les aller pas toujours mendier aux siècles passés. L. Piso, depuis qu'une fois, pour bien boire, il fut fait gouverneur de la ville, il s'y affrianda tellement qu'il y passoit ordinairement la plus grande partie de la nuit, et presque toujours dormoit jusques à midi : c'étoit son point du jour. Cependant il se comporta fort bien en son gouvernement. Auguste même l'envoyant pour commander en la Thrace rebellée, lui donna des commissions secrètes, desquelles il s'acquitta si dignement qu'il la reconquit. Tibère s'en allant en la Campanie³, et laissant les affaires de Rome pleines de soupçon et en un état qui ne lui plaisoit point⁴, pource, à mon avis, que l'ivrognerie de Piso lui avoit bien réussi, laissa le gouvernement de la ville à Cossus, homme grave et modéré, mais qui se laissoit tellement emporter au vin, qu'une fois qu'au partir d'un festin il étoit allé au sénat, il le fallut remporter tout endormi, parce qu'il n'y eut jamais ordre⁵ de l'éveiller. Cependant Tibère lui écrivoit souvent de sa main des choses qu'il ne vouloit pas même commettre à ses secrétaires. Comme de fait il ne se trouve point qu'aucun secret d'affaire, ni publique ni privée, lui soit jamais

1. Rencontre, plaisanterie.

2. « Comme supporterois-je un homme ? » (*Édition de 1645.*)

3. Il y a ici *Campanie* dans toutes les éditions, au lieu de *Campanie*, que Malherbe emploie ordinairement : voyez p. 220 et 438.

4. *Multa in urbe et suspecta et invisâ*, dit Sénèque.

5. *Ordre*, moyen.

échappé. Laissons-les donc crier tant qu'ils voudront. qu'un esprit à qui le vin commande n'est pas maître de soi ; que le vin fait les mêmes tumultes au cerveau qu'il fait en sa nouveauté dans les tonneaux ; que son abondance fait sortir les secrets du cœur, comme les viandes de l'estomac. Je veux que tout cela soit véritable : mais il est véritable aussi qu'ayant à délibérer des choses de conséquence, si nous avons des amis qui aiment à boire, nous ne laissons pas de leur en demander leur avis. Ainsi donc la raison alléguée pour la défense de Zénon, qu'on ne commet jamais un secret à gens qui sont coutumiers de s'enivrer, est aussi peu vraie que son argument. Ce seroit bien plus tôt fait de blâmer ouvertement l'ivrognerie et représenter les inconvénients qui l'accompagnent. Les appâts n'en sont point si grands, qu'il faille être parfaitement sage pour s'en garantir. Un qui n'aura qu'une passable discrétion se gardera bien d'y tomber, et si quelquefois, pour un sujet qui se présente, il se laisse emporter à la bonne chère, ce sera sans passer jusqu'à l'ivresse.

IV. Or si la quantité du vin peut troubler le sage et lui faire faire des traits d'un homme ivre, c'est une question qu'il nous faudra vider. Cependant si vous voulez prouver que l'ivresse est indigne d'un homme d'honneur, pourquoi vous amusez-vous à faire le dialecticien ? Que ne dites-vous plutôt que c'est une vilénie d'en prendre tant qu'il en faille rendre, et ne savoir pas la mesure de son estomac ; que ceux qui sont ivres font une infinité de choses dont la mémoire les fait rougir, après qu'ils ont vidé leur vin ; que l'ivresse n'est autre chose qu'une fureur volontaire ? Et de fait qu'un homme ivre soit quelques jours sans désenivrer, quelle opinion en aurez-vous sinon qu'il a perdu l'entendement ? Vous direz que c'est une fureur. Mettez en avant l'exemple d'Alexandre de Macédoine, qui entre les verres tua Clitus, le plus fidèle et le

plus affectionné serviteur qu'il eût; et puis se voulut tuer lui-même, quand le désenivrement lui eut fait connoître le vilain acte qu'il avoit commis. Si nous avons quelque imperfection, l'ivresse la met en sa montre, et nous fait perdre la honte, qui est le principal obstacle de nos mauvaises intentions; car il est certain que ce n'est point tant la volonté du bien que la honte du mal, qui nous divertit de ce qui nous est défendu. Il n'y a rien de sale au dedans, que le vin ne fasse venir dehors; il ne fait pas les vices, mais les produit. Quand un homme est ivre, s'il aime les femmes, il n'a pas la patience d'attendre qu'il soit au lit pour se contenter; mais à quelque heure et en quelque part que la concupiscence le sollicite, il lui donne congé de faire ce qu'il lui plaît. S'il a même quelque impudicité plus orde et plus brutale, il ne craint point de la publier. S'il est querelleux, sa langue et ses mains perdent la discrétion. L'insolence devient plus superbe, la cruauté plus violente, et l'envie plus malicieuse. Enfin il n'y a point de vice qui veuille garder la chambre; tout sort à la campagne¹. Ajoutez à cela, que nous ne savons où nous sommes : la langue nous bégaye, la vue nous trompe, les pieds nous chancellent, et nous semble que quelque tourbillon nous fasse tourner la maison sur la tête; puis comme le vin se prend à bouillir, nous avons des coliques qui nous déchirent les entrailles. Et toutes ces incommodités encore ne sont que passables; mais que pensez-vous que ce soit quand après que le vin est corrompu par le dormir, en la place de l'ivresse il nous demeure une crudité? Représentez-vous les inconveniens qu'a produits l'ivrognerie publique, combien de braves et belliqueuses nations elle a livrées en la main de leurs ennemis; en combien de murailles, obstinément dé-

1. Le latin dit simplement : *Omne vitium laxatur et prodit.*

fendues par plusieurs armées, elle a fait ouverture; combien d'âmes impatientes d'obéissance elle a réduites à la servitude; et combien elle a dompté d'hommes que les armes bien à peine avoient osé menacer. Tant de chemins, tant de batailles, tant d'hivers, tant de difficultés de lieux et de saisons, tant de fleuves descendant de régions inconnues, et tant de mers, laissèrent revenir ce même Alexandre de qui je viens de parler, sain et sauf en sa maison; et le seul excès de boire fut assez fort pour l'envoyer au tombeau. Quelle gloire est-ce à un homme de tenir beaucoup? Quand la palme de bien boire vous sera demeurée, quand tous vos compagnons réduits à dormir sous la table, ou à rendre leurs gorges en quelque coin, refuseront¹ de vous y faire raison, quand de toute la compagnie d'un festin il ne demeurera que vous qui seul ne soit par terre, quand vous aurez emporté cette magnifique louange, que vous tiendrez plus de vin que pas un des autres : ne faut-il pas que vous confessiez que vous ne tenez pas encore tant qu'un tonneau? D'où pensez-vous que soit venue la ruine de M. Antoine, grand personnage au reste et un bel esprit, que de l'ivrognerie et de l'amour de Cléopâtre, qui n'avoit pas moins de force que le vin? car fut-ce autre chose que l'ivrognerie qui changea ses mœurs aux dissolutions étrangères, qui lui fit prendre les armes contre sa patrie, qui fortifia ses ennemis à son préjudice et rendit sa cruauté si démesurée qu'au milieu de son repas, où il étoit servi d'une magnificence royale, il se faisoit apporter les têtes et les mains des principaux de Rome, pour les reconnoître, comme s'il eût voulu boire du sang, après être enivré de vin? Son ivrognerie seule étoit insupportable. Vous pouvez juger comme le devoit être ce qu'il faisoit, quand le vin

1. Toutes les éditions donnent *refuseroient*, au lieu de *refuseront*.

l'avoit surmonté. Vous ne voyez guère de gens aimer à boire, qui ne soient aussi cruels. Les esprits les plus nets se brouillent de boire trop, et gâtent leur bonne disposition. Il leur en prend comme aux yeux, que les longues maladies, pour les avoir tenus longtemps à l'ombre, ont tellement débilités, qu'ils ne peuvent supporter de voir luire le soleil; car étant ordinairement hors de soi par le moyen de l'ivresse, ils s'accoutument à des vices qu'ils ne peuvent quitter quand ils sont désenivrés. Dites-nous donc les bonnes raisons pourquoi le sage ne se doit point enivrer; mais baillez-nous d'autres choses que des paroles. Faites-nous voir les inconvénients qui en arrivent; prouvez que ces choses que nous appelons voluptés ne sont que supplices, quand on ne leur donne point le règlement et la mesure qui leur appartient; car si vous me voulez persuader que le sage se pourra gorger de vin tout à son aise, sans se troubler, ni rien faire des désordres que font ordinairement ceux qui sont ivres, j'aimerois autant vous ouïr dire, qu'il pourroit prendre de la poison sans mourir, du jus de pavot sans dormir, et de l'ellébore sans rejeter tout ce qu'il auroit dans le corps. Si les pieds lui chancelent, si la langue lui bégaye, quel besoin est-il de soutenir qu'il soit ivre en partie, et en partie ne le soit point?

ÉPÎTRE LXXXIV.

ARGUMENT. — I. Comme il faut profiter de la lecture. — II. Fuir la cour et les biens de fortune.

Je me fais ordinairement promener en une chaire¹, et par cette agitation prends plaisir d'exciter aucunement

1. Voyez ci-dessus, p. 375, note 2.

ma paresse. Je trouve que ma santé en est meilleure et que mes études n'en empirent point. Pour ce qui est du profit de ma santé, vous le voyez : l'affection des lettres m'a réduit à me négliger et me laisser appesantir, tellement que pour m'exercer j'ai besoin du ministère d'autrui. Quant à mes études, je vous dirai comme elles n'en sont point incommodées. Je ne laisse point de lire ; or j'estime que je n'ai rien de plus nécessaire que la lecture : premièrement, pour ne me confier trop de ma suffisance ; secondement, pour après avoir vu les inventions des autres, en faire mon jugement, et inventer aussi quelque chose de mon côté : cela donne de la nourriture à l'esprit, et, non sans étude, le rafraîchit de cette lassitude que l'étude lui peut apporter. Nous nous gâterions, si nous voulions ou toujours écrire, ou toujours lire. L'un nous importunerait et nous épuiserait de matière, l'autre nous affoiblirait l'esprit et le dissoudrait. La meilleure est de les échanger par vicissitudes, et tempérer l'un par l'autre, en sorte que l'écriture fasse un corps de cette diversité que la lecture aura recueillie. Ils disent que nous devons faire comme les mouches à miel, qui volent de côté et d'autre, pour choisir les fleurs qui leur sont propres, et à leur retour disposent par rayons tout ce qu'elles ont apporté,

*Liquentia mella*¹, etc.

Toutefois on ne demeure pas bien d'accord, si elles tirent des fleurs un certain suc, qui est miel aussitôt qu'il en est séparé, ou si par leur composition et par la propriété de leur haleine, elles convertissent ce qu'elles ont recueilli

1. Sénèque cite ici les deux vers suivants de Virgile (*Énéide*, liv. I, v. 432 et 433) :

Liquentia mella
Sûpant, et dulci distendunt nectare cellas.

en cette saveur; car il y en a quelques-uns qui tiennent qu'elles n'ont pas la dextérité de faire le miel, mais seulement de le cueillir; et qu'ainsi ne soit¹, ils disent qu'en Inde il se trouve du miel aux feuilles des cannes, soit qu'il vienne de la rosée, soit qu'il se concrète d'une humeur douce et onctueuse que les cannes mêmes produisent; et que nous avons des herbes qui ont la même vertu, mais non si apparente, et seulement connue² de ces petites bêtes que la nature a députées à faire ce métier. Les autres ont opinion qu'elles ont une adresse de confire les tendrons des fleurs et des feuilles, et par leur disposition lui faire prendre cette qualité, non sans quelque espèce de levain, qui leur aide à confondre et incorporer toutes ces diversités.

I. Mais pour ne me laisser emporter hors de mon propos, il nous faut faire comme les mouches à miel, et quand nous aurons lu beaucoup de choses, donner à chacune sa place à part, afin de les mieux conserver par cette distinction; et cela fait, avec le soin que nous y apporterons, confondre tellement toutes ces saveurs en une seule, qu'encore qu'on s'aperçoive que la matière soit d'un autre, on ne puisse nier que la façon ne soit à nous. C'est un artifice que la nature fait en nos corps, sans que nous y contribuions rien du nôtre. Tandis que nous avons la viande entière dans l'estomac, et que la chaleur ne l'a point encore altérée, ce n'est autre chose qu'un fardeau que nous portons; mais c'est notre sang et notre force, aussitôt qu'elle a cessé d'être ce qu'elle étoit. Il en faut faire de même en ce qui nourrit les esprits. Tant que nous le laisserons en sa première forme, il sera toujours à ceux

1. C'est-à-dire : et pour preuve, et pour qu'on n'en doute pas, qu'on ne dise pas qu'il n'en est point ainsi.

2. C'est évidemment là le texte de Malherbe. Nous le rétablissons par conjecture. Toutes les éditions portent : « comme (au lieu de : connues) de ces petites bêtes. »

chez qui nous l'aurons puisé; mais digérons-le et le baignons à notre entendement plutôt qu'à notre mémoire, pour nous le représenter quand nous en aurons besoin; approuvons-le à bon escient; rendons-le nôtre, et faisons que plusieurs choses n'en soient qu'une, comme beaucoup de petites sommes assemblées n'en font qu'une grande. Cachons l'aide que nous avons eue, tellement qu'on ne l'aperçoive point, et ne faisons paroître que ce qui sera du nôtre. Que si par la continuation d'imiter quelqu'un que nous admirons¹ particulièrement, nous en avons tiré quelque conformité qui se manifeste en nos ouvrages, faisons que ce soit une ressemblance de fils, et non de pourtrait. Un pourtrait est une chose morte. Et quoi donc? on ne saura pas de qui j'imiterai le langage, ni de qui je prendrai les sentences et la façon d'argumenter? Je tiens même qu'il y a si bien moyen de déguiser les choses, qu'on ne saura pas si c'est d'un grand homme que je les prends, ou de quelque autre de moindre mérite; car comme il prend quelque chose des uns ou des autres, il ne leur imprime pas sa marque, afin de les faire rapporter à cette unité². Ne voyez-vous pas de combien de voix on compose une musique? Et toutefois elles n'ont toutes ensemble qu'un son. L'une est haute, l'autre basse, l'autre moyenne; les femmes y entrent comme les hommes, on y mêle même des flûtes; et cependant de toutes ces voix qui paroissent ensemble, il n'y en a pas une qui se puisse remarquer à part. Quand je parle de la musique, j'entends de celle qui fut connue des anciens philosophes. Il ne se

1. Nous avons adopté la leçon de 1659 et 1667. Les éditions antérieures donnent, par erreur : *avouons* (*aduouons*), pour *admirons*. Il y a en latin : *quem admiratio tibi altius fixerit*.

2. Cette fin de phrase est peu intelligible dans la traduction de Malherbe; mais elle ne l'est guère plus dans le texte latin, tel qu'on le lit dans les éditions antérieures à celle de Gronov, publiée en 1649.

fait aujourd'hui combat de gladiateurs où il n'y ait plus de chantres à sonner la charge qu'il n'y avoit anciennement de spectateurs en tout le théâtre. Quand ceux qui chantent ont bordé les chemins, que les trompettes ont environné le bas du théâtre, et qu'en haut la galerie est pleine de joueurs de flûte et de toutes sortes d'instruments, de toutes ces discordances il se fait un seul accord. Je veux qu'il en soit de même de notre esprit : qu'il amasse beaucoup de science, beaucoup de préceptes et beaucoup d'exemples de tous les siècles passés ; mais que tout cela se rapporte à une seule fin.

II. Demandez-vous comme il se pourra faire ? Si nous demeurons continuellement bandés et résolus à ne rien faire que par le conseil de la raison. Elle vous dira, si vous la voulez croire : « Laissez ces vanités qui font courre le monde après elles ; laissez ces richesses qui tiennent leurs possesseurs en appréhension perpétuelle, ou pour le moins qui ne leur donnent que de la charge et de l'importunité ; laissez ces voluptés du corps et de l'esprit qui ne font qu'énerver et l'un et l'autre ; laissez l'ambition, comme une chose bouffie, vaine, venteuse, sans bornes et aussi perplexe d'être suivie que précédée, et par ce moyen gênée de deux envies qui la pressent, l'une derrière et l'autre devant : vous pouvez juger comme un homme est misérable, qui est envieux et envié. Vous voyez ces maisons des grands, où la presse de ceux qui vont à leur lever est si grande qu'il se faut quereller à la porte ; vous n'y entrez point qu'avec beaucoup d'affronts ; mais ce n'est rien au prix de ceux que vous recevez, quand vous êtes dedans. Laissez-moi tous ces escaliers, et ces perrons¹ si magnifiquement suspendus. Vous courez for-

1. Bien que les éditions de 1639, 1645 et 1648 portent *penons*, il faut lire *perrons*. En effet, le mot *penons* (*pennons*), qu'on lui donne

tune de vous y rompre le col ; prenez plutôt votre chemin vers la sagesse. C'est là que vous aurez des biens qui véritablement seront grands, et dont la possession ne vous donnera point d'alarme. Toutes ces choses mondaines qu'on estime si relevées, n'ont du tout point de hauteur qu'en les regardant¹ auprès de celles qui sont les plus viles et les plus abjectes ; et toutefois on n'y monte que par des avenues bien roides et bien difficiles. Le chemin des honneurs est plein d'épines ; mais si vous voulez monter à ce sommet d'où vous verrez toutes les grandeurs de la terre et de la fortune même au-dessous de vous, vous n'avez à passer qu'une campagne rase et le chemin le plus aisé que vous sauriez désirer. »

ÉPÎTRE LXXXV.

ARGUMENT. — I. Le sage est exempt de passion. — II. Les vices et les passions n'ont point de tempérament. — III. Il n'y a point de félicité imparfaite. — IV. La qualité, et non la grandeur, rend la vie heureuse. — V. Le sage ne craint point les dangers, mais les évite. — VI. Qu'est-ce que mal ? — VII. Les adversités ne troublent point le sage.

Au discours que je vous faisois dernièrement, qu'il suffisoit de la vertu pour rendre une félicité parfaite, j'avois eu peur de vous donner trop de besogne, et m'estimois content de vous faire voir quelque échantillon de

le sens d'étendard ou d'écusson, ne traduit pas le latin et s'accorderait difficilement avec ce qui suit : « Vous courez fortune de vous y rompre le col. » La phrase latine est : *Præteri istos gradus divitum et magno aggestu suspensa vestibula.*

1. C'est-à-dire : N'ont de hauteur que si on les regarde....

ce que les Stoïques en disent. Mais j'avois passé par-dessus ce qu'il y a de plus difficile. A cette heure-ci, comme vous desirez, je voudrois ramasser toutes leurs raisons, et tout ce qu'on a depuis inventé sur leur tradition. Il faut¹ que je vous fasse un livre plutôt qu'une lettre. Je vous proteste, comme j'ai déjà fait plusieurs fois, que je ne me plais point en cette façon d'argumenter. Je rougis de disputer la cause des Dieux et des hommes, avec une alêne à la main². Qui est prudent est tempérant : qui est tempérant est constant : qui est constant est imperturbable : qui est imperturbable est sans tristesse : qui est sans tristesse est heureux. Il s'ensuit donc que qui est prudent est heureux, et que la prudence est suffisante à l'acquisition de la béatitude de la vie.

I. La réponse que font à cela quelques Péripatétiques, c'est que quand on dit qu'un homme est imperturbable, qu'il est constant, qu'il est sans tristesse, il ne s'entend pas que celui qu'on appelle imperturbable n'ait jamais de perturbations, mais qu'il en a peu, et que celles qu'il a sont modérées. Tout de même, quand on dit qu'un homme est sans tristesse, ce n'est pas qu'il ne se puisse quelquefois attrister; mais il n'y est ni fréquent ni excessif. Ils tiennent que de dire qu'un homme puisse être exempt de tristesse, c'est nier qu'il ait la nature d'un homme; et que certainement le sage ne souffre pas que les ennuis le surmontent, mais qu'il ne sauroit empêcher qu'ils ne le touchent. Ils amènent tout plein d'autres telles raisons, qui répondent à la doctrine de leur secte, et n'ôtent pas du tout les passions, mais les retranchent. Là-dessus, je leur voudrois bien demander quelle gloire ils

1. Ne faut-il pas lire : « A cette heure, si, comme vous desirez, je voulois.... il faut?... »

2. Voyez la fin de l'Épître LXXXII.

donnent à l'homme sage, de l'estimer plus courageux que ceux qui sont les plus lâches, plus content que les plus tristes, plus tempérant que les plus dissolus, et plus haut que ceux qui sont les plus ravalés. Quelle occasion auroit Ladas de magnifier ses bonnes jambes, si seulement il étoit plus vite que les boiteux et les estropiés ?

Elle pourroit courir, quand la moisson est prête,
 Sur le haut des épics ¹, sans leur rompre la crête.
 Et ses pieds sur les flots ne se mouilleront pas,
 Si léger et si vite elle coule ses pas ².

Une telle vitesse est recommandable d'elle-même, et pour paroître n'a que faire d'être comparée avec ceux qui ne peuvent marcher. Pour peu qu'un homme soit en fièvre, comme le pouvez-vous appeler sain ? Ce n'est pas se bien porter que d'être médiocrement malade. Ils disent que le sage est appelé imperturbable, comme on appelle des fruits sans noyau, non ceux qui n'en ont point, mais ceux qui l'ont fort petit : cela est faux ; car je n'attribue point à l'homme de bien une légère diminution de vices, mais une entière exemption. Il ne faut point qu'il n'en ait guère, il faut qu'il n'en ait point. S'il en avoit, ils croîtroient, et en croissant lui donneroient de la peine. Une taie devant les yeux n'ôte point la vue qu'elle ne soit endurcie : mais en se formant, elle commence déjà de la troubler. Si vous laissez les passions au sage, la raison se trouvera la plus foible et leur cédera comme à la violence d'un torrent, attendu même que vous ne lui en baillez pas une seule en tête, mais généralement voulez qu'elle ait à combattre tout ce qu'il y en a. Le plus fort homme qui soit au monde ne l'est pas tant, qu'un nombre d'autres, qui ne seront que médiocres, ne le mette bas. Il est

1. *Épics*, épis. — 2. Virgile, *Énéide*, liv. VII, v. 808 et suivants.

avare, mais sans excès; il a de l'ambition, mais il n'en brûle pas; il se met en colère, mais il en sort tout aussitôt; il a quelque légèreté, mais il n'est pas des plus variables; il aime les femmes, mais il ne les prend pas à force. Ce seroit bien le meilleur pour lui d'avoir un vice tout entier, et n'en avoir qu'un, que de n'en avoir qu'un peu de chacun et les avoir tous. Et puis l'importance n'est pas en la grandeur de la passion; car elle ne sauroit être si petite qu'elle ne soit incapable de recevoir ni commandement ni conseil. Comme toutes bêtes généralement sont insusceptibles de raison, autant celles qui vivent domestiques avec nous comme celles qui demeurent sauvages dans les bois, parce que ni les unes ni les autres ne sont point capables d'ouïr des remontrances : ainsi vous ne sauriez avoir si foible et si légère passion, qui veuille ni se ranger aux choses raisonnables, ni seulement avoir la patience de les écouter. Les tigres et les lions ne dépouillent jamais la cruauté qui leur est naturelle : il est bien¹ quelquefois qu'ils la resserrent; mais comme vous n'y pensez plus, c'est alors qu'ils sortent de cette humeur qui sembloit adoucie, et deviennent plus enragés qu'ils n'étoient auparavant. Jamais les vices ne s'appriivoisent de bonne foi; quelque mine qu'ils fassent, ils se tournent toujours vers leur inclination. Et puis, si la raison a quelque force, elle les fera cesser devant qu'ils commencent. Que s'ils commencent en dépit d'elle, en dépit d'elle tout de même ils persévéreront; car il est bien plus aisé de les empêcher de naître, que de leur résister quand ils sont nés. Toute cette médiocrité prétendue n'est qu'une chimère et qu'une piperie. Je trouverois aussi bon qu'on me dît qu'il faut être médiocrement furioux, et médiocrement malade.

1. *Il est bien, il arrive bien.*

II. C'est à la vertu seule que le tempérament appartient : les vices ne savent que c'est. Il ne faut point penser de leur donner de règle ; on aura bien plus tôt fait de les arracher entièrement. Pensez-vous qu'en ces ordures invétérées que nous appelons maladies de l'âme, comme sont l'avarice, l'impiété, la cruauté, le transport de colère, il y ait quelque modération ? Il y en a donc moins aux passions ; car de celles-ci on passe aux autres. Et puis, si nous donnons quelque pouvoir à la tristesse, à la crainte, aux desirs et autres semblables désordres, il ne faut plus parler de les retenir. L'occasion¹ est que ce qui les irrite est hors de nous, et que selon la grandeur des objets qui les provoquent, ils deviennent ou plus grands, ou plus petits. La crainte sera plus lâche, quand l'occasion de craindre sera plus apparente ou plus prochaine ; la cupidité plus violente, quand l'espérance qui l'appellera, sera plus importante. Si nous ne pouvons empêcher la naissance des passions, nous ne pouvons non plus empêcher leur accroissement. Il se faut résoudre de ne leur permettre point de commencer, ou faire état qu'elles se conformeront à leurs causes, et croîtront selon l'impression qu'on leur en donnera. D'ailleurs, quand il n'y auroit autre chose, elles ne sauroient être si petites, qu'avec le temps elles ne fassent bien du chemin. Ce n'est pas l'ordinaire des choses qui sont pernicieuses de se prescrire une mesure. Les moindres maladies se font quelquefois incurables, et ne faut moins que rien² à ceux qui sont mal disposés, pour les accabler. Mais je vous prie, quelle apparence y auroit-il, que quand il me plairoit, je pusse finir une chose de qui le commencement ne seroit pas en mon pouvoir ? Comme aurois-je la force de faire cesser ce que

1. *L'occasion*, la cause, la raison.

2. Dans l'édition de 1645 : « et il faut moins que rien. »

je n'aurois su faire qui ne fût, vu qu'il est plus aisé de ne recevoir point ce qui peut nuire, que de le faire sortir après qu'on l'a reçu? Quelques-uns y font cette distinction, que celui qui est prudent et tempérant est en repos au regard de l'habitude de son âme, mais non touchant l'événement; car quant à l'habitude de l'âme, il ne se trouble point, il ne s'attriste point, et n'a point d'appréhension; mais il est sujet à souffrir beaucoup de choses extérieures par lesquelles il peut être troublé. Cela s'appelle qu'il n'est pas colère, mais qu'il se courrouce quelquefois; qu'il n'est pas timide, mais que quelquefois il a peur; c'est-à-dire qu'il n'a pas le vice de la peur, et que seulement il en a la passion. Mais il n'y a point de doute que si la peur ou la colère entrent une fois chez vous, au lieu de passions fortuites au commencement, elles ne deviennent à la fin imperfections ordinaires. Et puis, si nous nous arrêtons aux causes extérieures et que nous ayons peur de quelque chose, quand pour le salut de notre pays, l'honneur des lois, ou la conservation de la liberté, nous serons conviés de nous exposer à ce péril, notre corps y viendra, parce que nous l'y porterons; mais l'esprit fera ce qu'il pourra pour ne s'y trouver point, qui est une contrariété de volonté où le sage ne tombe jamais. Davantage, il faut prendre garde de ne confondre pas deux preuves qui se doivent faire séparément: l'une, qu'il n'est point d'autre bien que ce qui est honnête; l'autre, qu'en la vertu seule consiste la félicité. Si nous demeurons d'accord qu'il n'est point d'autre bien que ce qui est honnête, la conséquence est nécessaire, que pour vivre heureusement il suffit de la vertu. Mais encore que pour vivre heureusement la vertu suffise, il ne s'ensuit pas que ce qui est honnête soit le seul bien. Xénocrate et Speusippus tiennent que par la vertu seule un homme se peut rendre heureux; mais ils n'accordent pas pourtant qu'il

n'y ait point d'autre bien que ce qui est honnête. Épicure même dit qu'il est heureux quand il a la vertu, mais il ne tient pas que pour être heureux il ne faille autre chose que la vertu ; pource que nous ne sommes heureux que par la volupté, qui procède bien de la vertu, mais n'est pas la vertu même. Je ne trouve pas cette distinction bien judicieuse, vu qu'il avoue lui-même que jamais la vertu n'est sans volupté. Si donc elles sont si conjointes qu'on ne les peut imaginer l'une sans l'autre, il suffit d'avoir la vertu, parce que toujours la volupté l'accompagne, et toujours est avec elle, même quand elle est seule.

III. Or c'est une absurdité de dire que par la vertu seule un homme se puisse béatifier, mais non parfaitement ; car je ne puis comprendre comme cela se peut faire, parce qu'il est impossible qu'une vie soit heureuse, que son bien ne soit parfait et en tel état que rien ne s'y puisse ajouter : ce qui ne peut être, qu'elle ne soit heureuse parfaitement. S'il est vrai qu'il ne soit rien ni plus grand ni meilleur que la vie des Dieux, et que la vie heureuse soit divine, il s'ensuit que la vie heureuse est un point au delà duquel elle n'a plus moyen de s'avancer. Davantage, si la vie heureuse n'a faute de chose quelconque, toute vie heureuse est parfaite : tellement que l'heureuse et la très-heureuse ne sont qu'un. Doutez-vous qu'en la vie heureuse ne soit le souverain bien ? Si elle est le souverain bien, sa béatitude ne peut être que souveraine ; car comme ce qui est souverain ne reçoit plus d'accroissement, la vie heureuse, qui toujours a le souverain bien avec elle, n'en peut aussi recevoir. Que si vous faites un homme plus heureux que l'autre, il faut nécessairement que vous fassiez un nombre infini de souverains biens différents l'un de l'autre ; et cependant je ne trouve point qu'il soit de souverain bien que celui qui n'a rien au-dessus de lui. S'il est quelqu'un moins heureux que l'autre,

il s'ensuit que ce moins heureux desire la condition de celui qui l'est plus. Or il n'est point de condition que celui qui est heureux préfère à la sienne. Prenez de ces deux lequel vous voudrez, l'un est aussi peu croyable que l'autre : ou qu'il reste quelque chose que le sage aime mieux être que ce qu'il est, ou qu'il ne desire pas ce qui est meilleur que ce qu'il a ; car tant plus un homme a de jugement, tant plus il desire de s'approcher de la perfection du bien, et se bande pour y parvenir. Or comme est-il possible que celui soit heureux, qui non-seulement peut encore désirer quelque chose, et qui faut quand il ne desire point¹ ?

IV. Je vous dirai d'où vient cette erreur. Ils ne savent pas qu'il n'y a qu'une vie heureuse, et que c'est sa qualité, non sa grandeur, qui la met en ce bon et parfait état. De là vient qu'elle est aussi bonne longue comme courte, diffuse que resserrée, distribuée en plusieurs lieux et en plusieurs parties comme ramassée en un. Si vous l'estimez par le nombre, par la mesure et par les parties, vous la privez de ce qu'elle a d'excellent. Or qu'est-ce qu'elle a d'excellent que sa plénitude ? La fin de manger et de boire est la satiété. Si l'un a mangé plus que l'autre, qu'importe, puisqu'ils sont tous deux rassasiés ? Cettui-ci a plus bu, cettui-là moins : qu'importe, puisque tous deux n'ont plus de soif ? La vie de l'un n'a pas été si longue que celle de l'autre : qu'importe, puisqu'en peu d'années celui qui a vécu le moins s'est fait aussi heureux que celui qui a vécu beaucoup ? Celui que vous appelez le moins heureux ne l'est du tout point. On ne retranche point la béatitude². Qui est résolu ne craint point : qui ne craint point, n'a point de tristesse : qui n'a point de tristesse est heureux. C'est l'argument que font nos Stoïques : la réponse qu'ils

1. En latin : *qui cupere etiam nunc potest, imo qui debet.*

2. *Non potest nomen imminui*, dit le latin.

s'efforcent d'y faire, c'est que cette proposition, que qui est résolu ne craint point, est fausse et pour le moins disputable (et cependant nous la mettons pour confessée); qu'il n'est point d'homme si résolu qui n'ait peur d'un mal, quand il le voit prêt à lui tomber sur la tête, ou bien il seroit plutôt insensé que résolu; que la crainte se peut bien modérer, mais qu'il est impossible de n'en avoir du tout point. Ceux qui tiennent ce langage reviennent toujours à leur première chanson, d'appeler vertus les vices qui ne sont pas en leur extrémité. Pourvu qu'un homme ne craigne ni trop, ni trop souvent, ils lui permettent de craindre; et pourvu que sa méchanceté ne soit enragée, ils le tiennent homme de bien. Je suis d'accord avec eux, qu'un homme est insensé qui ne craint point les maux où il se voit prêt de tomber; mais la question est de savoir si ce sont maux; car s'il est assuré que ce n'en soit point, et qu'il n'est rien mauvais que ce qui est deshonnête, il doit regarder les dangers sans baisser les yeux, et trouver contemptible ce qui semble aux autres épouvantable; ou si c'est le trait d'un homme qui n'a point de sens, de craindre pour¹ le danger, il est certain qu'un homme aura d'autant plus de peur qu'il aura plus de jugement.

V. Notre doctrine n'oblige pas un homme de courage à se précipiter aux dangers : tout ce que nous voulons de lui, c'est qu'il les évite et ne les craigne point. Nous lui permettons la prévoyance, et lui défendons la peur. Mais quoi? la mort, les fers, les feux, et telles autres adversités ne lui donneront point d'appréhension? Non; car il sait fort bien que toutes ces choses ne sont point maux, bien qu'elles le semblent être, mais seulement épouvantaux de la vie humaine. Parlez-lui de captivité, de coups,

1. Il y a ici une faute évidente. Lisez : « de craindre peu, » ou « de ne craindre point. »

de chaînes, de pauvreté, de douleurs de membres rompus, ou par maladie ou par oppression, et de toute autre chose que vous lui saurez mettre en avant, ce ne sont que frayeurs lymphatiques¹. C'est à faire à ceux qui n'ont point de courage d'en avoir peur.

VI. Estimez-vous que ce soit mal qu'une chose où quelque jour il faut que nous allions de nous-mêmes, quand personne ne nous y pousseroit? Voulez-vous que je die ce qui est mal? Céder à ces choses qu'on appelle mal, et asservir aux choses fortuites notre liberté, qui mériteroit bien que nous perdissions tout pour la conserver. Or indubitablement elle est perdue, si nous ne méprisons ce qui nous peut assujettir. Ils ne douteroient point de ce qu'un homme magnanime est obligé de faire, s'ils savoient que c'est que magnanimité; car ce n'est point une témérité sans prudence, ni un amour des dangers, ni un desir des choses formidables. Il y a de la science à connoître ce qui est mal et ce qui ne l'est pas. La magnanimité n'oublie rien de ce qui sert à sa conservation, mais elle est très-patiente aux choses qui, bien qu'on leur donne le nom de mal, n'en ont toutefois que l'apparence. Et quoi donc? si on met l'épée à la gorge d'un homme de bien, ou lui donne des coups, tantôt en un endroit et tantôt en l'autre; s'il a ses boyaux hors du ventre et qu'il les lui faille ramasser en un coin de son manteau; si pour le rendre plus sensible, on le tourmente par intervalles; si d'une heure à l'autre on lui fait ressaigner ses plaies: direz-vous qu'il ne craint point et qu'il ne sent point de douleur? Je vous avoue qu'il a de la douleur, parce qu'il n'est point de vertu qui prive l'homme de sentiment;

1. *Inter lymphaticos metus numerat*, dit Sénèque. On voit que Malherbe a employé ici le mot *lymphatique* dans le sens latin de « fou, produit par le délire. »

mais il n'a point de peur, et son courage invincible se moque de toute la violence qu'on lui fait. Voulez-vous savoir comme alors son âme est disposée ? Comme d'un qui console son ami malade. Ce qui est mal nuit : ce qui nous nuit nous empire : la douleur ni la pauvreté ne nous empirent point : la douleur et la pauvreté ne sont donc point maux. On oppose à cela, que cette proposition est fausse, que ce qui nous nuit nous empire ; car les vents et les vagues nuisent au pilote, et toutefois ne l'empirent point. Les Stoïques répondent que le pilote est empiré par les vents et par les vagues, en ce qu'il ne peut faire ce qu'il desire, ni continuer sa route ; et que bien qu'il ne soit pas empiré quant à son art, il est toutefois empiré quant à son ouvrage. Les Péripatétiques répliquent qu'à ce compte la pauvreté, la douleur et tout tel autre accident empireront le sage, et que bien qu'ils ne lui ôtent pas sa vertu, si est-ce qu'ils l'empêcheront de la mettre en œuvre.

VII. Si la condition d'un pilote et d'un sage n'étoient dissemblables, ils auroient raison ; mais le but du sage aux comportements de sa vie est bien de faire les choses comme il les faut faire, mais non de faire entièrement réussir tout ce qu'il entreprendra. Le pilote au contraire se charge absolument de vous rendre où vous devez aller. Les arts sont officiers¹, c'est à eux de faire ce qui dépend de leur charge ; la sagesse est maîtresse et gouvernante. Les arts servent à la vie ; la sagesse la commande. Pour moi, je voudrois faire une autre réponse : que le pilote n'est empiré, ni en son art ni en son ouvrage ; car il ne nous promet pas ni bon vent, ni bon succès de notre voyage, mais seulement il nous assure qu'il nous servira fidèlement, et qu'il sait fort bien son métier. Or la science de son métier ne se montre jamais bien qu'en la résistance

1. Il y a dans le latin : *Artes ministræ sunt.*

et lorsqu'il survient des choses qui la traversent. Quand un pilote peut dire : « Neptune, tu mettras ma barque à fond quand il te plaira, mais tu ne l'y mettras jamais que droite, » on ne peut nier qu'il ne soit habile homme. La tempête n'incommode point son industrie, mais elle en rompt le succès. Et quoi donc? Ce qui l'empêche de gagner le port, qui rend tous ses efforts inutiles, qui le remène d'où il est parti, qui le retarde et lui met tout son équipage en pièces, ne lui est-il pas dommageable? Si est en tant qu'il fait voyage, mais non en tant qu'il est pilote, parce que tant s'en faut qu'il empêche sa science, qu'au contraire il lui donne occasion de la montrer; car en beau temps (comme on dit communément) tout le monde est pilote. Ce sont incommodités de la navigation, et non de celui qui la conduit, en tant qu'il est conducteur. Un pilote a deux qualités : l'une de passer, qui lui est commune avec tous les autres de son vaisseau; et l'autre de pilote, qui lui est particulière. Et puis l'art du pilote est le bien de ceux qu'il porte, comme l'art du médecin est le bien de ceux qu'il guérit. La sagesse est le bien et du sage et de ceux qui vivent avec lui : de façon qu'il se peut faire qu'un pilote soit incommodé de la tempête, parce qu'elle l'empêche de pouvoir rendre à ses passagers le service qu'il leur a promis; mais ni la douleur, ni la pauvreté, ni toutes ces autres choses qui sont les tempêtes de la vie n'incommodent le sage, pource que toutes ses actions ne sont pas empêchées, mais seulement celles de qui les autres pourroient recevoir quelque fruit; car pour son regard, encore que toujours il soit en besogne, toutefois il n'y est jamais tant que quand il a la fortune en tête, parce que c'est proprement alors qu'il travaille en choses de son métier. Davantage, il n'est jamais si nécessaireux qu'il n'ait toujours quelque moyen de profiter. Pour être pauvre, il n'est pas moins capable de

montrer comme les affaires d'un État se doivent manier ; et s'il ne nous donne autre instruction, pour le moins il enseigne comme il faut supporter la pauvreté. La besogne lui dure autant que la vie. Il n'y a ni fortune ni matière quelconque qui ne lui puisse passer par les mains. Quand il n'a point d'autre sujet, ce qui les lui ôte, lui en sert. Il s'accommode à tous ses succès : il conduit les bons et surmonte les mauvais. Ses prospérités donnent de l'exercice à sa vertu, comme ses adversités. Il ne tourne les yeux que sur elle. Pour sa matière elle lui est indifférente. De là vient qu'il n'est empêché ni de pauvreté, ni de douleur, ni de pas une de toutes ces choses qui mènent ordinairement les ignorants en des précipices, et les font égarer du droit chemin. Pensez-vous que les maux l'incommodent ? Il les met en besogne¹. Phidias ne savoit pas moins faire des images de bronze que d'ivoire ; et si vous lui eussiez baillé du marbre, ou quelque autre chose de moindre prix, il vous en eût fait une telle que pour la matière il n'eût pas été possible de faire mieux. Le sage tout de même, soit riche ou pauvre, dans son pays ou banni, capitaine ou soldat, sain ou malade, fera toujours paroître sa vertu ; en quelque fortune qu'il s'occupe², il en fera quelque chose de signalé. Il est de certains hommes si adroits à dompter les bêtes que vous ne leur en sauriez donner de si farouches, ni de si effroyables, qu'ils ne s'en rendent maîtres, et que non-seulement ils ne les tirent de leur fierté naturelle, mais qu'ils ne les amènent jusqu'à la familiarité. Vous voyez des lions recevoir la main de leurs gouverneurs jusqu'au fond de la gorge, et des tigres se laisser baiser à ceux qui les gardent. Il n'y a bateleur more pour qui un éléphant ne se

1. *Mettre en besogne*, mettre en œuvre.

2. Sénèque dit : *Quamcumque fortunam acceperit*.

mette à genoux et ne marche sur la corde, quand il lui commandera. Le sage a cette même industrie d'appropriiser les incommodités. La douleur, la pauvreté, l'ignominie, la prison, l'exil, et toutes ces autres choses de qui la seule imagination nous fait horreur, se domestiquent aussitôt qu'elles sont arrivées entre ses mains.

ÉPÎTRE LXXXVI.

ARGUMENT. — I. Qu'il faut plus chérir notre honneur propre que l'obéissance que nous devons aux lois. — II. Contre les somptuosités des étuves et les dissolutions. — III. De la vie rustique et de la façon de planter les oliviers.

I. Je vous écris cette lettre de la maison qui fut à Scipion l'Africain. Ce n'est pas sans avoir adoré son ombre, et un autel sous lequel je me doute que ce grand personnage soit enterré. Pour son âme, je crois certainement que comme céleste elle s'en soit retournée au ciel ; non pour avoir mené de grandes armées, car Cambyse qui fut un furieux et de qui la fureur ne manqua point de succès, avoit fait le même¹ ; mais pour sa modération et piété mémorable que plus glorieusement il témoigna quand il quitta sa patrie que quand il la défendit. Comme il vit le peuple en cette opinion, qu'il falloit que Scipion ou la liberté sortissent de Rome, et qu'il étoit impossible de retenir l'un sans perdre l'autre : « Je ne veux point, dit-il, qu'en ma considération l'autorité des lois soit violée. Il est raisonnable que ce qui est ordonné pour tous soit observé de tous. Usez sans moi, ma patrie, du bien que vous

1. *Le même*, la même chose.

avez par moi. J'ai été la cause de votre liberté : je suis content d'en être le témoignage. Je m'en vais, puisque ma fortune est suspecte à la vôtre, et que mon accroissement vous fait craindre votre diminution.» Comme seroit-il possible que j'entrasse en la considération d'un courage si généreux, et n'en fusse point étonné? Il n'attendit point qu'on l'envoyât en exil : il y alla volontairement pour décharger sa ville d'un faix qu'elle pensoit avoir sur les bras. Les choses en étoient venues en ces termes, qu'il falloit que la liberté fût offensée de Scipion, ou Scipion offensé de la liberté. Ni l'un ni l'autre n'étoit raisonnable. De façon que voulant laisser régner les lois, il se vint retirer à Literne, afin d'employer au compte de ses services son bannissement aussi bien que celui d'Annibal. Cette maison est un bâtiment de pierre carrée, avec deux tours aux deux bouts qui en défendent l'entrée, assis au milieu d'un bois. Il y a une citerne, où se rendent les égouts de la maison et des jardins, si grande, qu'elle fourniroit toute une armée. Il y a des étuves, mais fort petites et fort peu percées, comme on les faisoit au temps passé. Nos pères ne pensoient pas qu'elles pussent être chaudes, si elles n'étoient obscures.

II. C'est pourquoi je prends un plaisir extrême à faire comparaison des mœurs de Scipion à celles d'aujourd'hui. Ce grand homme, qui fut l'effroi de Carthage et à qui Rome est obligée de n'avoir été prise qu'une fois, après qu'il étoit bien las des occupations de son ménage, et d'avoir, comme c'étoit la mode en son temps, tenu le manche de la charrue, se venoit laver en ce petit coin. Il a été sous ce pauvre toit ; ce pavé de si peu de prix l'a soutenu. Et cependant qui est à cette heure le misérable qui voulût avoir des étuves de cette façon, et qui ne se pensât mal accommodé si les parois des siennes n'étoient diversifiées de croutes de marbre d'Égypte et d'Afrique

coupées en rond, et en leur séparation artificieusement enduites en façon de peintures? si la voûte n'en étoit lambrissée de verre, si les piscines où l'on se jette après avoir sué n'avoient tout à l'entour une bordure de pierre thasienne, qui ne se voyoit anciennement que dans quelque temple; et si l'eau n'y tomboit par des gargouilles¹ d'argent? Encore je ne parle que de celles du menu peuple; mais que sera-ce si je me mets à dépeindre celles des affranchis? Combien y verrons-nous de statues! combien de colonnes, qui ne portent rien, mais seulement sont pour la parade et pour l'ostentation de la dépense! Combien d'eaux que par-dessous on fait tomber d'un bassin à l'autre, afin que le bruit en soit plus grand! Nous en sommes venus à cette délicatesse, que nous voudrions bien ne marcher que sur des pierreries. En ces étuves de Scipion les fenêtres sont de petits trous, qui montrent que pour n'affoiblir la muraille on n'en a voulu percer que ce qu'il en falloit pour avoir du jour. Mais à cette heure si de toutes parts il n'y a de grandes ouvertures par où le soleil entre, depuis le matin jusques au soir; si on ne se hâte en se lavant²; si de la cuve on ne voit bien avant en la mer et en la campagne, on dit : « Ce sont des cachots, et non pas des étuves. » Ainsi les choses que du temps qu'elles furent faites tout le monde venoit voir par merveille, se trouvent à la fin mises au nombre des vieilles pièces, et rejetées par le luxe, qui d'un siècle à l'autre cherche quelque nouvelle invention de se surmonter. Les étuves en ce temps-là n'avoient garde d'être fréquentes comme elles sont, et ne les faisoit-on pas si magnifiques; car aussi quelle apparence y avoit-il de parer une chose d'un liard, inventée pour le service et

1. *Epistomia*, dit Sénèque.

2. En latin : *nisi et lavantur simul et colorantur*.

non pour la volupté? L'eau n'y étoit pas versée comme elle est, et n'y sourdoit pas chaude, comme elle fait. Il leur sembloit que puisque c'étoit pour recevoir les ordures, c'étoit tout un qu'elle fût claire ou épaisse. Mais à votre avis, combien avoit-on de plaisir d'entrer en ces étuves, toutes obscures et plâtrées comme elles étoient, quand on pensoit que Caton, Fabius Maximus, ou quelque'un des Cornéliens avoit pris la peine de les faire accommoder, et quelquefois même d'y mettre la main! car alors les édiles, de quelque bonne maison qu'ils fussent, ne dédaignoient point d'entrer en ces lieux, destinés à la commodité du peuple, pour faire qu'on y fût nettement servi, et qu'il n'y eût de la chaleur que bien à propos; non comme aujourd'hui, qu'on les chauffe d'une façon qu'un esclave qui auroit fait quelque insigne méchanceté sembleroit assez puni d'y être jeté tout vif. Pour moi, je dirois qu'on les veut plutôt brûler que chauffer. Je m'assure que la plupart de ceux d'aujourd'hui tiennent que Scipion n'étoit qu'un lourdaud, de n'avoir pas fait de belles grandes vitres à ses étuves, afin de voir clair à se rôtir, et n'en partir point jusqu'à la fin de sa digestion. Oh le pauvre homme! il ne savoit pas que c'est de vivre. Il ne prenoit pas seulement garde que l'eau où il se lavoit fût reposée; il s'y mettoit bien souvent qu'elle étoit toute trouble, de manière que s'il pleuvoit un peu fort, il y avoit plus de bourbe que d'eau. Mais aussi n'avoit-il que faire d'être si curieux, puisqu'il ne se lavoit que pour se décrasser, et non comme on fait à cette heure pour se déparfumer. Combien pensez-vous qu'il y a aujourd'hui de mignons, qui vous diront qu'ils ne portent point d'envie à Scipion, et que vraiment il se pouvoit dire banni, puisqu'il étoit réduit à se laver si chétivement? Encore, afin que vous le sachiez, il ne se lavoit pas tous les jours; car, comme disent ceux qui en ont écrit, la coutume du

vieil temps étoit de se laver tous les jours les bras et les jambes, pour la poudre que d'une heure à l'autre on pouvoit amasser en travaillant ; mais pour le reste, ils se contentoient de le laver une fois la semaine. Quelqu'un dira qu'ils étoient donc bien sales. Que pensez-vous qu'ils sentoient ? Les armes, la sueur, l'homme. Les hommes ne furent jamais si ords que depuis que les étuves ont été si nettes. Quand Horace veut décrire un homme infâme, et signalé par la superfluité de ses délices, que dit-il ?

Rufille sent le musc¹.

Si le Rufillus de son temps vivoit du nôtre et qu'il ne fût point mieux parfumé qu'il étoit, on lui diroit ce que dit le même Horace de ce Gorgonius qu'il lui oppose, qu'il sentiroit le bouc. Ce n'est rien aujourd'hui de prendre du parfum, qui ne le renouvelle deux ou trois fois le jour, de peur que l'air ne le fasse évanouir. Mais que direz-vous qu'ils s'en glorifient, comme s'ils sentoient ainsi naturellement ? Si vous trouvez que ces discours soient trop mélancoliques, pensez que c'est la maison où je suis qui les produit. *Ægialus* à qui elle est aujourd'hui, et qui est un grand homme en matière de ménage, m'a appris qu'il n'y a si vieil arbre qui ne se puisse transplanter. C'est une chose nécessaire à savoir pour nous autres vieillards, qui plantons ordinairement des oliviers à qui nous ne verrons jamais porter de fruits. Pour moi, je vous puis dire, sans mentir, que j'ai vu transplanter tout un jardin de trois ou quatre ans, parce que les fruits ne se trouvoient pas d'un goût bien agréable. Vous trouverez encore à vous couvrir sous un arbre

Qui réserve tardif son ombrage aux neveux²,

comme dit Virgile, qui ne prend quelquefois pas tant

1. *Satires*, liv. I, sat. II, v. 27. — 2. *Géorgiques*, liv. II, v. 58.

garde à la vérité qu'à la bienséance, et semble qu'il veuille qu'on le lise plutôt pour plaisir que pour apprendre à labourer. J'en laisserai assez d'autres exemples, pour vous en dire un qu'aujourd'hui j'ai été forcé de condamner :

Quand la tiède saison met les plantes en séve,
On sème le sainfoin, et le mil, et la fève¹.

Voulez-vous voir si ce qu'il dit est véritable, et si tout cela se doit semer en même saison ? Nous sommes à la fin du mois de juin ; et cependant aujourd'hui j'ai vu cueillir des fèves et semer du mil.

III. Je reviens aux oliviers, de quoi j'ai vu faire en deux façons. Quand ils veulent transplanter ces arbres déjà grands, après qu'ils les ont ébranchés à un pied près du tronc, ils les déplacent et leur ébarbent les racines, en sorte qu'il n'y demeure guère que la principale souche, laquelle ils enduisent de fumier, et la mettent dans sa fosse. Cela fait, ils jettent de la terre dessus, et marchent partout à l'entour, pour garder, à ce qu'ils disent, que le vent ni le froid ne leur fasse mal. Et de fait il y a bien de l'apparence que l'arbre ne s'en ébranle pas sitôt, et que par ce moyen les racines, qui sont encore tendres et qui ne tiennent que par emprunt, ont loisir de reprendre et de se loger à leur gré. Mais avant que de couvrir la souche, ils en raclent quelque peu, parce qu'ils tiennent que les racines nouvelles sortent mieux de ces endroits qui ont été découverts. Au reste il ne faut pas que le tronc sorte plus de trois ou quatre pieds de terre ; car de cette façon ils jetteront incontinent dès le pied, et ne seront ni flétris, ni hâlés, comme ils sont ordinairement devant que d'être renouvelés. Ils en plantent aussi d'une autre sorte. Ils prennent des scions d'olivier, des plus forts et des plus

1. *Géorgiques*, liv. I, v. 215, 216.

longs, mais qui ont l'écorce encore tendre, comme est celle des jeunes arbres, et en font comme nous avons dit des autres. Ceux-ci ne viennent pas sitôt; mais quand ils sont repris une fois, ils jettent du plus beau bout qu'il est possible. Je leur ai vu aussi transplanter une vigne vieille. Quand on la dé plante, il faut, s'il est possible, cueillir aussi tout ce qu'elle a de cheveux en sa racine; puis la coucher tout bellement, et bien de son long, afin que le corps même jette des racines. J'en ai vu de plantées de cette façon, non-seulement en février, mais devant la fin de mars, qui commencent déjà de se lier. Or *Ægialus* me dit que tous ces arbres de qui la racine est grande se veulent arroser d'eau de citerne. Si cela est, nous sommes bien; car nous avons les pluies à commandement. Je ne vous en veux pas apprendre davantage, de peur que je ne fusse aussi empêché de répondre à vos demandes, comme est *Ægialus* aux miennes.

ÉPÎTRE LXXXVII.

ARGUMENT. — I. Nous nous passons sans incommodité des choses superflues. — II. Les biens de la fortune ne nous enrichissent point. — III. Contre les excessives dépenses. — IV. La vertu seule nous rend heureux. — V. Une mauvaise chose n'en produit jamais une bonne. — VI. Si les richesses se peuvent appeler biens.

J'ai fait naufrage devant que d'être embarqué. Je vous dirai comment, afin que vous ne mettiez pas cela au nombre des paradoxes des Stoïques : encore que, veuillez-vous ou non, j'espère quelque jour vous faire voir qu'en ce qu'ils disent il n'y a rien de faux, ni même de si

étrange comme il semble à ceux qui ne les considèrent que par-dessus.

I. Cependant je vous dirai que ce voyage m'a fait connoître combien nous avons de choses qui ne nous servent de rien, et de combien de superfluités nous pouvons nous passer par jugement, puisque nous ne nous en trouvons point incommodés quand il nous en faut passer par nécessité. Il y a deux jours que Maximus et moi sommes ici, sans autres serviteurs que ce que nous en avons pour faire monter avec nous dans le coche, et sans autre équipage que les habits que nous avons sur le dos. Nous ne laissons pas pour cela de recevoir tout le contentement que nous saurions desirer. Le matelas est contre terre, et moi sur le matelas. De deux mantes j'en fais servir une dessous, et l'autre dessus. Quant à notre repas, il n'est pas possible d'y rien retrancher : il ne faut point beaucoup de temps pour l'appréter. Mais quoi qu'il y ait, je ne mange jamais que je n'aie des figues sèches, et des tablettes. Si j'ai du pain, les figues me servent de viande; si je n'en ai point, j'en fais comme de pain. Elles me font tous les jours recommencer l'année, laquelle je tâche de me rendre heureuse par méditations vertueuses et par une âme qui dédaigne tout ce qui n'est point sien. Je me procure la paix par ne rien craindre, et les richesses par ne rien desirer. Le coche où je suis venu est assez grossier, et sent plutôt le village qu'autrement. Les mules qui le traînent font assez juger qu'elles mangent en marchant. Le muletier est nu-pieds, et si¹ ce n'est point qu'il ait trop de chaud. A grand'peine me puis-je résoudre d'avouer que ce coche soit à moi. La vertu me fait encore honte. Autant de fois que j'en rencontre quelques-uns bien équipés, il n'est pas possible que je me garde de rougir : c'est un

1. *Et si*, et pourtant.

témoignage que je branle encore au manche¹. Je ne suis pas si ferme en effet comme en discours. Quiconque est honteux de se voir en un mauvais coche, il seroit glorieux s'il se voyoit en un bon. Je ne suis encore guère bien, puisque je n'ose ouvertement renoncer aux vanités, et que je suis en peine de ce que diront de moi ceux que je trouverai sur le chemin. Si j'étois ce que je dois être, je parlerois de cette façon à tout le genre humain : « Pauvres gens, vous êtes fols ! Vous vous abusez ; vous admirez des choses qui ne servent de rien ; vous estimez un homme pour des choses qui ne sont point à lui. Quand il est question du revenu, vous faites merveille de compter exactement ; si quelqu'un vous prie de lui prêter de l'argent, ou de lui faire un plaisir (car nous en sommes venus là, que la courtoisie se couche en dépense aussi bien que le reste), voici comme vous supputez. Il a beaucoup, mais il doit beaucoup. Aussi il a une belle maison, mais il fait l'intérêt de l'argent qu'il en a baillé ; il a son train et son équipage aussi leste qu'il est possible, mais il ne paye pas : s'il avoit payé ses dettes, il ne lui demeureroit rien.

II. « Vous dussiez apporter cette même diligence aussi bien à d'autres choses qu'à prêter, et regarder ce que chacun a qui proprement se peut dire sien. Vous pensez qu'il soit riche, pource qu'il est servi en vaisselle d'or, et qu'il la fait porter partout où il va, pource qu'il a du bien en fonds et en rente de tous côtés, pource que tout auprès de la ville il a plus de terres qu'il n'en faut avoir aux plus éloignés déserts de la Pouille pour être envié. Quand vous aurez tout dit, il est pauvre. Pourquoi ? pource qu'il doit. Combien ? tout, si peut-être vous ne pensez qu'il y ait différence de devoir à un homme, ou à la for-

1. En latin : *Quod argumentum est, ista quæ probo et laudo, nondum habere certam fidem et immobilem.*

tune. Que lui servent ces mules si grasses, et toutes d'un poil? que servent ces coches si magnifiques?

*Instrati ostro, etc.*¹.

Pour tout cela, ni le maître ni les mules n'en valent pas un liard davantage. »

III. M. Caton le censeur, de qui la naissance ne fut pas moins utile au peuple romain que celle de Scipion, parce que comme l'un fit la guerre aux ennemis, l'autre la fit aux vices, ne montoit jamais qu'un méchant quiledin², avec un bissac à l'arçon de la selle, où étoient ses chemises et ses besognes de nuit³. Oh que je voudrois bien lui avoir vu rencontrer quelqu'un de nos piaffeurs d'aujourd'hui, qui ne savent marcher s'ils n'ont une compagnie de cheveu-légers⁴ devant eux, pour leur émouvoir de la poussière! Il n'y a point de doute qu'il ne semblât plus brave et mieux accompagné que Caton. Mais vous ne dites pas qu'avec tout son pompeux appareil, il est si ruiné qu'il ne sait ce qu'il doit devenir, et à quel métier il se doit réduire. Quel ornement et quelle gloire du siècle estimez-vous que c'étoit, qu'un général d'armée, un qui avoit eu l'honneur du triomphe et de la censure, et, qui est plus que tout le reste, Caton, se passer avec un cheval⁵,

1. Sénèque a cité ici les trois vers suivants de Virgile (*Énéide*, liv. VII, v. 277 et suivants), que Malherbe n'a pas traduits :

*Instrati ostro alipedes pictisque tapetis;
Aurea pectoribus demissa monilia pendent :
Tecti auro, fulvum mandant sub dentibus aurum.*

2. Toutes les éditions portent *quiledin* pour *guilhedin*, comme l'écrit Nicot, qui l'explique par *hacquenée* et le traduit par *asturco*.

3. Le latin porte : *Canterio vehebatur, et hippoperis quidem impositis, ut secum utilia portaret.*

4. *Cursores et Numidas*, dit Sénèque.

5. Qui se contentoit d'un cheval. (*Éditions de 1659 et 1667.*) On lit dans le latin : *uno caballo esse contentum.*

et encore le partager entre son bagage et lui ! Vous sauroit-on bailler courtaud, traquenard¹ ni haquenée à qui vous ne préférassiez ce cheval, bouchonné de la main propre de Caton ? Je vois bien que je suis en une matière qui n'auroit jamais de fin, si je ne la lui mettois moi-même.

IV. Je la vais donc laisser, pour vous dire encore quelques-uns des arguments que nous mettons en avant, à prouver que pour être parfaitement heureux, il ne faut autre chose que la vertu. Ce qui est bon fait les hommes bons, comme ce qui est bon en la musique fait le musicien : les choses casuelles ne font personne bon : elles ne peuvent donc être bonnes. La réponse des Péripatétiques est premièrement, que notre proposition est fausse, pource qu'il ne s'ensuit pas que ce qui est bon fasse les hommes bons. En la musique, il y a quelque chose qui est bonne, comme une flûte, une corde, un archet ou quelqu'autre instrument, et toutefois de tout cela rien ne fait le musicien. A cela nous répliquons, qu'ils n'entendent pas comme nous prenons ce que nous disons être bon au musicien ; car nous parlons de l'art, et eux des outils. S'il y a quelque chose qui soit bonne en l'art de la musique, il n'y a point de doute qu'elle ne fasse le musicien. Je m'en vais le vous éclaircir encore mieux. Ce qui est bon en l'art de la musique a deux significations : en l'une s'entend ce qui aide l'art de musicien, et en l'autre ce qui sert à l'action. Les flûtes, les orgues, les cordes et autres instruments appartiennent à l'action et non à l'art ; car pour ne les avoir point, un musicien ne laisse pas d'avoir la science ; mais peut-être il ne la peut montrer s'il ne les a. Cette duplicité n'est pas en l'homme ;

1. *Traquenard*. Nicot traduit ce mot par *asturco*, qui est le mot même employé ici par Sénèque : *Ita non omnibus obesis mannis et asturconibus et tollutariis præferres....*

car ce qui est le bien de sa vie est aussi le sien. Ce que le plus vilain et le plus abjet homme du monde peut avoir, ne se peut estimer bien : or un maquereau, un bourreau et tout autre homme de même étoffe peut avoir des richesses : les richesses ne sont donc point biens. Ils répondent derechef que notre proposition est fausse, parce qu'en l'art de grammaire, de médecine et de pilotage, nous voyons arriver du bien à ceux qui sont les plus contemptibles : il est vrai, mais ce ne sont pas sciences qui fassent profession d'avoir le courage grand, de se rehausser et de dédaigner ce qui est fortuit. C'est la vertu qui relève les hommes : c'est elle qui les porte au-dessus de tout ce que le vulgaire estime, et qui leur ôte le desir et la peur de ce que communément on appelle bien et mal. Chélidon, qui fut un des mignons de Cléopâtre, fut extrêmement riche ; et de notre temps, Natalis, de qui l'impureté fut si détestable qu'il faisoit purger les femmes en sa bouche, fut héritier de beaucoup de personnes, et beaucoup aussi furent les siens quand il mourut. Que dirons-nous donc ? ou que son argent le fit infâme, ou qu'il fit infâme son argent ? Il est des hommes à qui les biens tombent entre les mains comme un denier au fond d'un retraits¹. La vertu tient un autre rang : elle vole de ses ailes ; et pour se faire estimer, ne produit que ce qui est proprement sien. De quelque façon que les richesses se rencontrent en sa possession, elle ne leur fait pas cet honneur, de croire que ce soient biens. Mais pour être ou médecin, ou pilote, on n'est point obligé de les mépriser. Ce ne sont point professions qui défendent d'en faire cas. Un homme, pour ne rien valoir, ne laissera pas d'être médecin, d'être grammairien, d'être pilote, non plus que d'être cuisinier. Il n'est pas raisonnable de mettre au

1. En latin : *quomodo denarius in cloacam cadit.*

nombre des autres, celui qui a une qualité que les autres n'ont point. Nous sommes tels que ce que nous avons nous fait être. Quand on fait le prix d'un panier de quelque chose, on ne compte point le panier : il ne se parle que de la marchandise; au contraire on le baille ordinairement par-dessus. Quand on étiquette un sac d'argent, on n'y met point le prix du sac : il ne se parle que de l'argent qui est dedans. Il en est de même de ceux-ci qui sont si riches : ils ne sont que les accessoires et les dépendances de leurs revenus. Ce qui fait que le sage est grand, c'est la grandeur de son âme, et par conséquent il demeure vrai que ce qui se peut trouver en la possession d'un homme contemptible ne se doit point appeler bien; aussi je ne saurois avouer que ce soit bien que l'indolence¹ : une cigale et une puce l'ont. Je ne dirai pas non plus que ce soit bien qu'être en repos et n'avoir rien qui nous fâche; car qu'y a-t-il au monde de si en repos qu'un ver? Voulez-vous savoir ce qui fait un homme sage? Cela même qui le fait Dieu. Vous pouvez juger par là s'il faut que ce soit une cause divine, céleste et magnifique. Ce qui véritablement est bien n'est pas chose qui se communique indifféremment à toutes personnes; tout le monde n'est pas capable de le posséder. Voyez

*Quid quæque ferat, etc.*².

Cette distribution de toutes choses par contrées s'est faite

1. Voyez plus haut, p. 522, note 1.

2. Sénèque cite ici les six vers suivants des *Géorgiques* (liv. I, v. 53-58), que Malherbe n'a pas traduits :

Et quid quæque ferat regio, et quid quæque recuset.
 Hic segetes, illic veniunt felicius uvæ;
 Arborei fœtus alibi atque injussa virescunt
 Gramina. Nonne vides croceos ut Tmolus odores,
 India mittit ebur, molles sua tura Sabæi?
 At Chalybes nudi ferrum....

afin que, par le besoin que réciproquement nous aurions les uns des autres, le commerce nous fût nécessaire. Le souverain bien, comme les autres choses, a sa place, qui lui est particulièrement destinée : ce n'est ni parmi l'ivoire, ni parmi le fer. Voulez-vous savoir où c'est ? En l'esprit, qui s'il n'est pur et saint, n'est point capable de loger un Dieu.

V. Une chose mauvaise n'en produit point une bonne : l'avarice produit les richesses : les richesses ne sont donc point biens. Ils nient cette proposition, qu'un bien ne peut venir d'un mal ; car du larcin et du sacrilège il vient de l'argent ; et cependant le larcin et le sacrilège sont maux, en tant qu'il en vient plus de mal que de bien ; car si on y gagne quelque chose, c'est avec tant de frayeurs, d'anxiétés et de travaux de corps et d'esprit, que la peine en est plus grande que le plaisir. Ceux qui tiennent ce langage ne s'aperçoivent pas qu'en disant que le sacrilège, le larcin et l'adultère sont mauvais, pource qu'ils sont cause de beaucoup de mal, ils disent aussi qu'ils sont aucunement bons, pource qu'ils sont cause de quelque bien, qui est sans mentir une opinion plus monstrueuse que les monstres mêmes, et que toutefois nous nous laissons assez volontiers persuader. Combien en voyez-vous qui ne cèlent point leurs voleries ! Combien qui publient leurs adultères ! car pour les petits sacrilèges, il s'en fait bien quelque recherche, mais les grands acquièrent des triomphes à ceux qui les font. Davantage, s'il demeure vrai que le sacrilège soit aucunement bon, il s'ensuit qu'en le faisant nous faisons une action louable et vertueuse, qui est une absurdité si éloignée de toute apparence, qu'il n'est point d'homme assez perdu pour la vouloir seulement imaginer. Il est donc impossible que de ce qui est mauvais il puisse rien sortir qui soit bon ; car si, comme ils disent, le sacrilège n'est mauvais qu'en tant

qu'il apporte beaucoup de mal, en promettant à celui qui le fait qu'il n'en sera point en peine et l'assurant de toutes risques, il ne lui manquera rien qui ne soit entièrement bon¹. Et néanmoins les méchants n'ont point de supplice plus rigoureux que la méchanceté même. Vous vous abusez, si vous pensez qu'ils ne soient punis que quand vous les voyez en prison ou sur l'échafaud. Ils le sont aussitôt qu'ils ont fait la faute, et le plus souvent même en la faisant. Disons donc que le bien ne vient non plus du mal qu'une figue d'un olivier : l'herbe répond à la graine. Ce qui est bon ne peut dégénérer. Comme ce qui est honnête ne vient point de ce qui est vilain, aussi ne fait ce qui est bon de ce qui est mauvais; car le bon et l'honnête sont une même chose. Il y a quelques Stoïques qui y font cette réponse. Prenons le cas que l'argent soit bon, de quelque part qu'il vienne : il ne s'ensuit pas que l'argent soit du sacrilège, encore qu'il soit pris du sacrilège. Vous le comprendrez mieux par ce que je vous vais dire. Il y a un trésor et une vipère en un même pot. Si vous en ôtez le trésor, encore qu'il y ait une vipère avec le trésor, ce n'est pas à dire que le pot me donne le trésor, à cause qu'il a une vipère; mais ayant un trésor et une vipère, il me donne le trésor. Ainsi le gain du sacrilège ne vient pas du crime qui s'y commet, mais du profit qui y est. Comme en ce pot la vipère est le mal, et non pas le trésor qui est avec la vipère, ainsi ce qui est de mauvais au sacrilège, c'est le crime, et non pas le profit. On réplique à cela, que ce ne sont pas choses semblables; car quand je fouille dans le pot, je puis bien prendre le trésor et laisser la vipère; mais je ne puis sé-

1. Il faut sans doute lire : « Il ne lui manquera rien qu'il ne soit entièrement bon; » c'est-à-dire il ne lui manquera rien pour être entièrement bon. En latin : *ex toto bonum erit*.

parer le profit du sacrilège, et si je veux avoir l'un, il faut que je fasse l'autre, parce que le profit est dans le sacrilège, et non pas auprès. Une chose bonne qu'on ne peut avoir qu'avec beaucoup de mal, n'est point bonne : or on ne peut avoir les richesses sans beaucoup de mal : les richesses ne sont donc point bonnes. Ils disent pour répondre à cet argument, que la proposition que nous faisons a deux significations : l'une, que pour avoir des richesses, il faut avoir beaucoup de mal : ce qui se peut aussi bien dire de la vertu ; car il arrivera quelquefois qu'un qui se sera mis sur la mer, pour aller étudier en quelque part, ou fera naufrage, ou sera pris par les corsaires.

VI. L'autre signification est, qu'une chose de qui l'acquisition nous coûte beaucoup de mal, ne se peut appeler bonne, d'où il ne s'ensuit pas que les voluptés ni les richesses soient causes de mal, ou si par les richesses il nous arrive du mal, il ne suffit pas de dire qu'elles ne soient point bonnes : il faut dire ouvertement qu'elles sont mauvaises. Or ceux qui les désestiment le plus se contentent de dire qu'elles ne sont point bonnes ; mais au reste ils confessent qu'elles ne sont pas du tout inutiles, et les mettent même au nombre des choses qui accommodent notre vie : ce qui ne seroit pas, s'il étoit vrai que pour les avoir il fallût souffrir tant d'incommodités. Quelques-uns font encore cette réplique, que nous nous abusons d'accuser les richesses de nos incommodités. Elles ne font dommage à personne. Si nous avons du mal, il vient, ou de notre imprudence, ou de la malice d'autrui. Un couteau ne tue personne : il n'est que l'instrument du tueur. Il se peut bien faire qu'on vous fera du mal pour vos richesses, mais ce n'est pas à dire que vos richesses vous fassent mal. Pour moi, je trouve que Posidonius approche plus du but que nul autre, quand il dit que les

richesses sont causes du mal, non pas qu'elles nous en fassent, mais pource qu'elles donnent occasion de nous en faire ; car il y a une cause efficiente qui tout aussitôt nous fait dommage, et une autre précédente. Les richesses ont cette cause précédente : elles nous bouffissent le cœur, engendrent l'arrogance, attirent l'envie et nous aveuglent de telle façon, qu'encore que le bruit d'avoir de l'argent nous porte quelquefois du préjudice, néanmoins nous sommes bien aises de l'avoir. Or en ce que véritablement nous appelons bien, il n'y a que redire : il est pur ; il ne corrompt ni ne trouble point l'esprit ; et s'il l'élargit et le relève, c'est sans le remplir de vent. Les biens nous donnent de l'assurance, les richesses de l'audace. Les biens nous donnent de la générosité, les richesses de l'insolence, qui n'est qu'une générosité contrefaite. Vous direz qu'à ce compte non-seulement les richesses ne sont point bonnes, mais elles sont mauvaises. Elles le seroient sans mentir, si de soi-même elles nous faisoient mal et qu'elles eussent la cause efficiente que j'ai dit ; mais elles ont la précédente, qui ne provoque pas seulement les esprits, mais les appelle par une apparence de bien, si coloré qu'il s'en trouve peu qui ne s'y laissent emporter. La vertu par même raison se pourra dire avoir la cause précédente de l'envie ; car il en est beaucoup qui sont enviés pour leur sagesse, ou pour leur justice ; mais la vertu n'a pas cette cause de soi-même ; et à bien considérer cette splendeur qu'on y voit reluire, au lieu de lui porter envie, il y auroit du sujet de se ravir de son mérite et de se passionner de son amour. Posidonius dit qu'il seroit d'avis d'argumenter de cette façon. Les choses qui ne donnent à l'âme grandeur, confiance ni sécurité, ne sont point biens : or la santé, les richesses et autres telles choses ne font rien de tout cela : ce ne peuvent donc être biens. Il fait ce même argument encore plus tendu. Les choses qui ne donnent

à l'âme grandeur, confiance ni sécurité, mais au contraire y font naître l'insolence, l'orgueil et la présomption, sont mauvaises : les choses fortuites le font : elles sont donc mauvaises. Je sais bien que quelqu'un dira que de cette même raison il s'ensuivroit que les richesses ne se pourroient pas seulement appeler commodités ; mais la condition des commodités et des biens est différente. Il suffit qu'une chose, pour être commode, fasse plus de profit que de dommage. Pour être bonne, elle doit être toute pure, et n'avoir rien en soi qui puisse faire mal. Ce qui profite plus qu'il ne nuit n'est pas bien, mais ce qui profite et ne nuit point ; et pour ce les commodités peuvent indifféremment conserver toutes sortes de gens, quelque peu de jugement qu'ils aient, et les bêtes mêmes : tellement que, combien que nommant le tout selon la partie qu'il a la plus grande, nous appelons une chose commode, il ne laisse pas pourtant d'y avoir de l'incommodité mêlée parmi. Ce qui est bien ne peut être possédé que du sage. Et pour ce il ne faut point qu'il y ait rien qui lui puisse démentir ce nom. Ayons bon courage : nous n'avons plus à détacher qu'un nœud ; il est vrai qu'il est un peu malaisé. Des choses mauvaises il ne s'en fait pas de bonnes : de plusieurs pauvretés il s'en fait des richesses : les richesses ne sont donc point bonnes. Cet argument n'est pas avoué des Stoïques : il est de la forge des Péripatétiques, qui le proposent et y font eux-mêmes la réponse. Posidonius dit qu'il n'y a école de dialectique où ce sophisme n'ait été bricolé¹. Voici comme Antipater le réfute. La pauvreté ne se dit point par position², mais par privation, que les Grecs appellent στέρησις, c'est-

1. Le latin porte : *per omnes dialecticorum scholas jactatum*.

2. Les anciens éditeurs avaient adopté la conjecture d'Érasme : *per positionem*. On a depuis rétabli dans le texte la leçon des manuscrits : *per possessionem*.

à-dire, non pour avoir, mais pour n'avoir pas ; de façon que de toutes les bouteilles vides¹ qui sont au monde il n'y a pas moyen d'en remplir une. Pour faire des richesses, il faut beaucoup de choses, et non pas beaucoup de pauvretés. Vous prenez la pauvreté d'un autre biais qu'il ne faut. La pauvreté ne consiste pas au peu de chose que nous avons, mais au grand nombre de celles que nous n'avons point. Un homme n'est point pauvre au regard de ce qu'il a, mais au regard de ce qui lui défaut. Je m'exprimerois mieux, si j'avois un mot qui signifiât ἀπορία² : c'est le nom qu'Antipater donne à la pauvreté. De moi, je ne pense point qu'on la puisse définir plus proprement que possession de peu de chose. Cette dispute de la substance des richesses et de la pauvreté sera pour quelque jour que nous aurons plus de loisir ; et par même moyen nous considérerons si ce seroit point mieux fait d'adoucir ce que la pauvreté semble avoir d'amertume, et couper les ailes à l'outrecuidance des richesses, que de disputer des paroles comme si l'arrêt des choses étoit déjà donné. Prenons le cas que nous soyons appelés à quelque assemblée et qu'il soit question de faire passer une loi touchant l'abolition des richesses : mettrons-nous en avant tous ces beaux arguments, pour en dire notre avis ? sera-ce avec ces plaisantes subtilités seulement que nous persuaderons au peuple romain qu'il approuve la pauvreté, qu'il la recherche comme le premier fondement et la cause principale de son empire, qu'il se défie de ses richesses et se ressouvienne qu'il les a trouvées chez les

1. « De toutes les bouteilles vides, » c'est-à-dire au moyen de toutes les bouteilles vides. En latin : *Itaque ex multis inanibus nihil impleri potest.*

2. Ἀπορία est encore une conjecture d'Érasme, adoptée par la plupart des éditeurs. Gronov y a substitué ἀνταρία, qui est la leçon de plusieurs bons manuscrits.

peuples qu'il a vaincus; que c'est par cette sorte que les brigues, les concussions et les tumultes sont entrés en la ville du monde la plus religieuse et la plus continente; que si un peuple ne les a pu ôter à tous les peuples de la terre, il sera bien plus aisé à tous les peuples de la terre de les ôter à un peuple seul? C'est avec ces raisons qu'il faut combattre les passions, et sans leur prescrire des bornes, tâcher de les exterminer entièrement. Ayons des paroles plus fortes, si nous n'en pouvons avoir de plus courageuses.

ÉPÎTRE LXXXVIII.

ARGUMENT. — I. La philosophie mérite le titre de science libérale, parce qu'elle fait l'homme libre. — II. La philosophie nous fortifie contre le vice et contre les traits de la fortune. — III. Quatre sortes de sciences libérales. — IV. La philosophie nous guide au chemin de la vertu. — V. Toutes choses sont disputables.

Vous voulez que je vous die ce qui me semble des sciences libérales. Il n'y en a pas une seule de qui je fasse cas. Je ne saurois appeler bien une chose de qui le but est de gagner. Ce sont métiers mercenaires, qui préparent l'esprit s'il passe par-dessus, et le gâtent s'il y croupit. Aussi ne l'y faut-il employer que tant qu'il est incapable de quelque chose de meilleur. Vous savez bien qu'on les a nommées libérales, comme dignes d'un homme libre.

I. Mais je trouve que celle qui le fait libre, est seule à qui ce titre doit appartenir. C'est l'étude de la sagesse, qui mérite l'honneur, comme seule relevée, généreuse et magnanime. Tout le reste ne sont que jouets à petits enfants. Pouvez-vous bien vous persuader qu'une chose fût bonne, qui est enseignée par les hommes du monde les

plus infâmes et les plus méchants? Ce ne sont point sciences que nous devons apprendre; mais si nous les avons apprises, il n'y auroit point de mal. Quelques-uns ont fait cette question : si les arts libéraux pouvoient faire un homme de bien. Et tant s'en faut que cela soit, ils ne le permettent pas seulement. Ce n'est pas ce qu'ils font profession de montrer. Tout le soin du grammairien est en l'agencement des paroles. Il s'élargit bien quelquefois jusqu'à l'histoire; mais quand il va jusques aux vers, c'est le bout de sa carrière : il ne passe jamais plus avant. Je vous laisse à penser en quoi l'assemblément des syllabes, le choix des paroles, la mémoire des fables et la mesure des vers peuvent aider un homme qui se veut acheminer à la vertu; ni quelle assurance contre la mort, quelle modération aux convoitises, et quelle tempérance aux voluptés il en peut tirer. Venons aux professeurs de géométrie et de musique : vous trouverez aussi peu ces leçons chez eux que chez les grammairiens. Et cependant, ce sont choses que qui ignore, ne gagne rien de savoir tout le demeurant. Il faut voir s'ils enseignent la vertu ou non : s'ils ne l'enseignent, il est impossible de l'apprendre d'eux; s'ils l'enseignent, ils sont philosophes. Voulez-vous savoir que ce n'est pas pour la vertu qu'ils montent en chaire? Regardez comme leurs professions sont différentes. Or il est certain qu'elles seroient semblables, s'ils enseignoient une même leçon. Je sais bien qu'ils veulent faire accroire qu'Homère étoit philosophe; mais c'est si lourdement qu'ils se réfutent eux-mêmes par les raisons qu'ils amènent pour le vérifier; car ils le font tantôt Stoïque, n'approuvant rien que ce qui est honnête, dédaignant les voluptés et ne pouvant par les promesses de l'immortalité même être distrait de l'amour de la vertu. Tantôt ils le font Épicurien, louant l'état d'une ville paisible, où les habitants n'ont rien qui les occupe que les danses, les chansons, et les festins.

Tantôt ils le font Péripatétique, induisant trois sortes de biens ; et tantôt Académique, tenant ses opinions suspendues et se gardant de rien affirmer. Par cette incompatibilité d'être de tant de sectes ensemble, ils montrent bien qu'il n'étoit d'aucune. Accordons-leur qu'Homère ait été philosophe ; et puisque cela se remarque en ses vers, il faut bien dire qu'il s'étoit fait sage devant qu'il en fit. Apprenons donc cette science qui l'a fait sage. Il nous chaut aussi peu de savoir qui étoit le premier d'Homère ou d'Hésiode, comme si Hécube étoit plus jeune qu'Hélène, et ce qui fut cause que sa beauté lui dura si peu. Quand je saurois exactement l'âge de Patrocle et d'Achille, de combien pensez-vous qu'il m'en fût mieux ? Ne serions-nous pas plus sages de voir mettre quelque fin à nos erreurs, que de nous informer de celles d'Ulysse ? Je n'ai pas de loisir assez pour ouïr disputer s'il courut tant de risques entre l'Italie et la Sicile, ou en quelques mers qui nous sont inconnues, parce qu'en si peu d'espace il étoit malaisé qu'il fût si longtemps sans trouver quelque port.

II. Les tempêtes de l'esprit nous donnent tous les jours de la besogne : notre méchanceté nous fait courre toutes fortunes. Nous n'avons point faite de beaux yeux qui sollicitent les nôtres, et en cela seulement nous avons des ennemis assez. C'est de là que se présentent ces monstres effroyables qui ne demandent que l'effusion du sang humain ; c'est de là que viennent ces insidieux appâts qui nous attirent par l'oreille ; c'est de là que viennent tant de naufrages et tant de maux de toutes façons. Enseignez-moi d'aimer ma patrie, ma femme, mon père, et faites qu'il n'y ait point de péril assez grand pour m'empêcher de leur en rendre témoignage, et qu'en des actions si louables, je sois si résolu qu'après ma barque rompue, je m'affourche encore sur les éclats. Que vous sert de vous enquerir si Pénélope a passé son temps avec ceux qui la

recherchoient ; si par discrétion elle s'est parée de scandale ¹, et si devant que reconnoître Ulysse elle se doutoit bien que c'étoit lui ? Faites que je sache que veut dire pudicité, quelle vertu c'est, et si c'est un bien du corps ou de l'esprit. Je viens à cette heure aux musiciens. Vous m'apprenez à concerter des voix grêles avec des grosses, et à faire un accord de tons discordants : faites plutôt que je sache accorder mon âme, et donner à mes volontés une perpétuelle conformité. Vous me montrez qui sont les tons lamentables : montrez-moi plutôt comme aux adversités je ne lamenterai point. Le géomètre m'enseigne à mesurer des campagnes : j'aimerois bien mieux qu'il m'enseignât à quelles bornes le contentement de l'homme se doit arrêter. L'arithméticien m'apprend à compter et faire servir mes doigts à l'avarice : je serois bien plus aise qu'il me fît voir que tous ces comptes-là ne servent de rien ; qu'un homme n'est point plus heureux pource que son revenu lasse ceux qui en font la recette ; qu'au contraire presque tout ce qu'il possède sont choses superflues, et que s'il lui falloit avoir la peine de compter son bien lui-même, il n'y a point de pauvre homme qui ne fût plus heureux et plus content que lui. Que me sert que je fasse exactement partir ² un champ, et que mon frère et moi, s'il faut que nous séparions un arpent de terre, soyons sur le point de nous couper la gorge ? Que me sert d'être un suffisant homme à prendre les pieds d'un arpent, et savoir que c'est que quart, que doigt et que ponce, si le voisinage d'un grand, qui empiète quelque chose sur moi, me rend mélancolique ? Vous m'enseigniez comme je ne perdrai pas un pied de terre, et je veux apprendre comme je pourrai tout

1. En latin : *Quid inquiris an Penelope impudica fuerit, an verba sæculo suo dederit ?*

2. *Partir, partager ; in partes dividere*, dit le latin.

perdre sans me fâcher. Vous dites que l'héritage qu'on vous veut ôter est en votre maison dès le temps de votre grand-père. Et quoi? Devant qu'il fût à votre grand-père, à qui étoit-il? Montreriez-vous bien, je ne veux pas dire à quel homme, mais à quel peuple il appartenait? Vous y êtes venu comme fermier, et non comme seigneur. Demandez-vous de qui vous êtes fermier? De vos héritiers, si votre fortune est si bonne que vous le leur puissiez conserver. Les jurisconsultes tiennent que les choses publiques ne sont point sujettes à usucapion¹. Ce que vous tenez est public : il est à tout le genre humain en général. O la belle science! Vous savez mesurer un cercle, et réduire en carré quelque forme qu'on vous baille; vous savez combien il y a d'une étoile à l'autre; il n'y a rien qui échappe à votre compas. Puisque vous êtes si bon maître, mesurez-moi l'esprit de l'homme, dites-moi comme il est grand ou petit. Vous connoissez bien une ligne droite : mais à quoi est bon cela, si vous ne savez comme en vos actions il se faut conduire droitement? Je viens à cette heure à ceux qui se vantent qu'il ne se passe rien dans le ciel qu'ils n'en soient avertis :

*Frigida Saturni, etc.*².

De quoi me servira cette science, que de me faire chagrier, quand Saturne et Mars seront opposés, et quand Mercure fera son couchant à la vue de Saturne? J'aime bien mieux apprendre qu'en quelque part qu'ils soient, ils

1. On lit *usurpations* pour *usucapion* dans les éditions de 1645 et 1648; mais c'est évidemment une faute. Le latin dit : *Negant jurisconsulti quidquam publicum usucapi.*

2. Ici encore Malherbe n'a pas traduit deux vers des *Géorgiques* (liv. I, v. 336, 337) cités par Sénèque :

Frigida Saturni sese quo stella receptet,
Quos ignis coeli Cyllenius erret in orbes.

sont propices, et ne peuvent changer de naturel; que la course inévitable des destins les mène d'un ordre qui n'est jamais interrompu; que leurs révolutions sont réglées, et produisent ou marquent les événements de tout ce qui se fait ici-bas. Mais soit qu'elles soient les causes de cette diversité d'effets que nous voyons au monde, soit que seulement elles en soient les messagères, que nous servira d'avoir prévu des choses que nous ne pourrions éviter? Sachons-les, ou ne les sachons pas : il faut qu'elles adviennent.

*Si vero solem, etc.*¹.

Pensez que me voilà bien assuré de toutes surprises. Et si je vis jusqu'à demain au matin, ne serai-je pas trompé? Il est certain qu'oui; car nous sommes trompés, quand il nous arrive quelque chose que nous ne savions pas qui nous dût arriver. Pour moi je ne sais pas ce qui sera, mais je sais bien tout ce qui peut être. La fortune ne peut rien produire contre mon espérance. J'attends tout : si elle m'en quitte quelque chose, à la bonne heure. Quand il se passe une heure sans que j'aie quelque assaut, je suis trompé; toutefois encore ne le suis-je pas; car comme je sais que tout me peut arriver, je sais bien aussi que ce ne doit pas être tout aussitôt. Quoi qu'il en soit, j'espère toujours du bien; mais s'il arrive du mal, je suis prêt à le recevoir. Il faut que vous me supportiez si j'ai des opinions particulières; car il n'est pas possible que je mette ni les peintres, ni les sculpteurs, ni les tailleurs de marbre, ni tous ces autres ministres de nos

1. Il y a ici dans Sénèque trois autres vers de Virgile (*Géorgiques*, liv. I, v. 424-426), que Malherbe n'a pas traduits :

*Si vero solem ad rapidum lunasque sequentes
Ordine respicies, numquam te crastina fallet
Hora, nec insidiis noctis capiere serenæ.*

dissolutions au rang des sciences libérales. Je n'y reçois non plus les lutteurs, ni toute science qui veut de l'huile ou de la poudre; ou bien j'y voudrois aussi recevoir les parfumeurs, les cuisiniers, et toute cette race de gens de qui les esprits ne travaillent que pour le service de nos voluptés; car je vous prie, que trouvez-vous de libéral en ces vomisseurs de matin, qui ont le corps aussi gras et potelé, comme l'esprit tabide¹ et léthargique? Pensez comme nos beaux exercices d'aujourd'hui se rapportent à ceux que nos ancêtres faisoient faire à leurs enfants : de lancer le javelot, jeter la barre, monter à cheval, tirer des armes, et quoi qu'ils fissent, de tenir toujours le corps droit; car ils ne vouloient point qu'ils apprissent rien qu'il fallût faire de couché². Mais ni les uns ni les autres ne sont point choses qui nous rendent capables de la vertu; car que me sert que je me sache bien aider d'un cheval, et qu'à point nommé je le pare³, si je me laisse emporter à mes passions? Que me sert qu'à la lutte et à coups de main je demeure maître de tous mes antagonistes, si je me laisse vaincre à la colère? Et quoi donc? les sciences libérales ne nous sont bonnes à rien? Si sont bien à quelque chose, mais non pas à l'acquisition de la vertu; car les arts mécaniques mêmes, avec qui la vertu n'a point de commerce, ne laissent pas d'avoir beaucoup de commodités pour l'usage de la vie. Pourquoi donc faisons-nous apprendre les sciences libérales à nos enfants? Ce n'est pas qu'elles les puissent faire vertueux, mais afin qu'elles leur préparent les âmes et les rendent susceptibles de la vertu. Comme ces pre-

1. *Tabide*, affecté de langueur.

2. C'est le texte des éditions de 1639, 1645 et 1648; celle de 1667 donne : « qu'il fallût faire couché. »

3. « *Parer*, en terme de manège, signifie arrêter. » (*Dictionnaire de l'Académie* de 1694.)

nières leçons qu'on leur fait de connoître leurs lettres, et de les assembler, ne leur enseignent pas les sciences libérales, mais les disposent à les apprendre quelque jour, ainsi les sciences libérales ne nous enseignent pas la vertu, mais nous rendent capables d'en recevoir l'instruction¹.

III. Posidonius fait de quatre sortes de sciences : les vulgaires et sordides, les plaisantes, les puériles et les libérales. Les vulgaires sont celles que les artisans font avec la main, et de qui l'occupation est de pourvoir aux nécessités de notre vie. Celles-ci n'ont apparence quelconque d'honneur ni de vertu. Les plaisantes sont celles de qui le but est de nous réjouir ou les yeux ou les oreilles. Nous pouvons bien mettre en ce rang les ingénieurs, qui par des ressorts font mouvoir des choses si artificiellement qu'il semble qu'elles marchent d'elles-mêmes, comme lever tout bellement un échafaud, reculer des choses qui sont proches, ou approcher d'autres qui sont reculées, descendre petit à petit celles qui sont hautes; et tout plein de telles nouveautés, qui étonnent les ignorants, parce qu'ils ne comprennent pas comme elles se font. Les puériles sont appelées des Grecs ἐγχεκλούς², et de nous libérales, à cause qu'elles en ont quelque ressemblance; mais quant à celles qui vraiment sont libérales, ou pour mieux dire libres, il n'y en a point d'autres que celles qui ne s'emploient qu'à l'instruction de l'esprit à la vertu. Je sais bien que quelqu'un pourra dire que comme il y a une partie de la philosophie naturelle, l'autre morale et l'autre rationnelle, tout de même toutes ces sciences libérales peuvent trouver place en la

1. Dans les premières éditions : « mais nous en rendent capables d'en recevoir l'instruction. »

2. Tel est le texte de toutes les éditions. Avec la tournure adoptée par Malherbe, il faudrait, au lieu de l'accusatif ἐγχεκλούς qui est dans Sénèque, le nominatif ἐγχεκλοί.

philosophie; que s'il se présente quelque question naturelle, on la décide par la géométrie; et que par conséquent ce n'est point chose hors d'apparence de dire, puisqu'elle lui aide, qu'elle est un de ses membres. Beaucoup de choses ne sont pas parties de nous, qui ne laissent pas de nous aider, et qui, si cela étoit, ne nous aideroient pas. La viande aide bien au corps, et toutefois n'est pas une de ses parties. Le ministère de la géométrie nous fait bien quelque service, et se peut dire que la philosophie a besoin de la géométrie, comme la géométrie a besoin d'un charpentier. Mais comme le charpentier n'est pas portion de la géométrie, aussi n'est la géométrie portion de la philosophie. Et puis chacune a ses limites à part; car le philosophe recherche les secrets des choses naturelles, et les connoît, et le géomètre en examine et suppute les nombres et les mesures. La philosophie sait comme les corps célestes sont composés, ce qu'ils peuvent, et quelle est leur nature; le mathématicien observe comme ils s'éloignent de nous et se rapprochent, comme ils se lèvent et se couchent, et d'où vient que quelquefois ils semblent s'arrêter, combien qu'en vérité les choses célestes ne s'arrêtent jamais. Le philosophe sait la cause de la représentation des images qui se fait en un miroir; le géomètre vous dira quel espace il faut qu'il y ait entre le corps et l'image, et quelle image chaque forme de miroir est capable de représenter. Le philosophe vous prouvera que le soleil est grand; le mathématicien, qui procède par une certaine pratique, vous limitera sa grandeur exactement, mais il vous demandera que vous lui accordiez quelques principes. Or une science ne se peut dire à soi, qui n'a son fondement que sur la permission d'autrui. La philosophie ne demande rien à personne. Il n'y a rien que du sien en son ouvrage. La mathématique est superficielle;

le fonds où elle bâtit n'est pas à elle ; sans les principes qu'elle emprunte elle ne sauroit avoir fait un pas. Si d'elle-même elle pouvoit comprendre la nature de l'univers et parvenir à la vérité, je dirois que nous ferions bien de nous en approcher, pour avec le commerce des choses célestes donner moyen à notre esprit de s'étendre, et passer d'une recherche à l'autre.

IV. Mais il n'y a que la science du bien et du mal qui nous puisse mener à la perfection ; et cette science ne se trouve ailleurs qu'en la philosophie. Il n'y a qu'elle qui s'informe de ce qui est bon ou mauvais. Prenez-moi toutes les vertus l'une après l'autre. La magnanimité, qui méprise ce qui est formidable, dédaigne ces épouvantements qui rendent notre liberté captive, les appelle en duel et les abat par terre, prend-elle quelque chose des sciences libérales pour se fortifier ? La foi est le bien le plus religieux qui puisse loger en l'âme de l'homme. Il n'y a promesse ni menace qui la puisse induire à tromper. Elle dit quand on la presse : « Brûle, coupe, tue, tu ne me saurois faire parler. La douleur a beau fouiller, elle ne trouvera jamais mes secrets. » Et cependant est-ce des sciences libérales qu'elle emprunte cette généreuse obstination ? La tempérance règne sur les voluptés ; elle en hait les unes, qu'elle chasse du tout ; elle dispense les autres, et les règle sous une modicité convenable, et jamais ne s'en approche que pour quelque autre considération. Elle sait que la plus juste mesure des choses désirées, c'est d'en prendre jusqu'à la raison, et non jusqu'à la satiété. L'humanité défend la présomption et l'avarice : ses paroles sont douces, ses actions courtoises, et ses volontés obséquieuses : elle ne voit sentir mal à personne qu'elle ne le sente elle-même ; et ne pense rien mieux posséder que ce qu'elle contribue aux nécessités d'autrui. Sont-ce les sciences libérales qui leur impriment toutes ces belles qualités ? Est-ce d'elles

que viennent la simplicité, la discrétion, la frugalité, l'épargne, et la clémence, qui est avare du sang d'autrui comme du sien propre, et sait que l'homme ne doit point user de l'homme prodiguement? Mais comme est-il possible qu'un homme ne puisse être vertueux sans les sciences libérales, comme nous-mêmes le confessons, et que néanmoins les sciences libérales ne servent de rien à la vertu? Il en est comme de la viande : sans la viande il est impossible d'être vertueux ; et cependant, qui ne sait point que la viande et la vertu n'ont rien de commun? Le bois ne fait point de service au navire, et toutefois il n'est point de navire qui ne soit fait de bois. Encore que sans une chose je n'en puisse faire une autre, il ne s'en suit pas qu'elle m'aide à la faire ; et au partir de là, ce n'est pas une proposition indubitable, que sans les sciences libérales on ne puisse parvenir à la vertu ; car encore qu'elle s'apprenne, ce n'est pas par elles qu'on l'apprend ; et vu que la sagesse ne consiste point aux lettres, qui me gardera de croire qu'un homme peut être sage sans être savant? La sagesse baille des choses, et non des paroles ; et peut-être que notre mémoire est plus certaine, quand elle ne s'assure que de soi. La sagesse est ample et spacieuse, il ne lui faut point bailler une place occupée : sa leçon est des choses divines et des humaines, des passées et des futures, des éternelles et des périssables, et du temps, duquel, quand il n'y auroit autre chose, vous savez combien de questions il fait¹ ordinairement : premièrement, si de soi le temps est quelque chose, si quelque chose a précédé le temps, si le temps a commencé quand et le monde, et si parce que devant le monde il y avoit quelque chose, le temps aussi l'a précédée². Outre ces

1. *Il fait*, c'est-à-dire : il se fait, on fait.

2. Le participe est au féminin dans les diverses éditions, mais,

questions, celles qu'on fait de l'âme sont innombrables : d'où elle est, quelle elle est, quand elle commence d'être, de combien est sa durée; si elle passe d'un lieu à l'autre, et change de logis; si elle revient plusieurs fois au monde sous diverses formes, ou si elle n'entre jamais qu'en un corps, pour, après qu'elle en est sortie, se promener en liberté; si c'est un corps ou non; ce qu'elle fera, quand par notre ministère elle ne fera plus rien; comme elle usera de sa liberté, quand elle sera hors de cet âge; s'il ne lui souviendra plus de la vie du monde; si seulement elle commencera de se connoître, quand échappée du corps elle aura fait sa retraite dans le ciel. Prenez telle partie qu'il vous plaira des choses humaines et divines, vous ne serez jamais las d'apprendre et jamais ne cesserez de demander, tellement qu'afin que tant de belles et grandes méditations aient chez nous leurs coudées franches, il faut nécessairement en faire sortir celles qui ne servent de rien. La vertu ne se contente pas de si peu de place : son train est plus grand, il lui faut beaucoup de logis; il faut que tout vide¹, et qu'elle demeure seule. Il est vrai que pource qu'il y a des sciences qui lui donnent du plaisir, nous en retiendrons quelques-unes, mais non plus que ce qu'il lui en fera besoin pour la servir; car si nous nous moquons de ceux qui remplissent leur maison d'une infinité de meubles précieux; plutôt pour la montre que pour l'usage, que dirons-nous de ceux qui font en leur esprit un ramais inutile de sciences qui ne leur servent de rien? C'est une espèce de l'intempérance², de vouloir savoir

pour rendre le latin, il faudrait : « *La précédé*, » c'est-à-dire a précédé le monde.

1. *Que tout vide*, que tout se vide. Voyez plus haut, p. 513, note 1.

2. « C'est une espèce d'intempérance. » (*Éditions de 1645 et 1648.*)

plus qu'il ne faut. Et puis, qu'est-ce que sont ordinairement tous ces possesseurs de sciences libérales, que des fâcheux, des causeurs, des importuns et des glorieux, qui n'apprennent point ce qu'il seroit bon qu'il sussent, pource qu'ils ont appris ce qu'il leur seroit bon de ne savoir point? Didymus le grammairien a fait quatre mille traités : c'étoit assez pour lasser un homme de lire. Je vous laisse juger que devoit être celui qui les avoit écrits. En l'un, il dispute de quel pays étoit Homère; en l'autre, qui étoit véritablement la mère d'Énée; en l'autre, si Anacréon étoit plus paillard qu'ivrogne, ou plus ivrogne que paillard; si Saphon étoit une coureuse, et tout plein de telles autres choses si frivoles, que si je les avois apprises, je ferois ce qui me seroit possible pour les oublier. Et puis, dites que notre vie est courte. Nos Stoïques mêmes sont quelquefois plus longs qu'il ne seroit besoin. Je vous y montrerois beaucoup de choses où le coup de la serpe seroit nécessaire. Il faut bien avoir perdu des heures et bien importuné des oreilles, devant que d'ouïr cette louange : « Oh le savant homme ! » Contentons-nous de ce titre, qui n'a pas tant d'éclat : « Oh l'homme de bien ! » Me conseilleriez-vous de feuilleter autant d'annales qu'il y a de peuples sur la terre, de rechercher qui est le premier qui a fait des vers, de compter par mes doigts, à faute de fastes, combien Orphée a été d'années devant Homère, repasser mon jugement sur les censures d'Aristarque, et user toute ma vie après des syllabes? M'embarrasserai-je tellement en la poudre de géométrie que je ne m'en tire jamais? Pratiquerai-je si mal ce prétexte salutaire, qui commande d'épargner le temps? J'approuve¹ toute autre chose, et ne me soucie point de

1. *J'approuve* est bien vraisemblablement une faute, pour *j'aprends*. *Hæc sciam? et quid ignorem?* dit Sénèque. Malherbe a traduit *et quid sim ignorem*.

savoir ce que je suis. Le grammairien Appius¹, qui du temps de C. César fit le charlatan par toute la Grèce et se faisoit appeler Homère, disoit qu'après qu'Homère avoit achevé l'Iliade, et l'Odyssée, il avoit compris toute la guerre de Troie à l'entrée de son ouvrage; et pour le prouver il alléguoit que tout exprès il commençoit son premier vers par deux lettres où le nombre de ses livres étoit contenu. Il est malaisé qu'un homme sache beaucoup de choses, sans en savoir de telles. Pensez à cette heure combien il s'en va de temps en maladies, combien aux affaires publiques, combien aux privées, combien à se lever, coucher, boire, manger et dormir. Mesurez votre âge : vous n'en avez pas pour donner rang à tant d'occupations, je ne parle que des sciences libérales. Et combien pensez-vous que les philosophes mêmes ont de choses superflues, et qui ne se pratiquent point? Ils s'impliquent aussi bien que les autres aux distinctions des syllabes, et aux propriétés des conjonctions et des prépositions². Ils ont eu envie sur les grammairiens et sur les géomètres³, et ont pris toutes les superfluités de leurs sciences, pour les apporter en la leur. De là vient qu'ils parlent exactement, et ne vivent pas de même. Reconnoissez en ce que je vous vais dire, combien fait de mal une subtilité trop aigre, et combien elle est contraire à la recherche de la vérité.

¶ V. Protagoras disoit qu'il n'y a rien qui ne se puisse disputer affirmativement et négativement, avec autant de probabilité d'une part que d'autre; et que cette proposition même, que tout est disputable, se peut contredire. Nausiphane dit que de ce qui semble être, il n'y a rien

1. Lisez *Appion*, comme dans le texte latin.

2. C'est certainement ainsi qu'il faut lire, au lieu de *propositions*.

Il y a *præpositiones* en latin.

3. *Invidere grammaticis, invidere geometris*, dit Sénèque.

qui soit plus que le non être; Parménide, que généralement tout ce qui se voit n'est point. Zénon Eléate nie tout sans exception. Ce sont presque mêmes opinions que celles des Pyrrhoniens, Mégariques, Érétriques et Académiques, qui ont introduit une nouvelle science de ne rien savoir. Si vous me croyez, vous mettrez ces curieux et les professeurs des sciences libérales tout en un rang. Ceux-là nous baillent une science qui ne nous servira de rien; ceux-ci nous désespèrent de pouvoir jamais rien savoir. Pour moi, j'aimerois mieux savoir des choses qui me fussent inutiles, que de ne savoir rien du tout. Les uns ne nous éclairent point, les autres nous crèvent les yeux. Si je crois Pythagoras, il n'y a rien qui ne soit douteux; si Nausiphane, toute la certitude que j'en remporte, c'est que tout est incertain; si Parménide, il n'y a rien au monde qu'une chose; si Zénon, il n'est du tout rien. Que sera-ce de nous donc? Que deviendra tout ce qui est à l'entour de nous qui nous nourrit et qui nous soutient? Tout ce qui est au monde ne sera qu'une ombre et une piperie. Je ne trouve pas grand goût ni à ceux qui disent que nous ne savons rien, ni aux autres qui même ne nous veulent pas accorder notre ignorance. Et s'il me falloit dire auxquels je veux le plus de mal, je confesse que je serois bien empêché.

ÉPÎTRE LXXXIX.

ARGUMENT. — I. En quoi diffèrent la sagesse et la philosophie. Définition de la philosophie. Sa division. — II. De la morale. — III. De la naturelle. — IV. Il blâme les avares, les paillards et les gourmands.

Vous me priez de vous diviser la philosophie, et que je fasse des quartiers de ce grand corps : c'est à la vérité le moyen de la comprendre bientôt, et presque il ne s'y peut rien faire qu'en la démembrant de cette façon. Une chose qui nous est obscure en la prenant toute ensemble, se trouve claire quand on l'examine par les parties. Plût à Dieu que la philosophie se pût représenter à nous, comme la face de ce grand univers ! Il n'y a rien de si semblable comme ce spectacle seroit à l'autre ; et ne faut point douter que pour l'admirer à notre aise, elle ne nous fît laisser toutes ces choses qui nous semblent grandes, par faute que nous ne savons pas ce qui est grand. Mais puisque cela ne peut être, il nous la faut considérer de la même façon que nous considérons les secrets du monde. Les yeux ne pénètrent pas plus vite au ciel que l'esprit du sage par toute la masse de l'univers. Mais pour nous, qui avons des nuâges et des brouillards à traverser, et de qui la vue s'arrête au premier logis¹, nous avons besoin qu'on nous montre les choses une à une, parce que nous ne sommes pas encore capables de les regarder en gros. Je ferai donc ce que vous me demandez, et mettrai la philosophie en parties, et non en morceaux ; car il y a du profit à la diviser ; mais qui la hacheroit, il la ren-

1. En latin : *quorum visus in proximo deficit*.

droit inutile. Ce qui est trop grand est aussi difficile à comprendre comme ce qui est trop petit. On distingue un peuple en lignées, et une armée en compagnies. Depuis qu'une chose a quelque grandeur notable, on la connoît mieux, quand on la considère par ses parties, pourvu, comme j'ai dit, qu'on ne les fasse point si petites, que le nombre en soit infini. Autant vaudroit les laisser en leur entier, que d'en faire tant de parts, que ce ne fût jamais fait de les éplucher. Ce n'est que confusion que de les couper si menu.

I. Premièrement donc, si vous le trouvez bon, je vous dirai la différence d'entre la sagesse et la philosophie. La sagesse est la félicité parfaite de l'esprit de l'homme, la philosophie est l'amour et l'affection de l'acquérir : c'est elle qui montre le chemin d'aller à l'autre, et ne lui faut point d'autre témoignage. Le nom qu'elle porte est une marque qui la fait assez connoître. Il y en a qui l'ont définie une science des choses humaines et divines. Quelques-uns y ajoutent *et de leurs causes* ; mais je ne trouve pas que cette addition y serve beaucoup, parce que les causes sont parties des choses. Il y en a d'autres qui l'ont appelée une étude de vertu, d'autres une étude de la correction de l'âme, et d'autres encore une affection de trouver ce qui justement est raisonnable. Pour la différence d'entre la philosophie et la sagesse, elle n'a presque jamais été contredite de personne. Aussi ne se peut-il faire que le desir et ce qui est désiré soient une même chose : la même différence qui est entre l'avarice et l'argent, est entre la philosophie et la sagesse. La sagesse est l'effet et la récompense de la philosophie : la philosophie marche vers la sagesse ; la sagesse attend de pied ferme qu'on vienne à elle. La sagesse est ce que les Grecs appellent *sophie*. Nous nous sommes autrefois servis de ce mot, comme nous faisons de celui de philoso-

phie. Encore à cette heure, nos vieilles comédies le vous témoignent, et l'inscription du monument de Dossennius : *Passant, demeure et lis la sophie de Dossennius*¹. Il s'est pourtant trouvé quelques Stoïques qui, bien que la philosophie soit une étude de vertu, et que l'une recherche et l'autre soit recherchée, ont tenu cependant qu'il est impossible de les séparer et qu'il ne peut jamais être de vertu sans philosophie, ni de philosophie sans vertu. Si la philosophie est une étude de vertu, c'est par le moyen de la vertu même : qui est vertueux ne peut n'étudier point à la vertu, et qui étudie à la vertu ne peut n'être point vertueux ; car il n'en est pas comme de ceux qui de loin visent à frapper quelque chose, où le tireur est en un endroit et le blanc en l'autre ; ni comme des chemins qui nous mènent aux villes et en sont dehors. On arrive à la vertu par la vertu même ; et par ainsi, la philosophie et la vertu sont attachées l'une à l'autre. Il y a eu plusieurs grands personnages qui ont divisé la philosophie en trois parties : morale, naturelle et rationnelle. La première a pour sujet le règlement de l'âme ; la seconde recherche la nature des choses ; la troisième examine la propriété des paroles, leur agencement et les arguments, afin qu'on ne nous surprenne par la supposition du mensonge en la place de la vérité. Il s'en est trouvé qui ne l'ont pas divisée en tant de parties, et d'autres qui l'ont divisée en davantage. Quelques-uns des Péripatétiques y ont mis la civile² pour une quatrième, pource qu'il semble qu'elle ait son exercice et son occupation à part. Quelques autres y ont encore ajouté l'économique, qui est la science de

1. Il y a *Dossennius* dans toutes nos éditions ; mais c'est évidemment une faute des imprimeurs ; dans l'épître suivante (chap. 17), ils ont de même changé en *P* le *D* initial de *Dédalus*. La vraie forme du nom est *Dossennus*.

2. *Civilem*, dit Sénèque, c'est-à-dire la (partie) politique.

bien gouverner une maison. Toutefois il n'y a rien en ces deux dernières qui ne se puisse comprendre sous la morale. Les Épicuriens n'ont fait que deux parties de la philosophie : la naturelle et la morale ; ils n'ont point voulu recevoir la rationnelle. Mais enfin comme ils ont vu qu'il leur failloit quelque pièce pour distinguer les ambiguïtés et convaincre les faussetés masquées d'apparences véritables, ils ont été contraints d'introduire un lieu qu'ils appellent de jugement, et la règle, qui est la même chose que la rationnelle, sous un autre nom. Mais ils ne l'estiment qu'un accessoire de la partie naturelle. Les Cyrénaïques se sont contentés de la morale et n'ont point voulu des deux autres ; mais ils font comme les Épicuriens, et ce qu'ils chassent d'une façon, ils le rappellent de l'autre ; car ils font cinq parties de la morale : l'une des choses desirables et rejetables ; l'autre des passions ; la troisième des actions ; la quatrième des causes, et la cinquième des arguments. Les causes des choses appartiennent à la naturelle, les arguments à la rationnelle, et les actions à la morale. Ariston, de l'île de Chio¹, ne s'est pas contenté d'exclure la naturelle et la rationnelle, mais il a soutenu que tant s'en faut qu'elles fussent membres de la philosophie, qu'elles lui étoient contraires ; et n'a laissé que la morale seule, qu'encore il a retranchée de cette partie² qui contient les remontrances, parce qu'il dit que c'est un exercice de régent plutôt que de philosophe, comme si le philosophe étoit autre qu'un régent universel du genre humain³.

II. Demeurons donc d'accord que la philosophie a trois parties, et mettons la morale la première sur le bureau. Je la subdivise en trois autres parties, dont l'une

1. Chio. — 2. C'est-à-dire, diminuée de cette partie.

3. Il y a dans le latin : *humani generis pædagogus*.

est la considération qui baille à chacun ce qu'il doit avoir et taxe le mérite de toutes choses. L'utilité de cette partie est grande ; car de quoi avons-nous plus de besoin que de savoir justement ce que chaque chose se doit apprécier ? La seconde est de l'affection, et la troisième des actions ; car il faut premièrement savoir ce que la chose vaut ; secondement tempérer l'affection et la régler ; et tiercement faire qu'entre l'affection et l'action il y ait telle correspondance qu'en tout et partout vous soyez conforme à vous-même. Duquel que vous manquez de ces trois, il est impossible que vous ne tombiez en confusion ; car que vous sert qu'en vous-même vous ayez examiné la valeur des choses, si votre affection vous fait aller plus avant que vous ne devez ? Et que vous sert de vous en rendre maître, si quand il faut mettre la main à l'œuvre, vous laissez perdre les occasions, et ne savez quand, en quel endroit et de quelle façon il y faut procéder ? car l'estimation du mérite des choses, l'observation des opportunités et la discrétion de se commander sont trois considérations différentes. Quand l'action accompagne l'affection, tout va comme il doit aller. L'affection se conçoit ardente ou froide, selon le cas que nous faisons de la chose qui nous est proposée.

III. La philosophie naturelle se divise en choses corporelles et incorporelles, qui puis après ont d'autres degrés. La première division des corporelles, c'est que les unes engendrent, et les autres sont engendrées. Or les éléments sont engendrés. Les uns tiennent que le principe est simple ; les autres le divisent en la matière, en la cause mouvante, et aux éléments. Il ne nous reste plus à diviser que la philosophie rationnelle. Toute oraison est continue, ou coupée par interrogations et réponses : l'une s'appelle dialectique, et l'autre rhétorique. L'occupation de cette-ci sont les paroles, leur sens et leur

disposition. La dialectique derechef est divisée en conceptions, et en paroles qui les expriment. Les subdivisions qui se peuvent faire de l'un et de l'autre sont infinies : c'est pourquoi je ne passerai point plus outre,

*Et summa sequar fastigia rerum*¹.

Aussi bien si je voulois rediviser les parties en autres parties, il s'en feroit un livre entier. Ce n'est pas, Lucilius, que je vous veuille dégoûter de cette lecture; mais quoi que vous lisiez, faites que l'amendement de votre vie soit toujours le but où tout soit rapporté. Voyez de régler vos mœurs : excitez ce que vous avez de langage, restreignez ce que vous sentez qui se lâche, domptez ce qui se rebelle; faites une guerre irréconciliable aux cupidités, et non aux vôtres seulement, mais à celles des hommes en général. Et quand quelques-uns vous demanderont si vous n'aurez jamais qu'une chanson, répondez-leur : « Tant que vous faillirez, je suis obligé de vous avertir. Vous voulez que les remèdes cessent devant la maladie; mais vous avez beau faire, tant plus vous bouches les oreilles, tant plus vous me faites envie de parler. C'est bon signe quand un malade qui est stupide commence de sentir son mal : en dépit que vous en ayez je vous conseillerai votre profit. Vous orrez à la fin quelque autre chose que des flatteries; et puisque vous ne voulez pas recevoir votre correction en particulier, je la vous ferai publiquement.

IV. « Ne cesserez-vous jamais d'acquérir? Les champs de tout un peuple sont à vous seul, et vous n'en avez pas encore assez? Jusques où vous pensez-vous étendre? Vous labourez des provinces entières. Les rivières les plus célèbres, et qui suffisent pour être les bornes de deux

¹ Virgile, *Énéide*, liv. I, v. 346.

nations, depuis leur source jusqu'à leur fin, ne passent que dans vos terres; et cependant si les mers ne sont bridées de vos possessions, si votre fermier ne règne au delà de l'Adriatique, de l'Ionique et de l'Égée, si les îles¹ qui furent les maisons de tant de grands capitaines, ne vous sont de chétives cabanes, vous ne pensez pas être bien accommodés. Rendez votre domaine si grand qu'il vous plaira; faites que ce qu'on appeloit un empire soit une de vos pièces de terre; ne laissez rien de ce que vous aurez moyen d'amasser : quand vous aurez tout fait, vous en laisserez toujours plus que vous n'en prendrez. Je viens à cette heure à vous autres, qui ne donnez pas moins d'étendue à votre luxe, que ceux-là font à leur avarice. Dites-moi, je vous prie : avez-vous résolu qu'il ne se trouve lac en toute la terre où vous n'avez une maison dessus? Qu'il n'y ait rivière grande ni petite que vous ne bordiez de quelque palais? Partout où il se trouvera quelque sorte d'eau chaude, votre luxe s'y voudra tout aussitôt imaginer une retraite. En quelque lieu que la mer aura quelque petite sinuosité, comme si la terre étoit trop petite, ou que des fondements n'eussent point de grâce, s'ils n'étoient faits avec la main, vous la ferez reculer pour faire place à votre bâtiment? Je veux que vous ne puissiez aller en part où vous ne voyiez toujours luire l'ardoise de quelque pavillon qui soit à vous² : les uns aux coupeaux des montagnes, qui découvrent à perte de vue sur la mer et sur la terre; les autres en campagne rase aussi relevés que les montagnes mêmes. Quand le nombre de vos bâtiments donnera de la peine à les compter, quand la hauteur en ira jusques au ciel, si n'avez-vous au partir de là qu'un corps, et encore bien petit. Que

1. Dans le sens du latin *insulæ*, qui désigne des maisons en location, ou du moins de simples et modestes habitations.

2. Sénèque dit : *omnibus licet locis teota vestra resplendeant*.

voulez-vous faire de tant de chambres, puisque vous ne pouvez coucher qu'en une ? Celles où vous n'êtes point ne sont pas vôtres. Je viens finalement à vous, de qui la gourmandise insatiable ne laisse creux en la mer, ni coin en la terre qui ne soit fouillé ; qui remplissez les eaux de lignes et de filets ; qui bordez les bois de pièges et de toiles ; et ne laissez en paix animaux du monde, que ceux de qui la satiété vous a dégoûtés. Que vous servent tant de viandes apprêtées par tant de mains, tant de sortes de venaisons prises avec tant de péril, tant de poissons recherchés de l'autre bout du monde, si votre bouche lasse de friandises et votre estomac affoibli de crudités vous en laissent bien à peine goûter quelque morceau ? Pauvres gens que vous êtes ! Vous ne connoissez pas que vous avez plus de faim que de ventre. » Dites cela aux autres, Lucilius, afin de l'ouïr vous-même en le disant. Écrivez-le, afin de le lire après l'avoir écrit. Ne faites rien que vous ne rapportiez à votre instruction et au règlement du désordre de vos passions. Étudiez, non pour savoir plus de choses que les autres, mais pour en savoir de meilleures.

ÉPÎTRE XC.

ARGUMENT. — I. La philosophie nous enseigne toutes les vertus. — II. Du siècle d'or. — III. Le vice et le mauvais gouvernement des rois ont rendu les lois nécessaires. — IV. Les hommes n'ont point appris de la philosophie les voluptés, ni les délices des villes. — V. De la frugalité du premier siècle. — VI. La philosophie enseigne à connoître Dieu, et que les choses fortuites arrivent par son commandement. — VII. Que l'innocence honoroit le siècle d'or, mais que la sagesse y défailloit.

I. Qui peut nier, Lucilius, que le vivre ne soit un présent des Dieux, et le bien vivre un présent de la philoso-

phie ? S'ensuivroit-il donc qu'autant que le bien vivre est chose plus précieuse que vivre, nous soyons plus obligés à la philosophie que nous ne sommes aux Dieux ? Il ne faut point douter que cela ne fût, si la philosophie même n'étoit une gratification qui vient de leur main. Nous ne naissons pas philosophes, mais nous naissons capables de philosopher. Et certainement si c'eût été chose si commune, la sagesse eût perdu le plus grand avantage qu'elle ait, qui est de n'être point au nombre des choses fortuites. Tout ce qui la met en réputation, c'est que ceux qui l'ont la tiennent d'eux-mêmes, et ne la mendient point de leurs voisins. Autrement, si c'étoit chose qui passât d'une main à l'autre, que trouveriez-vous en elle qui fût digne d'admiration ? Tout ce qui l'occupe, c'est le soin de trouver la vérité des choses divines et humaines. La justice, la piété, la religion, et généralement toutes les vertus accrochées l'une à l'autre ne l'abandonnent jamais. C'est d'elle que nous tenons la révérence envers les Dieux, et la dilection envers les hommes ; d'elle que nous savons que les Dieux sont maîtres, et que les hommes étoient nés en égalité de condition, si l'avarice croissant d'un siècle à l'autre ne les en eût peu à peu distraits, et rendu pauvres ceux qu'elle avoit le plus enrichis. Nous cessâmes de rien avoir quand nous voulûmes tout avoir en propriété.

II. Les premiers hommes, et ceux de quelques races après eux, non encore souillés des corruptions qui se sont introduites depuis, se conformoient entièrement à nature, la prenoient pour guide, se rangeoient à ses lois ; et s'ils connoissoient quelqu'un qui fût plus homme de bien que les autres, ils se laissoient conduire à lui ; car cette soumission du pire au meilleur est chose naturelle. Les bêtes mêmes, s'il y en a quelqu'une qui de grandeur de corps ou de force ait de l'avantage sur les autres, se laissent commander par elle. Vous ne verrez jamais un

taureau lâche et failli de cœur marcher à la tête du troupeau. S'il y en a quelqu'un qui soit plus grand et de plus grosses pièces que les autres, ce sera lui qui aura cette prérogative. Entre les éléphants, le plus haut est le capitaine. Entre les hommes, c'est être le plus haut qu'être le meilleur. C'est pourquoi s'ils voyoient quelqu'un qui eût l'esprit bien fait, ils le faisoient présider sur eux, et de cette façon rendoient leur condition très-heureuse, ne souffrant d'être surpassés en puissance, que de ceux qui les surpassoient en probité. Le moyen de pouvoir tout ce qu'on veut, c'est de ne penser pouvoir autre chose que ce qu'on doit. Posidonius donc estime qu'en ce siècle qu'ils appeloient d'or, ils n'avoient point d'autres rois que les sages, sous l'autorité desquels les violences étoient retenues en bride, et les foibles garantis de l'oppression des plus forts. Ils leur conseilloyent le bien et déconseilloient le mal. Par leur prudence, ils pourvoyoient aux nécessités de ceux qui étoient sous leur charge; par leur valeur, ils les préservoient, si quelque inconvénient les menaçoit; et par leur bienfaisance¹, les accroissoient de commodités et de richesses. C'étoit un office que commander, et non pas une qualité : leur force ne s'éprouvoit jamais contre ceux qui la leur avoient donnée. Comme d'eux-mêmes ils n'avoient point la volonté disposée à mal faire, on ne leur en donnoit point aussi d'occasion. Ils commandoient bien, et on leur obéissoit de même. La plus grande menace qu'un roi fit à ses sujets, quand ils ne se comportoient pas comme ils devoient, c'étoit qu'il se démettroit de sa charge.

III. Mais enfin l'introduction des vices et le changement des royautes en tyrannies rendirent les lois nécessaires; et les sages mêmes en furent les premiers auteurs.

1. *Libéralité*; en latin *beneficentia*.

Solon fut celui¹ des Athéniens, qui le mirent au nombre de ces sept de qui la prudence fut de son temps en si grande réputation. Si Lycurgus eût été du même siècle, il auroit été le huitième. Zaleucus et Charondas, qui n'avoient jamais vu ni barreaux, ni écoles, et ne savoient que ce que le saint et silencieux réduit de Pythagore leur avoit appris, policèrent de leurs belles ordonnances non-seulement la Sicile, alors fleurissante, mais toutes les villes que la Grèce avoit conquises en la côte d'Italie. Avec tout cela je m'accorde bien avec Posidonius ; mais je ne veux pas comme lui faire cet honneur aux arts mécaniques, que d'en attribuer l'invention à la philosophie.

IV. Il dit que du commencement, comme les hommes étoient épars, qui d'un côté, qui de l'autre, sans autre couvert que du creux d'un rocher ou d'un arbre, ou pour le mieux, de quelque chétive cabane, ce fut elle qui leur apprit à se loger dans des palais. Pour moi je ne crois non plus que tous ces bâtimens à tant d'étages, les uns sur les autres, et si spacieux que les villes leur sont trop étroites, soient de son invention, comme² ces réservoirs où les poissons sont enclos par troupes, et chacun selon leurs espèces ont leur quartier à part, afin que la friandise, quelque mauvais temps qu'il fasse sur la mer, ne soit jamais dépourvue, et sans danger puisse pêcher quand il lui plaira. Penseriez-vous bien que la philosophie eût inventé les clefs et les serrures ? Ne seroit-ce pas comme qui l'accuseroit d'avoir mis l'avarice au monde ? Penseriez-vous que pour demeurer en une appréhension perpétuelle sous des bâtimens suspendus, elle eût dédaigné tant d'agréables retraites, que sans art et sans difficulté la nature lui présentait ? Croyez-moi : ces premiers siècles où la vie

¹ I. C'est-à-dire : le premier auteur des lois d'Athènes. En latin : *Solon, qui Athenas æquo jure fundavit....*

² Non plus.... comme, pas plus que.

étoit si heureuse n'avoient point d'architectes; et tous les artifices d'escarrer¹ les poutres, et de conduire la scie dans une ligne, sans varier ni d'un côté ni d'autre, sont venus au monde quand et le luxe :

Car le bois au vieux temps de coins étoit fendu².

Ces salles à festin, qu'on fait aujourd'hui si grandes que toute une ville y mangeroit, étoient alors inconnues. On ne voyoit point un nombre infini de charrettes, chargées de pins et de sapins, pour faire des lambrissures dorées, se suivre queue à queue dans les rues et les faire trembler sous leur pesanteur. Deux pieux fourchus soutenoient les deux côtés de leurs loges. Les couvertures en étoient de ramée, qu'ils entrelaçoient l'une l'autre³, et faisoient descendre en talus si proprement qu'il ne pouvoit faire de pluie si longue ni si violente qui n'eût moyen de s'égoutter.

V. Là dedans ils se tenoient assez forts pour ne rien craindre. La liberté les accompagnoit sous le chaume. C'est dans les murailles de marbre et sous les planchers dorés qu'habite la servitude. Je ne suis pas aussi de son avis, en ce qu'il croit que les sages soient inventeurs de tous ces outils dont se servent les artisans; car, à son compte, il faudroit dire que les mêmes sages eussent les premiers trouvé la manière de chasser :

*Tunc laqueis, etc.*⁴,

qui sont toutes inventions de l'industrie et sagacité des

1. *Escarrer* (dans l'édition de 1645 : *équarrer*), équarrir.

2. Virgile, *Géorgiques*, liv. I, v. 144.

3. Qu'ils entrelaçoient l'une dans l'autre. (*Édition de 1645.*)

4. Tunc laqueis captare feras et fallere visco
Inventum, et magnos canibus circumdare saltus.

Ces vers des *Géorgiques* (liv. I, v. 139, 140) n'ont pas été traduits par Malherbe.

hommes , et non pas de leur sagesse. Je lui nie aussi ce qu'il dit, que les sages ayant vu couler quelques veines de métaux fondus , en la superficie de la terre , par l'embrasement de quelque forêt, ont jugé que fouillant plus avant il s'en trouveroit davantage, et ont découvert les mines de cette façon. Il s'abuse : ce sont choses qui n'ont point eu d'autres inventeurs que ceux mêmes qui les mettent en besogne. Je ne trouve pas non plus cette question si subtile comme il la fait : qui a été le premier en l'usage des tenailles, ou du marteau. L'un et l'autre, comme généralement toutes choses qu'il faut chercher avec les reins courbés, et les yeux tournés vers la terre, sont de l'invention de quelque homme qui avoit l'esprit vif et remuant, mais non pas qu'il fût ni grand ni relevé. Le sage s'est toujours contenté de peu de chose, et encore au siècle où nous sommes, il n'est jamais plus à son aise que quand il ne se trouve pas beaucoup chargé. Dites-moi, je vous prie, qui trouvez-vous avoir été plus le sage, ou de Dédalus¹, qui fut inventeur de la scie, ou de ce Diogène qui se mettoit en double pour coucher en un tonneau, et qui pour avoir vu boire un jeune garçon au creux de sa main, rompit aussitôt un gobelet qu'il avoit en sa besace, comme courroucé contre soi-même d'avoir porté jusques alors une chose dont il avoit eu le moyen de se passer ? Et aujourd'hui même, qui pensez-vous être le plus sage, de celui qui a trouvé cette façon de conduire, par des tuyaux qu'on ne voit point, des senteurs en une hauteur immense, faire sourdre et tarir des fontaines en un instant, et lambrisser les salles d'une contexture si artificielle qu'autant de fois qu'on change de services, autant de fois elles changent de planchers ; ou celui qui fait cette leçon aux autres et la prend pour soi-même :

1. Voyez plus haut, p. 703, note 1.

que nous ne sommes obligés en cette vie à chose qui soit ni dure ni difficile ; que nous ne demeurons pas sans maison pour n'avoir point de tailleurs de marbre, ni sans habits, pour être privés du commerce des régions d'où viennent les soies ; que sur la terre nous avons tout ce qui nous est nécessaire, et que si nous nous contentons de ce qui est raisonnable, nous avons aussi peu affaire d'un cuisinier que d'un soldat ? Ceux-là certainement étoient ou sages, ou pour le moins semblables aux sages, qui avec si peu de frais et de sollicitude savoient se fournir de ce qu'il leur falloit pour leur entretien. Nos nécessités ne nous coûtent que peu de chose ; c'est aux délices que nous sommes empêchés¹. Suivons nature, il ne nous faut point d'artisans ; elle ne nous a point voulu tenir occupés. Si elle nous a contraints à quelque chose, elle nous a pourvus de ce qui nous y fait besoin. Nous ne pouvons sans être vêtus supporter le froid. Mais quoi ? n'avons-nous pas des peaux de bêtes sauvages et domestiques, assez chaudes pour nous en garantir ? Ne voyons-nous pas des peuples qui se couvrent d'écorces d'arbres, et d'autres qui se font des robes de plumes d'oiseaux ? Et encore aujourd'hui la plupart des Tartares n'est-elle pas vêtue de fourrures de renards et de martes, aussi délicates à l'attouchement comme impénétrables à la froideur ? Oui ; mais ce n'est pas tout que de se parer de l'hiver. Les chaleurs de l'été ne nous sont pas moins incommodes, si nous n'avions des ombrages bien épais pour les repousser. Il est vrai ; mais n'avons-nous pas une infinité de lieux secrets que l'injure du temps, ou quelque autre accident semble avoir expressément cavés, pour être le remède de cette incommodité ? Ne pouvons-nous pas, comme nos pères, faire des claies d'osier, en-

1. En latin : *Simplici cura constant necessaria ; in delicias laboratur.*

duites de terre , et nous mettre un peu de chaume et de feuillages sur la tête, en sorte qu'il n'y aura rigueur quelconque de temps qui nous puisse faire mal ? N'y a-t-il pas des peuples en la côte d'Afrique , qui se retirent dans des fosses et ne trouvent autre couverture assez épaisse pour se garantir de l'excessive ardeur du soleil que la terre même toute rôtie et desséchée ? La nature ne nous a pas voulu tant de mal , qu'ayant rendu la vie si aisée à tous les autres animaux, elle ait voulu que pour avoir la nôtre, il nous faille être savants en une infinité de métiers : elle ne nous a pas obligés d'en apprendre un seul. Nous avons sans exercice tout ce qu'il nous faut pour vivre. Nous trouvons tout prêt, quand nous venons au monde ; et rien ne nous est difficile que pour le dégoût que nous avons de la facilité. Les maisons , les habits , les remèdes, les viandes, et toutes ces choses où nous apportons aujourd'hui tant de façon , se rencontroient au temps de nos pères sans qu'ils les cherchassent. Il ne leur falloit point mettre la main à la bourse ; et sans beaucoup d'industrie ce qu'ils desiroient étoit incontinent accommodé. Aussi n'estimoient-ils les choses qu'autant qu'ils en avoient affaire. Nous y mettons le prix et l'admiration par les difficultés que nous y faisons naître. La nature nous fournit elle-même tout ce qu'elle nous demande. Nous ne sommes travaillés que par notre luxe, qui se révolte contre le devoir, s'irrite soi-même , et d'un siècle à l'autre trouve toujours quelque folie nouvelle, pour faire emporter aux débordements de son siècle le prix sur les vices des siècles passés. Nous avons commencé notre débauche par le desir des choses superflues ; des superflues nous sommes venus aux pernicieuses ; et finalement nous avons rendu le corps maître de l'âme, et au lieu qu'on avoit accoutumé de le traiter comme esclave, nous le faisons aujourd'hui servir comme seigneur. C'est pour lui que nous oyons par les

rues et dans les boutiques tout ce bruit qui nous éveille devant qu'il soit jour. C'est pour lui que travaillent les passementiers, les orfèvres et les parfumeurs. C'est pour lui que se tiennent les écoles de bal¹ et des musiques efféminées. La nécessité n'est plus notre mesure : nous sommes mesquins et misérables, si nous ne voulons plus rien, quand nous avons ce qui nous suffit. Vous ne sauriez croire, Lucilius, combien les belles paroles ont de puissance, et comme les plus judicieux se laissent persuader à leur douceur. Posidonius, qui à mon avis est un de ceux à qui la philosophie a le plus d'obligation, quand premièrement il veut décrire comme le fil se retord, comme il se tire de la canette, et comme la toile par le moyen des contre-poids suspendus tient l'estame² droit, il dit que les sages ont inventé le métier de tisserand, et ne se souvient pas que l'invention moderne que nous en avons est bien plus subtile³. Je vous prie, s'il eût vu les gazes et les crêpes d'aujourd'hui, qui ne défendent le corps ni du froid ni de la honte, qu'auroit-il dit ? Des tisserands il passe aux laboureurs, et avec la même éloquence décrit les trois façons qu'on donne à la terre, afin que le grain la trouvant plus émiée⁴ s'enracine plus facilement. Puis il dit comme on fait les semences, et comme on sarcle les mauvaises herbes, de peur qu'elles ne suffoquent les blés, et attribue aux sages cette invention aussi bien que la pré-

1. Le latin porte : *Hinc molles corporis motus docentium (officinæ)*.

2. L'estame (en latin *stamen*), la chaîne.

3. Il y a ici dans le latin trois vers, un peu altérés, d'Ovide (*Métamorphoses*, liv. VI, v. 55, 56, 58) que Malherbe n'a point traduits :

Tela jugo juncta est, stamen secernit arundo ;
Inseritur medium radiis subtemen acutis,
Quod lato feriunt insecti pectine dentes.

4. En latin *solutior*.

cédente. Et non content de les avoir faits de tous ces métiers, il les fait descendre au moulin ; car il raconte que par l'imitation de la nature, ils ont trouvé le moyen de faire du pain, et qu'ayant pris garde comme les dents par leur rencontre brisent ce qu'on met en la bouche, et que ce qui s'en écarte y est ramené par la langue, puis détrempé de salive, pour descendre plus aisément en l'estomac, où il se digère et s'incorpore avec nous, cette considération leur fit à la semblance des dents mettre deux pierres ensemble, une dessous, qui est immobile, et l'autre dessus, qui tourne et retourne continuellement, jusques à ce que le grain devienne farine, laquelle ils mêlent avec de l'eau ; puis à force de la manier, en font de la pâte et lui donnent force de pain, qu'ils cuisirent au commencement dans les cendres chaudes, puis sur des tuiles ardentes, et petit à petit dans des fours et autres engins, qu'ils trouvèrent moyen de chauffer à leur plaisir. Il ne s'en est guère fallu qu'il n'ait fait les sages savetiers. Et certainement je ne lui nie pas que ce ne soit à la raison que nous devons tous ces artifices, mais non pas à cette raison vertueuse qui doit servir de règle à notre vie. Un homme, et non point un sage, a fait toutes ces inventions : un homme a fait ces barques qui nous portent sur les mers et sur les rivières ; un homme leur a donné des voiles pour y recevoir le vent, et pour leur conduite les a garnies d'un gouvernail au derrière, dont il prit le patron sur les poissons, qui de leur queue tournent leur course du côté que bon leur semble. Je sais bien que Possidonius en fait le sage aussi bien auteur comme du reste, et qu'il dit qu'après avoir fait ces inventions, ne les jugeant pas dignes de son occupation, il les remit à des personnes mécaniques pour les exercer ; mais pour moi, je ne saurois penser qu'autres les aient inventées que ceux mêmes qui en font encore aujourd'hui profession.

•

Et qu'il ne soit vrai¹, n'avons-nous pas vu sortir beaucoup de choses nouvelles en l'âge où nous sommes, comme les vitres aux fenêtres, les cuves branlantes, et les tuyaux enchâssés dans les parois pour échauffer les salles autant par haut comme par bas? Je ne parle ni des marbres qui luisent et dans les temples et chez des particuliers, ni de ces arcades sous qui nous faisons des porches assez spacieuses pour mettre le peuple de toute une ville à couvert, ni de ces notes par lesquelles on a trouvé moyen de recueillir une harangue au même temps qu'on l'a prononcée, et d'atteindre la vitesse de la langue par la diligence de la main. Tout cela sont inventions des plus contemptibles esclaves que nous ayons. La sagesse vole bien d'une autre aile. Les mains ne sont point ses écolières, c'est aux esprits qu'elle communique ce qu'elle sait.

VI. Voulez-vous savoir quelles sont ses occupations et quelles choses elle produit au jour? Elle ne s'amuse point à nous faire beaux danseurs, ni bons joueurs ou de flûtes ou de trompettes. Ses leçons ne sont point de tirer bien des armes, de flanquer bien une muraille, ni de diviser promptement une armée en bataillons. Tout ce qu'elle entreprend est profitable. Elle dispose les âmes à la paix, et généralement convie tout le monde à s'entretenir en amitié. Ce n'est point elle qui forge les outils de nos artisans. On lui fait tort de croire qu'elle s'emploie à des choses de si peu de prix. La vie est son sujet et son exercice, et par ce moyen tous les métiers qui servent à la vie lui sont assujettis. Au demeurant, son but est de nous mettre en une condition bienheureuse. Elle nous y mène, et nous en montre le chemin. Elle nous éclaire de ce qui est mal en

1. Dans le même sens que la locution : *et qu'ainsi ne soit*. Voyez plus haut, p. 651, note 1.

effet, et qui ne l'est que par opinion. Elle ôte la vanité des âmes et les remplit d'une grandeur solide; aplatit leurs bouffissures qui n'ont que du vent et de la mine; leur fait juger quelle différence il y a d'être véritablement de belle taille, ou d'avoir du liége sous les pieds¹; leur donne la connoissance de la nature de toutes choses et de la sienne; leur apprend qui sont les Dieux, quels ils sont, que sont les enfers, les Lares et les Génies, quel est l'état des âmes immortelles, qui tiennent le second rang en la déité, où elles séjournent, à quoi elles s'occupent, ce qu'elles peuvent, quelles sont leurs affections. Avec ces entrées, elle nous fait l'ouverture, non de quelque mystère commun, mais du monde, temple général de tous les Dieux; découvre ses vrais simulacres et ses visages au naturel aux yeux de l'âme, parce que ceux du corps sont trop foibles pour les regarder. Cela fait, elle s'en revient aux principes, considère cette raison éternelle qui, infuse² à l'univers, donne vie et figure à toutes choses, et recherche la nature de l'âme, d'où elle est venue, où est son siège; pour combien de temps et en combien de membres elle est éparse. Puis de choses qui ont substance, passant à celles qui n'en ont point, elle vient par arguments à la recherche de la vérité et aux résolutions des doutes de vivre ou de mourir³; pource qu'en l'un et en l'autre, y ayant du faux mêlé parmi le vrai, on est bien souvent en peine comme on s'y doit comporter. Je conclus donc que les métiers ne sont point inventions de la philosophie et qu'elle ne s'en est point retirée, comme dit Posidonius,

1. Il y a simplement dans le latin : *nec ignorari sinit inter magna quid intersit et tumida.*

2. « Qui est infuse. » (Édition de 1659.) — *Rationem toti inditam*, dit Sénèque.

3. Malherbe a traduit la leçon d'Érasme et des éditeurs qui l'ont suivi : *vitæ ac necis.*

mais que jamais elle n'eut le courage si bas que de s'y appliquer. Il n'y a pas d'apparence qu'elle eût estimé digne de son invention ce qu'elle estimoit indigne de son usage. Elle n'eût pas pris une chose pour la quitter. Il dit qu'Anacharsis inventa la roue de potier, où se fait la vaiselle de terre ; et parce que dans Homère, qui étoit longtemps devant Anacharsis, il est parlé d'une roue de potier, il aime mieux démentir le vers que son conte. Quant à moi, je ne tiens point que cela soit, et s'il est, j'avoue bien qu'un sage en a fait l'invention, mais je dis qu'il ne l'a pas inventée comme sage, parce que les sages peuvent faire beaucoup de choses en qualité d'hommes, et non en qualité de sages. Prenez le cas qu'un sage soit grand coureur ; il passera les autres en tant qu'il a bonnes jambes, mais non en tant qu'il est sage. Je voudrois bien faire voir à Posidonius un verrier, qui de son haleine seule donne à un verre des formes qu'il seroit malaisé de lui donner avec la main ; et cependant cette invention s'est trouvée depuis qu'il ne se trouve plus de sages. Il dit aussi que Démocritus inventa la manière de bâtir en arche, et de lier deux pierres un peu courbées par une qui porte sur l'une et sur l'autre. Pour moi je ne crois point que cela soit, parce que devant que Démocritus fût, il étoit des puits et des portes, de qui le haut est ordinairement ainsi courbé. Mais il oublie à dire que Démocritus inventa la polissure de l'ivoire, et de convertir des cailloux de rivière en émeraudes, qui est une certaine façon de les cuire, par laquelle encore aujourd'hui nous donnons à nos briques telle couleur que nous voulons. Je ne dis pas qu'un sage ne puisse avoir fait toutes ces inventions, mais il ne les a pas faites en tant qu'il étoit sage ; car il fait beaucoup de choses qu'un malhabile homme feroit aussi bien, et possible mieux que lui, parce qu'il y seroit plus expérimenté. Voulez-vous savoir de quoi les sages sont auteurs et ce qu'ils ont mis en lumière ? Pre-

mièrement, ne s'étant pas contentés de regarder, comme les autres animaux, avec les yeux, qui ne voient goutte aux choses divines, ils nous en ont fait avoir la connoissance. Secondement, ils ont donné des lois à la vie, qu'ils ont étendues à toutes choses, et enseigné non-seulement qu'il est des Dieux, mais qu'il leur faut obéir, et recevoir tout ce qui arrive, comme autant de choses qui se font par leur commandement. Ils nous ont défendu de nous ranger aux fausses opinions, nous ont taxé toutes choses selon leur vraie valeur, condamné les voluptés que le repentir accompagne, donné réputation à celles de qui l'usage ne déplaît jamais, et vérifié par raisons inexpugnables qu'il n'est point de félicité plus grande que de n'en desirer point, ni de puissance plus glorieuse que celle que nous avons sur nous-mêmes. Je ne parle pas de cette philosophie qui s'imagine les Dieux hors du monde, comme des bourgeois hors de leur ville, et qui fait la vertu servante de la volupté, mais de celle qui ne confesse point d'autre bien que ce qui est honnête, qui se moque des présents des hommes et de la fortune même, et qui précieuse en toutes choses, l'est principalement en ce qu'il n'est rien qui soit assez précieux pour la gagner. Je ne saurois penser, ni que cette philosophie fût en cet âge grossier que les métiers étoient encore inconnus et qu'on n'approuvoit l'utilité des choses que par leur usage, ni qu'en ce siècle bienheureux où l'avarice et le luxe n'avoient point encore introduit les brigandages, ni donné à chaque chose un maître particulier, les hommes fussent sages, bien qu'ils vécussent comme doivent vivre ceux qui le sont. Il n'est pas possible de souhaiter au genre humain une condition meilleure que celle qu'il avoit alors; et quand Dieu nous permettroit de former le monde à notre fantaisie, et donner à ceux qui l'habiteroient des mœurs les plus saintes et les plus religieuses que nous saurions

imaginer, il faudroit nécessairement amener celles de cet âge où

Le joug au jeune bœuf n'avoit pressé les cornes,
Il n'étoit point de coutre, il n'étoit point de bornes.
Et la terre pucelle en commun épandoit
Au peuple nonchalant plus qu'il ne demandoit¹.

VII. Comme seroit-il possible de vivre plus heureusement? Toutes choses leur étoient communes. La nature, comme mère, tenoit tout en sa protection; et le moyen de ne rien garder en crainte étoit de ne rien posséder en propriété. Pourquoi n'avouerons-nous que c'étoit un siècle très-riche et vraiment un siècle d'or, puisqu'il ne s'y pouvoit trouver un qui fût pauvre? L'avarice n'a pu souffrir ce bel établissement et, se pensant approprier de quelque chose, a donné sujet aux autres de prendre leur part et lui faire la sienne; de manière que de tout réduite à peu de chose, et se trouvant les mains vides pour les avoir voulu remplir, elle a donné commencement à la pauvreté, qui n'étoit point commune auparavant. Nous faisons à cette heure tout ce que nous pouvons pour réparer notre perte : nous ajoutons un champ à l'autre, chassons nos voisins, les uns par argent, les autres par fraude et par oppression, en sorte que d'un bout à l'autre de nos possessions il y a du chemin pour beaucoup de journées, et que c'est plutôt une province qu'un héritage. Mais quoi que nous fassions, il nous est impossible de reprendre ce qui nous est échappé : nous aurons beaucoup au lieu que nous avions tout. La terre même étoit plus fertile sans être labourée, comme si elle eût voulu gratifier les hommes de ce qu'ils ne la tourmentoient point. Si la nature avoit produit quelque commodité, celui qui la

1. Virgile, *Géorgiques*, liv. I, v. 125-128.

trouvoit n'étoit point content qu'il n'en eût communiqué aux autres. On n'en voyoit jamais un qui eût trop, et l'autre peu : tout se partageoit amiablement. Le plus fort n'avoit point encore pris au collet le plus foible, ni l'avareux mis en trésor ce qui ne lui servoit qu'à laisser le nécessaire incommode. Du bien du prochain on en faisoit ses intérêts propres; les armes n'avoient où s'employer, le sang humain ne se répandoit point : ils ne savient haïr que les bêtes sauvages. Quand ils avoient pu rencontrer quelque lieu bien couvert du soleil, ou quelque feuillage bien épais, où le mauvais temps ne leur pût faire mal, c'étoit là qu'ils passoient la nuit à leur aise sans soupirer : leur matelas étoit la terre même, et cependant ils y dormoient si mollement qu'ils avoient de la peine à se réveiller, au lieu que dans nos lits de soie, nous sommes comme dans des épines. Ils n'avoient point de lambris ciselés sur les faîtes de leur lit; ils voyoient marcher les astres, monter et descendre le ciel; et cette diversité de remuements se faisoit sans point de bruit. La vue d'une si belle maison leur étoit libre la nuit comme le jour. Tantôt ils regardoient une étoile qui s'en alloit sortir de l'horizon, et tantôt une autre qui ne faisoit qu'y arriver. Combien pensez-vous qu'ils fussent plus aises en la contemplation de cette infinité de merveilles, que nous ne sommes aujourd'hui dans nos palais, où nous mourons de peur pour le moindre bruit que nous oyons, ou d'un ais de qui la structure se lâche, ou de quelque tableau qu'on n'aura pas bien attaché! Leurs maisons n'étoient pas spacieuses comme des villes, mais en récompense ils y avoient de l'air tant qu'ils en vouloient. Les rochers et les arbres leur faisoient ombre. Les belles sources et les beaux ruisseaux qui nous emprisonnent dans des courses artificielles, s'égayoient librement dans le canal que l'assiette du lieu leur avoit fait. Leur verdure étoit belle

par la seule bonté du terroir ; et au milieu de toutes ces commodités étoit plantée leur petite cabane, que sans outil quelconque ils avoient rustiquement construite de leur propre main. Ils se pouvoient dire être logés comme la nature veut qu'on le soit. Ils ne craignoient ni leur maison, ni pour leur maison, comme nous qui n'avons point de sujet qui nous donne plus d'alarme que la magnificence de nos bâtimens. Toutefois, quelque excellence qu'il y eût en leur vie, et quelque probité qui parût en leurs actions, ils n'étoient pas sages pourtant. Ce n'est pas un nom qu'il y ait si peu de peine à mériter. Je ne veux pas dire qu'ils n'eussent les âmes relevées, comme étant alors un ouvrage qui ne faisoit que partir de la main des Dieux ; et crois bien aussi que le monde, devant qu'il fût lassé de tant d'accouchemens, pouvoit produire les choses en meilleur état qu'il n'a fait depuis. Mais comme ils avoient la disposition plus forte et plus gaillarde, ils ne pouvoient pas avoir les esprits consommés comme ils sont aujourd'hui. La vertu n'est point un présent de nature ; il y a de la science à devenir homme de bien. Il est vrai qu'ils n'avoient ni or ni argent, qu'ils ne fouilloient point la terre jusqu'à ses abîmes, pour y trouver des pierreries, et que tant s'en faut que sans peur et sans colère, mais pour le seul plaisir, ils fissent mourir un homme, que même ils pardonnoient aux animaux. Ils ne portoient point d'habits en broderie ; ils ne filoient point l'or, et ne le tiroient pas seulement de la minière. Mais de tout cela que peut-on conclure à leur louange, sinon qu'ils étoient innocens, pour ne savoir pas faire mal ? Or il y a bien différence de ne vouloir pas pécher, ou de ne savoir comme le péché se fait. Ils ne se pouvoient dire ni justes ni prudents, ni tempérans ni magnanimes, encore que leur vie grossière eût bien quelque chose qui ressembloit à ces qualités. La vertu ne se loge

que dans un esprit bien appris et façonné par un exercice continuel. Nous naissons pour elle, mais sans elle; et la meilleure nature du monde est bien susceptible de vertu, mais non pas vertueuse que premièrement elle n'en ait reçu l'instruction.

ÉPÎTRE XCI.

ARGUMENT. — I. Il parle de la tristesse de son ami Libéralis, causée par le brûlement de la ville de Lyon. — II. Les ouvrages des hommes ont leur destin et sont sujets à mourir.

I. Libéralis, votre bon ami et le mien, est fort affligé des nouvelles qu'il a eues du brûlement de la ville de Lyon. C'est un accident assez étrange pour émouvoir toute personne. Je vous laisse à penser ce que peut être d'un homme affectionné comme il est à sa patrie. Il s'étoit de tout temps par une méditation continuelle préparé à souffrir tout ce qu'il pensoit avoir occasion de craindre, mais il ne s'étoit point mortifié contre cet inconvénient, comme, de fait, il n'y avoit point d'apparence qu'une chose qui n'avoit point d'exemple nous fît avoir de l'appréhension; car assez souvent on a vu des villes gâtées par le feu, mais jamais sans qu'il en soit demeuré quelques marques; et quand un ennemi victorieux propose d'en brûler quelque-une, à grand'peine le peut-il faire si exactement, qu'il ne demeure de la besogne pour le fer. Les tremblements même de la terre, quelques violentes secousses qu'ils donnent, ne font guère de ruines où ils ne laissent quelque muraille de bâtiment en son entier; et bref, un premier embrasement laisse toujours quelque chose pour le second. Mais c'est grand cas que tant de palais capables

d'embellir autant de villes se sont évanouis en une nuit, et que cette pauvre ville ne pouvoit craindre entre les fureurs de la guerre ce qui lui est arrivé parmi les délices de la paix. Qui croira que les armes étant mises bas par toute la terre et ne se parlant de trouble ni remuement en lieu du monde, Lyon, qu'on souloit montrer en la France, y soit aujourd'hui cherché? On n'a point vu de fortunes publiques où le craindre n'ait précédé le souffrir. Il ne tombe point de choses grandes que ce ne soit avec quelque loisir; mais en celle-ci le changement de tout en rien n'a point eu plus d'espace que du soir jusqu'au matin. Que voulez-vous que je vous die davantage? Elle a moins été ¹ à se perdre, que je ne suis à vous conter qu'elle est perdue. Toutes ces considérations jettent Libéralis hors de la selle ², bien que d'ailleurs il ait la tenue assez bonne. Mais certainement je ne m'en ébahis point : il est malaisé qu'on ne s'émeuve de ce qu'on n'a point attendu. La nouveauté donne de la pesanteur aux infortunes; et des inconvénients, ceux qui nous apportent de l'admiration nous donnent aussi plus de sentiment. C'est pourquoi nous devons tout prévoir et faire imaginer à notre esprit, non ce qui arrive d'ordinaire, mais généralement tout ce qui sauroit jamais arriver; car à quelles prospérités est-ce que la fortune ne s'attaque? N'est-ce pas contre les choses de plus de lustre qu'elle se bande avec plus de résolution de les effacer? Quelles hauteurs lui sont inaccessibles? Quelles sûretés, inexpugnables? Nous l'attendons par une avenue, elle vient par l'autre. Nous lui fermons la porte, elle entre par la fenêtre ³. Tantôt à notre ruine, elle se sert de nos propres mains, et tantôt assez forte d'elle-même, elle

1. C'est-à-dire : Elle a été moins de temps à....

2. *Hæc omnia Liberalis nostri affectum inclinant*, dit Sénèque.

3. Sénèque dit simplement : *Quid illi arduum, quidve difficile est?*
Non una via semper, ne tota quidem incurrit.

nous précipite en des périls qui n'ont point d'auteur. Toutes saisons lui sont bonnes, et de notre volupté même elle fait bien souvent naître notre douleur. Pensons-nous être en paix? voici la guerre qui nous vient sur les bras; et bien souvent ce que nous avons recherché pour notre défense, est la principale cause de notre frayeur. L'ami se fait ennemi; le compagnon, adversaire. Aux plus beaux jours de juin et de juillet, il s'élève des tempêtes à qui décembre et janvier n'en ont point de pareilles. Nous recevons des coups sans que personne nous frappe et, à faute de toute autre chose qui nous ruine, sommes toujours en peur par l'excès de notre félicité. Il n'est point de si sobres qui ne deviennent malades, point de gras qui ne tombent en chartre¹, point d'innocents qu'on ne fasse criminels, et point de si solitaires qui, s'il se fait une sédition, ne s'y puissent trouver embarrassés. Quand le malheur veut venir à nous, il trouve toujours quelque nouvelle procédure. Qu'on ait fait quelque ouvrage d'une infinité d'années, accompagné même de la faveur du ciel, il ne faut qu'une journée seule pour le perdre et le dissiper. C'est faire marcher les inconvénients trop lentement de dire qu'il ne faut qu'un jour pour la destruction du plus fleurissant empire qui soit au monde : il suffit une heure et un moment. Ce seroit quelque consolation à notre imbécillité, si les réparations se faisoient aussitôt que les démolissements. Mais celles-là vont le pas, et ceux-ci la poste. Il n'est rien public ni particulier qui soit durable. Les villes ont une fin limitée, aussi bien que les hommes. Au milieu de la sécurité naissent les occasions d'avoir peur; et sans menace nous nous trouvons pris par où nous pensions être les plus assurés. Les royaumes à qui ni les guerres étrangères ni les séditions domestiques n'au-

1. Voyez plus haut, p. 602, note 1.

roient rien su faire, se renverseront d'eux-mêmes, quand personne ne les touchera. Combien de grandes villes me nommerez-vous, à qui leur prospérité n'ait fait courre fortune ! Quand nous penserons donc à nous fortifier contre les choses casuelles, il n'en est point de si nouvelle ni de si extraordinaire qu'il ne nous faille représenter : exil, supplice, guerre, maladie, naufrage, il se faut tout ramentevoir. Le malheur nous peut priver de notre patrie, ou notre patrie de nous. Il nous peut reléguer en quelque désert, et aux lieux mêmes où la foule est plus épaisse. nous faire trouver la solitude. Mettons-nous devant les yeux la condition des hommes, et nous figurons, non des misères communes, mais des plus inusitées qui puissent naître, afin que, quoi qui arrive, nous ne soyons jamais pris au dépourvu. Considérons toute la fortune en gros. Combien de villes en Asie et en Achaïe, combien en Syrie et en Macédoine, ont été, les unes abattues, et les autres dévorées par les tremblements de terre ! Combien de fois ont été affligées les îles de Paphos et de Chypre par cet inconvénient ! Ce sont nouvelles qui nous sont bien souvent contées ; et nous qui les oyons, quelle partie pensons-nous être de l'univers ? Roidissons-nous donc contre les choses fortuites, et quoi qu'il arrive, estimons-en toujours le bruit plus grand que la vérité. Une ville riche, et qui étoit l'ornement de toute la province, a été brûlée ; encore n'étoit-elle pas si grande, qu'elle ne fût assise sur une seule montagne, et qui n'étoit pas des plus hautes.

II. Toutes les plus grandes et les plus fameuses qui soient aujourd'hui seront quelque jour si rasées, qu'on aura de la peine d'en reconnoître les traces. Ne voyons-nous pas que des plus célèbres qui fussent en la Grèce les fondements sont tellement consumés, et les marques si nettement effacées, qu'elles nous seroient inconnues si

les histoires ne nous en avoient fait savoir le nom ? Ce n'est pas seulement aux choses faites de la main des hommes que le temps montre sa force : les montagnes fondent et des régions entières ne se trouvent plus. Il y a des terres couvertes sous les flots, qui autrefois en ont été bien éloignées. Le feu a dévoré des cousteaux¹ de qui le bois l'avoit fait luire. Nos pères ont vu des coupeaux de rocher de qui la hauteur étoit la radresse² des mariniers, et la vedette de toute une contrée, qui sont aujourd'hui parmi le sable le plus bas qui soit en la côte de la mer. Ne sommes-nous donc pas injustes, si nous voulons que nos villes soient exemptes de ce que les ouvrages mêmes de la nature n'évitent point ? Elles ne sont debout que pour tomber et, soit que la terre venant à s'éclater par la sortie de quelques vents enclos en ses cavités les engloutisse, soit que le débordement d'une rivière les emporte, soit que la violence des flammes rompe la liaison du solage³, soit que le temps, à qui rien n'est invincible, les mine par le menu, soit que le mauvais air les fasse quitter aux peuples par faute d'être habitées, et que le relent et la chancissure s'y mette, il n'y en a pas une qui n'ait commencé pour finir. Je n'aurois jamais fait, si je voulois compter par combien de voies les choses arrivent à leur destinée. Une chose sais-je bien, que les mortels ne sauroient rien faire d'immortel, et que nous ne touchons ni voyons rien qui ne périsse quelque jour. Ce sont les raisons que j'allègue à Libéralis pour le consoler de la perte de sa patrie, de laquelle, sans mentir, je le trouve étrangement passionné. Mais qui sait si peut-être elle n'a point été consommée, pour renaître plus belle et plus

1. *Cousteau*, coteau.

2. *Étoit la radresse*, le redressement, servait à les remettre dans le bon chemin.

3. *Solage*, sol, terrain.

florissante¹ que jamais? La fortune a des procédures bizarres. Elle commence quelquefois notre agrandissement par une injure. Nous avons vu tomber assez de choses, qui se sont relevées plus hautes et plus grandes qu'auparavant. Timagène, ennemi de la prospérité de Rome, disoit qu'il se fâchoit de la voir brûler, parce qu'il savoit bien qu'elle se renouvelleroit plus belle qu'elle ne se brûloit. On en peut espérer autant de Lyon. Ceux de qui les maisons ont été perdues en pourront faire d'autres, plus spacieuses et plus assurées contre les inconvénients. Dieu veuille que ce soit sous meilleurs auspices, et pour durer plus longtemps! car il n'y a que cent ans que cette colonie avoit été menée, qui n'est que l'âge d'un homme, et non encore trop décrépît. Mais la commodité du lieu lui avoit donné cette réputation en si peu de temps. Apprenons donc à connoître notre condition, et formons notre âme à la supporter. Résolvons-nous² qu'il n'est point de hardiesse dont la fortune ne soit capable. Elle a même autorité sur les empires que sur les empereurs, et peut sur les villes ce qu'elle peut sur les habitants. Il ne s'en faut point mettre en colère : ce sont les lois du monde où nous sommes. Vous y trouvez-vous bien? suivez-les. Vous y fâchez-vous? vous avez une infinité de portes ouvertes : sortons par celles qu'il nous plaira. Si c'étoit quelque mauvaise volonté qu'on vous portât particulièrement et qu'il n'y eût que vous traité de cette façon, vous auriez de quoi vous plaindre; mais puisque c'est une nécessité qui sans élection oblige tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre, et que les grands n'y sont pas moins sujets que les petits, réconciliez-vous avec le des-

1. Il y a ici *florissante*, dans toutes nos éditions. Nous venons de voir deux fois la forme *fleurissant* dans les pages qui précèdent.

2. Voyez la note de la p. 551.

tin, et ne vous offensez point qu'il vous fasse comme aux autres, puisqu'il fait aux autres comme à vous. Ce n'est point à la richesse ou pauvreté des monuments¹ qu'il nous faut mesurer : la cendre des uns est comme celle des autres. Nous sommes inégaux quand nous venons au monde, mais nous sommes égaux quand nous en partons. Ce que je dis des hommes, je le dis des villes. Rome a été aussi bien prise comme Ardée. Le législateur universel n'a fait la distinction de la grandeur des races et de la célébrité des noms que pour cette vie. Quand nous sommes arrivés où vont les choses mortelles, adieu la vaine gloire. Il n'y a qu'une loi pour tout ce qui est sous la terre. A souffrir, toutes qualités sont pareilles : le fort et le foible sont aussi mal assurés du lendemain l'un comme l'autre. Il prit un jour fantaisie au pauvre Alexandre de Macédoine d'étudier en géométrie, comme s'il eût voulu savoir combien c'étoit peu de chose que toute la terre, de laquelle il n'avoit occupé que la moindre portion. Je l'appelle pauvre, parce qu'il affectoit une science qui lui eût fait connoître le peu d'apparence qu'il y avoit au surnom qu'il s'étoit laissé donner ; car quelle grandeur y peut-il avoir en si peu d'espace ? Ce qu'on lui vouloit montrer étoit assez subtil, et digne d'une attention plus diligente que celle de cet étourdi, qui durant ses leçons envoyoit son esprit à la picorée au delà de l'Océan². Il dit à son maître qu'il lui enseignât des choses qui fussent aisées ; à quoi sa réponse fut, qu'il ne les pouvoit pas rendre moins difficiles pour lui que pour un autre. Pensez que la nature vous paye de la même raison. Ce de quoi vous murmurez, en toutes personnes est une même chose. Il n'y a point de moyen qu'il vous soit plus

1. C'est-à-dire des sépulcres.

2. Le latin dit : *trans Oceanum cogitationes suas mittens.*

facile qu'aux autres. S'il y a quelque remède, c'est par la patience, qui ne peut venir d'ailleurs que de vous. Il faut que vous sentiez de la douleur, que vous ayez faim et soif, et que vous vieillissiez. Que si vous êtes longtemps au monde, ce ne peut être que vous ne¹ soyez malade, que vous ne voyiez périr beaucoup de choses qui vous seront chères, et que vous-même ne périissiez à la fin. Ne croyez pas néanmoins ceux qui vous viennent souffler aux oreilles. Il n'y a rien mauvais² en tout cela, ni rien d'étrange : tant s'en faut qu'il y ait quelque chose d'insupportable. Toute votre appréhension ne vient que d'un consentement que vous donnez à l'opinion commune. Vous craignez de mourir comme vous craignez qu'on ne parle de vous mal à propos. Mais en quoi pourroit mieux montrer un homme qu'il n'a point de jugement, qu'en se travaillant pour des paroles ? Je trouve que Démétrius le Stoïque avoit bonne grâce quand il disoit qu'il s'offensoit aussi peu des propos qui sortoient de la bouche des ignorants, que des vents qui leur échappoient du derrière. « Que m'importe, disoit-il, qu'ils éclatent par haut ou par bas ? Quelle raison ai-je de me tourmenter, si je suis diffamé par des infâmes ? » Comme l'opinion du commun n'est point chose qu'on doive craindre, aussi n'est³ ce que vous ne craignez que pour vous ranger à l'opinion du commun. Pourquoi, si les bruits ne nous préjudicient en la conscience, en serons-nous incommodés en la mort ? La mort a des envieux, comme beaucoup d'autres choses ; pas un de tous ceux qui l'accusent n'a passé par ses

1. *Ce ne peut être que.... ne....*, c'est-à-dire ce ne peut être sans que.

2. « Il n'y a rien de mauvais. » (*Éditions de 1645 et 1648.*)

3. *Aussi n'est à craindre, n'est chose qu'on doive craindre.* En latin : *Quemadmodum famam extimuiatis sine causa, sic et illa, quæ nunquam timeretis, nisi fama jussisset.*

main. Il y a de la témérité, de condamner une chose, et ne savoir que c'est. Mais au moins ne pouvons-nous ignorer qu'une infinité d'hommes travaillés de tourments, de nécessités, de plaintes, de supplices et de langueurs, n'en soient échappés par son moyen. Tant qu'elle est en notre puissance, nous pouvons dire que nous ne sommes en la puissance de personne¹.

1. Pour compléter la traduction de Malherbe, P. du Ryer a mis en français les trente-trois dernières épîtres (xcii-cxxiv), et les a publiées en 1654, sous le titre de *Suite des épîtres de Sénèque*. Dans l'avertissement qu'il a placé en tête de sa version, il commence par convenir qu'il eût été plus avantageux pour lui-même et pour le lecteur « que feu M. de Malherbe eût fait une traduction entière de ces merveilleuses lettres; » puis il ajoute humblement : « Si M. de Malherbe paroît plus illustre et plus accompli par l'opposition de mes défauts, au moins je m'en consolerais en ce qu'ils serviroient toujours à donner un nouveau lustre à la réputation d'un homme que j'aime et que je révère. »

ICI FINISSENT LES ÉPÎTRES DE SÉNÈQUE,
DE LA TRADUCTION DE MESSIRE FRANÇOIS DE MALHERBE.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

TRADUCTION DU TRAITÉ DES BIENFAITS DE SÉNÈQUE.

LIVRE I.	I
LIVRE II	25
LIVRE III.	51
LIVRE IV.	90
LIVRE V	134
LIVRE VI.	169
LIVRE VII.	214
APPENDICE. — Traduction des onze premiers chapitres du livre II du Traité des Bienfaits	251

TRADUCTION DES ÉPÎTRES DE SÉNÈQUE.

A Monseigneur l'Éminentissime Cardinal duc de Richelieu. . .	261
Au lecteur.	263
ÉPÎTRES I à XCI.	265 à 725

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET C^e
Rue de Fleurus, 9
